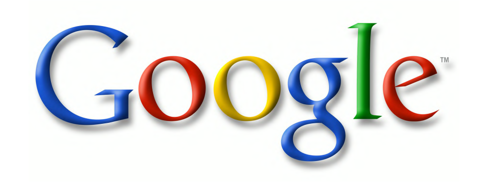








HISTOIRE
DES CAMPAGNES
DE 1814 ET 1815,
EN FRANCE.

HISTOIRE

DES CAMPAGNES

DE 1814 ET 1815,

EN FRANCE;

PAR LE GÉNÉRAL GUILLAUME DE VAUDONCOURT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DES CAMPAGNES D'ANNIBAL EN ITALIE, DE CELLE DES GUERRES DE RUSSIE EN 1812, D'ALLEMAGNE EN 1813, ET D'ITALIE EN 1813 ET 1814, DIRECTEUR DU JOURNAL DES SCIENCES MILITAIRES.

. . . . O! ter, quaterque beati
Quos ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis
Contigit oppetere . . . .

TOME PREMIER.



PARIS,

CHEZ AVRIL DE GASTEL, LIBRAIRE,
BOULEVART BONNE-NOUVELLE, N° 35.

ET CHEZ PONTHIEU ET CIE, LIBRAIRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

1826.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

AVANT-PROPOS.

La campagne de 1814 semble, au premier coup-d'œil, se présenter, pour ainsi dire, comme quatre campagnes séparées; car on y voit agir quatre armées qui, aussitôt que les coalisés eurent passé le Rhin, n'eurent aucune liaison directe entre elles. L'armée du nord, séparée dès le mois de janvier, ne quitta plus les frontières de la Belgique; l'armée du sud, formée à la fin de janvier, ne combattit qu'entre Genève, Macon et Lyon; l'armée d'Espagne, rentrée au mois d'octobre 1813 sur les frontières de la France, resta jusqu'à la fin de la guerre entre les Pyrénées et la Garonne. La grande armée seule, commandée par Napoléon en personne, eut à soutenir le poids des forces principales de la coalition : les événemens de la guerre se décidèrent sur le théâtre où elle combattit. Cette considération paraîtrait devoir nous engager

à décrire, d'abord et d'un seul trait, toutes les opérations militaires qui eurent lieu entre la Meuse, la Seine et la Marne; celles des armées du nord, du sud et d'Espagne, devant suivre comme autant d'appendices. C'est la méthode qui a été suivie dans quelques relations étrangères.

Mais elle ne se comporte pas, à notre avis, avec le point de vue sous lequel il convient de considérer la campagne de 1814. Elle fut une guerre d'invasion, dont le système embrassait toutes les frontières continentales de l'empire français. Il faut donc la présenter, la développer et la suivre dans l'ensemble de ce système. S'il ne s'agissait que du résultat de cette guerre, il pourrait suffire de s'occuper de la partie des forces de part et d'autre, dont les succès divers l'ont amené. Mais ici l'objet doit être tout-à-fait différent : le succès de l'invasion est dû, d'un côté, à des circonstances politiques qui ont, je ne dirai pas justifié, mais couvert une faute majeure; d'autre part, il est dû au manque d'un système de défense, tel qu'il aurait été possible de l'organiser,

sans les causes que nous développerons dans le livre premier de cet ouvrage.

Une guerre d'invasion pareille pourrait se présenter de nouveau, et nous obliger à l'emploi de toutes nos forces, au développement de tous nos moyens de défense, qui sont, *si nous le voulons fermement*, assez formidables pour que l'Europe entière vienne s'y briser. Tel est le motif qui nous a décidé à décrire celle de 1814, dans son ensemble stratégique, afin d'en faire voir la situation totale à chacune des époques, qu'on peut également appeler stratégiques. La campagne de 1814, considérée sous ce point de vue, se divise en quatre époques principales, et nous avons conservé cette division dans la distribution du présent ouvrage, qui se composera de cinq livres. Le premier comprendra l'exposé de la situation générale de l'Europe, à la fin de la campagne de 1813, le développement des moyens politiques et militaires employés par les coalisés pour l'invasion qu'ils méditaient, et de ceux que le gouvernement français prépara pour sa défense.

Nous y joindrons un examen raisonné du plan de campagne des coalisés, du plan défensif que les circonstances ont imposé à Napoléon; et de celui qu'il aurait été et qu'il serait encore possible de suivre contre une guerre d'invasion.

Le second livre, correspondant à la première époque de la guerre, comprendra les événemens qui se sont passés entre le 10 décembre 1813, époque à laquelle les coalisés se mirent en mouvement pour passer le Rhin, et le 31 janvier 1814, lorsque leurs colonnes se trouvèrent réunies entre l'Aube et la Marne, que leur aîle droite s'avança sur les anciennes frontières de la France, et que leur aîle gauche s'approcha de Lyon. En parlant de l'armée d'Espagne, nous reprendrons ses opérations depuis le passage de la Bidassoa, au mois d'octobre 1813.

Le troisième livre comprendra les événemens qui se sont passés entre le 1er et le 26 du même mois. Après la bataille de Brienne, la grande armée coalisée, s'étant inconsidérément étendue, et ayant séparé ses corps, fut battue en détail à Champ-

Aubert, Vauchamps, Montmirail, Mormant et Montereau. Elle fut obligée à un mouvement rétrograde, en arrière de la Marne et de l'Aube, et se trouva dans une situation très-critique. L'armée du nord était restée stationnaire autour de Lille et de Valenciennes; l'armée du sud avait repoussé les coalisés sur Genève et au-delà de Macon. L'armée d'Espagne avait malhabilement quitté la position de Bayonne, et commencé une retraite transversale.

Le quatrième livre comprendra les événemens qui se sont passés depuis le 26 février jusqu'au 16 mars. L'armée russo-prussienne fit un mouvement latéral, pour se porter au-devant des renforts qui lui venaient du nord. Cette jonction ne put être empêchée; mais l'armée russo-prussienne ayant été contenue sur l'Aîne, l'Empereur Napoléon tenta un mouvement sur le flanc de l'armée austro-russe: celle-ci chercha sa concentration derrière Troyes. L'armée du nord resta toujours stationnaire. Les coalisés ayant envoyé de nouvelles troupes

HISTOIRE
DES CAMPAGNES
DE 1814 ET 1815,
EN FRANCE.

journées de Leipzig, força notre armée à se retirer sur le Rhin. Le changement du système politique du roi de Wurtemberg, qui, après la convention de Ried, avait loyalement prévenu l'empereur Napoléon, que pour sauver ses états de l'invasion immédiate de l'armée austro-bavaroise, il se voyait obligé d'accéder à la coalition; l'accession forcée du grand-duc de Baden à cette même coalition, dont les armées allaient inonder ses états, et que le sort du prince primat avertissait des dangers qui l'attendaient (*); enfin l'organisation complète de l'Allemagne contre nous, dont les bases étaient déjà posées : tous ces puissans motifs auraient empêché une armée, plus forte que la nôtre, de chercher à défendre la rive droite du Rhin, en couvrant nos têtes de ponts. Elle repassa donc le fleuve, ainsi que nous l'avons dit.

La face de l'Europe avait changé; l'empire fédératif de Napoléon marchait à sa dissolution; la France elle-même allait se voir menacée dans son existence, non moins que dans son indépendance. Les élémens hétérogènes dont Napoléon avait espéré former un tout durable, et que sa main puissante avait tenus pendant plusieurs années dans un faisceau, se séparaient et tournaient successi-

(*) En arrivant à Hanau le 28 octobre, le général de Wrede avait, par une proclamation, pris possession, au nom des coalisés, du grand-duché de Francfort. Le grand-duc fut postérieurement relégué au château de Moesburg, sans doute au nom de l'indépendance des souverains d'Allemagne. (Voyez *Pièces justificatives*, I.)

vement contre lui. Les états qu'il avait agrandis et consolidés, pour en former l'enveloppe extérieure de l'empire national, allaient chercher dans les rangs du vainqueur la garantie de leur accroissement. Les événemens qu'il était impossible de ne pas prévoir à sa mort, dont ils étaient la conséquence inévitable, allaient se réaliser de son vivant; il voyait se vérifier par un exemple aussi menaçant qu'il sera mémorable, deux axiomes qu'il ne faudrait jamais qu'un souverain puissant perdît de vue et qui ont causé la chûte de bien des conquérans : Quand on dépouille à moitié un ennemi vaincu, la reconnaissance humiliante d'une restitution partielle, se fond dans la haine que cause la spoliation et l'augmente peut-être encore. Parmi le commun des hommes, et surtout entre les gouvernemens, la gratitude n'a d'autres limites que celles que lui donne l'intérêt personnel. Ces vérités paraîtront peut-être trop sévères; j'en appelle à l'histoire pour les temps passés; j'en appelle à la génération présente pour l'époque à laquelle j'écris.

Lorsque les souverains coalisés furent arrivés à Francfort; lorsqu'ils virent toute l'Allemagne réunie sous leur domination autant que sous leurs drapeaux, leur premier soin fut d'organiser les élémens qui étaient venus se joindre, ou qu'ils avaient réunis à leurs moyens d'action. Nous allons donner au lecteur un aperçu des ressources de tous genres avec lesquelles les quatre nouveaux dictateurs européens avaient engagé la lutte, et du

développement qu'ils leur donnèrent pour remplir le but qu'ils s'étaient proposé. Mais pour saisir l'ensemble de cet exposé, il nous conviendra de remonter au milieu de l'an 1813.

Dès le 3 juin, pendant la négociation de l'armistice, un traité fut conclu entre l'Angleterre, la Russie et la Prusse. La première puissance fournissait aux deux autres un subside de soixante millions et un crédit de la même somme pour le restant de 1813; toutes les trois s'engageaient à continuer la guerre avec la plus grande énergie. L'Angleterre, avec son papier, la Russie, avec cent soixante mille hommes et la Prusse avec quatre-vingt mille. Un traité pareil fut conclu le 3 octobre entre l'Angleterre et l'Autriche, qui dût recevoir vingt-cinq millions et cent mille fusils (*). La Suède reçut un subside à part, qui s'éleva pour elle seule à cinquante millions (deux millions de livres sterling). Outre ces prestations en argent, l'Angleterre fournit, pour faciliter l'armement de l'Allemagne, quatre cent mille fusils (**). C'était donc avec un secours d'environ deux cent millions en argent et d'un nombre considérable d'armes, que la coalition avait soutenu la guerre depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. L'Angleterre, nouvelle Carthage, guidait, par ses trésors, l'Europe qui était pour ainsi dire à sa solde; et son or,

(*) Voyez *Pièces justificatives* II.

(**) Discours de lord Castlereagh au parlement le 14 novembre 1812.

taché du sang de tous les peuples et de celui de dix souverains des Indes, lui servait à entretenir des discordes qu'elle n'a jamais cessé d'attiser. Le calcul que nous venons d'établir doit singulièrement diminuer l'idée gigantesque qu'on se fait encore, des efforts extraordinaire, et presque inimaginables qu'on attribue à la Russie, à la Prusse et à l'Autriche. Il est temps cependant qu'un récit exact des *causes*, des *moyens* et des *événemens* de la lutte gigantesque que nous avons soutenue, vienne dissiper bien des prestiges, faire cesser un étonnement trop peu fondé, et en nous rappelant les leçons du malheur, afin de nous épargner les fautes qui nous y ont conduits, nous rendre le sentiment de notre force et de notre dignité.

Les armées coalisées étant arrivées sur les bords du Rhin, le but de la coalition n'était pas rempli. Jamais il n'avait été dans l'intention des puissances qui la composaient, de laisser l'empire français s'étendre jusqu'à ce fleuve. Ce n'était pas assez pour elle que d'avoir des frontières assurées et d'avoir, pour le passage du Rhin et des Alpes, des chances égales à celles de la France; il leur fallait posséder toutes les clefs qui pouvaient les conduire chez nous. Il serait inutile de vouloir nier cette vérité, que bien des malheurs futurs peuvent encore confirmer. On a bien pu, dans le temps, chercher à la déguiser par des protestations ou par des sophismes diplomatiques, qui en imposent toujours à ceux qui donnent une valeur réelle aux

promesses faites dans le moment du danger; mais les faits ont parlé : l'esprit de spoliation qui a présidé à la politique depuis le partage de la Pologne, est né de cet acte, qu'on ne peut trop souvent rappeler à la mémoire de tous les peuples de l'Europe civilisée. L'Europe est en ce moment soumise à la même impulsion, de l'est à l'ouest, qui agissait sur elle il y a quatorze siècles. Les mêmes peuples qui avaient alors inondé et subjugué la Germanie, conquis l'Italie et qui accablaient les Gaules, exercent encore une pression politique dans le même sens. Qui pourrait nier que la Russie ne tende à gagner les bords de l'Oder, que la Prusse forcée de reculer devant son redoutable voisin, ne veuille s'établir et même s'agrandir à la rive gauche du Rhin; que l'Autriche ne cherche à réunir toute l'Italie et même l'Allemagne méridionale sous sa domination (*)?

Les véritables projets des coalisés étaient connus dans toute l'Europe, excepté en France, où l'on semblait vouloir les ignorer, et où le gouvernement même, par un aveuglement fatal, se faisait illusion sur l'étendue du danger qu'il courait, ou peut-être croyait le conjurer, sans réveiller la

(*) Qu'on examine les liaisons politiques qu'a contractées l'Autriche et celles de consanguinité, qui ne laissent entre elle et le royaume de Sardaigne, que la maison presqu'éteinte de Garignan! Les querelles pour la succession de Baden, qui aurait dû passer dans la ligne féminine, et dont un mariage, mis alors en question, assurait la reversibilité à l'Autriche; le projet qui a transpiré de ne laisser au successeur de Pie VII, que la souveraineté spirituelle......

nation, en l'appelant à son secours. Une foule de pamphlets publiés alors, et qu'il aurait fallu faire connaître aux Français, au lieu de les repousser par une censure imprudente, annonçaient hautement et clairement la destruction et le partage de la France : c'était le langage d'Arioviste aux Gaulois. Nous aurons l'occasion de citer plus bas quelques-unes de ces pièces, qui peuvent être considérées comme officielles. Dans plusieurs écrits, l'impatience des sectaires de la *teutomanie*, reprochait aux souverains coalisés de n'avoir pas su profiter de la victoire de Leipzig et de celle de *Hanau*, et de retenir leurs armées sur les bords du Rhin, au lieu de leur faire passer ce fleuve, et de récompenser leurs travaux par l'invasion de la France et la destruction de son orgueilleuse capitale. Ce reproche était injuste et peu réfléchi. Malgré qu'il n'y ait encore en France aucune mesure ostensible de prise, pour une défense nationale, elle pouvait naître spontanément d'une invasion si directement contraire aux principes de modération et aux protestations purement défensives faites *jusqu'alors*. Or, la force des armées qui étaient sur les bords du Rhin ne s'élevait pas au-dessus de cent quatre-vingt mille hommes, et la réserve d'environ quatre-vingt mille hommes, sur laquelle elle pouvait compter (*), était encore sur

(*) Cette réserve consistait dans l'armée du prince de Suède et dans celle du général Béningsen.

les bords de l'Elbe. Il était donc à craindre qu'en marchant directement sur Paris, et en s'éloignant autant d'une base d'opération qui n'était pas même gardée, on ne se précipitât dans un danger imminent.

Les coalisés s'occupèrent donc d'abord à organiser les moyens *militaires*, *financiers* et *politiques* qu'ils voulaient employer, et à leur donner toute l'extension dont ils pouvaient être susceptibles. Dès avant la bataille de Leipzig, ils avaient jeté les bases du système politique qu'ils suivirent après, par un acte qui fut notifié, au moins confidentiellement, à tous les princes allemands. Nous croyons devoir le faire connaître à nos lecteurs français, ainsi que toutes les mesures qui en furent la conséquence, en le rapportant textuellement (*Voy. Pièces justificatives*, III). L'acte que nous citons ôtait aux princes de la confédération du Rhin toute indépendance politique, et ne leur laissait aucun choix entre la spoliation et leur adhésion à la coalition. Le résultat devait donc en être de mettre toutes les ressources de l'Allemagne à la disposition des coalisés.

Quand l'armée française eut repassé le Rhin, l'acte d'administration reçut son premier développement, par un plan financier qui assurait à la coalition un crédit extraordinaire équivalant à une année du revenu brut de tous les états de la confédération du Rhin, en sus du revenu ordinaire des états de cette confédération, qui se trou-

vait chargée des frais de l'armement (Voy. *Pièces justificatives*, IV.) Le crédit que cette mesure financière donnait aux coalisés montait, à près de cent quatre-vingt-dix millions (*), non compris une contribution de plus de dix-sept millions (huit millions de florins), imposée à la Saxe et aux principautés d'Altenburg, de Reuss et de Schwarzburg. Qu'on y ajoute un subside de cent vingt-cinq millions, payé par l'Angleterre pour l'an 1814, et garanti par le traité de Chaumont, et on verra que la coalition avait un crédit extraordinaire de trois cent trente-deux millions, pour la campagne qui allait s'ouvrir. (Voy. *Pièces justificatives*, V.)

Les moyens militaires que se préparaient les coalisés, n'étaient pas moins imposans; ils présentaient le développement du système de guerre nationale, que la Prusse et l'Autriche avaient mis en exécution dans leurs états. Les princes de la confédération du Rhin organisèrent leurs peuples en troupes de ligne, ban et levée en masse, sans que la plupart aient eu le mérite de l'initiative. Tout devait ployer devant la dictature confédérée, qui fixa elle-même les contingens, et les porta au double de ce qu'ils avaient été d'après l'acte de la

(*) On accusait Napoléon d'avoir violé l'indépendance de la confédération du Rhin, en l'engageant dans une guerre qui n'était pas purement défensive. Mais les avait-il surchargés de prestations aussi exorbitantes que celle-ci, et d'une levée de troupes aussi forte que celle qui sera détaillée plus bas?

confédération du Rhin. La plupart des états de cette confédération, et surtout celui qui s'en était le premier détaché, se plaignaient cependant du contingent primitif, et prétendaient qu'il avait été onéreux (Voy. *Pièces justificatives*, VI.) Quoi qu'il en soit, les forces de la coalition se trouvèrent, par cette mesure, augmentées de deux cent quatrevingt-dix mille hommes, dont la moitié devait avoir rejoint la grande armée au 31 décembre, et le restant au 12 janvier suivant, au plus tard. (Voy. *Pièces justificatives*, VII.)

Mais ce fut plus particulièrement sur les moyens politiques que les coalisés portèrent leur attention. Achever de nationaliser la guerre en Allemagne, empêcher qu'elle ne devienne nationale en France, détourner le gouvernement français de recourir aux mesures les plus extrêmes de défense, par des apparences de négociations qui en éloignaient la nécessité et qui en paralysaient l'effet, tels étaient les moyens que pouvaient employer les coalisés, pour faciliter l'invasion qu'ils avaient décidée. Nous allons voir s'ils les ont négligés.

Le projet de nationaliser la guerre en Allemagne était déjà accompli ; les écrits des apôtres du *Tugend-Bund* (*), les seuls qu'il fût permis de publier, n'avaient rien laissé à désirer à la coalition, qui les protégeait et les appuyait en raison de

(*) Association de la vertu.

leurs services. Les peuples étaient entraînés contre la France, et l'étaient d'autant plus irrésistiblement, qu'ils croyaient marcher à leur indépendance et à leur liberté par les constitutions qu'on leur promettait. Rien, en effet, n'était plus séduisant que les exhortations qu'on leur adressait, et l'avenir qu'on faisait briller à leurs yeux, et qui laissait un champ d'autant plus vaste aux espérances et aux illusions, que le fond du tableau était à dessein laissé dans l'ombre, et sans présenter aucun trait défini. Le mysticisme dont le Tugend-Bund s'était servi, par une prudence nécessaire, pour déguiser ses premiers pas et ses premiers manifestes, devint le langage presque universel de l'Allemagne. Ce langage ridiculement pompeux, et où les pensées se perdaient en fumée, remplaça les accens de la raison ; une idéologie fantastique née du mélange des notions les plus contraires, s'empara de toutes les têtes. Au milieu de cette effervescence des esprits, naquit cet être idéal, moitié sauvage, moitié civilisé, qu'on décora du nom de *Teutonia* ; fantôme lugubre, qui menace encore le repos intérieur et la véritable indépendance de l'Allemagne.

Tel devait cependant être le résultat des moyens que la coalition voulut employer contre nous, et de la manière dont elle les mit en action. Telle devait être la conséquence des prédications révolutionnaires de l'aristocratie féodale, de ses réticences, en exposant le but auquel elle voulait

arriver, de l'opposition de ses intérêts réels avec ceux qu'elle faisait mouvoir. Dès l'origine, le tugend-bund fut composé de deux élémens, non seulement hétérogènes, mais même opposés; ou pour mieux dire, l'élément aristocratique appela à lui l'élément libéral, et, en lui présentant un premier but pris dans l'intérêt commun, s'assura de sa coopération. Cette union factice ne pouvait amener que des résultats désastreux et une scission absolue; c'est ce qui est arrivé et ce que l'aristocratie n'avait pas su prévoir. L'intérêt du moment avait été bien servi, et cet avantage passager avait aveuglé l'aristocratie sur le danger futur. Elle se plaint de la révolution morale qui s'est opérée en Allemagne; elle en accuse les partisans de la démocratie. C'est plutôt elle-même qu'elle devrait accuser; car elle recueille le fruit des peines qu'elle a prises pour hâter le développement des idées libérales, qui peuvent seules la renverser. Un coup-d'œil rapide sur la marche de l'esprit public en Allemagne, et sur les menées que l'on employa pour le diriger, suffira pour développer et prouver ce que je viens d'avancer.

Il est incontestable que plusieurs années avant celle dont nous écrivons l'histoire militaire, la classe mitoyenne des citoyens de l'Allemagne, celle qu'on peut à juste titre appeler la nation, était suffisamment éclairée sur les droits et les devoirs de l'homme en société, et sur les devoirs de ceux qui gouvernent, pour en avoir des notions justes et

inébranlables. Dans ce pays comme dans toutes les nations civilisées, la tendance plus ou moins rapide, mais constante de l'opinion publique, la dirigeait vers la liberté civile et l'indépendance politique. Cette tendance que le gouvernement de la république française aurait pu activer et diriger, s'il était entré dans ses vues de se mêler du gouvernement intérieur de l'Allemagne, aurait peut-être été étouffée par Napoléon, premier consul et empereur, s'il était possible d'étouffer le plus puissant des voeux de l'homme. Au moins l'a-t-il comprimé et en a-t-il retardé le développement, en conservant et consolidant les intérêts aristocratiques. Cet état d'inertie aurait peut-être pu durer long-temps, si Napoléon, protecteur de la confédération du Rhin, eût ménagé davantage l'indépendance des gouvernemens qui formaient cette ligue. Ce n'est pas que les peuples se soient d'eux-mêmes alarmés de sa suprématie; privés presque de leur liberté individuelle, la dépendance de leurs gouvernemens ne pouvait que les intéresser faiblement; mais ces gouvernemens même devaient réagir sur les peuples, et c'est ce qui arriva.

Un mécontentement sourd se joignit au malaise que faisait éprouver une état de guerre presque continuel. Toutes les mesures arbitraires, même les plus étrangères aux conséquences de l'alliance avec l'empire français, furent attribuées à ce dernier, parce qu'il était dominateur. Sous de tels auspices, se forma le Tugend-Bund, né des consé-

quences de la paix de Tilsit et du morcellement de la Prusse. C'est dans ce dernier état que l'association anti-française devait, par la nature des choses, être et plus nombreuse et plus active. C'est aussi de là que partirent ses premiers actes. Le grand but qu'elle se proposait, l'affranchissement et la restauration de la Prusse, ne pouvait jamais être rempli et moins encore consolidé sans l'appui de toute l'Allemagne; ce fut donc dans le but de se procurer cet appui, que la ligue se répandit dans toutes les provinces de ce pays. L'indépendance de l'Allemagne et sa réunion dans un seul faisceau, dans une confédération nationale, furent les deux objets qu'on présenta aux Allemands. Il ne faut donc pas s'étonner qu'une idée aussi éminemment patriotique ait été universellement adoptée. Le gouvernement français fut alarmé de cette ligue et chercha à la dissoudre; la Prusse même fut obligée d'écarter quelques-uns de ses plus ardens prosélytes; mais le mouvement était donné, et il continua dans l'ombre. Nous avons vu que la campagne de 1812 arrêta une explosion prochaine. Les victoires de Napoléon auraient pu détruire le Tugend-bund; ses revers lui prêtèrent de nouvelles forces.

C'est dans cet état de choses que se consomma la ligue entre la Prusse et la Russie, qui servit de base à la coalition. Les grandes pertes qu'avait éprouvées l'armée française par sa retraite de Russie, firent concevoir à ces deux puissance et à

l'Autriche, disposée à se joindre à elles, la possibilité de consommer la dissolution de l'empire français, par le soulèvement de l'Allemagne. Les élémens de ce soulèvement étaient préparés; le Tugend-bund était là; et les souverains songèrent à organiser à leur profit une association, dont les principes généraux étaient en harmonie avec la base de leurs projets, et qui elle-même avait besoin d'un appui ostensible: ils y trouvèrent d'autant moins d'obstacles, que depuis long-temps elle était accoutumée à leur protection secrète. Dès ce moment, commença à s'établir la divergence, entre le but réel des chefs et des meneurs aristocratiques du Tugend-bund, et le but ostensible de l'association. Les résultats de l'affranchissement de l'Allemagne se présentèrent sous deux points de vue opposés, aux deux élémens contraires, qui se réunissaient pour atteindre cet affranchissement. D'un côté le parti aristocratique, à la tête duquel devaient naturellement être les souverains absolus, voulait le rétablissement d'une ligue fédérative, sous la protection et l'influence des deux plus grands états; l'indépendance de cette fédération, mais non pas celle de chacun des membres; et le rétablissement ou l'affermissement de toutes les institutions féodales. Le parti libéral, au contraire, désirait l'établissement d'un régime purement constitutionnel, l'abolition de tous les privilèges incompatibles avec l'esprit du siècle, et un système représentatif populaire. Quant à l'unité

de l'Allemagne, les libéraux étaient divisés d'opinion; les uns préféraient une fédération libre, modelée sur celle de la Suisse, qui assurât en même temps l'indépendance de chacun des membres et l'union du tout; les autres voulaient la fusion de tous les états dans un seul corps; c'est dans le sein de ces derniers que naquit l'idéale *Teutonia*. Jusque-là, le système général du Tugend-bund n'avait rien eu que de raisonnable et de juste, et il est probable que, sans les causes de discorde que nous venons d'exposer, sans les réticences et les menées de l'aristocratie, sans les vues secrètes des gouvernemens qui marchaient à la dictature, l'Allemagne aurait obtenu, et un régime constitutionnel, et un système fédératif plus que nominal. Mais ce but ne pouvait pas être atteint et les patriotes allemands devaient tomber dans le piége, que leur tendaient ceux qui n'entendaient se servir d'eux que *comme d'un moyen passif*. Cette prétention ne pouvait pas être avouée hautement dans le moment du danger, mais toutes les mesures furent prises pour la faire valoir en temps et lieu.

Si les patriotes allemands, las enfin des guerres continuelles qu'excite l'ambition des gouvernemens, avaient exigé pour condition de leur prise d'armes et de la levée en masse du peuple, des constitutions qui garantissent ses droits, il est probable qu'ils les auraient obtenues, à moins qu'on ne veuille admettre que les gouvernemens

n'eussent préféré traiter avec Napoléon, et rechercher son appui contre les prétentions libérales. Mais la loyauté patriotique céda à l'annonce du danger de la patrie, et se contenta de la promesse vague *d'accomplir le vœu des peuples, lorsque l'indépendance nationale serait conquise.* L'enthousiasme écarta toute réflexion, et, pour en détourner l'objet, le parti aristocratique chercha à diriger l'esprit public loin de celui du siècle. On entendit de toutes parts vanter le *bon vieux temps*; on ne parla plus que des vertus des Allemands du moyen âge; les plus fervens en reprirent le costume. C'est que le bon vieux temps était celui de l'ignorance et de la féodalité, et que les bons Allemands du moyen âge étaient les esclaves dociles de leurs seigneurs. Mais encore ici comme partout, l'aristocratie féodale fut trompée par son égoïsme, et parce qu'elle méconnaîtra toujours, et le progrès des lumières, et la tendance des peuples vers une sage liberté. Les exhortations adressées à la jeunesse, et particulièrement à celle qui se trouvait réunie dans les universités, et qui, par cette réunion même et par l'esprit de corps qui en est la conséquence, offrait un *recrutement plus facile et plus abondant*, ne pouvaient manquer leur but, qui était celui de l'appeler sous les armes. Une jeunesse ardente, instruite déjà, ou sur la voie d'acquérir des lumières, ne pouvait pas être sourde à la voie du patriotisme; elle devait accourir en foule

sous des drapeaux qu'on élevait au nom de la patrie et de l'indépendance.

Sous un régime constitutionnel, la loi, en l'appelant dans les rangs des défenseurs de la patrie, aurait tracé l'étendue et les limites de ses devoirs; la patrie aurait existé à ses yeux, non comme un être fictif, mais comme un être réel et constitué. Aucun écart d'imagination n'aurait été possible, mais il n'en était pas ainsi : le but de l'aristocratie n'était pas de présenter à l'enthousiasme patriotique un objet fixe, qu'il pût saisir et réaliser malgré elle : il lui suffisait d'échauffer les esprits par des griefs vrais ou prétendus, mais dont la gravité fût de nature à exciter l'indignation; de les agiter par des espérances vagues; de diriger et d'aiguiser la haine dans le but qu'on se proposait. Les universités allemandes saisirent rapidement l'idée de diriger toute leur haine contre la nation française, comme ennemie de l'indépendance nationale.

Mais si les jeunes gens qui peuplaient les universités allemandes, adoptèrent sans commentaire le sentiment d'une haine aveugle contre la France, que voulurent lui imprimer les meneurs du Tugend-Bund; il n'en fut pas de même de l'appel qu'on faisait au *bon vieux temps*, pour ramener le système politique du moyen âge. On avait promis des constitutions sans en présenter la base; ils y suppléèrent. L'imagination ardente de ces jeunes gens, idolâtres de la

libérté et élevés dans la république des lèttres, ne pouvait se porter sur l'esclavage et la glèbe du dixième siècle; ils remontèrent jusque dans les forêts sauvages de la Teutonie; ils évoquèrent les adversaires de Marius, les soldats d'Arioviste et les compagnons d'Arminius. L'antique patrie des Teutons devint le type de leurs conceptions politiques; mais ils l'habillèrent et l'organisèrent à leur manière. Au lieu d'une agrégation de républiques indépendantes, ils n'en conçurent qu'une; ils dépouillèrent l'antique Teutonie des peaux de bêtes dont elle se couvrait, et ils lui donnèrent une casaque polonaise et un pantalon cosaque. C'est ainsi qu'ils voulurent réaliser le bon vieux temps; mais ce n'est pas ainsi que l'avait entendu l'aristocratie. Au milieu de ces écarts d'imagination, qui étaient les coupables? Faut-il s'étonner que le fanatisme se soit emparé de ceux qu'on a cherché à fanatiser, dans l'âge où l'homme est le plus susceptible de ce sentiment? Faut-il s'étonner que plus tard, lorsque les gouvernemens ont voulu paralyser et même briser les instrumens, dont ils s'étaient si avantageusement servis; lorsque la partie aristocratique du Tugend-Bund eut jeté le masque et eut séparé sa cause de celle de la nation; qu'alors, dis-je, l'effervescence ait continué et même augmenté, par le mépris ouvert qu'on faisait de promesses dont l'accomplissement avait été acquis au prix de tant de sang? Faut-il s'étonner que Kotzebue, un des plus ardens mo-

teurs de l'*association des jeunes gens* (*), et qui depuis était devenu son plus ardent détracteur, ait été frappé par *un* fanatique, et soit tombé sous *un* des poignards qu'il avait aiguisés contre nous? Il y a de l'extravagance ou de la mauvaise foi à chercher des complices là où le crime n'a eu pour moteur que le fanatisme. Hommes qui gouvernez ou qui vous croyez appelés à diriger les peuples, gardez-vous d'allumer des passions violentes, en excitant des espérances que vous ne voulez pas accomplir; votre destruction en serait la conséquence presque inévitable; et dussiez-vous y échapper, le sang qui coulerait irait vous accuser au pied du trône de l'Éternel, et retomberait sur vos têtes!

A la fin de 1813, dans le moment de la plus grande effervescence des peuples, et lorsqu'il ne pouvait pas encore y avoir de scission entre les deux élémens des Tugend-Bund, puisque le terme de l'accomplissement des promesses faites n'était pas encore passé, la coalition caressa cet esprit teutonique qu'elle repousse en ce moment. C'est qu'alors il était utile au but qu'elle se proposait d'arracher à l'empire français les provinces de la rive gauche du Rhin, démembrées de l'antique empire gaulois, et qui lui avaient été rendues en 1801. Une foule d'écrits annoncèrent hautement ces prétentions, et les sophismes les plus ridicules

(*) Burschenschaft.

furent mis en avant pour les soutenir. Selon les écrivains du Tugend-Bund, les provinces de la rive gauche du Rhin formaient une partie de l'antique et puissant empire des Teutons; les peuples qui les habitaient étaient des Teutons conquérans, qui jouissaient, depuis vingt siècles, du fruit de leur conquête. Leur réunion à l'empire français était une usurpation. Ils faisaient même à la Lorraine l'honneur de la teutoniser, honneur dont nos Leuçois ne sont pas très-jaloux. Ils oubliaient donc que ce ne fut qu'à la division de l'empire de Charlemagne, leur maître par le seul droit qui existait alors, celui de la conquête, que ces mêmes provinces furent séparées des Gaules, auxquelles elles n'avaient jamais cessé d'appartenir; ils oubliaient qu'au temps de César, la Gaule était bornée à l'Orient par le Rhin, et que la Batavie même lui appartenait; que la Gaule resta telle pendant toute la durée de l'empire romain, et qu'on n'entrait en Germanie qu'après avoir passé le Rhin; ils oubliaient enfin que si quelques peuplades germaniques passèrent ce fleuve pour s'établir le long de la rive gauche, ce fut par le consentement et sous la domination des Gaulois, dont ils étaient chargés de défendre les frontières. En établissant le droit de chaque peuple à réclamer ses antiques frontières, celles que la nature lui avait données, ce serait donc à nous, Gaulois, à réclamer des provinces qui n'ont jamais appartenu à la Germanie. Il suffit que les Germains

aient conservé l'héritage des Francs, qui sont venus se fondre parmi nous. Si donc la Gaule, dès le temps de César, s'étendait jusqu'au Rhin, à quelle époque les Teutons ont-ils possédé les provinces qu'ils prétendent leur appartenir par droit national? est-ce au temps de Brennus et de *Bellovèse*, à la naissance de Rome, lorsque les nombreuses armées fournies par les trois cents cités de l'empire des Gaules, traversaient sans obstacle les forêts désertes et sauvages de la Germanie, pour humilier la Grèce et subjuguer l'Asie mineure?...

Cependant cette conception, née du désordre de l'imagination, fut accueillie par la coalition dont elle servait les projets. Des proclamations, qui parurent dès le commencement de 1814, et qu'on peut regarder comme officielles par le caractère de leurs auteurs, attestent ce que j'avance (*). Fallait-il recourir à d'aussi singuliers moyens, pour chercher à légitimer des prétentions qu'on voulait faire valoir par la force? fallait-il annoncer pompeusement que chaque peuple doit rester dans ses limites naturelles, pour violer ensuite ce principe contre nous? Certes que la

(*) Nous citerons deux de ces proclamations tissues des plus atroces calomnies, et dont l'opprobre doit retomber sur leurs auteurs. La première est du général Bulow aux peuples de la Gaule Belgique (VIII). La seconde est de ce même Justus Gruner, dont l'odieuse conduite à Paris a dû mériter le mépris des âmes honnêtes (IX). Nous en citerons plus tard une de 1815, au moins aussi atroce et du même individu.

Prusse, la Russie et l'Autriche ne voudraient, ni nous remettre dans les vraies limites des Gaules, ni rentrer dans les leurs.

Assurés de la coopération de toute l'Allemagne, tant par les mesures d'autorité qu'ils avaient prises, que par la direction donnée à l'esprit public; certains que le parti aristocratique ne manquerait pas de s'agiter dans les provinces de la rive gauche du Rhin, pour répondre à l'appel qui lui était fait, les coalisés pensèrent aux moyens de paralyser la défense de l'empire français. Dans l'état où la sanglante campagne de 1813 avait réduit les armées françaises, la France ne pouvait être défendue que par une levée en masse qui renforcerait les troupes de ligne par de nombreux bataillons de volontaires, composés, en grande partie, d'hommes familiarisés avec la guerre. Mais les coalisés n'ignoraient pas que si cette levée en masse avait lieu, ce serait en vain qu'ils essaieraient de se soutenir dans le sein de la France, s'ils réussissaient à y pénétrer. Il fallait donc détourner cette mesure, en présentant au gouvernement français des motifs de sécurité, qui éloignassent de lui la crainte d'une invasion immédiate. Ils savaient que l'Empereur Napoléon ne se déciderait qu'à la dernière extrémité à une guerre nationale, totalement contraire à son système de gouvernement. Pour nationaliser la guerre, il ne suffisait pas d'un décret, il fallait y porter l'opinion publique, et réveiller la nation assoupie à

l'ombre des lauriers de ses armées; il fallait rendre au corps législatif son indépendance; à la nation ses droits politiques. Le moyen le plus efficace que les coalisés pussent employer pour parvenir à leur but, était celui de se montrer prêts à traiter sur des bases qui parussent indiquer qu'ils ne voulaient pas passer le Rhin, si Napoléon voulait consentir à y fixer les limites de son empire. Ils s'assuraient ainsi un triple avantage. D'abord, ils prévenaient l'empereur Napoléon dans l'opinion publique, en offrant de respecter les seules frontières que la masse des Français désirât conserver. En second lieu, en paraissant laisser au gouvernement français le temps de se préparer, puisqu'il semblerait que l'invasion n'aurait lieu qu'en cas de refus de sa part, les coalisés gagnaient eux-mêmes le temps d'achever leurs préparatifs, sans perdre l'avantage de passer le Rhin à l'improviste, et avant de pouvoir rencontrer de la résistance. Enfin ils plaçaient l'empereur Napoléon dans l'alternative de paralyser ses moyens de défense, de mécontenter la nation, en rejetant des propositions qui étaient appuyées par l'opinion publique, ou de compromettre le système de son gouvernement en excitant un mouvement tout-à-fait national au nom de la liberté et de l'indépendance. Un parti mitoyen leur livrait la France sans défense. Une circonstance assez favorable se présenta aux coalisés, pour renouer, sans cependant s'engager trop avant, des négociations

dont la possibilité avait été mise en avant dès le mois d'août (*), et dont on avait voulu marquer de nouveau la trace au mois d'octobre. Les ténébreux mystères de la politique se cachent toujours sous le manteau de la bonne foi; les guerres, dans son langage, sont commandées par *le désir de la paix*; les invasions, par *le besoin de défendre ses foyers*. Cet hommage forcé rendu à l'équité, oblige à conserver les formes apparentes de la modération, et la prudence même impose à la politique la plus fallacieuse la nécessité de se conserver un moyen, soit de gagner du temps, soit de revenir sur ses pas, si on y était contraint par des revers. Le baron de Saint-Aignan, ministre de France près des ducs de Saxe, avait été détenu prisonnier à Weimar, contre le droit des gens, qui avait déjà reçu plus d'une atteinte dans la guerre de 1813. On ne sait trop pourquoi, après avoir réclamé auprès du général en chef de l'armée coalisée, il s'était vu obligé de suivre sa destination, comme prisonnier de guerre. Il n'était probablement pas encore temps de l'envoyer à Napoléon avec des ouvertures de paix; la bataille de Hanau n'était pas encore livrée. Enfin M. de Saint-Aignan fut appelé à Francfort. Après

(*) La réponse du gouvernement français au manifeste de l'Autriche contenait la proposition d'un Congrès. (Voyez Campagne de 1813, *Pièces justificatives* XXII.) Le 21 août, le gouvernement autrichien y répondit par une note assez vague (*Pièces justific.* X.)

une longue conversation avec les ministres des puissances coalisées (Voyez, *Pièces justificatives*, XI), il fut chargé de présenter au gouvernement français une note confidentielle (Voyez *Pièces justificatives*, XII), par laquelle ces puissances paraissaient proposer la paix sur les bases générales suivantes : l'intégrité de l'empire français tel qu'il était après la paix de Lunéville, c'est-à-dire entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ; la cession à l'Autriche d'une partie de l'Italie, et l'indépendance totale du reste ; l'indépendance de la Hollande (*) et de l'Allemagne ; le rétablissement de la maison d'Espagne, et la liberté du commerce et de la navigation.

Les coalisés connaissaient trop bien l'opinion publique ; trop de notes secrètes la leur avaient fait connaître, s'ils avaient pu l'ignorer, pour ne pas être certains que Napoléon, qui allait avoir besoin de la nation entière, ne pourrait se refuser à négocier ; mais les démarches qui allaient suivre la communication qu'on lui faisait faire, devaient donner la mesure des moyens de défense qu'il voulait ou qu'il pouvait opposer à l'invasion. S'il réunissait promptement le corps législatif, les y

(*) Le 1er décembre, [illegible] de Hollande, le prince d'Orange avait fait un appel au peuple en sa qualité de stathouder. D'après les arrangemens successifs des coalisés, préjugeant eux-mêmes sur la négociation qu'ils avaient ouverte relativement à ce pays, le prince d'Orange prit, le 20 décembre, le titre de prince souverain des Pays-Bas. (*Pièces justific.* XIII et XIV.)

communiquant à la nation entière, par l'organe de ses représentans, les conditions qu'on lui offrait, il déclarait noblement qu'il ne pouvait les accepter; si enfin il appelait la nation à son secours, pour une guerre dont l'unique but serait de défendre l'intégrité d'un empire dont il n'était que le dépositaire; alors il était plus que probable que la France, qui ne fut jamais sourde à un appel franc et loyal de ses souverains, se serait levée en masse, et aurait opposé sa population à l'ennemi. Quelque nombreuses que fussent les armées coalisées, elles étaient trop faibles contre la France réunie, et on ne pouvait pas se dissimuler qu'un plus grand effort était impossible. Cette hypothèse présentait donc des chances assez redoutables, pour que les coalisés dussent chercher à connaître si elle pouvait se réaliser, avant de se décider eux-mêmes à passer le Rhin; mais si Napoléon se contentait d'organiser une défense purement militaire (*); s'il retardait la convocation du corps législatif, sans l'appui libre duquel il ne pouvait espérer de rendre la guerre vraiment nationale; ou enfin, si au lieu de réunir les citoyens autour de la patrie il ne voulait réunir que des soldats autour de ses drapeaux; rien ne pouvait plus s'opposer à l'invasion décidée. Pour organiser des moyens purement militaires, il fallait un assez long temps; la

(*) Nous entendons par défense purement militaire, celle qui ne repose que sur une armée permanente.

France n'était couverte et défendue pendant cet intervalle que par des armées affaiblies; une levée en masse fondée sur un simple décret se trouverait en partie paralysée par l'opposition qui s'était établie contre le gouvernement et qui allait toujours en croissant

Cependant le gouvernement français se hâta de répondre aux ouvertures confidentielles des coalisés, en acceptant l'offre d'un congrès, sur les bases de l'indépendance de toutes les nations; il demanda la fixation du jour de l'ouverture, (*Pièces justificatives*, XV). Cette note datée du 16 novembre fut répondue le 25 par une contre-note, (*Pièces justificatives*, XVI), où les coalisés se plaignaient que la réponse, que venait de donner le gouvernement français, ne faisait pas mention des bases de négociation, qui avaient été communiquées à M. de St.-Aignan. C'était une querelle de mots; car si ces bases n'avaient pas été textuellement rapportées, elles étaient comprises formellement dans la déclaration de traiter sur le principe de l'indépendance des nations. Mais les choses avaient déjà changé de face. Le sénatus-consulte du 15 novembre, avait appris aux coalisés que Napoléon reculant toujours devant l'idée d'un mouvement national, cherchait à organiser une défense militaire. Il ne se croyait donc pas soudainement menacé d'une invasion; car la réunion, l'organisation et l'armement des conscrits qu'il levait, demandaient près de trois

mois, avant qu'il pût s'en servir. Le corps législatif n'était convoqué que pour les premiers jours de décembre; ainsi, en admettant même que les premières démarches, de l'empereur Napoléon, auprès des représentans de la nation, fussent de nature à raffermir la confiance publique ébranlée, et à réveiller l'enthousiasme patriotique dans tous les cœurs, on ne pouvait pas avoir à craindre l'effet de la levée en masse avant la fin de janvier. Mais à cette époque, la moitié de la France pouvait déjà être envahie, tant par les armées qui passeraient le Rhin, que par celle qui avait franchi les Pyrénées; la moitié de la levée en masse se serait alors trouvée comprimée. Il était donc nécessaire de prolonger encore la discussion préliminaire à l'ouverture du congrès, pour gagner le moment où les coalisés pourraient enfin dévoiler leurs véritables intentions.

Peu après cette contre-note, parut une déclaration solennelle des puissances coalisées. (*Pièces justificatives*, XVII.) Cette pièce très-adroitement rédigée, est un jeu de mots presque continuels. Le but évident en était d'achever d'ébranler l'opinion publique, et d'empêcher l'explosion d'un mouvement national spontané, qu'aurait pu causer le passage du Rhin, qui allait avoir lieu. Il était facile de prévoir que les ouvertures confidentielles faites à M. de St.-Aignan, seraient communiquées au corps législatif et rendues publiques. La déclaration du 1 décembre devait

paraître le complément de ces ouvertures, et une espèce de garantie solennelle des principes qui avaient été mis en avant; mais la manière dont ces principes avaient été énoncés, était susceptible de deux interprétations bien différentes; dont l'une devait être donnée par la *loyauté française*, et l'autre était celle que les coalisés lui avaient réservée dans leur pensée, et qu'ils énoncèrent plus tard. Une intention franche et sincère aurait conservé dans cette pièce les expressions officiellement dictées à M. de St. Aignan, et qui établissaient les limites de l'empire français *au Rhin, aux Alpes et aux Pyrénées*. Au lieu de ces mots, on y trouve les suivans : *les souverains coalisés souhaitent que la France soit grande, forte et heureuse..... Les puissances coalisées confirment à l'empire français une augmentation de territoire, telle que la France ne l'a jamais eue sous ses rois*. Ces promesses qui ont donné lieu à tant d'illusions, ont cependant été accomplies avec toute l'exactitude grammaticale : car *la France est forte et grande* avec vingt-huit millions d'habitans qu'on lui a laissés, et en lui conservant *un petit coin de la Savoie*, on l'a rendue, UN PEU *plus grande qu'elle n'a jamais été sous ses rois*. Au reste, on serait injuste, si l'on voulait se plaindre, et si l'on prétendait que la dérision a été ajoutée à la mauvaise foi; rien n'a été fait que dans les principes que la politique européenne a suivis depuis le partage de la Pologne.

Depuis cette époque, le plus habile à employer les *équivoques* et à faire usage des *réticences*, a toujours été regardé comme le plus grand diplomate.

Cependant le gouvernement français avait fait remettre aux coalisés, par le duc de Vicence, une seconde note qui contenait l'adhésion qu'ils avaient demandée (*Pièces justificatives*, XVIII). Cette note du 2 décembre fut répondue le 10 d'une manière vague par le prince de Metternich, qui prétendit devoir encore consulter les autres alliés (*Pièces justificatives*, XIX). Pendant ce temps, les armées se mettaient en mouvement pour passer le Rhin, et gagnaient du temps pour effectuer ce passage. Nous verrons plus bas, en parlant du congrès de Châtillon, jusqu'à quelle époque les coalisés prolongèrent l'ouverture des négociations avec la France; d'autres négociations avaient été en même temps entamées avec la Suisse. Les coalisés devaient être assurés de la part que prendrait à une guerre conduite dans les intérêts des castes privilégiées, l'aristocratie de la Suisse, mécontente de l'acte de médiation; mais il fallait détourner l'attention de l'empereur Napoléon de ce pays, et l'empêcher d'y envoyer des troupes qui, en comprimant le parti aristocratique, auraient pu leur enlever une base d'opération. Rien ne les servit mieux pour atteindre ce but, que l'acte de neutralité publié le 18 novembre à Zurich, par une diète extraordinaire (*Pièces justificatives*, XX). Cet acte fut notifié par une députation aux coalisés et

au gouvernement français. Napoléon reconnut sans balancer une neutralité qui le dispensait d'employer un corps d'armée de ce côté, et assurait la droite de sa ligne d'opération, si elle était maintenue franchement. Les coalisés ne se prononcèrent pas de suite et négocièrent avec les députés (MM. de Reding et de Escher). Il leur convenait d'attendre d'abord que le gouvernement français se fut prononcé, et surtout que leurs armées fussent assez rapprochées de la Suisse, pour pouvoir y pénétrer avant que Napoléon pût envoyer des troupes vers Bâle. Assurés plus tard qu'aucune troupe française n'étaient sur les frontières de la Suisse, et que l'armée fédérale, réunie pour la forme, n'opposerait aucune résistance, ils y firent entrer leurs armées, se contentant de faire remettre pour leurs ministres une note au landammann. (*Pièces justificatives*, XXI.) Dans cette note et dans la déclaration qu'ils publièrent (*), les coalisés s'efforcèrent de considérer la

(*) Nous allons rapporter quelques-uns des passages les plus importans de cette déclaration.

« La marche irrésistible d'une guerre, sur le but et le caractère » de laquelle l'opinion des contemporains justes et éclairés ne saurait » être partagée........ a conduit les armées des souverains alliés, sur » les frontières de la Suisse et les oblige, afin de suivre leurs opéra» tions, à traverser une partie de son territoire. Il suffit peut-être, » pour justifier cette démarche aux yeux du monde, qu'elle soit une » conséquence nécessaire d'une entreprise dont la justice est recon» nue. Néanmoins les souverains alliés n'auraient pas regardé cette » considération comme suffisante, quelle que soit son importance,

neutralité de la ligue helvétique, comme faite sous l'influence de la France. Elle était donc nulle sous

» si la position de la Suisse était telle qu'elle pût opposer au progrès
» de leurs armes, une neutralité vraie et légitime. Mais la Suisse est
» si peu dans ce cas, que ce qu'elle appelle aujourd'hui sa neutra-
» lité, doit, d'après tous les principes du droit des gens être regardé
» comme nul et intolérable.

» La vraie neutralité ne peut exister sans la possession d'une
» véritable indépendance; la prétendue neutralité d'un état, qui
» est non pas seulement dirigé accidentellement, mais régu-
» lièrement gouverné par une volonté étrangère, est pour
» cet état même, un mot vide de sens, et pour ses voisins un
» glaive à deux tranchans; pour celui-là seul dont il porte les fers,
» cette neutralité est un avantage certain sur ses adversaires, et un
» moyen assuré de réussir dans ses desseins. Si donc dans une guerre
» spécialement et uniquement dirigée dans le but de poser des bornes
» à une prépondérance pernicieuse, cette fausse neutralité sert de
» boulevart à la prépondérance, et d'obstacle aux défenseurs d'un
» meilleur ordre de choses; elle ne peut pas plus subsister, que le
» principe même du mal auquel elle sert de protection et de défense.
» Que tels soient les rapports où se trouverait la Suisse envers la
» France d'un côté, et de l'autre envers les souverains armés pour
» la liberté de l'Europe, si la neutralité proclamée par le gouverne-
» ment fédéral devait être maintenue, c'est une vérité incontes-
» table.

» La forme du gouvernement de la Suisse a été exclusivement
» calculée dans le but de donner une forme solide et durable ou un
» vernis de légitimité à la souveraineté de la France, qui jusqu'à
» l'an 1803, avait été exercée avec un arbitraire aussi irrégulier que
» coupable. Il est donc permis d'établir en fait, ce que toute l'Eu-
» rope a vu, que sous la constitution qui lui avait été imposée, la
» Suisse, quoiqu'elle portât le nom d'un état séparé, n'était dans
» tous ses rapports essentiels, qu'un état subordonné et dépendant,
» et une province de France qui conservait quelques faibles restes
» de ses formes et de ses droits patrimoniaux.

» Dans de pareilles circonstances, toute mesure politique prise
» par le gouvernement fédéral helvétique, doit, quelle que soit son

ce rapport. Elle l'était également *parce qu'elle était avantageuse à la France* et *parce que cette puissance ne la respecterait pas quand elle n'en aurait plus besoin*. Il faut avouer que cela s'appelle puissamment raisonner; mais tel est l'empire de la justice, qu'on ne peut se dispenser de chercher à en donner la couleur, même aux actes qui n'ont de justification que dans la combinaison de la force et de l'intérêt. De là, tant de faux raisonnemens et de mots vide de sens. Les coalisés offraient de

» origine immédiate, porter nécessairement l'empreinte de la domi-
» nation étrangère dont elle a reçu l'impulsion et la direction primi-
» tive. Une déclaration de neutralité émanée de cette source, perd
» toute prétention légitime au titre dont elle se pare. A l'égard de la
» puissance prépondérante, et dans un moment où celle-ci est me-
» nacée, elle devient une faveur d'une bien plus grande importance
» qu'une participation formelle à ses opérations; *car il en résulte né-*
» *cessairement, sans qu'il faille le démontrer plus au long, que la neu-*
» *tralité n'est tolérée, qu'autant qu'elle est utile à cette puissance, et que*
» *dans le cas contraire, elle serait annulée aussi vite et aussi aisément*
» *qu'elle a été décidée*......

» Les souverains alliés regardent l'entrée de leurs troupes en Suisse,
» non-seulement comme une mesure inséparable du plan général de
» leurs opérations, mais en même temps comme un préliminaire à
» des démarches qui doivent fixer, même pour l'avenir, le sort de
» cet intéressant pays. Ils déclarent encore que, dès que l'époque
» des négociations de la paix générale sera arrivée, ils dirigeront
» toute leur attention et leurs soins aux intérêts de la nation helvé-
» tique, et qu'ils ne regarderont comme satisfaisante aucune paix
» par laquelle le système politique futur de la Suisse ne serait pas
» réglé d'après les principes qui viennent d'être énoncés, assuré de
» toutes part et particulièrement reconnu et garanti par toutes les
» puissances de l'Europe. »

reconnaître la neutralité de la Suisse, du jour où elle serait libre et indépendante. Sa neutralité et son indépendance devaient sans doute dater de celui où elle ferait la guerre de concert avec eux, et que leurs armées occuperaient son territoire; car ils faisaient ces deux demandes à la diète. Quoi qu'il en soit, le parti aristocratique obtint ce qu'il voulait; l'acte de médiation fut détruit, l'ancienne constitution rétablie, et le 7 février, l'arsenal de Berne fournit de l'artillerie pour le siége de Besançon. Outre le but direct qu'avaient eu les coalisés en négociant avec la Suisse, et qui était d'assurer toute la ligne de leurs opérations sur le Rhin, une autre circonstance, qui tenait à l'exécution du système général d'invasion, leur imposait la nécessité d'occuper l'Helvétie. Afin de pouvoir embrasser la plus grande étendue possible des frontières de la France, et menacer cet empire par tous les points par lesquels il est attaquable du côté du continent, il ne leur suffisait pas de garnir de leurs forces les bords du Rhin, depuis Bâle jusqu'à la mer, tandis que Wellington, avec une armée anglo-espagnole, s'apprêtait à franchir les Pyrénées occidentales. Ils avaient jeté les yeux sur l'Italie, dans le dessein de pénétrer également en France par les Alpes, et d'unir, s'il était possible, l'armée de Wellington à leur ligne d'opération. Dans les derniers jours de novembre, le prince de Taxis, aide-de-camp du roi de Ba-

vière, fut expédié au vice-roi d'Italie, pour lui offrir cette brillante couronne; le royaume d'Italie devait reprendre du côté de l'Autriche la ligne de l'Adige pour limites, et, suivant l'exemple du roi de Naples, se déclarer contre la France. A cette condition, on promettait au vice-roi de le faire reconnaître par le *sénat* et par le peuple italien. Le vice-roi, simple gardien d'une couronne dont son souverain et son père adoptif lui avait confié le dépôt, ne consulta que son devoir. Il repoussa une proposition qui ne pouvait pas même porter le caractère de la bonne foi (*). Nous avons déjà touché cette circonstance dans l'Histoire des campagnes d'Italie (page 194); le développement en appartenait à celle que nous écrivons.

Privés de cet appui, il était urgent que les coalisés cherchassent à couper la communication de l'armée d'Italie avec la France. Ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils n'avaient pas obtenu en Italie les mêmes succès qu'en Allemagne; il fallait donc se prémunir contre une diversion rapide qu'aurait pu faire une armée, qu'aucun revers n'avait

(*) Le roi de Bavière devait au succès de la cause qu'il avait embrassée; il devait à sa sollicitude pour sa fille et ses petits-fils, de faire la démarche dont il chargea le prince de Taxis. Mais quiconque connaît la loyauté de ce souverain, ne doutera pas qu'il n'ait été plus touché de recevoir dans le sein de sa famille, son gendre, simple citoyen, qu'il n'aurait été flatté de le voir assis sur un trône, au prix où il était offert, si toutefois on peut croire que vraiment on l'y aurait placé.

ébranlée et qui menaçait la base de leurs opérations : l'un et l'autre but ne pouvait être atteints qu'en occupant la Suisse. Ils ne balancèrent donc plus à le faire ; décidés à employer la force où les négociations seraient insuffisantes.

CHAPITRE SECOND.

Mesures de défense prises par Napoléon. — Session du corps législatif. — Sa prorogation. — Réflexions sur cet événement. — Ressources qui restaient à la France. — Coup-d'œil rapide sur l'ensemble de la guerre de 1814.

Nous venons de présenter à nos lecteurs le tableau des moyens qu'avait préparés contre la France, la coalition formidable, qui s'était organisée pendant le cours de l'année 1813. Leur développement que le gouvernement français devait connaître, ou au moins préjuger dès le mois de novembre, prouve bien évidemment que la France ne pouvait leur opposer rien moins qu'un grand mouvement national. Nous allons voir jusqu'à quel point l'empereur Napoléon sut apprécier le danger qui menaçait la France et lui; quels moyens il chercha à opposer à l'ennemi, et par quelle fatalité il s'écarta, ou il fut écarté des mesures qui auraient pu seules sauver la patrie : mais sans doute aux dépens de l'excès de son autorité monarchique.

Dans les premiers jours de novembre, Napoléon avait repassé le Rhin, avec l'armée française ;

réduite à environ soixante mille hommes. Ces troupes furent réparties le long de la rive gauche du fleuve, pour le défendre contre des invasions partielles. L'urgence du danger et l'énorme disproportion entre les moyens de défense, tels qu'ils existaient alors, et ceux employés pour l'agression, nécessitaient des mesures promptes. Napoléon se rendit sans délai à Paris, et s'occupa de former de nouvelles armées. Un sénatus-consulte du 12 novembre (*), ordonna la levée de trois cent mille hommes pris sur les classes des années 11, 12, 13, 14, 1806 et jusqu'à 1814. La moitié de ce nombre devait être levée sans délai, pour être mise en activité sur-le-champ; l'autre moitié devait être tenue en réserve. Cette conscription qui

(*) Le discours qui développa les motifs de ce sénatus-consulte, contient quelques passages qui nous ont paru mériter d'être conservés dans l'histoire. Nous en abandonnons l'examen aux réflexions du lecteur. Au reste ce sont les passages auxquels il est fait allusion dans la déclaration des coalisés du 1er décembre (*Pièces justificatives*, XVII.)

« Quelle serait en effet, Messieurs, notre situation si les ennemis, qui sont déjà sur quelques points de nos frontières, et qui » les menacent d'un autre côté, pénétraient sur notre territoire ? » Quelle paix nous resterait-il à espérer, que la paix de l'esclavage » ou celle des tombeaux ? Par quelles insolentes et avilissantes conditions, les puissances que leurs intérêts divisent, et qui ne sont » unies que par leurs ressentimens, se vengeraient-elles de l'éclat de » nos succès, de l'humiliation de leurs défaites, de la nécessité qui » leur a fait souscrire les traités qu'elles ont violés et même de la générosité qui les a consentis ?.......

» Que feraient-ils s'ils avaient franchi le Rhin ou l'Escaut, les Alpes ou les Pyrénées ? Je ne demande pas quelle justice, je de-

portait sur tous les mâles de l'âge de vingt à trente-cinq ans, c'est-à-dire sur deux millions trois cent cinquante mille âmes, dans les départemens en deçà du Rhin, s'élevait donc à environ un huitième du total ou un peu plus d'un cinquième trois quarts des non mariés. Un décret impérial du 17 du même mois ordonna la formation de quatre cent cinquante-sept cohortes de gardes nationales et cinquante-quatre compagnies d'artillerie, savoir : cent vingt-sept cohortes de grenadiers de cinq cents hommes; deux cent soixante, de trois cents hommes; et soixante-dix cohortes de fusiliers ou mixtes de cinq cents hommes; ce qui faisait un

» mande quels ménagemens la France pourrait en attendre ; quel » repos l'Europe en pourrait espérer?

» La réponse, Messieurs, est dans les documens de l'histoire.

» A la fin du règne de Louis XV, l'Europe croyait avoir une balance ; les couronnes une garantie ; la civilisation un boulevart ; le » trône de Pologne existait.

» Une coalition impie se forma. Un triumvirat de rois osa se conférer son ambition, se désigner la victime, marquer chaque part » dans la proie commune, et la Pologne, d'abord démembrée, disparut entièrement quelques lustres après, du nombre des couronnes européennes.

» Quels amers regrets n'a pas éprouvés, quels honteux reproches » n'a pas essuyés la France, dont la faiblesse souffrit cet attentat politique ; qui a amené depuis des résultats si grands, si remarquables.

» Eh bien! Messieurs, ma question est répondue par ces reproches, » par ces regrets.

» La Pologne avilie, partagée, opprimée, détruite, est une leçon » terrible et vivante pour la France, menacée par les mêmes puissances qui se sont disputé les lambeaux de la monarchie polonaise. »

total de cent soixante-seize mille cinq cents hommes, non compris six mille sept cent cinquante canonniers. Ces cohortes et ces compagnies de garde nationale furent destinées à la garde des places fortes et à la police des villes ouvertes les plus considérables. La troisième mesure que prit Napoléon, de retirer des troupes de ses deux armées d'Espagne et de Catalogne, n'eut lieu que plus tard, et lorsque se voyant prévenu par l'invasion, qui avait paralysé la conscription dans un grand nombre de départemens, il se trouva privé d'une partie de ses ressources.

Cependant, l'ouverture de la session du corps législatif, qui avait d'abord été indiquée pour le 2 décembre, fut ensuite retardée et n'eut lieu que le 19 du même mois. L'empereur Napoléon lui annonça qu'il venait d'adhérer aux bases préliminaires de la paix, telles que les avaient posées les puissances coalisées, et que les pièces originales relatives à cette négociation allaient être communiquées, par son ordre, aux représentans de la nation. Le corps législatif nomma une commission pour les examiner. Mais ce n'était plus ce corps législatif, qui si long-temps s'était tenu dans le silence : pénétrés du sentiment des maux de la patrie; inquiets sur le résultat des mesures, purement militaires, que le chef de l'état venait de prendre; connaissant parfaitement et la tendance générale de l'esprit public, et les vœux des Français; les législateurs voulurent être les véri-

tables représentans de la nation. Une mesure imprudente, qui en témoignant une méfiance injurieuse, violait ouvertement la constitution; en un mot, la nomination par sénatus-consulte, d'un président du corps législatif, avait également mécontenté ce corps. Tous ces motifs avaient formé une opposition d'autant plus forte, qu'elle était fondée sur le bien de la patrie et sur la justice; mais qui, en se brisant contre une volonté inébranlable, devait entraîner la ruine de l'état. Napoléon avait-il perdu le souvenir de l'époque glorieuse, où appelé pour la première fois à la tête de l'état, par la confiance de la nation, il avait justifié cette confiance en sauvant la patrie des dangers du dehors et des divisions intestines, et en consolidant la liberté? Avait-il oublié ce que put alors la reconnaissance des Français?

Dans la séance secrète du 28 décembre, le comité fit son rapport au corps législatif (*). Ce rap-

(*) Nous ne pouvons nous dispenser de citer quelques passages du rapport fait par M. Lainé, au nom de la commission. L'histoire les réclame; parce qu'ils expriment avec autant de vérité que de dignité, le vœu de l'opinion publique. Nous verrons plus bas que ce rapport indiquait les seuls moyens par lesquels Napoléon pouvait, quoiqu'il fut déjà un peu tard, sauver et la patrie et son trône.

« Si les déclarations des puissances étrangères étaient fallacieuses, » si les monarques alliés voulaient nous asservir, s'ils méditaient le » déchirement du territoire sacré de la France, il faudrait pour em- » pêcher la patrie d'être la proie de l'étranger, rendre la guerre » nationale. Mais pour espérer plus sûrement ce beau mouvement, » qui sauve les empires, n'est-il pas désirable *d'unir plus étroitement* » *et la nation et son monarque*

disait sans détour à l'empereur Napoléon que le moment était arrivé, où par la force même [illegible]

« C'est un besoin d'imposer silence aux ennemis sur leurs accusa-» tions d'agrandissement, de conquêtes, de prépondérance alar-» mante. Puisque les puisssances alliées ont cru devoir rassurer les » nations par des protestations publiquement proclamées; n'est-il » pas digne de S. M. de les éclairer, par des déclarations solennelles, » sur les desseins de la France et de l'empereur?

» Lorsque ce prince, à qui l'histoire a conservé le nom de grand, » voulut rendre de l'énergie à ses peuples, il leur révéla tout ce » qu'il avait fait pour la paix, et ses hautes confidences ne furent » pas sans effet.

» N'y aurait-il pas une véritable grandeur à désabuser les puis-» sances coalisées par une déclaration formelle, afin de les empêcher » d'accuser la France et l'empereur de vouloir conserver un terri-» toire trop étendu, dont elles semblent craindre la prépondé-» rance?

» Il ne nous appartient pas, sans doute, d'inspirer les paroles qui » retentiraient dans l'univers; mais pour que cette déclaration eût » une influence utile, pour qu'elle fît sur la France l'impression es-» pérée, ne serait-il pas à désirer qu'elle proclamât à l'Europe et à » la France, la promesse de ne continuer la guerre que pour » l'indépendance du peuple français et l'intégrité de son territoire?

» Que si l'empire restait seul fidèle aux principes libéraux, que » les chefs des nations de l'Europe auraient pourtant tous procla-» més, la France alors forcée, par l'obstination de ses ennemis, à » une guerre de nation et d'indépendance, à une guerre reconnue » juste et nécessaire, la France unanime dans son vœu pour obtenir » la paix, montrerait encore au monde qu'une grande nation peut » tout ce qu'elle veut, lorsqu'elle ne veut que ce qu'exigent son hon-» neur et ses justes droits.

» Mais ce n'est pas assez pour ranimer le peuple et le mettre en » état de défense; c'est, d'après les lois, au gouvernement à propo-» ser les moyens qu'il croira les plus prompts, les plus sûrs, pour » repousser l'ennemi et asseoir la paix sur des bases durables. *Ces » moyens seront efficaces, si les Français sont persuadés que le gou-» vernement n'aspire plus qu'à la gloire de la paix; si les Français*

des choses, le cri de la patrie en danger, toujours si puissant sur le cœur des Français, ne pouvait plus les émouvoir, tant qu'il ne serait pas proféré par la patrie elle-même. La commission ne cachait pas à l'empereur le tort qu'il avait eu, en se laissant prévenir par la déclaration des coalisés, qui devait si puissamment agir sur l'opinion publique, puisqu'elle offrait à la nation une paix honorable. La France était lasse de la guerre; les Français répugnaient à des conquêtes hors des limites naturelles de l'empire. Il fallait donc les ranimer et les rassurer par une contre-déclaration qui, en adoptant solennellement les principes des coalisés, en reconnaissant les limites qu'eux-mêmes paraissaient poser à leurs prétentions, établît ces mêmes bases comme la condition absolue de la paix, et annonçât que la France, contente du territoire dont les puissances de l'Europe reconnaissaient pour la seconde fois la légitime possession, n'en

» *sont convaincus que leur sang ne sera versé que pour défendre une* » *patrie et des lois protectrices. Mais ces mots consolateurs de paix et* » *de patrie retentiraient en vain,* SI L'ON NE GARANTIT LES INSTITUTIONS QUI PROMETTENT LES BIENFAITS DE L'UN ET DE L'AUTRE. » Il paraît donc indispensable à votre commission, qu'en même » temps que le gouvernement proposera les mesures les plus » promptes pour la sûreté de l'état, S. M. *soit suppliée de* » *maintenir l'entière et constante exécution des lois qui garantissent* » *aux Français les droits de la liberté, de la sûreté, et à la nation le* » *libre exercice de ses droits politiques.*

» Cette garantie est le plus efficace moyen de rendre aux Français » l'énergie nécessaire à leur propre défense........

dépasserait pas les limites, mais aussi ne les laisserait pas violer.

L'empereur Napoléon s'irrita de voir poser des bornes à son autorité, en lui opposant les sacrifices qu'exigeait l'opinion publique; il ne put pas supporter l'idée de voir les représentans de la nation, préjugeant pour ainsi dire ses intentions, lui tracer les limites que les plus grands succès même ne lui permettraient pas de dépasser. Il se frappa de l'idée d'une conjuration contre son trône et contre le gouvernement impérial; et un rapport, que l'histoire, à laquelle il n'est pas permis d'opposer une intention présumée à la voix de la vérité, classera parmi les monumens patriotiques, un rapport qui présentait lumineusement les seuls moyens de sauver la France, fut repoussé comme séditieux. Le 30 décembre, le corps législatif fut prorogé sous un prétexte qui ne put éblouir personne (*). Le 1er janvier, Napoléon témoigna aux députés son mécontentement dans des termes qui, en séparant pour toujours les représentans de la nation, du souverain, devaient achever d'aliéner l'opinion publique. Rien ne se présentait plus pour couvrir l'abîme qui s'ouvrait, et dès-lors la chûte du trône impérial fut inévitable. Mais la France devait elle-même être ébranlée jusque dans ses fondemens.

Il est affligeant pour l'humanité de voir le

(*) Le renouvellement d'une série.

même homme qui a mérité le titre de *grand*, qui, en montant sur le trône, avait acquis l'attachement et la reconnaissance des Français, creuser pour ainsi dire lui-même le précipice dans lequel il a été enseveli, et dans lequel il a pensé entraîner la patrie. Napoléon, dont le génie profond, dont les hautes conceptions avaient si souvent étonné l'Europe, n'a-t-il pas mesuré le danger qui le menaçait? sa grande âme a-t-elle été au-dessous de l'idée de se confier, de s'abandonner lui-même à la loyauté et à la générosité des Français? Celui qui avait consolidé la liberté en ramenant la paix intérieure, n'a-t-il pas conçu que la liberté seule pouvait le soutenir; que les bras des Français devaient être dégagés de toutes entraves, et leur volonté libre de toutes chaînes, pour être capables des efforts qu'il leur fallait faire? En un mot, qu'il fallait que la patrie existât dans la plénitude de ses droits, parce qu'elle seule peut exiger des sacrifices auxquels un homme ne doit pas prétendre? Un peuple ne sera jamais capable d'un grand effort national, tant que son gouvernement conservera des formes despotiques.

La première faute qu'avait commise l'empereur Napoléon, avait été celle de ne pas convoquer le corps législatif, dès les premiers jours de novembre. Quels que fussent les moyens de défense qu'il voulait en tirer, il gagnait deux mois de temps pour les organiser. La seconde fut celle de

ne pas rassurer et fixer l'opinion publique, en traçant lui-même les bornes qu'il ne voulait pas dépasser. La note confidentielle que lui avait apportée M. de Saint-Aignan, lui offrait les moyens de le faire honorablement, et de rendre à la nation toute son énergie, en comblant tous ses vœux. Il avait répondu aux coalisés, en acceptant les bases de négociations qui lui étaient présentées ; c'était le moment de faire connaître à la France, de publier à la face de l'Europe les propositions qu'on lui faisait, et la réponse qu'il avait donnée. Les limites naturelles de l'empire français avaient été fixées avant qu'il ne montât sur le trône ; il ne pouvait céder une seule des provinces qui le composaient alors, sans se rendre coupable envers la France, qui les lui avait confiées. Mais il n'avait que ces limites a défendre, lorsque les coalisés, en développant leur plan d'invasion, auraient voulu les dépasser ; et le peuple français, certain du but pour lequel il avait à combattre, se serait levé en masse pour conserver l'héritage immédiat de la république française, et l'antique patrie des Gaulois, ses ancêtres. Pour y parvenir plus sûrement, il avait plusieurs choses à faire : briser d'abord toutes les entraves qu'il avait lui-même mises à la liberté, rendre au corps législatif la dignité et la force dont lui-même allait avoir besoin, consulter l'opinion publique dans le choix de ses premiers agens, et enfin rendre à la garde

nationale son organisation primitive, et l'armer. C'était, en effet, plutôt d'une garde nationale patriotique et en grande partie exercée aux armes, qu'il pouvait attendre le salut de la patrie, que d'une armée presque toute neuve, insuffisante pour le nombre, et qui ne pouvait même pas être réunie et organisée assez tôt (*). Il avait, à la vérité, appelé trois cent mille conscrits; mais il était presque impossible que la suite des événemens lui permît de les lever tous. La moitié seulement devait être appelée sur-le-champ, et une invasion, en occupant d'abord les départemens de la rive gauche du Rhin, pouvait nous priver de près de vingt-cinq mille de ces conscrits. Il se pouvait donc qu'à l'instant où les colonnes de l'ennemi se déploieraient entre le Rhin, la Meuse et la Saône, nous n'ayions pas deux cent mille hommes sous les armes à lui opposer depuis Anvers jusqu'à Lyon. Napoléon avait bien mis cent soixante-quinze mille gardes nationaux sous les armes; mais, excepté les cohortes qui servaient de

(*) Ce que nous indiquons n'a pas été fait, dira-t-on, à quoi bon en parler? notre réponse est dans la solution des questions suivantes. Croit-on que les mêmes circonstances, les mêmes dangers ne se présenteront plus? Pense-t-on que la coalition n'ait fait la guerre qu'à une dynastie, et qu'un gouvernement constitutionnel soit précisément ce qu'on veut de nous? Le dernier acte du grand drame politique, s'avance pas à pas, et il prouvera si les leçons du passé doivent nous être utiles.

garnison aux places fortes, le reste était trop dispersé pour pouvoir être compté dans les moyens de défense. La seconde moitié de la conscription devait se réunir dans quatre camps de réserve, savoir: Utrecht, Metz, Lyon et Bordeaux. Les deux premiers étaient trop près des frontières; en effet, Utrecht fut occupé par l'ennemi dans le mois de décembre, et Metz bloqué dès la moitié de janvier. Les circonstances subséquentes empêchèrent la formation du camp de Bordeaux.

La garde nationale, organisée ou plutôt rendue à son organisation primitive, lui offrait des ressources bien plus considérables, et certainement suffisantes pour résister à l'invasion, quelque formidable qu'elle parût. En effet la population, dont l'empire français pouvait encore disposer, montait à trente-quatre millions neuf cent mille âmes, dont vingt-neuf millions quatre cent mille appartenaient à l'ancienne France. Il est bien entendu que nous n'avons pas compté les départemens ni le royaume d'Italie. En répartissant tous les mâles de vingt à quarante ans en deux bans, ainsi que Napoléon l'avait fait en 1812, le premier ban se trouvait monter à seize cent trente-un mille hommes, dont deux cent soixante-dix-neuf mille huit cents appartenaient à la conscription. Le second ban s'élevait à deux millions sept cent quatre-vingt-trois mille hommes (*); mais ces

(*) Voici le tableau de la répartition des deux premiers bans,

ressources formidables, et que la levée du troisième ban pouvait aisément doubler, ne pouvaient être nécessaires en entier, que dans le cas où les progrès de l'invasion auraient été tels, que la nation se soit trouvée dans l'alternative de vaincre ou de s'ensevelir sous ses propres ruines. Une coalition des états de l'Europe ne nous réduira jamais à une pareille extrémité; celles de 1814 et 1815 ont présenté le plus grand effort dont ils soient capables; ils ne pourraient plus le renouveler.

On peut établir le nombre des hommes non mariés aux deux cinquièmes de celui des mâles, et c'est à cette proportion qu'on peut fixer le nombre des gardes nationaux disponibles qui auraient pu être employés activement à la défense de la patrie, et la quotité de la conscription qui

d'après les bases que nous avons détaillées dans les mémoires pour servir à la guerre de Russie (page 11, introduction).

	ANCIENNE FRANCE.		DÉPARTEMENS réunis depuis 1791.		TOTAL disponibles.
	TOTAL.	2/5 disponibles.	TOTAL.	2/5 disponibles	
1er Ban — 1re Classe, conscrip.	235,800	94,320	44,000	17,600	111,920
1er Ban — 5 dernières classes....	1,121,400	448,560	209,800	83,920	534,480
2e Ban.....	2,345,000	938,000	438,000	175,200	1,113,200
	3,702,200	1,480,880	691,800	276,720	1,757,600

pouvait être levée pour le complètement nécessaire des armées. Il résulte de ce calcul, que la classe ordinaire de la conscription ne s'élevait qu'à cent douze mille hommes environ. On aurait donc pu se contenter d'en lever cent mille, et cette diminution aurait facilité une mesure coercitive, la plus sage dans son principe, et devenue la plus odieuse par son abus. Quant à la garde nationale active, il était possible que la proximité de l'ennemi, la menace d'une invasion soudaine, et surtout l'agitation de l'esprit public, travaillé par les menées du parti féodal, paralysassent au moins en partie son organisation dans les départemens réunis de la rive gauche du Rhin. Mais on pouvait s'en passer, sans affaiblir trop les moyens de défense. Dans les départemens de l'ancienne France, le nombre d'hommes disponibles des cinq dernières classes du premier ban, s'élevait encore à près de quatre cent cinquante mille hommes; le second ban à plus de neuf cent mille. En prenant en considération les pertes que le premier ban avait faites, surtout en 1813, on pouvait cependant en tirer trois cent mille hommes; le second pouvait en fournir six cent mille. Toutes ces gardes nationales, formées en bataillon, pouvaient être armées en fusils de calibre. Il résultait de ces mesures, que l'empereur Napoléon se serait trouvé, avant la fin de décembre, une armée de ligne de près de trois cent mille hommes (y compris celles d'Espagne et de

Catalogne); une première armée de réserve de trois cent mille, et une seconde de six cent mille.

Nous verrons plus bas, en examinant le système de défense nationale qu'on aurait pu suivre pour la France, quel aurait été l'emploi de ces forces, et à quoi auraient abouti les efforts de la coalition.

Voilà cependant les ressources qui restaient à la France, lorsque la coalition, se préparant à franchir le Rhin, réunissait toutes ses forces pour consommer la ruine de ce beau pays. Si ces ressources avaient été employées, si une confiance réciproque avait uni le gouvernement et la nation, si tant de causes n'avaient pas étouffé l'élan national, égaré et ébranlé l'opinion publique, assoupi cette noble ardeur patriotique qui, vingt ans auparavant, presque sans armée, sans officiers, sans soldats expérimentés, nous avait fait triompher de cette même Europe, en cent combats glorieux ; il n'est pas de doute que nous ne soyons sortis vainqueurs de cette dernière lutte. J'ai développé plus haut les causes qui ont engourdi les bras de nos concitoyens, qui leur ont pour ainsi dire fait tomber les armes des mains. Je m'abstiendrai de réflexions ; c'est aux âmes patriotiques à les faire pour moi ; qu'elles apprécient le facile triomphe que nous avons laissé à nos ennemis ; qu'elles disent si nous avons été vaincus ! Mais la leçon du passé ne doit pas être perdue pour nous. En reportant la vue sur nos désastres,

en réfléchissant sur nos malheurs, reprenons le sentiment de notre valeur et de notre dignité, jetons les yeux sur notre propre force, et prenons l'engagement sacré de ne plus laisser violer notre territoire. Que le gouvernement se lie d'une manière indissoluble à la majorité de la nation; que les bons citoyens s'unissent entre eux et autour du gouvernement; que la confiance renaisse réciproquement, et nous serons encore invincibles, malgré les menées obscures de quelques factieux, qui voudraient rappeler l'étranger ou rallumer les discordes civiles. Gouvernans et gouvernés, que tous se rappellent que la somme du pouvoir ne réside que dans la nation; que cette nation n'est constituée que par la majorité des citoyens, et que la minorité seule peut être rebelle.

Les coalisés, ayant achevé leurs préparatifs, se mirent en mouvement et passèrent le Rhin, du 20 décembre au 1er janvier, depuis Bâle jusqu'à Coblentz. Leur extrême droite passa le Vaal vers la même époque et s'avança dans la Belgique. Ils avaient acquis la preuve que, l'empereur Napoléon n'avait point encore réuni des moyens de défense suffisans pour leur disputer le passage du fleuve, qu'ils semblaient avoir promis de ne point franchir. Laissant donc de côté des négociations, dont le but était déjà rempli; ils songèrent à s'avancer rapidement en France et à atteindre l'époque où ils pourraient faire connaître leurs *véritables intentions*. Nous ne reviendrons plus sur

la faute que commit Napoléon de se laisser prévenir; nous avons déjà fait voir qu'elle était toute entière dans *la confiance*, qu'il avait donnée aux protestations des coalisés, et dans *sa méfiance* d'un mouvement national. Les différentes colonnes des coalisés se donnèrent rendez-vous dans les plaines entre Chaalons et Troyes. Les corps de l'armée française qui se trouvaient sur les bords du Rhin, trop faibles pour résister aux masses qui les attaquaient, et menacés de flanc, en même temps que débordés, par le mouvement de Schwartzenberg, dans la direction de Bâle à Chaumont, se virent obligés de se retirer presque sans combat, pour se concentrer. Cette concentration devait également avoir lieu dans les environs de Chaalons. Alors déjà Napoléon se croyant suffisamment assuré de la défense de Paris, à laquelle devaient puissamment contribuer les troupes qui lui venaient de l'armée d'Espagne, avait conçu le projet de menacer la base d'opérations des coalisés. Il voulait passer entre les colonnes de leurs deux armées, et se porter sur les places de la Lorraine et des Vosges. Là il détruisait tous leurs magasins et leurs dépôts, coupait leurs communications avec l'Allemagne, et, en organisant la levée en masse de neuf à dix départemens, opposait une barrière formidable à leur retraite. Mais il trouva déjà les colonnes de l'ennemi réunies et la bataille indécise de Brienne, arrêta l'exécution de ce plan. Réduit à la défensive, tandis que les

coalisés, pleins de confiance, s'étaient de nouveau séparés et marchaient sur Paris le long de la Seine et de la Marne, il sut habilement profiter de leur sécurité. Les journées de Champaubert, de Montmirail et de Vauchamp, ramenèrent l'armées prussienne sur Chaalons. Celles de Mormant et de Montereau obligèrent Schwarzenberg à se retirer derrière Troyes.

Pendant ce temps, le maréchal duc de Dalmatie, qui, dès le mois de décembre, avait été forcé de se replier sur l'Adour, s'était vu obligé de quitter les environs de Bayonne et avait perdu la bataille d'Orthez. Après cette journée, le duc de Dalmatie se replia vers Tarbes, sans doute pour se rapprocher de l'armée de Catalogne; nous examinerons plus bas la faute qu'il commit en prenant cette direction. L'aile gauche des coalisés s'était d'abord avancée jusque sous les murs de Lyon, favorisée par la prise inattendue de Genève; mais les troupes que le duc de Castiglione réunit à Lyon, et les corps des généraux Desaix et Marchant, reprirent bientôt l'offensive, et acculèrent d'un côté l'ennemi sur Genève, tandis que de l'autre elles atteignirent Chalons-sur-Saône, menacèrent la base d'opération, de la grande armée coalisée, et obligèrent Schwarzenberg, à faire un fort détachement pour s'opposer à leurs progrès. Dans le nord, le général Maisons, réduit à la défensive par le départ du duc de Tarente et de son corps, se replia sur les places frontières de l'ancienne

France, et s'y soutint d'une manière qui ne peut que faire honneur à ses talens militaire.

Les premiers revers des coalisés semblaient avoir activé les conférences, qui s'étaient ouvertes à Châtillon, le 22 janvier, afin d'avoir l'air de vouloir remplir les promesses de la déclaration du 1er décembre. Des propositions d'armistice avaient également été faites, dans le but de rectifier la ligne d'opérations des coalisés, et de la porter plus avant; elles n'eurent pas de suite. Cependant Blucher, de Chaalons, avait joint Schwarzenberg vers Arcis, et tout paraissait présager la prolongation de la retraite des coalisés, dont la situation devenait assez critique, dans un pays ruiné, au milieu d'habitans exaspérés par les brigandages inouis de leurs troupes, et menacés sur leurs derrières par une levée en masse, qui commençait à s'organiser, surtout dans les Vosges. Alors les Prussiens se séparèrent de nouveau de Schwarzenberg, et se portèrent encore une fois sur la Marne; allant ainsi au devant des deux corps de Bulow et de Winzingerode qui venaient de la Belgique, et avec lesquels ils comptaient se réunir devant les murs de Paris. Mais leur marche n'échappa pas à Napoléon; laissant une partie de son armée en observation devant Schwarzenberg; il se porta avec le reste sur la Marne. Blucher prévenu à Meaux, contenu et obligé de remonter l'Ourcq, se voyait acculé sur Soissons et dans une position qu'il appela lui-même dange-

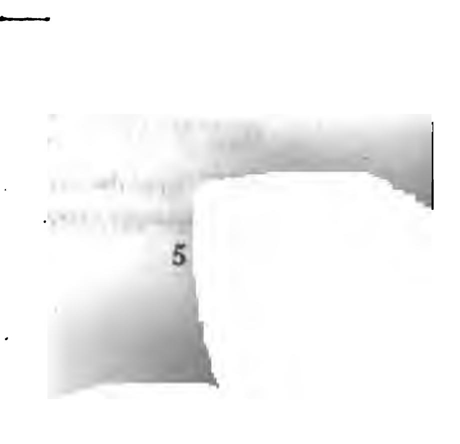
reuse, lorsque l'inconcevable reddition de cette ville, lui ouvrit le passage et consomma la jonction qu'il avait projetée. Déjà la reddition non moins coupable de la Fère avait donné aux Prussiens une place d'armes. Napoléon suivit Blucher: la journée de Craone précéda l'attaque infructueuse de Laon. Mais une partie du but avait été rempli; les Prussiens étaient contenus, écartés de Paris et de Schwarzenberg.

Ce dernier avait repris l'offensive, le 27 février, par le combat de Bar-sur-Aube, et avait poussé devant lui, jusqu'à Nogent-sur-Seine et Provins, les deux corps français qui lui étaient opposés. Napoléon prévenu de ce mouvement revint rapidement sur Reims, où il détruisit presque un corps ennemi, et occupa Chaalons. De là il se porta sur le flanc de l'armée austro-russe de Schwarzenberg, qui s'était mise en retraite, et il vint occuper Arcis. Il y fut attaqué le 20 mars; l'ennemi fut repoussé partout; mais cette bataille n'eut et ne pouvait avoir aucun résultat: tous les corps ennemis, que Napoléon avait cru pouvoir attaquer séparément, étaient réunis. Cependant la position de la France, devenait de jour en jour plus critique. Bordeaux avait été occupé par les Anglais, le 12 mars; Lyon fut rendu le 21. Il n'y avait qu'un coup décisif qui pût faire pencher de nouveau la balance; Napoléon résolut de le tenter. L'armée prussienne était encore sur l'Aine; celle de Schwarzenberg réunie devant

Arcis, Napoléon résolut donc d'exécuter alors, le projet qu'il avait conçu dès le commencement de la campagne; celui de se jeter sur les communications de l'ennemi, et de l'envelopper par une levée en masse; appuyé par les forteresses frontières. Il quitta Arcis et marcha sur Vitry, voulant gagner Chaumont, et persuadé que l'ennemi, sentant tout le danger de ce mouvement, le suivrait dans un pays, où la supériorité du nombre et surtout celle de la cavalerie était moins à craindre et où la levée en masse devait être formidable. En effet, le premier mouvement des coalisés fut de réunir toutes leurs forces entre Vitry et Chaalons, et de se mettre à la poursuite de l'armée française; ils s'avancèrent même jusque près de Vitry.

Mais appelés par des combinaisons politiques, qui leur assuraient la possession de la capitale, les souverains coalisés se décidèrent à rebrousser chemin le 24 mars, et à marcher sur Paris. Ce contre-mouvement, et la jonction de l'armée prussienne, qui eut lieu le 25, amenèrent la fatale journée de Fère-Champenoise; et aucun obstacle n'arrêta plus leur marche sur la capitale. Napoléon, masqué par le corps de Winzingerode, s'avança jusqu'à Vassy; il revint à la vérité sur St.-Dizier, et dispersa le corps de Winzingerode. Mais il s'apperçut trop tard du véritable mouvement des coalisés, et il ne lui fut plus possible de les atteindre: moins encore de les prévenir à Paris.

Les ducs de Trévise et de Raguse, par une marche rapide, arrivèrent, il est vrai, assez tôt pour couvrir la capitale; mais que pouvaient quinze mille hommes contre deux cent mille? Après un combat aussi glorieux qu'inégal, ils furent contraints de céder, n'étant appuyés par aucune mesure défensive dans Paris. Ils sauvèrent par une convention les restes de leurs troupes, et Paris fut livré aux coalisés. Ainsi se termina une révolution qui remplit le but que nos ennemis s'étaient proposé dès le commencement de la campagne. Les inutiles conférences de Châtillon s'étaient prolongées jusqu'au 1er mars; à cette époque, les coalisés, instruits de la situation intérieure de la France, et certain que l'empereur Napoléon ne pouvait plus leur opposer des moyens de défense suffisans, ne trouvèrent plus nécessaire de cacher leurs véritables intentions. Ils les firent connaître, et le congrès fut rompu.



CHAPITRE III.

Positions de l'armée coalisée à la fin de 1813. — Positions de l'armée française à la même époque. — Système des frontières de la France. — Examen du plan de campagne des coalisés. — Plan défensif que les circonstances imposèrent à Napoléon. — Examen du plan de campagne à opposer à une invasion de la France.

A LA fin de la campagne de 1812, après que les armées françaises eurent repassé le Rhin, les armées coalisées prirent des cantonnemens d'hiver. Ce fut du 18 au 20 novembre qu'elles commencèrent à s'étendre le long de ce fleuve, appuyant leur gauche à Krotzingen, entre Freyburg et Bâle, et leur droite à la Lahn, en face de Coblentz. A l'extrême droite, le corps de Bulow était cantonné derrière l'Yssel et le Waal, en avant d'Utrecht, ayant la division Borstel détachée devant Wezel. Le corps de Winzingerode était en seconde ligne de Bulow.

La grande armée coalisée fut répartie de la manière suivante dans ses cantonnemens.

ARMÉE DE BOHÊME.

Ier Corps autrichien (Colloredo) entre Krotzingen et Lohr; quartier-général à Freyburg.

Armée austro-bavaroise, entre Lohr, Achern et Bischofsheim; quartier-général à Offenburg. Elle bloquait Kehl.

IIIe Corps autrichien (Giulay), entre Achern et Weingarten; quartier-général à Carlsruhe.

IIe *id.* (Meerfeld) de Weingarten, à Manheim; quartier-général à Gruben.

Ire division de grenadiers *id.* Weissenwolf, à Heidelberg.

IIe *id.* *id.* *id.* (Bianchi) à Wisloch.

Ire et IIe division légère (Bubna et Lichtenstein) entre l'embouchure du Necker et Gernsheim.

Cavalerie autrichienne de réserve, entre Heilbronn et Tubingen.

Garde russe à pied, Ire division, à Francfort, IIe division à Offenbach.

Garde prussienne à pied, à Sachsenhausen.

Garde à cheval russe, à Umstadt et Dieburg.

Garde à cheval prussienne, à Reinheim.

Grenadiers russes, à Michelstadt et Miltenberg.

Cuirassiers russes, autour de Seligenstadt.

Corps de Platow, autour de Zwingenberg, entre Darmstadt et Heidelberg

Corps de Wittgenstein, en seconde ligne, la gauche à Neuenstadt sur le Kocher, près Heilbronn, la gauche au Mein.

Les souverains, ainsi que Schwartzenberg, étaient à Francfort.

ARMÉE DE SILÉSIE.

Les avant-postes, le long du Rhin, entre le Mein et la Lahn.

L'avant-garde, à Wisbaden et Hocheim.

Corps de Sacken, entre le Schwarzbach et Wickert, bloquant Mayence ; quartier-général à Darmstadt.

Corps de Langeron, en seconde ligne, entre le Schwarzbach et la Nidda ; quartier-général à Hœchst

Corps d'York, à Langen-Schwalbach et Nastedten jusqu'à la Lahn ; quartier-général à Wisbaden.

Blucher était à Hœchst.

L'armée française, de son côté, après avoir repassé le Rhin, n'avait pu être placée derrière ce fleuve assez en force pour en défendre le passage, si les coalisés avaient voulu le forcer. Nous avons déjà développé les motifs qui les en ont empêché. Les pertes de la campagne, et surtout celles de la bataille de Leipzig, avaient tellement affaibli l'armée en totalité et certains corps en particulier, qu'une réorganisation était indispensable. Les 1er et 14e corps étaient restés à Dresde; les 9e et 10e à Dantzig; le 13e à Hambourg; le 4e corps était réduit à la division Morand, par le départ de la division italienne et la défection du Wurtemberg; il resta dans Mayence.

Le 8e corps était dissous par la bataille de Leipzig, le 12e l'avait été après la bataille de Juterbock. Il en était de même de l'armée d'observation de Bavière et du 4e corps de cavalerie. Il ne restait donc de disponible que les 2e, 3e, 5e, 6e et 7e corps d'infanterie, et les 1er, 2e, 3e et 5e de cavalerie. Chacun de ces corps était extrêmement réduit, quelques-uns n'équivalaient qu'à une division.

Ils furent d'abord répartis le long du Rhin, ainsi qu'il suit :

Le 2ᵉ corps (général Dubreton), à Worms; le 3ᵉ corps (général Ricard), à Bechtheim; le 5ᵉ (général Albert), à Ingelheim; le 6ᵉ (général Lagrange), à Oppenheim; le 7ᵉ (général Durutte), à Cassel, devant Mayence; le 11ᵉ (Duc de Tarente), à Nimègue; le 2ᵉ de cavalerie, (général Sébastiani), à Cologne; le 3ᵉ (duc de Padoue), à Andernach; le 5ᵉ (général Milhaud), dans le Haut-Rhin; le 1ᵉʳ (général Doumerc), vers Simmern.

Peu après, le 5ᵉ corps, réduit à une seule division, sous les ordres du général Albert, passa sous le commandement du duc de Tarente, et se rendit vers Cologne; le 2ᵉ corps passa dans le Haut-Rhin, sous les ordres du duc de Bellune; le 3ᵉ et le 6ᵉ corps furent réduits chacun à une division; le 7ᵉ ne comptait déjà plus, depuis Leipzig, que la division Durutte. Alors l'armée française occupa les positions suivantes :

A l'aile droite, le duc de Bellune, avec le 2ᵉ corps et le 5ᵉ de cavalerie, s'étendait de Colmar vers Landau.

Au centre, le duc de Raguse avait la division Ricard à Coblentz, la division Lagrange à Worms, et la division Durutte derrière Mayence; (ces trois divisions réunies, prirent le nom de 6ᵉ corps); le 1ᵉʳ corps de cavalerie était autour de Simmern.

A l'aile gauche, le duc de Tarente, avec le 11ᵉ

corps, (auquel venait de se réunir la division Albert) et les 2e et 3e de cavalerie, appuyait sa droite à Cologne et sa gauche à Nimègue.

Un nouveau corps, destiné à former la réserve, devait se réunir à Nanci, sous les ordres du prince de la Moskowa.

La garde était en partie à Paris, en partie à Châlons et à Troyes.

Le total de ces troupes montait à environ quatre-vingt mille hommes.

En Belgique, il n'y avait que les troupes qu'avait rassemblées le général Molitor. Plus tard, Napoléon y envoya la division Roguet, de la garde, et y réunit un corps d'armée qui prit le nom de premier.

Le duc de Castiglione fut chargé du commandement des troupes qui devaient se rassembler vers Lyon.

C'est dans cette position que l'empereur Napoléon attendit l'ouverture de la campagne et l'invasion dont la France était menacée; tandis qu'il hâtait, autant que les circonstances le permettaient, la levée des conscrits, le complétement des corps et l'armement des places fortes qui allaient être exposées aux attaques de l'ennemi.

Le grand développement que les coalisés avaient donné à leurs moyens militaires, en doublant à leur profit les forces de l'Allemagne, allégeait singulièrement leur plan de campagne. Il leur permettait d'embrasser toute l'étendue des frontières

orientales de la France. Il en résultait donc, que l'invasion qu'ils méditaient pouvait être assimilée à une inondation, et ne demandait pas l'emploi des combinaisons stratégiques qui auraient été nécessaires, s'ils eussent trouvé devant eux des forces à peu près égales. Leur but arrêté, quoiqu'il ne fût pas encore avoué, était de détrôner Napoléon et d'affaiblir l'empire français autant qu'il serait en leur pouvoir. Pour y parvenir, il leur était nécessaire de se rendre maître de la capitale et d'y faire naître, ou d'y protéger une révolution; sur la possibilité de laquelle on cherchait à ne leur laisser aucun doute. La seule mesure stratégique que pût exiger le succès de leur marche sur Paris, était celle d'éviter le plus qu'ils pourraient les places fortes, afin de ne pas trop affaiblir leurs armées par des détachemens pour les masquer.

C'est d'après ces considérations que les coalisés établirent leur plan de campagne. La direction de leurs colonnes fut fixée, par la disposition du système défensif des frontières de la France. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur ce système et sur la manière dont il se présentait aux armées coalisées. Vis-à-vis de leur aile droite, c'est-à-dire depuis Coblentz jusqu'à Nimègue, le cours du Rhin n'était défendu que par les deux places de Mayence et de Wezel. La véritable ligne de défense était bien plus en arrière. Elle était formée par trois lignes de forteresses, qui s'étendaient

depuis la mer; à Dunkerque et Ostende, jusqu'à la Meuse à Givet et Mézières; de là, elles se rattachaient à la Moselle par Montmédy, Longwy et Luxembourg. Entre cette ancienne ligne de défense et le Rhin se trouvaient bien les places fortes de Juliers, Maestricht, Venlo, Graves, Gorcum, Berg-Op-Zoom, Flessingue et Anvers; mais comme elles appartenaient à un système inverse, qui était celui de la Hollande, on doit les considérer comme isolées. Vis-à-vis du centre des coalisés, le Rhin n'était défendu, par des forteresses, que depuis Huningue jusqu'au Fort-Louis; tout l'espace depuis ce point jusqu'à Mayence était ouvert. La communication entre les places du Rhin et celles de la Meuse était établie par Metz, Thionville, Sarrelouis, Bitche, Phalzbourg et Landau. A la gauche des coalisés était la Suisse, que sa neutralité avait jusqu'alors fait considérer comme un boulevart de la France, qui en effet n'était couverte de ce côté que par Béfort et Besançon.

La courte description que nous venons de faire du système de défense de l'empire français, suffit pour démontrer que le triangle compris entre le cours de la Meuse et du Rhin, depuis Gorcum jusqu'au Fort-Louis, et une ligne qui, de ce dernier point passerait par Landau, Luxembourg, Mézières, Maubeuge, Lille et Dunkerque, devait d'abord tomber au pouvoir de l'ennemi. Il fallait, pour défendre ces pays, y avoir des armées, qui, en

s'appuyant sur les places fortes, aient pu obliger l'ennemi à en faire le siége; et par-là le contraindre à y porter des forces considérables et y établir le théâtre de la guerre. Il fallait que ces armées pussent être formées, sans diminuer la force nécessaire de celles qui devaient agir sur la Moselle et le Haut-Rhin. Les armées françaises n'étaient pas assez nombreuses pour admettre une pareille répartition; ainsi rien ne s'opposait à ce que les coalisés ne fissent avancer leur aile droite jusqu'aux forteresses de la Flandre. Elle ne devait pas s'avancer plus avant, non-seulement pour ne pas se trouver engagée dans des siéges longs et difficiles, mais même parce qu'un mouvement prolongé, de ce côté, n'était pas nécessaire au succès de l'invasion. En effet, l'aile droite des coalisés, placée devant Valenciennes et Maubeuge, se présentait de flanc sur la ligne d'opération de l'armée française de Paris à Metz: elle pouvait donc, dès l'instant où elle serait suffisamment renforcée, faire une diversion sur Reims, Soissons ou Compiègne, en faisant passer un fort détachement entre les forteresses. Le résultat d'une diversion pareille pouvait être, ou de forcer l'armée française, placée sur la direction de Langres et de Metz, à se rapprocher de Paris, ou à découvrir cette capitale en reployant sa gauche derrière la Marne.

Il en était de même de la droite du centre des coalisés, qui, en partant de Coblentz et de Mayence, ne rencontrait aucune forteresse devant elle avant

Luxembourg et Sarrelouis. Si elle n'était pas arrêtée, dans sa marche, par un corps de troupes assez considérable, cette droite prenait la ligne de la Moselle à revers, et obligeait les troupes françaises placées derrière cette rivière, à se replier au-delà de la Meuse.

Le centre et la gauche des coalisés en marchant de front, auraient éprouvé des difficultés plus grandes. Il aurait fallu forcer la ligne du Rhin, et s'emparer de deux, au moins, des quatre forteresses qui défendent ce fleuve, afin d'assurer ses communications; après cela, ils se trouvaient devant les défilés des Vosges, qu'il fallait également forcer, soit pour entrer dans les versans de la Moselle, soit pour entrer dans ceux de la Saône. Le point vulnérable des frontières de l'ancienne France était couvert par la Suisse. Il était donc nécessaire d'occuper ce pays et d'y établir la vraie base d'opération. Une fois maîtres de la Suisse, les coalisés tournaient les forteresses du Haut-Rhin. Par la droite, ils passaient les Vosges entre Montbéliard et St.-Diey, et pénétraient dans les versans de la Moselle et de la Saône, en les tournant à leur naissance. Le centre pouvait s'étendre jusque vers Pontarlier, y passer le Jura et couper transversalement les vallons du Doubs et de la Saône, en se dirigeant vers les sources de la Seine. Leur extrême gauche pouvait se prolonger vers Genève, soit pour couvrir le mouvement des autres colonnes, soit pour déboucher, s'il était pos-

sible, dans le vallon du Rhône ou dans celui de l'Ain, et menacer les communications de l'armée française d'Italie. Ce mouvement, qui tournait la Moselle et la Meuse par leur source, devait obliger les corps français placés dans les Vosges à se replier, d'autant plus rapidement, qu'ils se trouvaient déjà menacés par les colonnes qui remontaient la Moselle. Le point stratégique où devait se diriger le centre des coalisés était Langres, d'où ils dominaient les sources de la Marne, de l'Aube et de la Seine. La ligne de réunion de toutes les colonnes qui étaient parties de Coblentz ou de Bâle, serait probablement la rive droite de la Marne, entre Langres et Vitry.

C'est d'après ces données, dont nous examinerons plus bas le mérite stratégique, que les coalisés fixèrent leur plan de campagne. Ils se décidèrent d'abord à occuper la Suisse, et à pénétrer en France par ce pays. Outre le motif que nous venons d'exposer, il y en avait encore deux autres qui décidèrent les coalisés, et plus particulièrement l'Autriche, à établir en Suisse la base de leurs opérations. Le premier était relatif au plan général et tendait à compléter le système d'invasion de la France. Tandis que le gros de l'armée austro-russe marchait sur Paris, la gauche devait tâcher de pénétrer dans le vallon de l'Ain et dans celui du Rhône. Cette gauche, renforcée par les troupes d'Allemagne, destinées à joindre l'armée austro-russe, devait se rendre maîtresse

de Lyon. De là, ayant établi ses communications avec Dijon et Langres, elle devait s'étendre, en descendant le Rhône jusque dans le Languedoc, et y faire sa jonction avec l'armée anglo-espagnole. Wellington, de son côté, devait, de Bayonne, marcher dans la direction de Toulouse et de Carcassonne, et s'y joindre aux troupes qui auraient débouché par Perpignan. Le second motif, plus particulièrement relatif aux vues de l'Autriche, était celui de s'emparer des débouchés des Alpes, depuis le mont Cénis jusqu'au Simplon. L'armée napolitaine, qui devait remonter le Pô, serait venue par Turin, joindre la gauche des coalisés; et l'armée française d'Italie aurait été forcée d'évacuer tout-à-fait le pays, où elle se serait trouvée enveloppée.

Cette première base arrêtée, voici la répartition que les coalisés firent de leurs forces et les opérations préliminaires qui furent décidées.

L'aile droite fut formée par l'armée du nord, sous les ordres du prince royal de Suède. Elle devait être renforcée par le 2ᵉ et le 3ᵉ corps d'Allemagne et par des troupes hollandaises et anglaises; ce qui porterait sa force jusqu'à deux cent quinze mille hommes (*). Comme une grande partie de cette armée se trouvait encore sur l'Elbe, il fut décidé qu'on se contenterait, pour

(*) Nous donnerons plus bas le détail de la formation des armées.

le moment, de tenir la Hollande et d'envahir la Belgique.

L'armée de Silésie, sous les ordres de Blucher, devait être renforcée par les 4ᵉ et 5ᵉ corps d'armée d'Allemagne et portée à cent soixante-quinze mille hommes. Elle formait, à proprement parler, la droite du centre, et devait passer le Rhin au-dessus et au-dessous de Mayence, se dirigeant le long de la Moselle, sur Metz, et de là sur Paris. Elle devait être couverte à sa droite par un corps qui passerait le Rhin à Coblentz, traverserait les Ardennes à Malmédy et Stavelot, et de Rhétel se rabattrait sur Reims ou sur Châlons. L'armée de Silésie, marchant par une ligne plus directe, devait passer le Rhin dix jours après l'armée de Bohême.

L'armée de Bohême, ou grande armée, commandée par le prince de Schwarzenberg, généralissime de la coalition, devait être renforcée par les corps de Wurtemberg et de Bavière et par les 6ᵉ et 8ᵉ d'Allemagne, ce qui l'élèverait à trois cent dix-sept mille hommes. Elle devait appuyer à gauche sur la Suisse et y passer le Rhin sur plusieurs points. De là, passant les Vosges et le Jura, en différentes colonnes de front, elle devait tourner tous les versans d'eau qui partent des Vosges, et se porter directement sur Paris, en prenant Langres pour point central de son mouvement. Par la gauche, elle devait arriver au lac de Genève et occuper les passages du Simplon et du Grand-Saint-Bernard.

Le restant des troupes de la coalition, qui se montait environ à deux cent quarante mille hommes, était destiné aux siéges des places que la France tenait en Allemagne, ou à former des réserves.

C'était donc avec un million d'hommes, dont plus de sept cent mille devaient agir en première ligne, que l'invasion allait avoir lieu; le plan des coalisés, si hautement exalté, non-seulement par les écrivains étrangers, mais encore par quelques-uns des nôtres, était gigantesque. L'admiration qu'il a excitée est expliquée par ce seul mot: le mérite de sa conception n'a été démontré jusqu'ici que par la réussite. Cette manière de juger sur la base unique des événemens, pour être un peu trop habituelle, n'en est pas plus juste. Les causes secondaires ont si souvent changé la nature des résultats attendus, qu'il ne peut jamais être inutile de les faire entrer en considération. C'est ici surtout qu'un examen raisonné est nécessaire; car il ne faudrait pas qu'une double réussite puisse amener une conséquence aussi fausse que funeste: celle que la répétition d'une invasion pareille puisse rendre toute défense inutile.

Le plan d'invasion contenait en lui-même une faute stratégique majeure, qui ne pouvait être excusée, que par la certitude qu'auraient eue les coalisés de la faiblesse des moyens de défense que la France avait à leur opposer. Il avait été décidé

que l'armée de Silésie se porterait directement sur la Moselle et la Meuse, tandis que la grande armée tournerait par Bâle, Pontarlier et Gray, pour arriver à Langres. Il est vrai que des colonnes devaient se diriger par Colmar sur St.-Diey et par Remiremont sur Épinal. Mais il n'en restait pas moins une grande lacune entre les deux armées, qui commençaient par s'éloigner d'environ quatre-vingts lieues, avant de passer le Rhin. Le 15 janvier, lorsque l'armée de Silésie fut arrivée sur la Sarre, celle de Schwarzenberg ne pouvait pas encore avoir dépassé les Vosges ni être au-delà de la Saône. Si donc, à cette époque, l'empereur Napoléon avait eu, entre Langres et Metz, l'armée qu'il ne put réunir qu'un mois plus tard, il est évident que l'invasion manquait dès son principe. Le premier échec que les coalisés auraient reçu pouvait même être de nature à les rejeter au-delà du Rhin et les détourner du plan qu'ils avaient adopté. Lorsque l'armée de Silésie arriva sur la Sarre, elle ne comptait pas cent mille hommes, parce que le corps de Kleist et les 4ᵉ et 5ᵉ d'Allemagne ne l'avaient pas encore joint. Napoléon pouvait donc, en laissant un fort détachement pour arrêter les colonnes qui débouchaient par St.-Diey et Épinal, porter rapidement le reste de ses forces contre Blucher; dans la position où était l'armée russo-prussienne, la perte d'une bataille équivalait à peu près à sa destruction. Qu'aurait pu faire alors le prince de

Schwarzenberg avec la grande armée? Il se serait vu obligé de se replier sur sa base, dont il pouvait être séparé, si l'armée française, victorieuse, revenait à lui par Épinal ou par St.-Diey. Nous verrons plus tard qu'un moindre danger amena ce général à une résolution pareille. Or, un mouvement rétrograde, dès le commencement d'une invasion aussi bruyante, devait nécessairement faire succéder en France la confiance à l'étonnement et raffermir l'opinion publique. Une seconde tentative serait devenue périlleuse et peut-être impraticable. Il n'est presque pas possible de croire que le danger, où pouvait les mettre une séparation aussi grande de leurs forces, ait échappé au conseil des coalisés. Il faut donc admettre, ainsi que nous l'avons déjà dit précédemment, qu'ils étaient certains de ne pas rencontrer d'armée française réunie avant la Marne, et de pouvoir sans obstacle rassembler toutes leurs colonnes derrière cette rivière. Cette considération fut le motif qui les décida à hâter une invasion, dont la réussite était immanquable alors. Ils firent sans doute très-bien de ne pas perdre le moment favorable; mais toute l'illusion disparaît et il ne reste d'autre combinaison stratégique, que la grande supériorité du nombre.

D'un autre côté, l'empereur Napoléon, surpris par une invasion, qu'il croyait éloignée par les négociations de paix qui avaient été entamées, ne pouvait avoir aucun plan de campagne arrêté,

puisqu'il n'avait pas encore d'armée réunie. Tout ce qu'il pouvait faire, dès qu'il apprit le passage du Rhin, était de fixer un point de concentration aux corps d'armée qui se trouvaient sur les frontières. Ils avaient d'abord été destinés à former l'avant-garde de l'armée qu'il croyait avoir le temps de réunir en avant de Paris. L'urgence des événemens fit qu'eux-mêmes devinrent la seule armée disponible. Il était dès-lors impossible que Napoléon pût avoir l'initiative des opérations stratégiques. Tout ce qu'il pouvait faire, consistait à suivre les mouvemens des coalisés, à les harceler et à profiter de chaque faute qu'ils feraient, afin de retarder leur marche et de gagner du temps pour rassembler les troupes qu'il pourrait réunir dans le restant de l'empire. C'est ce que nous verrons dans le courant de cette histoire.

La faute principale qu'avait commise Napoléon était, nous l'avons dit, d'avoir eu recours uniquement à des moyens militaires longs et difficiles à réunir, dans la circonstance présente; de n'avoir pas opposé une défense nationale à une attaque que les coalisés avaient nationalisée. Ce fut une faute qui le réduisit à n'avoir qu'une armée trop faible partout, et le priva des ressources immenses que la population de la France aurait pu lui offrir. Ces ressources, bien employées, étaient telles que l'invasion n'aurait pas eu lieu, ou que si les coalisés eussent voulu la tenter, les résultats auraient été de nature à les en dégoû-

ter pour long-temps. Mais pour nous servir d'une expression qu'on lui attribue; il ne fallait défendre les *Thermopyles par la charge en douze temps*. Ce n'est pas que nous pensions qu'il aurait dû se dispenser de compléter l'armée de ligne. Nous sommes bien loin de partager l'opinion de ceux qui voudraient que la France fût encore sans armée; leurs motifs sont connus et ne peuvent entrer dans le cœur d'aucun Français. Il faut que nous ayons une armée de ligne, non-seulement pour la garde de nos forteresses, mais même pour pouvoir, en tout temps, opposer cent cinquante ou deux cent mille hommes à une attaque imprévue. Cette force est suffisante pour maintenir notre influence en Europe, parce qu'elle peut, si l'on veut, être employée en entier dehors, et parce que, ne voulant pas faire de conquêtes, nous ne serons guère engagés seuls dans une guerre extérieure. Mais si ce cas arrivait; si nous devions être menacés d'une nouvelle invasion, croit-on qu'une armée de ligne de trois cent mille hommes même pût être suffisante? Il ne faut pas nous abuser par de vains rêves philanthropiques. N'insultons pas nos voisins ainsi qu'ils le font eux-mêmes envers nous; soyons équitables et modérés envers eux, notre caractère national nous y porte et la justice l'exige: c'est tout ce qu'il faut. Ne comptons ensuite que sur nous-mêmes; notre force seule doit nous faire respecter. Gardons-nous surtout

de présenter l'olivier de la paix d'une main désarmée. Une nouvelle invasion ne doit pas nous paraître aussi improbable qu'on voudrait nous le faire croire ; les élémens qui nous ont menacés de notre destruction existent encore, et n'attendent peut-être que l'occasion favorable pour la consommer. Les efforts d'une nouvelle coalition ne pourraient sans doute pas être plus forts qu'ils ne l'ont été en 1814 et en 1815, à moins de transporter, comme aux temps d'Attila, les populations entières. Mais attaqués de nouveau par sept à huit cent mille hommes, ce n'est que dans la garde nationale que nous pourrions trouver une ressource, et nous en trouverions une suffisante pour résister aux efforts de nos ennemis. Il est fâcheux que le maréchal St.-Cyr, qui, ainsi que la plupart d'entre nous, sort lui-même des rangs de ce corps si illustre dans nos Fastes, et le plus national de tous, ait voulu à la tribune de nos représentans lui ravir la réputation de valeur qu'il a tant de fois méritée. Sans recourir aux nombreux exemples qui remplissent les pages de notre histoire, et pour n'en citer qu'un seul, n'a-t-on pas vu, dans la campagne que nous décrivons, la division Pacthod, toute de garde nationale, résistant courageusement au choc de plus de quarante mille hommes, mourir sans poser les armes, et mériter l'admiration de nos ennemis? Si le maréchal St.-Cyr, en représentant la garde nationale comme incapable de résister aux fati-

gues et aux dangers d'une guerre active, a voulu parler de l'état d'organisation où elle se trouve, il se peut qu'il ait eu raison. Le citoyen actif a fait presque partout place au prolétaire, l'homme dévoué à sa patrie s'en est vu écarté par le dégoût, que quelques agens du gouvernement savent inspirer aux cœurs vraiment français. Ce n'est point ainsi que la garde nationale était organisée, lorsqu'elle sauva la France de l'anarchie, et qu'elle servit de berceau à ces immortelles légions qui ont conquis et assuré la gloire et l'indépendance nationale. La garde nationale, composée de citoyens actifs, intéressés à la tranquilité et à la défense de la patrie, commandée par des officiers choisis par elle-même, sera toujours le plus ferme boulevart de nos libertés et de notre indépendance. Le despotisme a pu la dénaturer; il appartient à la monarchie constitutionnelle de la rétablir. S'opposer à lui rendre son organisation primitive ne pourrait être l'effet que de l'aveuglement ou de la trahison; espérons donc que la patrie n'en sera pas plus long-temps privée.

L'examen des moyens que Napoléon aurait pu employer contre l'invasion des coalisés, développera ce que nous venons d'exposer, et pourra peut-être servir pour l'avenir, comme une leçon utile. Nous avons vu, (chapitre second), qu'il aurait pu disposer de cent mille hommes de la conscription, de trois cent mille du premier ban, et de six cent mille du second : c'était déjà sept

cent mille hommes de plus que la conscription qu'il avait ordonnée. Mais il ne fallait pas laisser ce surplus dans les départemens, et le fondre dans la levée en masse qu'il voulut organiser plus tard. Ce dernier moyen est un extrême qu'il ne faut employer qu'avec de grands ménagemens, et qui est peu pratiquable dans des pays bien civilisés. Lorsque l'ennemi est dans le désordre d'une retraite forcée, ou qu'ayant pénétré au centre du pays, il s'y trouve occupé et contenu par de fortes armées, ce moyen est très-bon; dans le premier cas, pour augmenter ce désordre et faire à l'ennemi tout le mal possible; dans le second, pour couper ses communications et enlever ses convois. Mais, où l'ennemi est en force, la levée en masse ne sert qu'à offrir à son avidité l'appât du pillage ou de la rançon des endroits qui paraissent riches. Souvent, et cela n'a pas été sans exemple en 1814, quelques coups de fusil tirés par lui-même, servent de prétexte aux plus grands excès. Dans aucun cas il ne faut laisser, dans les contrées que l'ennemi traverse ou qu'il occupe, des hommes isolés, armés de fusils de calibre, ce sont des armes précieuses par *l'uniformité des munitions* qu'elles emploient, qu'on risquerait de perdre. Quand la levée en masse peut être utile, et ce n'est jamais pour combattre en ligne, des fusils de chasse, des faulx, des piques, etc., en un mot toutes espèces d'armes sont bonnes.

Il est inutile de répéter ce que nous avons déjà

dit sur l'époque à laquelle Napoléon aurait dû rendre la guerre nationale, et sur les moyens qu'il aurait dû prendre pour s'appuyer de l'opinion publique et de toute la force d'une représentation nationale vraiment libre. Nous observerons seulement que s'il eût pris, dès le milieu d'octobre 1813, c'est-à-dire dès l'instant où il vit la ligue allemande se former contre lui, les mesures préparatoires nécessaires, tous ses moyens de défense auraient été réunis le 15 décembre au plus tard. Il suffisait pour cela, en se servant de la forme même de son gouvernement, de faire commencer sans retard la levée de cent mille conscrits, et de rendre à la garde nationale l'organisation qu'elle avait en 1791. En abrogeant tous les décrets qui l'avaient dénaturée, en même temps qu'il rétablissait cette organisation, il pouvait faire la division de la garde nationale en trois bans, ou plutôt en deux, car il n'y en avait que deux à employer. Alors une loi qui pouvait être rendue dans les premiers jours de novembre, dès l'arrivée de Napoléon à Paris, aurait trouvé prête à marcher la garde nationale qu'elle mobilisait, et l'aurait mise en marche sur-le-champ.

Pour se faire une idée précise de l'emploi qu'on aurait pu faire de ces forces, qui, par leur nature, formaient une double réserve derrière l'armée permanente, nous allons jeter un coup-d'œil sur la carte de la France. La ligne extérieure de défense était nécessairement indiquée par la position

des armées ennemies : elle se trouvait sur la frontière menacée, c'est-à-dire de Huningue à Anvers, et de Perpignan à Pau. C'était donc sur ces deux lignes que devait être placée l'armée permanente; nous verrons plus tard comment. Quant aux réserves, la disposition topographique intérieure de la France et la qualité du service qu'on pouvait exiger des deux classes formant les bans, pourra servir à indiquer leur emploi et leur placement. Le second ban, composé de gardes nationaux de vingt-six à quarante ans, déjà classés dans la vie civile, ayant la plupart déjà payé leur dette à la patrie, devait être employé dans l'ordre même dans lequel il avait été appelé. Il devait former la seconde réserve, et pour ainsi dire la dernière ressource de la nation; celle qui devait précéder le moment extrême, où une suite de désastres pourrait forcer la France à se lever en masse, pour une guerre à mort; l'emplacement de cette seconde réserve est tracé au centre de la France. La Loire, la Vienne et les montagnes du Cantal, du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire forment un carré, berceau de l'antique empire des Gaules, qui a protégé et conservé la monarchie française sous Charles VII, et qui doit servir de citadelle à la Gaule moderne. C'est là où devait se réunir le second ban, au nombre de quatre cent mille hommes seulement. Les deux cent mille restant auraient dû être répartis dans les places fortes et surtout dans celles qui forment la ligne des

anciennes frontières de la France. Cette répartition portait avec elle un double avantage. D'abord elle permettait de retirer de ces places une partie des troupes de lignes qui y étaient et de les employer à l'armée active. En second lieu, en doublant et au-delà leurs garnisons, on forçait l'ennemi à disposer d'une partie assez considérable de ses forces, pour couvrir ses derrières; car, dès l'instant où il aurait traversé l'ancienne ligne des frontières, il laissait derrière lui de petites armées qui, favorisées par les places fortes sur lesquelles elles s'appuyaient, auraient formé un cordon impénétrable à ses convois et même à ses renforts en détail. Il est cependant entendu que, pour remplir ce but, il fallait que l'augmentation des garnisons portât plus particulièrement sur les places fortes les plus importantes, telles que Genève, Besançon, Strasbourg, Metz, Mayence, Luxembourg; Mezières, Charlemont, Maubeuge, Valenciennes et Lille. La réserve du second ban aurait dû occuper des camps, qu'on aurait fortifiés, à Clermont, Moulins, Orléans, Tours et Limoges; ayant elle-même une réserve centrale à Bourges. Au milieu de cette réserve aurait dû être transporté le gouvernement et le corps législatif; c'est là même où il devrait se rendre, chaque fois que la patrie sera menacée d'une invasion; il ne faut pas que le gouvernement puisse être dissous, tant qu'un pouce de

terre en France sera occupé par des Français (*).

Le premier ban, ou la première réserve de l'armée active, devait être placé en ligne intermédiaire entre les frontières et la seconde réserve, et distribué en plusieurs grands camps, établis près de lieux qu'il était et qu'il sera toujours nécessaire de fortifier. Ces lieux sont encore indiqués par leur situation topographique. C'était Toulouse, derrière la ligne des Pyrénées; Lyon, contre les mouvemens de flanc que l'ennemi aurait pu tenter sur les communications de l'Italie; Langres et Châlons, derrière la ligne du Rhin et de la Moselle; Laon, pour les frontières du nord, et Paris, tant pour soutenir les deux points de Laon et de Châlons, que pour y établir une garnison fixe. Les trois cent mille hommes du premier ban auraient pu être répartis, à peu près par sixième dans chacune de ces places, où auraient dû se trouver les dépôts de vivres et de munitions de seconde ligne. Les grands dépôts de réserve auraient dû être derrière la Loire. Dans ces six points, il en est deux dont l'importance stratégique est telle qu'elle exige qu'on en fasse des places fortes du premier ordre: ce sont Lyon et Paris. La dernière ville surtout, en comprenant Vincennes et St.-Denis dans le système de sa défense, présenterait à l'ennemi un obstacle insurmontable; il suffit de

(*) Nous verrons dans la campagne de 1815, qu'une des conditions préliminaires de la convention de Paris fut que, *le gouvernement* et *le corps législatif* ne quitteraient pas la capitale.

vouloir la défendre. Les deux positions stratégiques de Lyon et de Paris, sont des points d'appui de la seconde grande ligne de défense, qui s'étend derrière le Rhône; la Saône, l'Yonne et la Seine. Contemporairement à l'établissement de la ligne de réserve on aurait pu préparer les moyens d'émigration des bestiaux, des départemens que l'armée aurait fait évacuer. Ces bestiaux refluant en arrière de la seconde ligne de défense, auraient diminué les dommages de l'invasion; en même temps que les moyens de subsistances de l'ennemi. Une autre mesure tendant au même but, aurait pu être, celle de faire entrer les comestibles et les effets précieux dans les places fortes les plus voisines; les hommes valides non compris dans les deux bans, auraient pu augmenter la force des réserves, en conduisant l'émigration des bestiaux, ou augmenter les garnisons des places fortes en s'y renfermant.

Le temps qu'il faudrait pour rassembler et faire camper les deux bans est également facile à déterminer. Il est naturel qu'on compose chacun des camps de réserve, des bataillons du premier ban tirés des départemens les moins éloignés; les garnisons des places fortes seraient également renforcées par les bataillons du second ban, des départemens environnans. On peut donc établir que les lignes de plus longue distance à parcourir par le premier ban seraient celles de Brest à Châlons, et de la Rochelle à Lyon; la première est de cent

soixante-quinze lieues de poste, et la seconde de cent cinquante. En fixant la journée d'étape à cinq heures de marche, ou sept lieues de poste, on trouve vingt-sept étapes de Brest à Châlons, et vingt-deux de la Rochelle à Lyon. De même les plus longues lignes à parcourir par le second ban, seraient celles de Bayonne et de Perpignan à Bourges, et celle de Brest au même point. Les deux premières ont cent soixante-quinze lieues et la troisième cent soixante lieues ce qui fait vingt-quatre ou vingt-cinq étapes. On voit donc qu'il serait possible que dans vingt-sept jours, de la promulgation de la loi qui mobiliserait les gardes nationales, toutes fussent rendues à leur poste. En admettant donc que le décret préparatoire, pour la réorganisation et l'armement des gardes nationales, ait été rendu le 15 octobre, lorsque Napoléon sut la défection de la Bavière et celle qui allait suivre du reste de l'Allemagne; que le corps législatif ait été réuni dès les premiers jours de novembre, et par conséquent la loi qui déclarait la guerre nationale, rendue le 15, on voit que le 15 décembre, neuf cent mille gardes nationaux pouvaient être sous les armes et prêts à appuyer l'armée permanente. Un mois suffisait pour organiser et armer, il n'en fallait pas tant pour réunir les défenseurs de la patrie. Il est facile de vérifier l'exactitude de nos calculs, et personne de bonne foi ne nous accusera, d'avoir proposé des *mesures impossibles* à mettre en exécution.

Rien ne s'opposait à la fin de 1813, à ce que le gouvernement ne les prennent; car les intrigues, pour empêcher la levée de la conscription, qui ont eu lieu dans l'ouest, auraient disparu devant un mouvement national. Le gouvernement ne l'a pas fait, et c'est là la faute qui a puissamment contribué à sa chûte. Tous les gouvernemens, qui cherchent dans une armée permanente une force spéciale dirigée contre l'opinion publique, chercheront toujours à déprécier et même à désorganiser tous les moyens de défense vraiment nationaux. Le moment de la crise, soit intérieure, soit extérieure arrive; hâté par leur ambition, par les atteintes qu'ils portent aux intérêts nationaux, par les intrigues, l'injustice et les déprédations de leurs agens, enfin par l'orgueil même qui accompagne toujours le despotisme d'agens subalternes. Trop faibles au dehors, parce qu'une armée permanente n'est jamais asssez forte contre une invasion. Trop faibles au dedans, parce que la nation qu'ils ont opprimée les abandonne dans le danger, ils tombent avec fracas, et leurs débris sont teints dans le sang des peuples. Nous n'avons parlé ni du passé, ni du présent, ni de l'avenir. Les vérités incontestables que nous avons exposées, embrassent tous les siècles et tous les peuples; et les exemples effrayans du passé, ne font que confirmer les présages sinistres de l'avenir seul. Quant à nous, sachons au moins apprécier notre force; apprenons enfin que quand nos institutions nationales seront or-

ganisées d'une manière vraiment constitutionnelle; quand le gouvernement restera véritablement uni à la nation, au lieu de chercher à lutter contre l'opinion publique, et à se créer des intérêts partiels, *sous prétexte de dominer les partis*, ce qu'il ne peut qu'en restant *assis sur ses bases*; alors toutes les tentatives *intérieures* pour nous diviser de nouveau, ou *extérieures* pour nous imposer le joug de l'étranger, tourneront à la honte de leurs auteurs. Nous pouvons, si nous sommes menacés, nous pouvons, dès que l'armée la plus nationale de toutes, celle à laquelle appartient toute la France, sera organisée, opposer, dans quarante jours à l'ennemi, autant d'hommes que nous aurons d'armes à leur donner; quinze cent mille sans effort extraordinaire, trois millions s'il le faut. Ne nous laissons donc pas endormir dans une sécurité trompeuse; ne nous laissons pas effrayer par des obstacles imaginaires, par des dangers chimériques; en rendant à la nation ses véritables moyens de sûreté et de défense, il ne pourrait y avoir de dangers que pour ceux qui voudraient la trahir; eux seuls ont l'intérêt de s'y opposer.

Les premières bases de la défense posées, par l'organisation de la double réserve, voyons comment Napoléon aurait pu employer l'armée active, d'après le système d'invasion des coalisés. La force totale des troupes disponibles qui lui restaient après avoir repassé le Rhin, peut être évaluée à cent mille hommes, y compris les troupes de

la Belgique; il pouvait, au moyen du second ban, retirer vingt mille hommes de troupes de ligne des places fortes, depuis Genève jusqu'à Dunkerque. Ainsi la levée de cent mille conscrits, lui donnait une armée de deux cent vingt mille hommes, sur la frontière orientale. Les armées d'Espagne et de Catalogne pouvaient rester comme elles étaient. Les ducs de Dalmatie et d'Albuféra avaient ensemble environ cent mille hommes; cette armée placée derrière les Pyrénées et soutenue par un camp de réserve de cinquante mille hommes, suffisait pour arrêter les Anglo-Espagnols. Disposant de vingt mille hommes du second ban, pour Bayonne, Perpignan et les autres petites places des Pyrénées; il lui en restait cent quatre-vingt mille pour les places de l'est; c'est-à-dire environ deux cent vingt mille hommes avec les troupes réglées qui y restaient. En portant la garnison de Mayence à trente mille hommes; celles de Lille, Valenciennes, Metz et Strasbourg, à vingt-cinq mille; Anvers et Besançon, à vingt mille; il lui restait encore cinquante mille hommes disponibles pour les autres places, y compris Genève, et c'était assez. La répartition de l'armée active lui était indiquée par la direction des colonnes d'invasion, et elle pouvait être assez forte partout pour résister au premier choc. Avant tout, il était aisé de prévoir l'envahissement de la Suisse, que nous n'occupions pas; on savait depuis long-temps que les prétextes diplomatiques ne

manquent pas en faveur des entreprises avantageuses. Il fallait donc avoir un corps de vingt mille hommes environ à l'extrême droite, vers Bourg. Ce corps, appuyé par le camp de réserve de Lyon, devait servir à observer les mouvemens de l'ennemi débouchant par la Suisse, à couvrir Genève, et à menacer les colonnes dirigées vers la naissance du lac. Dans le Nord, toutes les armées des coalisés n'étant pas encore réunies, un corps de quarante mille hommes entre la Meuse et l'Escaut, appuyé à Anvers et à Mastricht, était suffisant. Il aurait peut-être même été trop fort, dans le premier moment, si son objet n'avait dû être en même temps d'observer et de pouvoir menacer de flancs les colonnes qui voudraient traverser les Ardennes, ou longer la rive gauche de la Moselle. Restaient donc cent soixante mille hommes, qui devaient être placés entre Huningue et Weissembourg, et entre Landau et Trèves.

L'armée russo-prussienne aurait-elle passé le Rhin, moitié au-dessous de Bingen, moitié au-dessous de Manheim, s'il y avait eu un corps de soixante mille hommes près de Kayserslautern, et une forte garnison dans Mayence? L'armée austro-russe aurait-elle été, par un mouvement latéral, passer le Rhin à Bâle, et se prolonger en travers de sa base, jusqu'à Neuchâtel, s'il y avait eu, entre Strasbourg et Colmar, un corps de cent mille hommes, dont une moitié pouvait attaquer la tête du passage à Bâle, ou, débouchant par le

pont de Kehl, se saisir de Freyburg et du passage du Brisgaw, et couper la ligne d'opérations de l'armée coalisée? Mais supposons que le passage se soit effectué. Supposons même les trois cas les plus défavorables: 1° Que l'armée austro-russe, ayant réussi à pénétrer dans la direction de Bâle à Vesoul, le corps qui était entre Strasbourg et Colmar, ait été obligé de se replier entre Neuchâteau et Langres; 2° que l'armée russo-prussienne ayant forcé le passage du Rhin à Coblentz, se soit rendue maîtresse de la rive gauche de la Moselle, et ait obligé le corps qui était en avant de la Sarre à se retirer derrière la Meuse, entre Verdun et St.-Mihiel; 3° enfin, que le corps de la Belgique, ait été acculé sur Laon, et même si l'on veut, forcé d'abandonner cette position et de se retirer sur Paris. Toutes les colonnes des coalisés devant nécessairement combiner leurs mouvemens, de manière à marcher à peu près de front, on ne peut pas présumer que ces trois cas aient pu se réaliser avant la fin de janvier; puisque, sans obstacles, les Autrichiens n'arrivèrent devant Langres que le 17, et les Russo-Prussiens étaient à la même époque sur la Moselle. Cependant la réserve du premier ban, aurait eu plus d'un mois pour s'exercer et achever de s'organiser, et elle pouvait entrer en ligne à côté des vieilles troupes, ainsi que nous l'avons déjà vu en 1792. Alors l'armée française, placée en fer à cheval, de Langres à Laon ou à Paris, se trouvait forte de quatre cens

mille hommes, sans y comprendre les hommes valides du premier ban, qui auraient reflué des départemens abandonnés. L'ennemi cependant, obligé de laisser sur ses derrières des détachemens nombreux et d'autant plus forts, que la garnison des places du premier rang formait autant d'armées, ne pouvait pas alors avoir plus de six cent mille hommes, en supposant qu'il ait passé le Rhin avec huit cent mille. Il lui fallait encore en détacher près de cent mille, pour observer Besançon et Genève, et parer à une diversion du corps placé à Bourg, qui avec la réserve de Lyon avait soixante-dix mille combattans. Les forces étaient donc à peu près égales sur le point principal d'attaque, et la réserve du second ban qui les doublait, n'en était qu'à six marches.

Mais une bataille, perdue sur un point, pouvait forcer l'armée française à quitter sa positon semi-circulaire, quelqu'avantageuse qu'elle fût en elle-même, pour diviser les colonnes ennemies et les battre en détail. La disposition topographique de la France présentait dans ce cas une seconde ligne derrière la Seine, la Saône et le Rhône. Le corps de l'extrême droite pouvait passer derrière la Saône à Macon, et s'étendre par sa droite au-delà de Lyon, au moyen de la réserve du premier ban, qui pouvait être remplacée dans Lyon par des bataillons du second ban. Le corps de l'extrême gauche pouvait s'étendre à la gauche de Paris, derrière la Seine. La grande armée, pi-

votant en arrière sur sa gauche, venait se replier derrière la Seine ou derrière l'Yonne, se joignant par les montagnes de Morvan, au corps de droite, et lié par Paris au corps de gauche. Il se trouvait alors soixante-dix mille hommes entre Valence et Macon; trois cent mille entre la Saône et la Seine de Macon à Montereau; et quatre-vingt-dix mille de Melun à Rouen. Cependant tous les ateliers de l'intérieur auraient augmenté pendant ce temps le nombre des armes, qui était encore si grand au commencement de 1814; d'ailleurs, dans un moment aussi éminent, toutes les armes à feu étaient bonnes. Il aurait été possible de faire, depuis le commencement des hostilités, de nouvelles levées de gardes nationales. Le premier ban offrait encore près de six cent mille hommes dans les départemens non envahis, et le second près d'un million, car il ne devait plus s'agir de séparer les hommes mariés de ceux qui ne l'étaient pas. Une troisième et plus formidable réserve aurait pu remplacer la seconde, et bientôt un million d'hommes auraient été en présence de l'ennemi, tandis qu'une forte armée était sur ses derrières. Il ne restait sans doute alors que trois partis à prendre pour les coalisés; tenter une lutte dont la fin leur offrait un tombeau, au-lieu de la conquête dont ils se flattaient; quitter la France et repasser le Rhin en hâte; ou enfin changer de système de guerre et chercher à s'emparer successivement de nos places fortes. Dans

ce dernier cas, il nous restait la ressource de les attaquer; il nous en restait une plus puissante encore. Qu'on se souvienne qu'un peuple qui combat pour son indépendance et sa liberté, trouve des appuis partout hors des classes privilégiées, et ces dernières ne sont pas les plus nombreuses.

Nous n'avons pas parlé de la défense de la frontière des Pyrénées, parce que, si Napoléon ne s'était pas vu obligé de retirer des troupes des armées de Catalogne et d'Espagne, ces deux armées, avec la réserve que nous avons supposée établie à Toulouse, auraient été assez fortes pour arrêter l'ennemi. Mais si cela n'avait pas été, elles auraient dû se séparer, et il aurait fallu faire de Bordeaux un point de défense et y appeler des réserves de second ban. L'armée d'Espagne, réunie à la réserve de Toulouse, devait défendre la Garonne, et successivement le Tarn, l'Avéyron, le Lot et la Dordogne, ayant Angoulême et Limoges pour point de retraite. L'armée de Catalogne dévait se retirer sur Carcassonne et défendre le Languedoc, en se tenant à la hauteur de l'armée d'Espagne, jusqu'à Mende et Privas, où elle s'appuyait aux montagnes de la Haute-Loire et joignait l'armée de Lyon.

Nous pensons qu'un système de défense ainsi coordonné, en resserrant continuellement la ligne de défense et obligeant l'ennemi à prolonger la circonférence de ses attaques, l'aurait conduit

à heurter un globe de compression, dont l'explosion aurait mis un terme fatal à ses projets. *Sic futura sint*......... Nous nous abstiendrons de réflexions sur le passé. L'histoire est un miroir fidèle; il suffit d'y jeter les yeux et de vouloir s'éclairer. Nous ne pouvons pas terminer ce chapitre sans rendre à l'intéressant et si éminemment patriotique ouvrage du général Tarayre (*) l'hommage que lui méritent la profondeur de ses vues et l'amour du bien public qui l'a guidé. Nous nous sommes rencontrés dans l'application des mêmes principes, quoique j'aie été obligé de partir de ce qui existait à l'époque sur laquelle j'écris; c'est donc avec une vive satisfaction que je m'appuie sur son ouvrage pour fortifier mes assertions: nous ne nous disputerons pas je crois pour la priorité; enfans de la même patrie, pouvions-nous différer d'opinion sur les principes qui en font le salut? J'ai fait voir ce qu'on aurait pu faire; le général Tarayre a démontré ce qu'on pourrait faire à l'avenir. Puissent ses idées être appréciées et ses vœux exaucés! tels sont, n'en doutons pas, les sentimens de tous les anciens défenseurs de la patrie. Quelque soit la fortune militaire que leurs talens ou leur valeur leur aient acquise, tous n'ont pas oublié qu'ils sortent des rangs de la garde nationale. Pourraient-ils vouloir

(*) *De la force des Gouvernemens*, par le lieutenant-général Tarayre. Paris 1819.

méconnaître ce corps illustre, qui composa la force et la majesté de la nation, qui fut le berceau de nos légions victorieuses, et qui a le droit de revendiquer mille noms glorieux, que la valeur ou la science militaire ont gravés dans nos fastes?

LIVRE II,

Contenant les événemens qui se sont passés du 10 décembre 1813 au 31 janvier 1814.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau des armées coalisées. — Tableau de l'armée française. — Mouvemens des coalisés ; ils entrent en Suisse. — Passage du Rhin par l'armée de Schwarzenberg. — Combats de Sainte-Croix les 23 et 31 décembre. — Le duc de Bellune repasse les Vosges. — Organisation de l'armée française, le 5 janvier. — Mouvemens de l'armée austro-russe. — Passage du Rhin par l'armée de Blucher. — Réflexions sur ce passage.

Avant d'entrer dans le détail des mouvemens que firent les Coalisés, pour se préparer à passer le Rhin, nous croyons devoir donner au lecteur une idée exacte des forces qui menaçaient la France. C'est ce que nous allons faire dans le tableau suivant :

GRANDE ARMÉE,

LE MARÉCHAL PRINCE DE SCHWARZENBERG.

AUTRICHIENS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
1re Division légère. Général Bubna..........	5	30	4,500	6,000
2e Id. id... Prince Maurice de Lichtenstein................	5	18	4,500	3,600
1er CORPS. — LE GÉNÉRAL COLLOREDO.				
Général Hardegg........	2	12	24,300	2,400
Général Wimpfen.......	13	»		
Prince de Wied Runkel..	12	»		
A reporter.....	37	60	33,300	12,000

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
	Report........	37	60	33,300	12,000
2e CORPS. — LE PRINCE ALOYS DE LICHTENSTEIN.					
	Prince Aloys de Lichtenstein.	11	12	18,900	2,400
	Général Greth..........	10	»		
3e CORPS — LE GÉNÉRAL GIULAY.					
	Général Crenneville.....	5	7		
	Prince Hohenlohe Bartenstein.	8	6	23,400	2,600
	Général Mariassy, puis Fresnelle............	13	»		
WURTEMBERG.					
4e CORPS. — LE PRINCE ROYAL DE WURTEMBERG.					
Avant-garde.......	Général Stockmayer.....	4	6		
Général Franquemont.........	Prince Adam de Wurtemberg.................	»	12	22,400	2,700
	Général Koch..........	10	»		
	Général Döring.........	14	»		
AUSTRO-BAVAROIS.					
5e CORPS. — LE GÉNÉRAL WREDE.					
Autrichien. Général Frimont..	Général Hardegg........	3	14		
	Général Spleny.........	8	12		
Bavarois.........	Général Rechberg.......	10	14	36,900	9,700
	Général Beckers........	10	8		
	Général Delamotte......	10	8		
RUSSES.					
6e CORPS. — LE GÉNÉRAL WITTGENSTEIN.					
Général Pahlen...	Rudinger...............	»	16		
	3e de Hulans............	»	4		
	Cosaques...............	»	30		
	Quartier général.........	»	4		
1er Corps. Prince Gorczakow.	Mezenzow.............	10	»	19,800	6,000
	Helfreich.............	7	»		
2e Corps. Prince Eugène de Wurtemberg...	Szaszafskoy.............	8	»		
	Wisznitzky.............	8	»		
	A reporter.......	186	213	154,700	35,400

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
	Report......	186	213	154,700	35,400
7e CORPS. — LE GÉNÉRAL PLATOW.					
Cosaques.........	Général Kaisarow......	»	10		
	Général Grekow.........	»	10	»	3,900
	Général Ilowaisky, 8.....	»	5		
	Général Seslawin........	»	22		
GRANDES RÉSERVES,					
LE GÉNÉRAL BARKLAY DE TOLLY.					
AUTRICHIENS.					
LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE HESSE-HOMBOURG.					
	Général Bianchi.........	12	»		
Grenadiers.......	Général Weissenwolf....	8	»		
	Général Trautenberg.....	6	»	25,400	8,000
Général Nostitz, cuirassiers......	Général Klebelsberg.....	»	24		
	Général Lederer.........	»	16		
RUSSES.					
LE GRAND DUC CONSTANTIN, LE GÉNÉRAL MILORADOVICZ.					
5e Corps, garde, Général Jermoloff.	Général Rosen..........	13	»		
	Garde Prussienne.........	8	»		
	Général Udom..........	10	»		
3e Corps, grenadiers, Général Rajewsky.	Général Czglokow........	9	»		
	Général Paskiewicz........	9	»		
Cavalerie de la garde, Général prince Galitzin. 5.....	Général Depreradowicz..	»	16		
	1er Cuirassier............	»	8	29,400	11,700
	Garde prussienne........	»	16		
	Général Kretow, 2e cuirassier..............	»	16		
	Général Duka, 3e id....	»			
	Général Szewicz, garde légère...............	»	24		
	Corps détaché en colonnes mobiles, ou pour les intendances et la prévôté............	7	7	6,000	6,100
Prince Sterbatow..	Cosaques d'avant-garde..	»	15	»	1,200
	A reporter........	268	466	213,500	66,300

	BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
Report.	268	466	213,500	66,300
6ᵉ CORPS D'ALLEMAGNE. LE PRINCE PHILIPPE DE HESSE HOMBOURG.				
Général Meczery. . . Autrichiens.	5	11	18,900	2,800
Général Mozer. . . . Wurtzbourg et Reuss. . . .	4	»		
Troupes d'Isenburg.	3	»		
Prince Emile de Hesse Darmstadt.	9	4		
8ᵉ CORPS D'ALLEMAGNE, TROUPES DE BADEN. — LE GÉNÉRAL HOCHBERG.				
Général Stockhorn.	6	»	13,500	2,000
Général Neuenstein.	9	»		
Général Schaeffer.	»	13		
ARMÉE DE SILÉSIE, LE MARÉCHAL BLUCHER.				
1ᵉʳ Corps Prussien. Général d'Yorck. — 1ᵉʳ général Pirch, 2.	10 1/2	4	29,200	6,600
2ᵉ Prince Charles de Meklenburg Strelitz.	9	4		
	9	4		
7ᵉ général Horn.	9	4		
8ᵉ Prince Guillaume de Prusse.	»	28		
Général Jurgass.				
2ᵉ Corps id. Général Kleist. . . . — 9ᵉ général Klux.	9 1/2	4	29,600	6,600
10ᵉ général Pirch, 1.	9	4		
11ᵉ général Ziethen.	9 1/2	4		
12ᵉ Prince Auguste de Prusse.	9	4		
Général Roeder.		28		
CORPS RUSSE DU GÉNÉRAL LANGERON.				
8ᵉ Corps russe. Général St-Priest. — 11ᵉ général Gurialew. . . .	7	»	25,800	7,000
17ᵉ général Pillar.	7	»		
9ᵉ Corps russe. Général Alsufiew. — 9ᵉ général Udom, 2.	7	»		
15ᵉ général Karnielow. . .	7	»		
10ᵉ Corps russe. Gén. Kapczewicz. — 8ᵉ général Urusow.	7	»		
22 général Turczaninow.	8	»		
Général Korff. . . . — Général Borosdin, 2.	»	8		
Général Emmanuel.	»	4		
Général Panczulisew, 1. .	»	»		
Général Pahlen, 1.	»	»		
Général Szerbatow, cosaques.	»	6		
Général Grekow, 8.	»	35		
A reporter.	421 1/2	635	330,500	91,300

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
	Report........	421 1/2	635	330,500	91,300
CORPS RUSSE DU GÉNÉRAL SACKEN.					
6e Corps russe. Prince Szerbatow.	7e général Tallisin.......	7	»	19,200	6,800
	18e général Bernados. ...	7	»		
11e Corps russe. Général Liewen..	10e général Sass.........	7	»		
	16e Une brigade.........	4	»		
	27e Stawitzky............	7	»		
Général Walsilczikow...........	Général Lanskoy........	»	12		
	Général Panczulisew, 2..	»	12		
	Gén. Lukowkin, cosaques.	»	40		
4e CORPS D'ALLEMAGNE. — LE PRINCE DE HESSE.					
	Général Muller.........	8	»	20,000	1,800
	Prince de Salm.........	8	»		
	Général Engelhard......	9	»		
	Prince Frédéric de Hesse.	»	12		
5e CORPS D'ALLEMAGNE. — LE PRINCE DE SAXE-COBOURG.					
Troupes de Berg...	Général Hünerbein......	15	4	24,000	2,700
Troupes de Nassau.	Général Degenfeld.... .	15	6		
	Cosaques..............	»	15		
ARMÉE DU NORD.					
LE PRINCE ROYAL DE SUÈDE.					
EN PREMIÈRE LIGNE.					
3e CORPS PRUSSIEN.					
Général Bülow...	3e général Zielinsky.	10	4	36,400	7,660
	4e général Thümen.......	9 1/2	4		
	5e général Boretel.	13	4		
	6e général Kraft.........	9	4		
	Général Oppen..........	»	30		
	Corps de Lützow........	3	4		
	— de Colomb..........	»	1		
	Chasseurs de Reiche.....	1	»		
	A reporter.........	554	787	430,100	110,260

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
	Report......	554	787	430,100	110,260
CORPS RUSSE DU GÉNÉRAL WINZINGERODE.					
12e Corps. Géné. Woronzow.	21e général Laptiew.....	8	»		
	24e général Swarikin.....	4	»		
	14e général Harpe.......	5	»		
	15e général Krasowsky...	4	»		
13e Corps. Géné. Strogonow	12e Prince Chowansky....	8	»		
	13e général Szeltuchin...	6	»	21,000	12,100
Général Orurk....	Général baron Pahlen....	»	9		
	Général Balk............	»	21		
Cosaque. Gén. Czerniszew.	Général Nariszkin.......				
	Général Stahl, 1.........	»	95		
	Général Ilowaisky, 4....				
	Général Benkendorf......				
3e CORPS D'ALLEMAGNE. LE DUC DE SAXE WEIMAR.					
	....	»	1		
	Général Lecocq..........	7	»		
	Général Ryssel, 1.......	4	»		
	Général Gablentz.......	4	»		
	Prince Paul de Wurtemberg.................	5	»	25,600	3,050
	Général Thielemann.....	12	1		
	Cosaques..............	»	10		
	Réserve restée en Saxe...	13	»		
CORPS MIXTE DU GÉNÉRAL WALMODEN.					
Général Tettenborn.	Cosaques..............	»	20		
Gén. Ahrenschild..	Légion Russo-Allemande.	7	8	10,400	4,000
— Kielmansegge.	Troupes de Hanovre.....	6	8		
EN SECONDE LIGNE.					
ARMÉE SUÉDOISE.					
LE MARÉCHAL STEDINGK.					
	Général Posse...........	12	»		
	Général Saendels.......	11	»	16,800	4,800
	Général Boye...........	5	»		
	Général Skjoldebrand...	»	32		
	A report.......	675	1005	514,300	134,210

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
	Report.	675	1005	514,300	134,219
3e CORPS D'ALLEMAGNE, LE DUC DE BRUNSWICK.					
Troupes de Brunswick.	Colonel Olfermann.	10 1/2	4		
— de Meklembourg.	Général Fallois.	4	4		
— Anséatiques.	Colonel Witzleben.	4	9		
— Oldenbourg.		2	»		
— Hanovre.	Général Dörenberg.	32	4		
— Hollandaises.		12	»		
— Anglaises.		15	»	31,500	3,000
— Danoises.		12	»		
	TOTAL.	766	1026	572,400	139,610

ARMÉES DE RÉSERVE.

ARMÉE RUSSE DE POLOGNE AU SIÉGE DE HAMBOURG.

LE GÉNÉRAL BENINGSEN.

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
Corps de lignes. Général Doktorow.	13e général Rossy.	6	»		
	16e général Bulatow.	12	»		
	26e général Emme.	12	»		
Corps de milice. Général Tolstoy.	1er général Morumzow.	18	»		
	2e général Titow.	15	»	35,800	16,150
Général Tchaplitz.	Général Kreutz.	»	15		
	Général Szepelew.	»	27		
	Général Teniszew.	»	27		
	Gén. Bagration (cosaques).	»	50		
4e CORPS PRUSSIEN. LE GÉNÉRAL TAUENZIEN.					
	Général Lindenau.	10	4		
Siége de Wurtemberg, puis Erfurt.	Général Dobschütz.	16	8		
Siége de Magdeburg.	Général Jeanneret.	11	2		
	Général Hirschfeld.	11	6	52,000	9,300
Siége de Magdeburg, puis Wesel.	Général Puttlitz.	9	6		
Siége de Custrin.	Général Hinrichs.	8	2		
	Général Bismarck.	»	34		
	A reporter.	128	181	87,800	25,450

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
	Report...........	138	181	87,800	25,450
RÉSERVE PRUSSIENNE EN WESTPHALIE. LE PRINCE LOUIS DE HESSE HOMBOURG.					
	Général Steinmetz.......	12	4	17,600	1,800
	Colonel Tippelskirch.....	10	8		
RÉSERVE RUSSE DANS LE DUCHÉ DE WARSOVIE. LE PRINCE LABANOF ROSTOWSKY.					
4e Corps. Général Lewis.	6e Général Bachmanow..	8	»		
	25e Général Kolubakin...	7	»		
Général Essen, 3.	23e Général Baszutzky...	9	»		
	28e..................	12	»		
Général Wolkonsky, (milice).....	Général Mordwinow.....	25	»		
	....	9	5		
Gén. Tormassow..	Général Barasdin, 1 (milice).................	12	5		
	Général Radt, (milice)...	30	»		
	Général Kleinmichel, (réserve)................	25	»	82,200	12,500
	Général Jaudre, (réserve).	»	8		
	Général Sperberg, (idem).	»	8		
	Général Czarnisz........	»	12		
	Général Czernosubow, (cosaques)...........	»	30		
	Général Balatakew, (tartare)...............	»	10		
	.............(cosaques).	»	45		
CORPS DU SIÉGE DE GLOGAU. LE GÉNÉRAL ROSEN.					
PRUSSIENS.					
	Général Heister.........	13	4		
RUSSES.					
Général Rosen, (milice).......	Général Bardakow.......	12	»	29,000	1,400
	Général Ismaïlow........	12	»		
	Général Wasilczikow....	7	»		
	........Cosaques.......	»	10		
RÉSERVE AUTRICHIENNE. LE DUC DE WURTEMBERG.					
	....	»	»	16,000	4,000
	Total...........	319	330	232,600	45,150

RÉCAPITULATION.

		INFANTERIE.	CAVALERIE.	TOTAL.
En 1re ligne	Grande armée	245,900	71,100	317,000
	Armée de Silésie	147,800	31,500	179,300
	— du Nord	178,700	37,010	215,710
		572,400	139,610	712,010
En 2e ligne	Réserve Autrichienne et Prussienne	33,600	5,800	39,400
	Troupes des Siéges	116,800	26,850	143,650
		150,400	32,650	183,050
En 3e ligne	Réserve Russe	82,200	12,500	94,700
	Total général	805,000	184,760	989,760

On nous reprochera peut-être d'avoir grossi ce total en y comprenant les Cosaques. Mais les auteurs étrangers et ceux qui ont écrit chez nous à la louange des coalisés, ont tellement exalté la valeur et les vertus de ces demi-sauvages, ils nous ont transmis tous leurs incroyables exploits avec tant de complaisance, que nous croirions manquer de respect à tous les Cosaques, quel que soit leur habit, si nous les retranchions du tableau de l'armée coalisée.

La répartition par nation des troupes coalisées offre le tableau suivant.

Autrichiens	en première ligne	151,300	171,300
	en seconde ligne	20,000	
Russes	en première ligne	179,000	345,050
	en seconde ligne	71,350	
	en troisième ligne	94,700	
Prussiens	en première ligne	110,060	207,760
	en seconde ligne	91,700	
	À reporter		724,1[illegible]

Report	724,110
Allemands	215,050
Suédois	21,600
Anglais	9,000
Hollandais	10,000
Danois	10,000
Total égal	989,760

Mais toutes les troupes qui étaient destinées à agir en première ligne, n'entrèrent pas en France ensemble. Une partie considérable de l'armée du nord était encore en échelons, entre le Rhin et l'Elbe. Le dernier terme de la formation des troupes allemandes avait été fixé au 15 janvier. Il en résultait donc que l'armée de Silésie fut obligée de laisser des troupes devant Mayence et que le corps du prince royal de Würtemberg ne se trouvait pas encore au complet le 1er janvier. Dans le nord, il n'y eut jusqu'au 15 janvier, au-delà du Rhin et du Waal, que le 3e corps prussien. La force totale des troupes coalisées, qui entrèrent réellement sur le territoire français pendant la première époque de cette guerre, se trouve donc réduite selon l'état sommaire suivant.

GRANDE ARMÉE.		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
Divisions légères.	le Général Bubna	5	30	4,500	6,000
	Prince Maurice Lichtenstein	5	18	4,500	3,600
1er Corps	Général Colloredo	27	12	24,300	2,400
2e. —	Prince Aloys Lichtenstein	21	12	18,900	2,400
3e. —	Général Giulay	26	13	23,400	2,600
4e. —	Prince royal de Wurtemberg	14	18	11,200	2,700
5e. —	Général Wrede	41	56	36,900	9,700
6e. —	Général Wittgenstein	33	54	19,800	6,000
7e. —	Général Platow	»	47	»	3,900
Grande réserve	Général Barklay	82	206	58,800	27,000
	Total	254	466	202,300	66,300

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
ARMÉE DE SILÉSIE.					
1er corps prussien..	Général d'York........	31 1/2	44	29,200	6,600
Corps du Général Langeron,.......	Général Alsufieff......	14	8	16,800	2,100
	Général Saint-Priest....	14	6		
Corps du Général Sacken.................		32	64	19,200	6,800
	Total.........	91 1/2	122	65,200	15,500
ARMÉE DU NORD.					
3e corps prussien...	Général Bulow.........	45 1/2	51	36,400	7,660
	Total général........	391	639	303,900	89,460

A cette époque l'empereur Napoléon n'avait encore à opposer à l'ennemi, que les corps d'armée qu'il avait laissé aux frontières en repassant le Rhin. Voici quelle était leur force et leur organisation.

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
1er. CORPS. — LE GÉNÉRAL MAISONS.					
1er de tirailleurs.	Général Barrois (garde). ..	8	»	650	.
3e id.	Général Roguet (id.).......	8	»	6,000	»
	Général Ambert...........	20	»	5,400	»
	Général Castex............	»	16	»	860
2e CORPS.—LE MARÉCHAL DUC DE BELLUNE.					
	Général Duhesme.........	»	»	2,265	.
	» Gérard............	»	»	2,325	.
	Général..................	»	»	1,710	.
6e CORPS. — LE MARÉCHAL DUC DE RAGUSE.					
	Général Durutte..........	»	»	4,840	.
	Général Ricard...........	»	»	4,890	.
	Général Lagrange.........	»	»	4,154	.
	A reporter...			32,234	860

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
	Report......	.	.	32,234	860
11e. CORPS. — LE MARÉCHAL DUC DE TARENTE.					
	Général Amey..........	.	.	4,742	.
	Général Albert..........	.	.	4,698	.
	» Brayer (*)........	.	.	5,200	.
	» Molitor	.	.	1,700	.
RÉSERVE DE CAVALERIE.					
1er Corps.	Général Picquet....... ...	.	.	.	1,562
Gén. Doumerc.	D'Audenarde	.	.	.	1,702
2e Corps.	Excelmans.........	.	.	.	2,768
Gén. Sébastiani	Duc de Padoue.. .	.	.	.	1,997
5e Corps.	Général Piré.............	.	.	.	1,250
Gén. Milhaud.	Briche............	.	.	.	1,320
	L'héritier........	.	.	.	1,462
GARDE IMPÉRIALE. — LE MARÉCHAL DUC DE TRÉVISE.					
Vieille garde...	Général Friant.......	.	.	4,800	.
	— Michel...........	.	.	1,954	.
Jeune garde....	Général Meunier........	.	.	2,600	.
	— Decouz..........	.	.	600	
	— Boyer...........	.	.	294	.
	— Rottembourg......	.	.	600	.
Cavalerie.	Général Laferrière.........	.	.	.	2,400
Gén. Nansouty.	— Lefèbvre Desnouette.	.	.	.	1,530
	Total.......	.	.	59,522	16,851

C'était donc une armée de soixante-quinze mille hommes en tout, qui allait avoir à soutenir le premier choc de près de quatre cent mille ennemis ; même le passage du Rhin n'était défendu que par les 2e et 6e corps d'infanterie et les 1er et 5e de cavalerie, c'est-à-dire par

(*) Il avait remplacé le général Charpentier blessé à Arnheim.

vingt-cinq mille hommes environ, contre plus de trois-cent quarante mille.

Dès les premiers jours de décembre, les armées coalisées se mirent en mouvement pour s'approcher des points où elles devaient passer le Rhin. Les souverains, ayant acquis la certitude que la faible armée française, qui avait repassé ce fleuve un mois auparavant, était disséminée depuis Huningue jusqu'à Gueldres et jugeant, par la promptitude avec laquelle l'empereur Napoléon avait accueilli les propositions de paix, par lesquelles ils l'avaient amusé, qu'il n'était pas assez fort pour reprendre l'offensive, se décidèrent à hâter l'invasion. Leur supériorité numérique était assez grande en ce moment, et ils ne voulaient pas, en attendant que l'organisation des troupes allemandes fut achevée, laisser à la France le temps de se mettre en défense et à Napoléon celui de compléter ses armées.

Le 9 décembre, la 1re division légère (Bubna) vint s'établir à Lorrach, près de Bâle. Du 12 au 15, le reste de l'armée autrichienne fut placé dans des cantonnemens resserrés, en avant de Fribourg en Brisgaw, savoir: le 2e corps (Prince Aloys de Lichtenstein), le 3e (Giulay) et la division de grenadiers de Bianchi, entre Lorrach et Kandern; le 1er corps (Colloredo) et la 2e division légère (prince Maurice de Lichtenstein) à Tiengen et en arrière; les réserves autrichiennes dans les environs de Stühlingen. Le 5e corps (Wrede) se réunit dans les environs de Krotzingen, laissant jusqu'au 22 un détachement devant Kehl. Le 4e corps (prince de Wurtemberg) se réunissait dans les environs de Heilbronn, d'où il

partit le 16 pour se rendre à Offenburg le 23. Le 6e corps (Wittgenstein) se mit en marche dès le 9, se dirigeant de Lauffen par Canstadt, Tübingen, Hechingen, Bahlingen et Homberg sur Offenburg où il devait arriver le 20, et prendre le blocus de Kehl. Les réserves russes et prussiennes s'avancèrent également au-delà de Stuttgard, et furent placées le 16 dans des cantonnemens resserrés, savoir : les grenadiers et les cuirassiers russes, et la garde à cheval prussienne entre Tübingen, Oberndorf, Bahlingen et Hechingen ; l'infanterie de la garde russe et prussienne et la garde légère russe entre Rastadt, Baden et Pforzheim ; les Cosaques de Platow dans les environs de Hechingen. Le prince de Schwarzenberg transporta le 11 son quartier-général à Fribourg, où les souverains coalisés se rendirent également.

Vers le 15 décembre l'armée de Silésie resserra aussi ses cantonnemens. Le corps de Sacken en avant de Darmstadt ; celui d'York autour de Wisbaden, laissant des postes le long du Rhin jusqu'à la Lahn ; celui de Langeron en avant de Francfort.

Schwarzenberg ayant réuni son armée dans le coude du Rhin, devant Schaffouse et Bâle, se décida à passer le fleuve le 20 décembre. Le 19, les généraux Langenau et Bubna eurent une entrevue devant Bâle, avec les colonels suisses Herrenschwand et Fussli, qui commandaient sur ce point les troupes de la confédération helvétique, et les prévinrent que les troupes coalisées allaient en-

trer sur son territoire. Les colonels demandaient vingt-quatre heures pour avoir le temps de recevoir du général de Watteville, qui était à Aarau, l'ordre de se retirer. Cet ordre arriva le 20, et dès le 24 le général Watteville licencia l'armée de la confédération. La proclamation qui accompagne le licenciement (*) termina la comédie de la neutralité. Peu de jours après les députés des cantons se réunirent de nouveau à Zurich; l'acte de médiation fut aboli, et la Suisse se joignit à la coalition.

Le cordon de neutralité ayant été retiré, le prince de Schwarzenberg transporta le 20 décembre son quartier-général à Lorrach, et le passage du Rhin fut ordonné pour la nuit du 20 au 21. En même temps il publia trois proclamations. La première, adressée aux Français (**) répétait assez vaguement les protestations de la déclaration du 1er décembre. Son but était de prévenir la levée en masse des départemens de la frontière, en rassurant les habitans sur les intentions des coalisés. La seconde, adressée aux Suisses, était une paraphrase de la déclaration remise par les coalisés au Landamann. La troisième était adressée à l'armée coalisée et recommandait la discipline et les égards dus à une nation amie. La campagne de 1814 est surtout fertile en pièces de ce genre. Nous n'en citerons que celles qui peuvent donner

(*) *Pièces justific.* XXII.
(**) *Pièces justific.* XXXIII.

lieu à quelques réflexions; car il faudrait un volume seul pour les rapporter toutes. Non-seulement les généraux en chef voulurent paraphraser ou commenter le manifeste des souverains, mais il n'y eut presque pas un sous-lieutenant ou un sous-officier détaché, qui ne se crut appelé à prêcher les peuples et qui ne voulut immortaliser *la magnanimité* des nations qui venaient envahir la France et *la sienne propre*, en faisant imprimer son nom au bas d'un acte public. Un pareil abus est affligeant, en ce qu'il semble vouloir imprimer un caractère officiel à la fausseté. Quelle garantie en effet des soldats passifs peuvent-ils donner des intentions de leur maître? Promettre le bon ordre et le maintien de la discipline était leur devoir, et ce devoir a besoin d'être observé en pratique, et non pas promis par des proclamations : aller plus loin était une sottise ou une perfidie, et dans tous les cas une ironie amère, qui doit faire naître et légitimer la haine. Il y a quatorze siècles environ que les peuples invaseurs annonçaient simplement qu'ils venaient ravager ou conquérir; on pouvait les croire sur leur parole. Plus tard est venue la mode des manifestes, et enfin celle des proclamations. L'abus qu'on en a fait a détruit ce dernier moyen de déception; il ne doit plus y avoir personne d'assez simple pour chercher dans les proclamations un autre sens et un autre but, que celui que présentent le caractère ou l'intérêt de leurs auteurs.

Les troupes qui étaient réunies entre Schaffouse et Bâle le 20 décembre au soir, et qui passèrent le Rhin dans la nuit, furent divisées en six colonnes, qui devaient franchir les frontières de la France sur différens points. Une seule de ces colonnes était destinée à couvrir l'extrême gauche vers Genève; les cinq autres se prolongèrent d'abord sur les frontières de la Suisse, et devaient ensuite pivoter sur la droite pour venir prendre une position transversale dans la direction de Langres à Épinal. Les troupes qui ne passèrent pas le Rhin le même jour, formèrent encore trois colonnes, dont deux furent successivement se mettre en ligne, et la troisième en réserve. Nous allons indiquer la composition et la direction de ces colonnes dans l'ordre de leur mouvement, c'est-à-dire de gauche à droite.

La première colonne n'était composée que de la division légère de Bubna. Elle passa le Rhin à Bâle, et se dirigea sur Soleure, où elle devait se séparer du reste de l'armée et marcher sur Genève par Berne, Fribourg et Lausanne.

La deuxième colonne était composée de la réserve autrichienne, moins la division Bianchi. Elle passa le Rhin à Schaffouse, et devait se diriger par Zurich et Arbourg sur Neuchâtel et delà sur Beaume-les-Dames.

La troisième colonne était composée du corps de Colloredo, et de la division légère, Maurice Lichtenstein. Elle passa le Rhin à Laufenburg,

et devait se diriger par Arbourg et Soleure sur Neuchâtel, d'où une partie devait précéder la deuxième colonne à Baume-les-Dames, et une partie se porter sur Pontarlier. . . . .

La quatrième colonne était composée du corps du prince Aloys de Lichtenstein; elle passa le Rhin à Bâle, et devait se diriger par Soleure et Neuchâtel sur Pontarlier. . . . .

La cinquième colonne était composée du corps de Giulay et de la division Bianchi. Elle passa le Rhin à Bâle, d'où le corps de Giulay devait se diriger sur Soleure, et de là revenir à Ste.-Ursane et Porentruy. La division Bianchi devait provisoirement investir Béfort.

La sixième colonne composée du corps austro-bavarois, de Wrède, passa également le Rhin à Bâle. Ce corps devait servir d'abord de pivot au mouvement, et refouler par la droite le corps du duc de Bellune, dont la gauche était déjà contenue et menacée par le corps de Wittgenstein. Dans les instructions particulières que reçut le général de Wrède, il lui fut enjoint d'assurer le pivot des opérations par le blocus de Huningue, et de faire jeter un pont sur le Rhin, au-dessous de cette place. . . . .

La première colonne ayant, par la suite des événemens, dépassé Genève et s'étant avancée jusque près de Lyon, nous remettrons le récit de ses opérations à la fin de cette époque, lorsque nous traiterons de celles de l'armée du sud.

Les deuxième et quatrième colonnes et une partie de la troisième, n'étant point entrées en ligne sur l'Aube, avant la fin du mois de janvier, nous rapporterons de suite en peu de mots ce qui a rapport à elles pendant cette première époque. Alors nous pourrons suivre sans interruption les mouvemens du corps d'armée, que le prince de Schwarzenberg voulait réunir dans les environs de Langres et qui étaient ceux de Giulay, du prince de Wurtemberg, de Wrède, de Wittgenstein, les réserves russo-prussiennes et une partie de celui de Colloredo. La deuxième colonne, ou la réserve autrichienne, arriva dans les premiers jours de janvier à Baume-les-Dames, d'où elle continua sa marche à petites journées sur Dijon. Elle arriva dans cette ville le 20, et y resta, où plutôt y fut peu à peu dissoute par l'emploi qui fut fait de ses différentes divisions, soit à la grande armée, soit pour l'armée du sud, qui s'organisa dans le mois de février. La quatrième colonne, ou le corps du prince Aloys de Lichtenstein, qui s'était dirigée par Pontarlier, arriva le 5 janvier devant Besançon dont ce corps était destiné à faire le siége. La troisième colonne, ou le corps du prince Colloredo, se partagea à Neuchâtel. La division Wimpfen passa à Pontarlier à la suite de la quatrième colonne et se dirigea par Salins et Vesoul, sur Auxonne, dont elle devait faire le siége. Les divisions Hardegg et prince Wied-Runkel, précédèrent la réserve par la route de

Baume-les-Dames et de Gray, et arrivèrent le 19 janvier à Dijon, d'où nous suivrons plus tard leur mouvement.

Nous avons vu que le corps de Giulay s'était d'abord dirigé sur Soleure où il arriva le 23 décembre. De là il retourna presque sur ses pas, par Ste.-Ursanne et Porentruy, et vint à Montbéliard le 3 janvier. On ne peut pas trop concevoir quel était le but de ce contre-mouvement, ni pourquoi le prince de Schwarzenberg dirigea d'abord sur Soleure les colonnes autrichiennes, qui avaient passé le Rhin à Bâle; laissant ainsi entr'elles et le corps de Wrède, un intervalle de douze à quinze lieues. Cette séparation était tout-à-fait inutile et ne pouvait servir qu'à croiser et prolonger la marche des troupes. Nous trouverons encore dans le courant de cette campagne, d'autres singularités de ce genre, aussi peu faciles à expliquer. Le corps de Giulay était précédé par un corps de partisans, commandé par le lieutenant colonel Thurn, et composé d'un bataillon de tirailleurs bavarois, et de quatre escadrons de hussards autrichiens. Dès le 31 décembre ce corps de partisans était à Baume-les-Dames. Le général Marulaz fit sortir de Besançon un bataillon et deux escadrons qui chassèrent le lieutenant-colonel Thurn, et lui firent une centaine de prisonniers. Ce partisan se jeta le 2 janvier sur Lure, et le lendemain il entra dans Vesoul, où il ne se trouvait que la compagnie

départementale et quelques gendarmes. Le préfet fut enlevé et conduit à Bâle et la ville pillée. Le corps de Giulay y arriva le 7 et y resta quelques jours. Il y fut joint le 11, par la division Bianchi.

Cependant à mesure que les premières colonnes avançaient en Suisse, le corps de Wurtemberg et les réserves russo-prussiennes s'approchaient du Rhin, et le corps de Wrède s'avançait, en descendant ce fleuve, vers Strasbourg, pour appuyer le passage de celui de Wittgenstein. Le 21 décembre, le général de Wrède fit investir Huningue par la division Beckers; la division Rechberg fut dirigée sur Béfort qu'elle investit le 24; en même temps la brigade Deroy, de la division Delamotte, reçut l'ordre de se rendre à Porentruy pour préparer le passage du corps de Giulay; elle y arriva le 24, et le 25 un parti bavarois se rendit maître du château de Blamont, dont il trouva la porte ouverte. Déjà le 23, le général Deroy avait chargé le colonel Treuberg, avec un détachement, d'emporter Landscrone; ce fort capitula le 25 et l'ennemi le fit sauter, ainsi que celui de Blamont. Ayant ainsi établi ses troupes bavaroises, la droite à Huningue, et la gauche à Béfort, le général de Wrède, poussa le corps autrichien de Frimont jusqu'à Ensisheim, la droite au Rhin et la gauche à Cernay. Il devait attendre dans cette position l'arrivée du corps de Wurtemberg et des réserves russo-prussiennes. Le 23, le colonel Scheibler, qui

avait été porté en avant avec un détachement de deux mille chevaux, entre à Colmar, où se trouvait une faible avant-garde du cinquième corps de cavalerie qui fut bientôt repliée. Le général Milhaud fit aussitôt attaquer l'ennemi, par la brigade Montélégier, (1er 6e et 11e dragons). Après un combat très-vif, le colonel Scheibler fut chassé de Colmar et de Ste.-Croix, ayant perdu deux cent cinquante morts et trois cents prisonniers; le colonel Elmarsin, des cosaques de la garde, fut tué. Le général Milhaud fit occuper Ste.-Croix par la division Piré, et Colmar par la division l'Héritier et une brigade de la division Duhesme. Le 31, le général Frimont, poussa la division Hardegg sur Ste.-Croix. Le colonel Mengen à la tête des hulans de Schwarzenberg, culbuta les avant-postes, et força l'escadron de grande-garde, à se replier sur la division Piré, en bataille derrière Ste.-Croix. Mais le colonel Mengen ayant été vigoureusement ramené; le général Hardegg jugea à propos de se replier de nouveau sur Ensisheim.

Le duc de Bellune, ayant reçu l'avis du passage du Rhin par l'ennemi et du mouvement qui tournait sa droite, se vit forcé, dans les premiers jours de janvier, de concentrer ses troupes et d'abandonner la défense de ce fleuve. Laissant le général Milhaud avec une brigade de la division Duhesme et la division de cavalerie l'Héritier, vers Colmar, pour couvrir le passage de Ste.-Marie-

aux-Mines; il concentra le reste de son corps à Moslheim; la brigade de gardes d'honneur du général Ségur, qui avait été placée entre Spire et Lauterburg, se replia par Haguenau sur Saverne, pour couvrir ce troisième passage.

Le 5 janvier, le duc de Bellune vint prendre position à Baccarat avec les divisions Gérard et la division de dragons de Briche. Une brigade de la division Duhesme et la cavalerie légère du général Piré, furent placées à Raon-l'Étape, tant pour observer le débouché de Schirmek, que pour recevoir les troupes du général Milhaud.

Pendant que ces événemens se passaient, l'empereur Napoléon s'était occupé de la nouvelle organisation de l'armée, qui devait défendre les frontières de la France. On a beaucoup critiqué ce plan, sous le prétexte qu'il lui aurait fallu une armée de près de deux cent mille hommes pour en assurer la réussite, et que par l'*événement* de l'invasion, il ne se trouvait pas en avoir plus de cent mille. Nous laisserons de côté *l'événement* qui est une base de jugement trop commode, et nous examinerons en peu de mots ce plan sous un autre point de vue. Incertain de la direction que prendraient les colonnes principales de l'armée coalisée, qui s'étaient étendues depuis Bâle jusqu'à Bréda, il dut songer, dans le premier moment, à placer ses forces, de manière à pouvoir couvrir les lignes d'opération présumables de l'ennemi. Ces lignes étaient celles de Wesel et Mastricht à Paris, de

Mayence et Manheim également à Paris, et celle de Bâle et Vesoul sur le même point. Les deux premières devaient même lui paraître, d'abord, les deux plus importantes à garder, d'après le mouvement prononcé que les coalisés avaient fait sur le Bas-Rhin. Il n'ignorait pas les intrigues qui se tramaient dans la Belgique, et qui menaçaient d'amener l'insurrection de ces départemens. L'ennemi pouvait donc, en passant entre Anvers et Mastricht, s'avancer, presque sans coup férir, jusque sur les anciennes frontières de France, c'est-à-dire de moitié plus près de Paris qu'il ne l'était à Manheim. Il crût même un instant à ce plan, et c'est le motif pour lequel il dirigea sur Namur le duc de Trévise. Dans cette hypothèse, la seconde direction principale d'invasion partait de Manheim et de Coblentz. D'après ces données, il devait diviser la totalité de ses forces en deux armées d'autant plus distinctes, que celle de gauche, qui devait agir dans la direction de Mastricht à Laon, ne rentrait dans la seconde ligne de défense qu'à ce dernier point. Cette seconde ligne de défense se trouvant à Troyes, Châlons et Laon, l'emplacement des réserves était tout naturellement de Nancy à Langres et Dijon. On peut présumer, d'après la répartition que Napoléon fit de ses forces disponibles, que telles furent les considérations qui le guidèrent. Il n'avait cependant pas entièrement perdu de vue l'extrême gauche des coalisés, et la possibilité

qu'un corps assez fort se jetât entre la Saône et le Rhône, afin de tourner, d'une part les défilés des Vosges, et de couper de l'autre la communication de l'Italie. La preuve en est l'organisation du corps de Lyon, qui fut ordonnée dès cette époque.

Dans les premiers jours de janvier, l'armée française était à peu près répartie de la manière suivante : l'armée du Bas-Rhin, sous les ordres du maréchal duc de Tarente, couvrait les frontières du nord-est. Sa droite, composée du 4e corps sous les ordres du général Morand, occupait Mayence, et devait s'étendre vers Coblentz. La gauche, sous les ordres du général Maisons était composée des divisions d'infanterie Ambert, Roguet et Barrois, de celle de cavalerie de Castex, et devait être renforcée par une division que le général Boyer formait à Lille ; elle était destinée à couvrir Anvers et Bruxelles. Au centre, était le 11e corps de quatre divisions, sous les ordres directs du duc de Tarente ; il s'étendait de Cologne à Nimègue, couvert sur chacune de ses ailes par une division de cavalerie. La grande armée sous les ordres immédiats de l'empereur, se composait de cinq corps. En première ligne étaient ceux du duc de Bellune et du duc de Raguse. Le premier de deux divisions d'infanterie, trois de cavalerie, et une brigade de gardes d'honneur, s'étendait de Landau à Huningue ; le second de trois divisions d'infanterie et de deux de cavalerie, s'étendait de Landau vers Coblentz. A l'extrême droite se formait à Lyon le

corps du Rhône, qui ne comptait pour le moment que la division Marchand composée de dépôts; ce corps devait être complété par des troupes de l'intérieur et de l'armée d'Arragon. En première réserve devait être placé le 3e corps ou corps des Vosges, sous les ordres du prince de la Moskowa, qui se composait d'une division de la vieille garde et de deux de la jeune garde qui étaient en formation; ce corps avait Nancy pour point de réunion. En seconde réserve était le corps proprement dit de la garde ou corps du Morvan, dont le centre de réunion était Troyes. Il était sous les ordres du duc de Trévise et se composait d'une division d'infanterie et une de cavalerie de la vieille garde, d'une de jeune garde en formation, et d'une de réserve également en formation. La totalité de ces forces montait à cent dix-sept mille hommes, au moyen des renforts de conscrits qui arrivaient de toutes parts (*). Cent vingt-cinq bataillons de gardes nationales mobilisées devaient être affectés à la grande armée. A l'exception de dix bataillons qui firent partie du corps du Rhône;

(*) Voici quelle était la répartition de ces forces:

Armée du Bas-Rhin	Gén. Morand.	4e corps	9,826 (1)
		divis. Durutte (une Brig).	2,000
		Gardes-d'honneur (1er.)	1,000
		11e corps	10,293
		2e cavalerie	4,153
	Gén. Maisons.	1er corps (bis.)	14,564
		cavalerie	1,379

(1) Les renforts qui y étaient destinés n'ont pas rejoint.

ceux qui purent être organisés entrèrent dans les places.

Le 1er janvier, le passage du Rhin ayant également été effectué par l'armée de Silésie, par le corps de Wittgenstein et par celui de Wurtemberg et les réserves russo-prussiennes commençant à arriver à Lorrach. Le général de Wrede se remit en mouvement. Il retira d'abord à lui la division Rechberg, qui avait été relevée au siége de Béfort, par la division autrichienne de Bianchi; il ne laissa devant Huningue que la brigade Zollern et la division Beckers, et réunit ses troupes bavaroises à Cernay, le 2. Le 3, il vint à Colmar. Le général Milhaud se retira à son approche, sur Sainte-Marie-aux-Mines, avec son petit corps. Le 4, le général de Wrede fit marcher sur Schelestatt le corps autrichien et la division Delamotte; le premier par la rive droite, et la seconde par la rive gauche de l'Ill. Cette forteresse fut investie le 5, par deux bataillons et deux escadrons. Quelques jours après, le Général de Wrede détacha la brigade Pappenheim devant Neuf-Brisach, pour relever les troupes de Wurtemberg, qui

Grande Armée.	Corps du Haut-Rhin.	2e corps	9,958
		5e cavalerie	4,255
		Gardes d'honneur (3e et 4e)	2,000
		6e corps	12,430
		1e cavalerie	3,9[illegible]
		Garde d'honneur (1er)	1,000
	Corps du Rhône, division Marchant		1,[illegible]
	— des Vosges, 3e corps		8,067
	— du Morvan, garde impériale		8,483
			97,419
Renforts désignés qui devaient rejoindre			19,763
			117,182

l'avaient bloquée, ainsi que nous l'allons voir.

Le corps d'armée de Wurtemberg s'était réuni à Gengenbach près d'Offenburg, le 24 décembre. Il arriva le 29 à Lorrach, et passa le Rhin en deux colonnes, le 30 et le 31 à Markt, entre Bâle et Huningue. Ce corps vint prendre position à Muhlhausen, ayant son avant-garde entre Ensisheim et le Rhin. Lorsque le général de Wrede s'avança à Colmar, l'avant-garde du corps de Wurtemberg investit Neufbrisach.

Le général Wittgenstein arriva, ainsi que nous l'avons vu, le 22 à Offenburg avec son corps. Les deux divisions du prince Eugène de Wurtemberg avec un régiment de hussards et un de cosaques furent employés au blocus de Kehl; trois autres régimens de cosaques et deux de hussards furent répartis le long du Rhin, depuis Vieuxbrisach jusqu'à Manheim. Le reste du corps fut cantonné autour d'Offenburg. Le général Wittgenstein avait reçu du maréchal de Schwarzenberg l'ordre de jeter un pont à Plittersdorf, en face de Selz, et au-dessus de Lauterburg, et de le couvrir par une tête de pont. Il donnait pour motif de son ordre, celui d'attirer l'attention des généraux français sur ce point; comme si, à cette époque, ils n'avaient pas déjà su que le gros de l'armée coalisée avait passé à Bâle et débouchait par Altkirch et Porentruy. Le général Wittgenstein témoigna de l'incertitude, et énonça la crainte que le duc de Bellune, attiré sur lui, ne se présentât avec des

forces supérieures, et en occupant les troupes qui seraient vers Rastadt, ne fit une grande sortie de Kehl, et ne s'emparât du défilé de la Kintzig. Il demanda donc l'appui du corps badois, et d'une division de la réserve. Le général Wittgenstein n'avait pas tort de craindre ce mouvement stratégique que nous avons déjà indiqué (page 99), et qui aurait eu lieu, sans doute, s'il y avait eu une armée française derrière Strasbourg. Le prince de Schwarzenberg répliqua son ordre, en annonçant que le duc de Bellune avait retiré ses troupes vers sa droite, et qu'il ne restait devant le général Wittgenstein que les garnisons de Strasbourg et de Landau. Quels étaient les généraux français dont l'attention devait être attirée sur Selz? Le général Wittgenstein, après avoir fait reconnaître le cours du Rhin, se décida à passer ce fleuve à Sollingen, en face du fort Louis. Ayant laissé le corps du général Gorczakow devant Kehl, il réunit celui du prince de Wurtenberg et la cavalerie de Pahlen dans les environs de Rastadt, le 31 décembre. Dans la nuit du 1 au 2 janvier, on commença à travailler au pont. Il n'y avait, pour défendre les ouvrages presque ruinés du fort Louis et du fort d'Alsace, que deux cents hommes environ, qui furent en grande partie répandus en tirailleurs le long de la digue du Rhin. Le régiment de Kremenszutz et le 4e de chasseurs furent embarqués pour les déposter. Après une fusillade assez vive, une partie de la

garnison des deux forts, composée de Hollandais, étant passée à l'ennemi, le restant se replia au delà du Rhin, et se retira à Strasbourg. La division Pisznitzki passa le Rhin le 2 janvier. Dans la nuit du 2 au 3, le pont étant achevé, la cavalerie passa également le fleuve; la division de Szaszafskoy resta à Stolhofen à la rive droite. Le même jour, des partis de cavalerie furent poussés vers Drusenheim, à Selz et à Haguenau.

Le 4, la cavalerie de Pahlen fut poussée jusqu'à Haguenau, ayant un détachement à sa droite, en avant de Drusenheim. Un parti de cavalerie fut poussé vers Sultz, et un autre à Lauterburg, pour ouvrir par Rheinzabern la communication avec le corps de Sacken. Le 5, le détachement du général Seslawin (deux escadrons de hussards et quatre régimens de cosaques) se porta sur Saverne; un autre détachement fut poussé jusqu'à Wanzenau pour observer Strasbourg. Dans la nuit du 6 au 7, la brigade Ségur quitta Saverne et se replia sur Sarrebourg, ayant couvert jusque-là l'approvisionnement de Phalsbourg. Cette brigade (3e et 4e régimens des gardes-d'honneur) fut attaquée assez vivement dans les gorges de Saverne par le partisan russe Seslawin; ce dernier fut vigoureusement battu. Mais le général Ségur, craignant d'être coupé du duc de Bellune, se replia sur Nancy. Le 7, la cavalerie de Pahlen arriva devant Phalzbourg; la division Pistnitzky vint à Haguenau, et la division Szas-

zafskoy passa le Rhin et campa à la rive gauche. Quelques bataillons badois vinrent renforcer le blocus de Kehl. Le 9, le général Pahlen ayant réuni tout son corps, et reçu les 4e et 34e régimens de chasseurs, serra l'investissement de Phalzbourg, et prépara le bombardement pour lequel le général Wittgenstein lui envoya vingt-quatre pièces de gros calibre. Le 10, le général Szaszafskoy, avec une partie de sa division, forma le blocus de Landau.

Cependant le général Barklay de Tolly, avec les réserves russo-prussiennes, avait quitté le 22 décembre les cantonnemens que nous avons indiqués (page 119). La première colonne de ses troupes, composée du corps de Platow, des 2e et 3e divisions de cuirassiers et des grenadiers russes, et qui partait des environs de Tübingen et Hechingen, fut réunie à Lorrach le 4 janvier. Elle passa le Rhin le lendemain et vint cantonner entre Dannemarie et Sept; le général Barklay vint à Altkirch le 6. Le 9, le général Czoglokow, avec trois régimens de grenadiers de sa division et un de cosaques, releva la division de Bianchi au blocus de Béfort.

Le prince de Schwarzenberg, qui était resté jusqu'au 2 janvier à Lorrach, vint ce jour-là à Bâle, le 3 à Altkirch, et le 6 à Montbéliard. Les souverains coalisés étaient à Fribourg.

Nous avons vu plus haut que dès la fin du mois de décembre l'armée de Silésie avait resserré ses cantonnemens. Le 29, les différens corps se mi-

rent en mouvement pour s'approcher du Rhin. Le 31, ils furent concentrés aux lieux où ils devaient passer, c'est-à-dire, le corps de Saint-Priest près de Lahnstein, devant Coblentz; ceux de York et de Langeron derrière Caub, en face de Bacharach et d'Ober-Wesel; celui de Sacken près de Manheim. La ligne des postes devant Mayence, à la rive droite du Rhin, fut relevée par le corps du général Alsufieff.

La nuit du 31 décembre au 1er janvier, le général Saint-Priest fit passer le Rhin aux brigades Karpenkow et Bistram de la division Gurialew. Ces deux brigades attaquèrent les retranchemens élevés en face de l'embouchure de la Lahn et qui étaient défendus par une partie de la division Durutte. Le duc de Raguse venait de recevoir l'ordre de se rendre à Landau, avec les divisions Ricard et Lagrange et la cavalerie, et de prendre le commandement des troupes du duc de Bellune, qui devait se renfermer dans Strasbourg. Cet ordre était une conséquence du passage du Rhin à Bâle, par le prince de Schwarzenberg; le but de Napoléon était d'arrêter le mouvement de ces troupes ennemies, par une attaque de flanc, et de les forcer à rétrograder sur Bâle. Il pensait avec raison que, si l'armée autrichienne était repoussée sur le Rhin, ce contre-coup arrêterait le passage de Blücher. Mais il était trop tard. Cependant le duc de Raguse avait commencé son mouvement. La division Ricard était déjà vers

Creuzenach; la division Lagrange était à Neustadt et la cavalerie vers Kayserlautern. La division Durutte occupait Coblentz par une brigade; l'autre était en partie à Bingen et en partie le long du Rhin vers Bacharach et Saint-Goar. Les retranchemens furent enlevés, après un combat assez vif, et les Russes entrèrent dans Coblentz. Le général Durutte, avec la brigade qui y était, se retira sur Simmern. Les Russes prirent quelques canons dans les retranchemens, et les malades qui étaient à l'hôpital. Le même jour une partie de la division Pillar s'empara d'Andernach, d'où les postes français se retirèrent à son approche. De Coblentz, le corps de Saint-Priest prit, quelques jours après, la route des Ardennes par Stavelot et Malmédy, ainsi que nous le verrons plus bas.

Les corps d'York et de Langeron ayant été réunis, le 31 au soir, en arrière de Caub, sur la route de Nastedten, la division Hünerbein (qui fut commandée plus tard par le prince Guillaume de Prusse), destinée à former l'avant-garde, prit la tête de la colonne. Cette division, à laquelle fut ajoutée la brigade de cavalerie de Katzler, était forte de neuf bataillons et demi et seize escadrons (dix mille hommes). Le passage ayant été jugé difficile devant Caub, à cause de l'escarpement de la rive, il fut décidé qu'on profiterait, pour jeter le pont, d'une île qui est au milieu du Rhin un peu plus haut. Une tour, reste du château de Pfalz, qui était situé dans cette île, devait être garnie de

tirailleurs, dont le feu protégerait la construction du pont. A minuit, deux cents hommes d'infanterie passèrent dans des bateaux, et débarquèrent près de la douane en face de Caub, et un feu assez vif s'alluma avec les postes français de Bacharach et Ober-Wesel, qui étaient accourus au premier coup de fusil. Le restant de l'infanterie de l'avant-garde prussienne continua à passer, et au point du jour elle était toute rendue à la rive gauche. Alors il fut aisé au général Hünerbein de repousser les détachemens français qui ne s'élevaient pas à cinq cents hommes, et de s'emparer d'Ober-Wesel et de Bacharach. A neuf heures du matin le pont n'avait pu être achevé que jusqu'à l'île de Pfalz, c'est pourquoi le général d'York prit le parti de faire passer également en bateaux la division Pirch, et sur des radeaux deux escadrons de hussards et deux canons. Vers quatre heures du soir il ne manquait plus que quelques pontons, pour que le second pont atteignît la rive gauche, lorsque les ancres chassèrent, et il fallut le recommencer. Alors le général d'York ayant fait avancer jusqu'à Steg, près Bacharach, la division Pirch, se décida à faire continuer le passage en bateaux par la division du prince de Meklenburg, que commandait alors le prince Guillaume de Prusse. Le soir du 1er janvier, la division Hünerbein était à Bacharach, la division Pirch à Steg, la division du prince Guillaume passait le Rhin, la division Horn, avec la cavalerie d'avant-garde, la cavalerie et l'ar-

tillerie de réserve, entre Caub et Goarshausen. Le corps de Langeron était derrière celui d'York. Le jour même du passage du Rhin, le maréchal Blücher commença à faire répandre une proclamation adressée aux habitans de la rive gauche du Rhin (*). Toute conçue dans le style teutonique, cette proclamation était basée sur le projet bien décidé de démembrer l'empire français. Elle peint parfaitement ses auteurs, par le mépris de tous les principes du droit des gens qu'elle exprime, et par l'atroce absurdité de déclarer *traîtres* les sujets d'un état qui restent fidèles à leur gouvernement; et traîtres à qui? à l'ennemi qui vient les ravager et qui n'a aucun droit sur eux!

En même temps que le corps d'York et de Langeron arrivaient à Caub, celui de Sacken s'était réuni à Manheim. Un pont de bateaux, qui avait été préparé depuis quelque temps sur le Neckar, fut conduit près de l'embouchure de cette rivière le 31 au soir; mais avant d'établir le pont, il fallait emporter une redoute établie à la pointe du bois de Friesenheim, en face de l'embouchure du Neckar, et qui était gardée par trois cents hommes de la garnison de Mayence, et défendue par six bouches à feu. Le général Sacken destina à cette opération les brigades Dietrich, Meczerinow et Achlestiszew (11e, 36e, 28e, 32e, 8e, et 39e, de chasseurs), fortes d'environ six mille hommes,

(*) *Pièces justific.* XXIV.

sous les ordres des généraux Talisin et Sass. L'embarquement de ces troupes étant couvert par l'île qui s'étend jusqu'à la pointe du Neckar, elles ne purent être aperçues que lorsque déjà elles étaient au milieu du fleuve, en face de la redoute. Le débarquement eut lieu à quatre heures du matin et presque sans dommage, vu le peu de temps où les bateaux restèrent exposés à l'artillerie de la redoute. Le combat s'engagea sur-le-champ, et dura environ une heure; pendant ce temps les Russes montèrent trois fois à l'assaut, et trois fois ils furent repoussés par la faible garnison; enfin, la quatrième attaque réussit, et la redoute fut enlevée. La garnison, ayant perdu cent hommes se retira en hâte à Mayence. Les Russes s'emparèrent des canons; mais ils perdirent trois cents hommes, tués et cinq cents blessés; parmi ces derniers étaient les généraux Sass et Talisin. Après la prise de la redoute le pont fut jeté et terminé à six heures du soir. Alors le général Sacken fit passer le restant de son corps d'armée, et vint prendre position le même soir à Frankenthal. Il envoya en même temps des détachemens vers Worms et Spire; le prince Biron de Courlande fut envoyé avec un corps de partisans à Alzey, pour établir la communication avec le corps d'York; le général Grekow, avec quatre régimens de cosaques, fut dirigé vers Neustadt. Le duc de Raguse, qui était dans cette ville avec une partie de son corps, avait envoyé de son

côté quelques escadrons de cavalerie légère vers Manheim; ces troupes eurent à Mutterstadt un engagement avec le général Grekow, qui perdit environ cent cinquante hommes.

Avant de suivre les opérations ultérieures de l'armée de Silésie, nous croyons devoir reporter l'attention du lecteur sur le passage du corps d'York à Caub, qui paraît assez singulièrement choisi. Les Prussiens sont convenus eux-mêmes, dans leurs rapports, que le passage du Rhin près Caub, offrait des difficultés telles, qu'il aurait été impossible s'il y avait eu assez de troupes à la rive gauche pour le défendre; et il n'en fallait pas beaucoup plus qu'une brigade de trois ou quatre mille hommes. Il fallait, pour que les troupes ennemies arrivassent à Caub, qu'elles passassent entre ce bourg et Wesel, un défilé étroit entre le Rhin et les montagnes, et plongé dans toute sa longueur par la rive opposée. La rive gauche depuis St.-Goar jusqu'à Bacharach, s'élève jusqu'à la chaussée; elle domine de beaucoup la rive droite, et on n'y arrive que par un petit nombre de sentiers étroits et escarpés. Le vallon du Rhin est si étroit, qu'il n'est pas possible aux troupes qui passent à la rive gauche, de se déployer pour faire usage de leur supériorité numérique; elles ne peuvent prendre de positions que sur les escarpemens ou dans les ravins qui descendent de Hundsrück. Enfin le seul chemin pour arriver à la rive droite du Rhin, passe par les rues de Caub, et

si un accident met le feu à cette ville, le passage est coupé, et les troupes déjà arrivées à la rive gauche perdues. Ces quatre circonstances réunies auraient dû suffire pour détourner le maréchal Blücher du choix d'un passage pareil. Il croyait rencontrer des obstacles assez grands, puisqu'il crut devoir prendre, le 29 décembre, la précaution de transporter son quartier-général de Hoechst à Francfort, *pour détourner l'attention des généraux français*. Ainsi il fit une faute en choisissant précisément un endroit où les obstacles les plus grands pouvaient lui être opposés. Pourquoi n'a-t-il pas effectué son passage entre Bingen et Mayence, où le relief du rivage est à la rive droite et où les îles qui se trouvent presque en face des deux Ingelheim, lui en facilitaient les moyens ? Une fausse attaque sur Cassel aurait bien empêché la garnison de Mayence de l'inquiéter ; mais s'il faut admettre que Blücher savait très-bien que le faible corps du duc de Raguse, répandu depuis Spire jusqu'à Coblentz, ne pouvait présenter de résistance nulle part, et qu'il n'ignorait pas une vérité de fait qui avait décidé l'époque de l'invasion ; alors ne devrait-on pas croire que le choix d'un passage, dont les difficultés ont retenti dans toutes les relations du temps, n'a eu de motif que celui de donner une teinte romantique, à une entreprise aussi simple et aussi facile ? On nous accusera peut-être, d'envier la gloire des généraux ennemis et de chercher à les dénigrer ; nous

n'avons, je crois, aucune raison pour cela. Non-seulement notre devoir envers notre patrie, mais notre devoir comme historien nous oblige à éclairer du flambeau de la vérité des réputations gigantesques, que n'aurait pas même établies la quadruple supériorité du nombre, sans des circonstances qui ne sont pas stratégiques. Nous le ferons sans aucune aigreur, et avec les égards personnels que les hommes se doivent entre eux; mais nous le ferons toujours, et sans nous inquiéter des plaintes d'un amour-propre mal entendu.

CHAPITRE II.

Mouvemens des Prussiens et du duc de Raguse. — Position des armées françaises et coalisées le 9 janvier. — Réflexions sur les mouvemens des ducs de Raguse et de Bellune. — Mouvemens de l'armée austro-russe. — Combats de St.-Diey et de Rembervillers, le 10 janvier. — L'armée austro-russe devant Langres. — Blücher passe la Sarre. — Position des armées le 17 janvier.

Le 2 janvier, le corps d'Yorck acheva de passer le Rhin sur le pont de Caub, qui fut achevé à neuf heures du matin. Le corps de Langeron commença son passage immédiatement après. Le général Hünerbein ayant réuni sa division d'avant-garde en avant de Bacharach, poussa sur Rheinbellen, à la séparation des routes de Simmern et de Creutznach, le colonel Klüx avec trois bataillons et huit escadrons. La division Ricard à la nouvelle de la double attaque des Prussiens, à Coblentz et Bacharach, s'était mise en mouvement de Creutznach vers Simmern, pour soutenir la division Durutte. Arrivé à Rheinbellen, le général apprit que le passage des Prussiens était effectué à Caub. Il se porta alors sur Simmern où il se joignit au général Durutte[1], laissant une petite

arrière-garde à Rheinbellen pour observer le mouvement de l'ennemi. Cette arrière-garde fut attaquée le lendemain matin par le colonel Klüx, que suivait de près la division Hünerbein, et repoussé sur Simmern après un combat assez vif. Coupés aussi du restant du 6e corps, les généraux Durutte et Ricard prirent la détermination de gagner la Sarre, par Kirn et St.-Wendel. Le général prussien Hünerbein, après avoir délogé nos troupes de Rheinbellen, marcha sur Stromberg et poussa même jusqu'à Creutznach. Le 1er régiment de gardes d'honneur, qui y était, ne pouvant plus aller à Bingen, où se trouvait l'autre régiment de la même brigade, gagna Kayserlautern par les montagnes. Le général York se mit en mouvement avec ses trois autres divisions, à la suite de son avant-garde, laissant pour couvrir le mouvement à Rheinbellen, le colonel Henkel avec un bataillon et six escadrons. Ces trois divisions s'avancèrent dans la nuit jusqu'au delà de Stromberg, et le colonel Henkel se mit en marche pour se rendre à Simmern. Le même jour le général Hünerbein ayant quitté l'armée de Silésie, le prince Guillaume de Prusse prit le commandement de la division d'avant-garde.

Le duc de Raguse ayant appris le passage du corps de Sacken, avait quitté Neustadt et était venu prendre position à Türkheim, afin de couvrir la route de Kayserlautern, où il voulait réunir son corps d'armée. Le 2, à midi, le général

Saken se présenta devant Türkheim; le duc de Raguse ne pouvait dans aucun cas engager un combat avec un corps de vingt-cinq mille hommes. Il commença donc sa retraite, qui fut soutenue par un léger combat d'arrière-garde.

Le 3, le duc de Raguse continua sa retraite vers Kayserlautern, et les divisions Ricard et Durutte sur Kirn et Meisenheim, ayant laissé une petite arrière-garde à Simmern. Le corps d'York resta dans sa position, où il était arrivé très-tard dans la nuit. Le corps de Langeron ayant achevé de passer le Rhin dans la nuit, se mit en mouvement au point du jour, sur Bingen, qui était occupé par le général Choisy avec une brigade de la division Durutte et le 2e régiment de gardes d'honneur. La division russe de Karnielow les attaqua et les repoussa sur Ingelheim. Le colonel Henkel arriva à deux heures du matin à Simmern, d'où il repoussa le petit détachement français, qui continua sa retraite par Kirchberg et Kirn. De Simmern, le colonel Henkel se dirigea par Kirchberg sur Trèves. Le corps de Sacken continua à suivre le duc de Raguse, et ce jour-là sa communication fut ouverte avec le corps d'York, par Alzey.

Le 4, le duc de Raguse ayant réuni son corps d'armée à Kayserlautern, continua sa retraite sur Sarguemine. Il y passa la Sarre, le 6, sur un pont de bateaux qui fut brûlé le même jour (le pont de pierre avait été détruit le 4), et il prit position

derrière cette rivière. Le 7, il fut rejoint par les divisions Ricard et Durutte, qui passèrent la Sarre à Sarrebrück et firent sauter le pont. Ces deux divisions prirent position entre Sarrelouis et Sarguemine. La division Lagrange avec une partie de la cavalerie légère du général Picquet, près de ce dernier endroit. La division de cuirassiers à Forbach. Quelques partis de cavalerie légère et du canon furent envoyés au-dessous de Sarrelouis pour observer les gués de la Sarre. Le duc de Raguse resta dans cette position jusqu'au 9; alors les deux corps d'York et de Sacken étant arrivés devant Sarrelouis, Sarrebrück et Sarguemine, le duc de Raguse continua sa retraite vers la Moselle.

Le corps d'York s'étendit le 4 entre Meisenheim et Kreutznach; l'avant-garde du prince Guillaume était à Lautereck, ayant poussé un régiment de hussards dans la direction de Kaiserlautern. Cette avant-garde s'avança le 5 jusqu'à Cousel. Le 6, le corps d'York vint à Cousel; l'avant-garde à Saint-Wendel, ayant un détachement à Tholey, et huit escadrons de dragons à Waldmohr. Le colonel Henkel entra à Trèves. Le même jour, le général Rigaud, qui s'y trouvait avec un faible détachement, se retira sur Luxembourg. L'ennemi prit à Trèves environ cinq cents malades. Le 7, la division Horn vint à Birkenfeld; et les deux autres à Saint-Wendel; l'avant-garde vint à Lebach, et de là poussa des troupes

pour l'investissement de Sarrelouis, et envoya un détachement à Saint-Jean, en face de Sarrebrück. Le 9, la division Horn vint à Mertzig, sur la Sarre; les deux autres divisions autour de Lebach, et l'avant-garde à Sarrewillingen et devant Sarrelouis.

Le corps de Sacken occupa Frankenstein le 5, et Kayserlautern le 6, ayant la division de hussards de Landskoy vers Pirmasens. Le 7, il vint à Hombourg, et l'avant-garde occupa Bliescastel et Deux-Ponts. Le 8, il vint à Deux-Ponts, et le 9, devant Sarreguemines, s'étendant par sa gauche jusqu'à Saralbe.

Le corps de Langeron, qui avait occupé Bingen le 3, s'approcha le lendemain de Mayence, dont il compléta l'investissement à la rive gauche du Rhin, le 5. Cette opération amena un combat assez vif, dans lequel le général Alsufieff fut légèrement blessé. Le 6, le blocus de Mayence fut formé par le corps de Kapczewicz, et celui d'Alsufief se mit en marche pour suivre l'armée de Silésie.

Ainsi le 9 janvier, la position des armées sur les frontières orientales de la France, était la suivante. Le corps du duc de Raguse quittait la ligne de la Sarre, pour prendre celle de la Moselle. Le corps du duc de Bellune était à Baccarat, ayant sa droite à St.-Diey, et sa gauche vers Sarrebourg. L'extrême droite était encore découverte; mais le corps du duc de Trévise était en mouvement

de Troyes sur Langres. Au centre, le prince de la Moskowa, à qui l'empereur avait ôté la division Michel, pour la donner au duc de Trévise, se trouvait réduit aux deux divisions Meunier et Decouz, de nouvelle formation. La première, forte d'environ trois mille hommes, était à Nancy, et était la seule disponible. La division Decouz se trouvait encore à Thionville, d'où elle ne partit que le 14. Du côté des coalisés, l'armée de Silésie était sur la Sarre, depuis Mertzig jusqu'à Sarreguemine. Le corps de Wittgenstein était à Haguenau et devant Phalzbourg. Le corps de Wrede était entre Colmar et Schelestadt, le corps de Wurtemberg à Mülhausen; celui de Giulay était à Vesoul. Les réserves russo-prussiennes étaient moitié devant Altkirch, et moitié à Lorrach.

Il n'y a que bien peu d'observations à faire sur le mouvement rétrograde des ducs de Raguse et Bellune. Il était commandé par les circonstances impérieuses où ils se trouvaient. Le duc de Bellune, attaqué par des forces aussi supérieures sur ses deux ailes, n'avait d'autre parti à prendre que celui de repasser les Vosges. Il ne pouvait pas garder tout-à-la-fois les quatre passages de Saint-Amarin, Sainte-Marie-aux-Mines, Schirmeck et Phalzbourg, et risquait de se voir tourné et enveloppé par le corps de Giulay, qui le débordait. Si le duc de Raguse avait eu la division Lagrange devant Manheim, et celles de Ricard et Durutte, entre Mayence et Coblentz, il aurait pu défendre

et retarder le passage du Rhin par l'armée de Silésie. Mais il était en mouvement, d'après l'ordre qu'il avait reçu ; et ayant été attaqué dans le moment où son corps était séparé, tout ce qu'il pouvait faire était de le rallier derrière la Sarre. Là même il ne pouvait pas tenir, ainsi que le duc de Bellune ne pouvait pas rester à Baccarat. Le passage de Phalzbourg sur Nancy était ouvert au corps de Wittgenstein ; à l'extrême droite, le corps de Wurtemberg se dirigeait sur Epinal, et celui de Giulay sur Langres. Bientôt donc les deux maréchaux allaient être tournés. Il paraît que Napoléon, lorsqu'il donna l'ordre au duc de Raguse de défendre la Sarre, et le pays entre Sarre et Moselle, était dans l'erreur sur la force des armées coalisées et sur la rapidité avec laquelle elles voulaient pousser l'invasion.

Cependant le mouvement de concentration de la grande armée coalisée continuait. Le général Giulay était arrivé, ainsi que nous l'avons vu, le 7 janvier à Vesoul. Le lendemain, il poussa des partis vers Lure, pour ouvrir la communication avec le corps de Wurtemberg ; mais c'était trop tôt. Le 9, le général Giulay fit avancer à Faylbillot, le général Hecht avec quatre bataillons et huit escadrons. Le colonel Thurn devança cette avant-garde et poussa sur Langres le poste de gardes nationales, qui était vers les Griffonettes. Arrivé devant la ville, le colonel Thurn voulut essayer de la prendre par surprise, en se couvrant d'un par-

lementaire. Le droit des gens et la bonne foi dormaient, depuis le commencement de la campagne précédente. La porte ayant été ouverte, un escadron essaya d'y pénétrer au galop, mais la fermeté de l'officier (M. Faure) et le feu bien dirigé de la garde, forcèrent l'ennemi à se retirer; quelques cavaliers et un officier furent tués. Le 10, le général Chouard, précédant le duc de Trévise, entra à Langres avec une brigade de cavalerie de la division Laferrière. Le même jour, le général Hecht s'avança également vers cette ville, mais ayant rencontré, à peu de distance, les premiers postes de la cavalerie de la garde, après un léger engagement il prit position en arrière de Monlandon, où il fut joint le lendemain par le général Crenneville avec le restant de la division. Le 12, le duc de Trévise arriva à Langres avec la division Friant. Dès que l'empereur Napoléon avait appris l'invasion de la Hollande, il avait donné l'ordre au duc de Trévise de s'y rendre avec les divisions Friant, Michel et Laferrière. Le maréchal était arrivé le 24 décembre à Namur, lorsque la nouvelle du passage du Rhin par le prince de Schwarzenberg, obligea Napoléon à le rappeler; il reçut l'ordre de revenir à Reims, et ensuite de se rendre à marches forcées à Langres. Le duc de Trévise poussa une grande reconnaissance sur la route de Vesoul et une moindre sur celle de Gray. La première culbuta les postes ennemis à Monlandon, et ayant reconnu la division

Crenneville en bataille derrière, se replia sur Langres après un combat de peu d'importance. La seconde eut un engagement à moitié chemin de Champlitte, avec le parti du colonel Thurn. Le 14, le corps de Giulay vint prendre position à Fayl-Billot. Le 15 et le 16 se passèrent en reconnaissance et en escarmouches. Mais alors le duc de Trévise se voyant menacé d'être tourné, par les corps de Wrede et du prince de Wurtemberg; et se jugeant hors d'état de résister à l'attaque de plus de quatre-vingt mille hommes, prit le parti de se replier sur Chaumont. Il laissa dans la ville de Langres cent cinquante hommes, pour lui obtenir une capitulation. Le 17, le général Giulay, ayant appris la retraite du duc de Trévise, arriva devant Langres vers le soir, et rejetant toute capitulation, força la ville à se rendre à discrétion. Les habitans furent punis, de la perfidie qui avait été tentée contre eux, par une contribution exorbitante; un certain nombre d'entre eux et le préfet furent traînés en prison au-delà du Rhin.

Le général de Wrede, qui était le 5 janvier avec son corps entre Schelestatt et Colmar, reçut l'ordre d'en partir le 9 pour se rendre à Langres, et y joindre les autres troupes de la grande armée. Il chargea du blocus de Neufbrisach le général Minutillo, de la division Spleny; le général Pappenheim de celui de Schelestatt; et le général Zollern resta devant Huningue. Le général Beckers, dont la division se trouvait ainsi employée, eut

le commandement de ces trois blocus. Le 9, le général de Wrede se mit en mouvement, et son avant-garde, composée de la brigade Deroy et d'une de cavalerie, atteignit le même jour Sainte-Marie-aux-Mines. Le général Milhaud avait quitté cette position et s'était retiré à Raon-l'Étape. En même temps le prince de Wurtemberg, qui avait quitté le 7 sa position de Mulhausen, se dirigeait par St.-Amarin et Remiremont; son avant-garde, composée de quatre bataillons et dix-huit escadrons, dépassa St.-Amarin le même jour.

Le prince de la Moskowa, ayant appris le mouvement rétrograde du duc de Bellune, avait envoyé à Epinal la brigade Rousseau, de la division Meunier, et trois cents chevaux tirés des dépôts, sous les ordres du général Duvignau. Ce détachement arriva à Epinal le 9, et en chassa l'avant-garde de Platow, composée de deux régimens de cosaques sous les ordres du général Grekow. Le 10, l'avant-garde du prince de Wurtemberg parut devant Epinal. La brigade française, trop faible pour résister à tout un corps, se retira vers Charmes. A la hauteur de Thaon, le général Grekow ayant rejoint l'avant-garde wurtembergeoise, la brigade française fut vivement attaquée et forcée de se replier sur Charmes; de là elle regagna Nancy. Le même jour, le duc de Bellune, pour reconnaître la force de l'ennemi qui marchait sur les débouchés des Vosges, poussa des reconnaissances sur sa droite, vers St.-Diey, Rambervillers

et Epinal. La première commandée par le général Milhaud, et composée d'une brigade de la division Duhesme, et des dragons du général Lhéritier, trouva la brigade bavaroise de Deroy maîtresse de St.-Diey et en bataille en avant. Nos dragons la chargèrent, la culbutèrent au travers de la ville, et la poussèrent jusqu'à Ste.-Marguerite, où se trouvait le reste de la division bavaroise Delamotte. L'infanterie française ayant suivi le mouvement, le village de Ste.-Marguerite fut d'abord enlevé, et le combat s'alluma avec beaucoup de vivacité. Mais la supériorité des forces obligea le général Milhaud à se replier sur St.-Diey, et ensuite à évacuer la ville et se retirer à Raon-l'Étape. Nous perdîmes une centaine d'hommes dans cette affaire : les Bavarois en perdirent à-peu-près trois cents, parmi lesquels le général Deroy fut blessé. La seconde reconnaissance, composée de la division Briche, trouva Rembervillers occupé par trois régimens de cosaques, sous les ordres du prince Szerbatow. Le général Montélégier, avec le 6e de dragons, attaqua la ville de front, tandis que le colonel Hofmayer, avec le 2e, la tournait. L'ennemi fut chassé de la ville, enfoncé une seconde fois un peu en arrière, et dispersé avec perte d'une soixantaine d'hommes. Le général Briche resta à Rembervillers. La troisième reconnaissance composée de la brigade Cassague et de trois cents chevaux de la division Piré, avait été poussée sur Epinal. Elle

y rencontra le corps entier de Wurtemberg. Engagée contre un ennemi aussi supérieur, elle eut quelque peine à regagner Rembervillers. Le duc de Bellune se voyant déjà débordé à Epinal, et ayant appris du prince de la Moskowa que les Prussiens avaient passé la Sarre, se décida, le 11, à continuer son mouvement de retraite. Le 12, il réunit son corps à St.-Nicolas, et le 13, il fit sa jonction à Nancy avec le prince de la Moskowa.

Le 11, le général bavarois Delamotte fit occuper Bruyères par une brigade, et poussa sur Raon-l'Étape une petite avant-garde. Ce jour-là le prince de Wurtemberg fit arrêter le préfet des Vosges à Épinal, et le fit traîner en Russie, parce qu'il avait voulu exécuter l'ordre qu'il avait reçu, d'organiser la levée en masse. Le 13, le général de Wrède réunit son corps à Saint-Diey; une brigade de la division Delamotte occupa Raon-l'Étape. Le 14, le prince de la Moskwa et le duc de Bellune évacuèrent Nancy, et se retirèrent à Toul; le premier n'avait avec lui que la division Meunier; celle du général Decouz, qui se trouvait à Thionville, se réunit au corps du duc de Raguse. De Toul, le prince de la Moskwa se retira à Bar-sur-Ornain, où il arriva le 16. Le duc de Bellune, resté seul à Toul, se vit forcé de continuer sa retraite, ayant laissé trois cents hommes dans la place pour la défendre, à l'aide de la garde-nationale; il vint prendre position le 16 à Void, Com-

mercy et Vaucouleurs, d'où il se mit en communication avec le duc de Raguse.

Le 14, le prince de Wurtemberg quitta Épinal, et se rendit le 16 à Bourbonne-les-bains, d'où le 17, il vint prendre position à Montigny, à la droite du corps de Giulay. Le 16, le général de Wrède quitta également sa position de Saint-Diey, et vint, le 17, à Charmes. Le 19, il prit position sur la Meuse, entre Neufchâteau et Châtenoy. Ce mouvement obligea le duc de Bellune à se replier derrière l'Ornain, à Ligny.

Les corps de Giulay, Wrède, et prince de Wurtemberg approchant de Langres et de la Meuse, le prince de Schwarzenberg transféra, le 11, son quartier-général à Vesoul, et fit avancer la réserve russo-prussienne. Le blocus de Béfort, dont était chargé le général Czoglokow, fut remis à la brigade autrichienne du général Schaefer, qui arriva le 23. La 3e division de cuirassiers russes (Duka), reçut l'ordre de joindre, à marches forcées, le corps de Giulay. Le 13, la colonne des gardes russo-prussiennes, qui était encore à Lorrach, passa le Rhin, et vint s'établir entre Altkirch et Bâle. Le 14, le général Barklay de Tolly mit son corps en mouvement, et le 17, il occupait la position suivante : les grenadiers à Port-sur-Saône, les gardes autour de Calmoutiers, les 1re et 2e divisions de cuirassiers et gardes-légers autour de Noroy. La 3e division de cuirassiers arriva le

17 à Fayl-Billot, et joignit le corps de Giulay.

Pendant ce temps, l'armée de Silésie avait également continué son mouvement vers la Meuse. Dans la journée du 9, le maréchal Blücher, jugeant que le projet du duc de Raguse était de défendre la Sarre, pour compléter l'approvisionnement de Sarrelouis, fit serrer ses troupes le long de la rivière, afin d'être en mesure de forcer le passage le lendemain. Le corps d'York borda la Sarre, de Sarbrück à Merzig et celui de Sacken, de Sarbrück à Saralbe. Cette ligne étant trop longue, et le maréchal Blücher accordant au duc de Raguse une force de quinze à dix-huit mille hommes, s'attendait à éprouver de grandes difficultés et crut un moment ne pouvoir déboucher, que lorsque le corps d'Alsufieff l'ayant joint, il pourrait diriger un de ceux qu'il avait avec lui sur Trèves. Mais dans la même journée, le duc de Raguse quitta les bords de la Sarre et se retira vers Metz, laissant une petite arrière-garde à Sarrebrück, jusqu'à la nuit. Les troupes légères de l'ennemi passèrent la rivière peu d'heures après, et le général Sacken ayant fait passer à gué, près de Sarguemines, les huit régimens de cosaques du général Karpow, les poussa vers Forbach et Pettelange; le pont de la Sarre fut rétabli dans l'après-midi. Le 10 au matin, le général York fit jeter un pont sur cette rivière, près de Beching et un second a Sarbrück. Pendant que le premier se construisait, la cavalerie de l'avant-garde (douze escadrons) passa à gué

un peu au-dessus, et marcha par Bouzonville sur Boulay; un régiment de cavalerie fut destiné à compléter l'investissement de Sarrelouis. Le pont de Sarbrück ayant été achevé à onze heures du matin, le colonel Stutterheim, avec un bataillon et quatre escadrons de l'avant-garde, le passa sur-le-champ, se dirigeant sur St.-Avold; le général Jurgass le suivit avec les vingt-quatre escadrons de cavalerie de réserve. Le duc de Raguse avait pris position derrière la Nied, ayant une petite arrière-garde à St.-Avold.

Le 11, la cavalerie de l'avant-garde d'York qui était arrivée à Boulay, fut obligée par le voisinage des troupes françaises de se replier vers Bouzonville. Le détachement du corps du duc de Raguse qui était à St.-Avold, fut attaqué par le colonel Stutterheim et forcé, après un combat assez vif, à se replier derrière la Nied. Le duc de Raguse prit position devant Metz. Le prince Guillaume de Prusse passa la Sarre au pont de Becking, avec l'infanterie de son avant-garde et vint à moitié chemin de St.-Avold. La division Horn passa au même pont et arriva à Bouzonville. La cavalerie de réserve du général Jurgass vint à St.-Avold. Le restant du corps de York passa à Sarrebruck et vint dans les environs de Forbach. La division Landskoy vint à St.-Avold; le restant du corps de Sacken à Sarreguemines.

Le 12, l'avant-garde du prince Guillaume de Prusse continua son mouvement; la cavalerie passa

la Nied, et s'avança sur les routes de Boulay et de St-Avold jusqu'à deux lieues de Metz; l'infanterie resta en arrière de Courcelles. La cavalerie de réserve prussienne et la division de Landskoy vinrent à Courcelles. La division Horn arriva devant Thionville. Le restant du corps d'York vint à Saint-Avold et Longeville. Le corps de Sacken en avant de Pettelange, vers Faulquemont. Le prince Biron, avec son corps de partisans, fut dirigé de Saint-Avold vers Dieuze, pour chercher le corps de Wittgenstein. Il y eut devant Metz un engagement d'avant-garde, où les Prussiens furent repoussés.

Le passage de la Sarre étant effectué, et le maréchal Blucher devant juger, ou que le duc de Raguse était trop faible pour l'arrêter, ou qu'il avait seulement le dessein de le retarder, en le forçant à manœuvrer, il se décida à changer de direction. Le corps d'York fut destiné seul à masquer le corps français et observer les places; celui de Sacken devait prendre la route de Nancy, pour se rapprocher du général Wittgenstein, et entrer au plutôt en ligne avec le restant de l'armée coalisée. De cette manière, la marche du corps de Kleist et du restant de celui de Langeron, qui devaient arriver successivement, allait se trouver couverte.

Le 13, le prince Guillaume compléta l'investissement de Metz, à la rive droite de la Moselle, par son avant-garde et la cavalerie de réserve. Vingt escadrons et trois bataillons et demi for-

mèrent un cordon à deux lieues de la place; douze escadrons et six bataillons restèrent à Courcelles. La cavalerie du général Wassilczikow, du corps de Sacken, arriva devant Pont-à-Mousson, qui était encore occupé par la division Ricard, du 6e corps. Le 14, la division Pirch, du corps d'Yorck, fut dirigée sur Thionville; le général Wassilczikow occupa Pont-à-Mousson, que venaient de quitter nos troupes. Le partisan prince Biron entra à Nancy. Le 15, la division Pirch arriva devant Thionville, mais elle ne put pas passer la Moselle; la division Horn marcha sur Sierk. Le duc de Raguse prit position ce jour-là sur les hauteurs de Gravelotte, avec les divisions Lagrange et Decouz et la cavalerie; la division Ricard était à Thiaucourt, où elle s'était retirée en quittant Pont-à-Mousson. Le maréchal ayant complété le mieux possible l'approvisionnement de la ville de Metz, y laissa le général Durutte, avec les cadres de la brigade qu'il avait ramenée du Rhin.

Le 16, le corps d'Yorck, ne fit aucun mouvement, excepté la cavalerie de réserve qui, n'ayant pu passer la Moselle à Jouy, se porta sur Pont-à-Mousson. Le corps de Saken s'étendit entre Morchnage et Château-Salins. Le corps du général Alsufieff et la division de cavalerie de Barasdin, avec deux régimens de Cosaques, qui avaient suivi à petites journées l'armée de Silésie, arrivèrent à Sarbrück. Le 17, le corps du duc de Raguse se replia derrière la Meuse à Verdun, laissant à

Manheule; en arrière-garde, la brigade de cavalerie du général Picquet et quelque infanterie. Le 16 une partie de la cavalerie de Sacken, débouchée de Pont-à-Mousson, avait occupé St.-Mihiel; le duc de Raguse y fit marcher la division Decouz qui en chassa l'ennemi. L'avant-garde du prince Guillaume de Prusse, se dirigea sur Pont-à-Mousson, pour y passer la Moselle et prendre le blocus de Metz à la rive gauche; elle fut relevée à la rive droite par la division du prince de Meklenburg. La cavalerie de réserve dépassa Pont-à-Mousson et s'étendit jusqu'à Thiaucourt. La division Horn et Pirch étaient toujours à Sierk et devant Thionville. Le corps d'Alsufieff et la division de Baradin s'étendirent entre Forbach et St.-Avold. Le corps de Sacken, de Château-Salins à Nancy, où le maréchal Blücher prit son quartier-général. Le général prussien voulut en cette rencontre haranguer les magistrats et faire de la politique à sa manière. Il leur expliqua les intentions magnanimes de la coalition, en leur promettant l'abolition des droits-réunis, sans leur indiquer d'autre but. On ne sait pas ce que l'on doit le plus admirer, ou le héros de circonstance qui joue le rôle de souverain, ou l'homme aux yeux duquel l'argent tient lieu d'honneur national. Au reste en attendant la suppression des droits-réunis, il frappa pour l'équipement des prisonniers espagnols, abandonnés au nombre de cinq cents dans cette ville, une réquisition, qui fut fournie avec moins de

difficulté que l'emprunt de 15,000 francs demandé par le duc de Bellune, pour les besoins urgens de l'armée.

Ainsi, le 17 janvier, la plus grande partie des armées coalisées qui avaient pénétré par les frontières orientales de la France, se trouvait déjà réunie et en ligne. En effet le corps d'York était devant Metz; celui de Sacken à Nancy; celui de Wrede à Charmes; ceux de Wurtemberg et de Giulay dans les environs de Langres; celui de Colloredo près de Dijon; les réserves russo-prussiennes à Dôle; et le corps de Wittgenstein débouchait de Phalzbourg, pour venir prendre son rang de bataille à la droite de Wrede. L'empereur Napoléon cependant, qui attendait encore les troupes qu'il avait rappelées de l'armée d'Espagne et les gardes nationales de différens départemens, était encore contraint à laisser le torrent s'avancer. N'ayant pu s'opposer à l'invasion dès son principe, ni profiter de la première faute stratégique des coalisés, il allait être forcé d'établir sa ligne d'opération encore plus près du centre de l'empire. Les corps des ducs de Raguse et de Bellune étaient derrière la Meuse, depuis Verdun jusqu'à Commercy; celui du prince de la Moskowa était à Bar-sur-Ornain; celui du duc de Trévise à Chaumont. L'instant s'approchait donc où toutes les colonnes des coalisés allaient passer la Marne et s'avancer sur la capitale par la rive gauche de cette rivière et les deux bords de la Seine. Pour préve-

nir cette jonction il ne restait que peu de jours, et au lieu d'attendre plus long-temps, que les corps qui devaient renforcer l'armée active fussent arrivés ou complétés, il fallait se hâter d'aller au devant de l'ennemi avec les forces alors disponibles. Le point central, qui devait servir de base aux opérations que Napoléon pouvait entreprendre, était marqué par la direction des colonnes ennemies; c'était Châlons-sur-Marne. Le duc de Tarente reçut l'ordre de s'y rendre avec son corps, et se mit en mouvement le 14, des environs de Mastricht, où il avait été refoulé par le corps de Winzingerode. Le général Maison qui avait remplacé le général Decaen, reçut l'ordre de se concentrer sous Anvers; autant pour couvrir cette place importante, que pour empêcher l'ennemi d'agir au delà de l'Oise. De Paris, Napoléon dirigea également sur Châlons, le général Lefebvre-Desnouettes avec une division de cavalerie de la garde, les lanciers polonnais et la division Rottemburg avec quatre batteries. Une division de réserve sous les ordres du général Dufour, fut envoyé au duc de Trévise; une autre division devait s'organiser à Troyes. Le grand parc de l'armée, qui de Metz s'était replié sur Châlons, fit refluer à Paris cent bouches à feu; près de cent cinquante autres devaient arriver de Brest et de Bordeaux dans la capitale. Le complétement des divisions de réserve de Bordeaux, Toulouse, Nîmes et Montpellier fut poussé avec la plus grande activité, et les bataillons de garde

nationale, mis en activité par le décret du 6, devaient être levés en hâte et dirigés sur Troyes, Provins, Montargis, Meaux et Soissons, où ils devaient être armés et équipés. Une division de cavalerie se formait à Melun, sous les ordres du général Pajol ; et le général Bordesoulle reçut l'ordre de réunir le noyau et préparer la formation de deux autres à Meaux. Le dépôt des remontes qui avait rétrogradé à Versailles, où il se trouvait sous les ordres du général Roussel, devait dans trente jours avoir remonté dix mille anciens cavaliers, qui y étaient déjà réunis. Après avoir pris ces dispositions, Napoléon fixa son arrivée à Châlons pour le 25, jour où il était présumable que le prince de la Moskowa et les ducs de Reggio et de Bellune seraient acculés à la Marne, et le duc de Tarente à portée de se joindre à l'armée.

CHAPITRE III.

Combat de Chaumont, le 18 janvier. — Combat de Bar-sur-Aube, le 24 janvier. — Mouvemens des Prussiens. — Combat de St.-Aubin, le 22 janvier. — Positions des Coalisés le 24. — Préparatifs de Napoléon et organisation des armées le 25. — Situation politique de la France. — Mouvemens des armées. — Combat de St.-Dizier, le 27 janvier. — Combat de Brienne le 29. — Position des armées le 31.

Dès que le prince de Schwarzenberg vit les deux corps de Giulay et de Wurtemberg réunis près de Langres, il se décida à continuer le mouvement de son aile gauche en avant. Son intention était de hâter la réunion de son armée avec celle de Silésie, en se rendant maître de Bar-sur-Aube; ce qui devait empêcher le corps français de tenir la Marne, au-dessus de Saint-Dizier. Le 18 janvier, il porta son quartier-général à Langres, et ordonna au prince de Wurtemberg d'attaquer Chaumont. Ce dernier se mit de suite en mouvement. A la Ville-aux-Bois, il rencontra les premiers postes d[illegible]c de Trévise, qui furent aisément ramenés au[illegible] de la Marne. Mais arrivé en face de Choignes, le prince de Wurtemberg se trouva en présence du corps du duc de Trévise, ce qui l'arrêta tout court, et l'obligea à attendre le corps de

Giulay. (*) Ce dernier, cependant, s'était mis en mouvement de Langres le même jour. La division de cuirassiers de Duca, qui faisait l'avant-garde, rencontra, à la hauteur de Veseignes, les avant-postes français. Elle les poussa jusqu'à Marnay, où elle fut également arrêtée par l'arrière-garde française. Le même jour, les réserves russo-prussiennes s'étendirent de Port-sur-Saône à Faylbillot. La division Bianchi était restée à Langres. Le corps de Colloredo était en avant de Gray.

Le 19, le duc de Trévise, menacé par deux corps d'armées, quitta Chaumont, et se replia à Bar-sur-Aube, où il prit position, laissant en arrière-garde, à Colombey-les-deux-Églises, la brigade de chasseurs de la garde du général Letort, de quatre cents chevaux. Dans cette position, il fut rejoint par la division Michel, de la vieille garde. Le prince de Wurtemberg entra le même jour à Chaumont; il envoya de là des partis vers Bar-sur-Aube et Joinville. Le général Giulay ne s'avança que jusqu'à Foulaines. Le corps de Wrede était arrivé à Neufchâteau, ce qui força le duc de Bellune à se replier sur Ligny. Le corps de Colloredo était à Dijon. Le prince de Schwarzenberg se décida à laisser son armée pendant quelques jours dans cette position, pour donner le tem à l'armée de Silésie et au corps de Wittg...

(*) Dans le premier moment, deux bataillons ennemis s'étaient emparés du village de Choignes et du pont de la Marne; le maréchal les fit charger par un bataillon de la garde, qui les culbuta avec une assez grande perte.

de s'approcher. Il n'y eut donc, jusqu'au 23, d'autre mouvement que celui des réserves russo-prussiennes, qui vinrent prendre des cantonnemens en arrière de Langres. On voit bien des tâtonnemens dans ces premiers mouvemens de Schwarzenberg. D'abord il ordonne l'attaque de Chaumont, et cette attaque se réduit à une démonstration qui décide cependant la retraite du duc de Trévise. Ce mouvement semblait indiquer qu'il voulait s'avancer à Bar-sur-Aube, et porter le corps de Wrede à Joinville, afin de forcer le duc de Bellune à quitter Ligny et à se retirer sur Vitry. Point du tout; il s'arrête et on ne sait pourquoi, puisqu'il n'était pas plus en danger entre Bar-sur-Aube et Joinville, qu'entre Chaumont et Neufchâteau.

Cependant le général Wittgenstein, après avoir assez inutilement fait canonner Phalzbourg, le 17 janvier, mit son corps d'armée en mouvement. Ayant laissé le général Szaszafskoy avec deux régimens de sa division devant Landau, et la division Mesenzow avec deux régimens de cosaques devant Kehl, il réunit le 18, le corps du prince Eugène de Wurtemberg et la division Helfreich entre Saverne et Haguenau. Ce jour-là le général Pahlen, avec la cavalerie, s'avança à Sarrebourg; le 19 à Blamont, le 20 à Lunéville, le 22 à Vezelise; le 24 il passa la Meuse à Maxey, près Vaucouleurs. Le corps de Wittgenstein suivit à une journée de distance.

Le même jour, 24 janvier, le prince de Schwarzemberg ordonna aux deux corps de Giulay et de

Wurtemberg d'attaquer Bar-sur-Aube. Le premier se mit en mouvement par la route de Clairvaux; le second par la grande route qui passe à Colombey. Le duc de Trévise était toujours en position à Bar-sur-Aube: la brigade Letort occupait, comme nous l'avons vu, le village de Colombey-les-dexu-Églises; le général Friant avec sa brigade de grenadiers et la division Laferrière étaient devant Bar, en arrière du ruisseau de Voigny; la division Michel occupait les hauteurs entre Fontaine et Baroville, à la gauche de l'Aube. A midi, la brigade qui était à Colombey fut attaquée par l'avant-garde du corps de Wurtemberg. L'ennemi se présenta en force de front, en même temps qu'il détachait des troupes le long du bois de Beauregard pour tourner Colombey. Cette double attaque et la supériorité du nombre força nos troupes à se replier sur Lignol. La brigade Letort se mit en bataille devant le village. Le prince de Wurtemberg de son côté fit déployer son avant-garde après avoir dépassé Colombey, et la porta en avant, soutenue par le restant du corps, formé en colonnes d'attaque. Le combat s'engagea assez vivement et se soutint pendant quelque temps; mais la brigade française, hors d'état de se soutenir contre douze à treize mille hommes, fut obligée de plier et se retira sur le corps d'armée. Le prince de Wurtemberg dépassant Lignol, déploya son corps, la droite vers Voigny et la gauche à l'Aube. Dans cette position, il engagea une vive canonnade, qui dura

jusqu'au soir; mais il ne risqua pas une attaque. De son côté, le général Giulay ayant fait replier par son avant-garde, nos postes avancés entre Bayel et Baroville, se disposait à attaquer la position en avant de Fontaine. Il porta en première ligne la division Hohenlohe, la faisant soutenir par la division Mariassy. Les cinq bataillons de la brigade Trenk devaient ouvrir l'attaque; mais le général Michel la fit prévenir. La brigade Trenk vivement attaquée par la brigade Christiani, fut culbutée des hauteurs et entraîna le reste de la division dans son désordre. La déroute aurait été complète, si le général Giulay n'eût promptement fait avancer, de la seconde ligne, les six bataillons de la brigade Czollich, qui arrêtèrent nos troupes. Le combat ne se soutint également de ce côté, que par une canonnade qui dura jusqu'au soir. Notre perte s'éleva à quatre ou cinq cents hommes tués ou blessés; celle de l'ennemi monta à deux mille hommes. Les vélites de Florence et de Turin, bien loin de déserter, comme le disent les rapports de l'ennemi, se battirent avec la plus grande valeur. Dans la nuit, le duc de Trévise évacua sa position, se repliant à Vandoeuvres. Le 25, le général Giulay entra à Bar-sur-Aube. Nous verrons plus bas que la résistance du duc de Trévise à Bar-sur-Aube, fit encore gagner quelques jours de ce côté. Mais il ne pouvait plus rester dans cette position, le corps de Giulay étant déjà sur son flanc, tandis que celui de Colloredo, ar-

rivé à Dijon, menaçait de le tourner par Châtillon.

Nous avons laissé l'armée de Silésie sur la Moselle le 17 janvier. Le duc de Raguse se repliait derrière la Meuse, qu'il passa le 18 à Verdun. Il resta deux jours derrière cette rivière, en ligne avec le duc de Bellune, qui était encore dans ses positions entre Vaucouleurs et Commercy. Mais le 20, le duc de Bellune se voyant menacé sur sa droite, par le corps de Wrede, qui était déjà à Neufchâteau, craignit d'être prévenu à Ligny, et s'y replia avec son corps. On oublia de détruire le pont de Vaucouleurs. Le duc de Raguse qui se trouvait alors en l'air, se vit forcé de reculer sa droite. La division Decouz ayant fait sauter le pont de Saint-Mihiel, vint prendre position, le 21, à Naives devant Bar; la division Lagrange derrière l'Aire à Érize; la division Ricard et la cavalerie restèrent à Verdun.

Le 18, l'avant-garde du corps d'York occupa Pont-à-Mousson, et l'investissement de Metz, à la rive gauche de la Moselle, fut marqué par un bataillon et quatre escadrons. Le restant du corps d'York ne fit aucun mouvement. Le corps de Sacken se réunit autour de Nancy, et celui d'Alsufieff s'avança à Château-Salins. Le général Roeder, avec seize escadrons du corps de Kleist, qui avait passé le Rhin à Coblentz, le 13, arriva à Trèves, d'où il continua sa route pour rejoindre l'armée de Silésie. Nous ne pouvons passer sous silence un fait de cette époque, peut-être unique dans l'histoire, et qui se présente comme

un monument remarquable de présomption et d'ignorance de l'attaque des places. Un ordre d'York, daté du 7 janvier, prescrit de tenter l'attaque de vive force des places de Metz, Thionville, Luxembourg et Sarrelouis, afin de s'emparer de toutes, ou au moins de quelques-unes d'entre elles. D'après un autre ordre du 18, l'attaque de Metz devait avoir lieu dans la nuit du 20 au 21, par un corps composé de trente volontaires de chacun des dix-huit bataillons qui étaient devant la place. Ces cinq cent quarante hommes, devaient attaquer toutes les six portes à-la-fois, les couper à coups de hache et abattre les pont-levis. Si cette belle équipée ne réussissait pas, dans la nuit du 21 au 22, quarante-huit pièces de douze et de six devaient canoner la place, pour la forcer à se rendre. Ils ne considéraient la partie de Metz, qui est à la rive gauche de la Moselle, que comme un ouvrage de campagne, une tête de pont. Nous nous dispenserons de toute observation sur un texte qui les rend inutiles.

Le 19, Luxembourg fut investi par la division Horn, et Sarrelouis bombardé par huit obusiers. La cavalerie de réserve du corps d'York, s'avança jusqu'à Manheule, où elle eut un petit engagement avec l'arrière-garde du duc de Raguse. La brigade Piquet pressée par la supériorité du nombre, fut acculée à Manheule; mais le feu nourri de l'infanterie ayant obligé les Prussiens à tourner le dos avec perte, ils furent chargés avec avantage par le dixième de hussards, et repliés vers Thiaucourt.

Le maréchal Blücher, voulant laisser le corps d'York encore quelques jours devant les places fortes, *pour essayer d'en prendre quelques-unes*, se décida à se mettre en mouvement avec le corps de Sacken et d'Alsufieff, et à se diriger vers l'armée de Schwarzenberg. La division de cavalerie de Barasdin, destinée à rester devant Metz, prit le 20 la première ligne de l'investissement. Le même jour, la division Sass, du corps de Saken, marcha sur Toul, où il était resté une garnison de quatre cents hommes; cette garnison se rendit sans défense. Le corps d'Alsufieff s'avança à Nancy.

Le 22, la cavalerie de Wassilczikow et le corps de Szerbatow, marchèrent sur Ligny. Le duc de Bellune était au moment de continuer son mouvement de retraite vers St.-Dizier, lorsqu'il reçut l'ordre de tenir sur l'Ornain. Le général Milhaud fut en conséquence porté en avant avec sa cavalerie; Il rencontra à St.-Aubin celle de Wassiliczikow, avec laquelle le combat s'engagea assez vivement; mais le général Milhaud n'ayant point d'infanterie pour l'appuyer, tandis que la cavalerie ennemie était soutenue par le corps de Szerbatow, fut obligé de se replier sur Ligny; le général Wassilczikow resta à St.-Aubin. Le restant du corps de Saken était à Void et Vaucouleurs; le corps d'Alsufieff à Toul; le corps d'York ne fit aucun mouvement, si ce n'est que la division Horn, relevée devant Luxembourg, par une partie de la cavalerie du général Roeder, se rapprocha

de Thionville. La prise d'assaut de Luxembourg avait paru trop difficile. Le 23, le corps du prince Szerbatow attaqua la ville de Ligny, où se trouvait encore une brigade française d'arrière-garde. Le duc de Bellune s'était replié le même jour à St.-Dizier, où le prince de la Moskowa s'était également retiré de Bar-sur-Ornain; après un combat assez vif, notre arrière-garde fut chassée de Ligny et obligée de se rapprocher de St.-Dizier; l'ennemi perdit plus de trois cents hommes à cette attaque. Le corps de Sacken occupa ce jour-là Ligny et Gondrecourt, et celui d'Alsufieff, Vaucouleurs. Le général York ne croyant pas plus pouvoir prendre Thionville que les autres places, fit les premières dispositions pour réunir son corps. Le 24, celui de Sacken occupa Joinville, par une division; les deux de Szerbatoff et la cavalerie étaient à Bar-sur-Ornain; le corps d'Alsufieff était à Gondrecourt; le même jour le duc de Raguse, qui avait quitté Verdun le 22, réunit son corps à St.-Dizier, excepté la division Ricard et la brigade Piquet, qui furent prendre poste aux Islettes, laissant une arrière-garde à Clermont, afin de couvrir la route de Châlons. Le 25, le corps de Wassilczikow marcha sur St.-Dizier. Les trois maréchaux quittèrent cette position et se retirèrent savoir : le prince de la Moskowa à Vitry-le-Brûlé; le duc de Raguse avec la division Decouz et la cavalerie Daumère à Vitry-le-Français, la division Lagrange à Vitry-le-Brûlé, la bri-

gade Piquet à Outrepont; le duc de Bellune à Perthé, ayant devant lui la division Duhesme, dont une brigade occupait St.-Dizier. Le même jour le prince Szerbatow attaqua St.-Dizier et força la brigade qui y était de se retirer à Vitry; le restant du corps de Sacken, et celui d'Alsufieff se réunirent autour de Joinville. On peut considérer, dès ce jour, la jonction de l'armée de Silésie et de celle de Schwarzenberg, comme faite. La position générale des armées coalisées était la suivante.

Le corps de Colloredo était à Baigneux, entre Dijon et Châtillon-sur-Seine. Ce corps ayant laissé la division Wimpfen devant Auxonne, fut renforcé par la division légère de Lichtenstein, la division Bianchi, la division de grenadiers de Trautemberg et celle de cuirassiers de Klebelsberg; sa force s'éleva donc à trente-sept bataillons et cinquante-quatre escadrons ou trente-trois mille hommes d'infanterie et dix mille chevaux. Le corps de Giulay était à Bar-sur-Aube; celui de Wurtemberg à Colombey; celui de Wrede en avant de Neufchâteau; celui de Wittgenstein à Vaucouleurs, ayant sa cavalerie à Donjeux entre Vignory et Joinville. Les réserves russo-prussiennes étaient à Langres, et le corps de Platow dans les environs de Bar-sur-Aube; le corps de Sacken et celui d'Alsufieff étaient dans les environs de Joinville; le général Lanskoy avait été laissé à St.-Dizier; le corps d'York se réunissait à Pont-à-Mousson, ayant laissé le blocus de Metz au

général Barasdin, ceux de Thionville et Luxembourg au général Roeder, et quelques escadrons devant Sarrelouis; en arrière de la ligne étaient: la division Wimpfen devant Auxonne, le corps du prince Lichtenstein devant Besançon et le restant de la réserve autrichienne à Dijon; le corps de Kleist, ayant quitté, le 14 janvier, le siége des citadelles d'Erfurt, qui fut remis au général Tauenzien, était arrivé le 18 devant Coblentz, où il commença à passer le Rhin. Le pont n'ayant pas encore pu être rétabli, la longueur du passage décida le général Kleist à se mettre en marche le 25 pour joindre Blücher, avec les troupes qui étaient déjà passées; savoir: la division Ziethen, cinq bataillons et demi et huit escadrons; la division Pirchs, six bataillons; la division du prince Auguste de Prusse, six bataillons et quatre escadrons. En tout quatorze mille hommes et dix-huit cents chevaux.

Cependant l'empereur Napoléon réduit, par la prorogation du corps législatif, à organiser par des actes du pouvoir exécutif, les moyens de défense qu'il avait voulu revêtir de l'autorité de la loi, avait cherché à regagner le temps qui avait été perdu. L'invasion qui était venue le surprendre, pendant le temps qu'il croyait ne devoir renforcer ses armées que pour donner du crédit à ses négociations, lui faisait un devoir de se hâter. En lui reprochant de ne pas être resté désarmé devant un ennemi ambitieux, on avait dé-

voilé l'étendue du danger qui le menaçait et la France avec lui. Rien ne pouvait obliger les coalisés à franchir les limites de l'Empire, que le refus des conditions qu'ils avaient proposées ou..... le désir de dévaster la France et de la déchirer. Il était donc aisé de voir que la coalition ne voulait pas la paix en dehors du Rhin, et que les négociations proposées, et reculées par l'ennemi, n'étaient qu'un piége tendu à la confiance des Français. Napoléon le conçut-il? les Français l'ont-ils vu alors? La suite des événemens le développera. La première mesure qu'avait prise Napoléon avait été celle d'envoyer dans les divisions militaires des commissaires extraordinaires pour surveiller la levée de conscription, la formation des cohortes de garde nationale, et l'approvisionnement des places et pour organiser la levée en masse. Un décret du 4 janvier avait donné des commandans à cette levée en masse dans plusieurs départemens; ce furent dans le Bas-Rhin, le général Chouart; dans le Haut-Rhin, le général Berkeim; dans les Vosges, le général Beurmann; dans le Mont-Blanc, le général Dessaix; dans l'Isère, le général Marchand; dans la Côte-d'Or, le général Devaux; dans le Jura, le général Préval; dans le Doubs, le colonel Moncey; dans la Haute-Saône, le général Lemaire. Mais cette mesure tardive ne put avoir aucun effet; car, ainsi que nous l'avons vu, à l'époque où les généraux purent être rendus à leur poste, il n'y avait plus que les départemens de

l'Isère et du Mont-Blanc qui ne fussent pas envahis. La conscription se levait avec toute l'activité possible, et les conscrits qui arrivaient dans les différens dépôts, étaient habillés, armés et successivement envoyés à leurs corps, fort peu exercés à la vérité. Mais les Français, qui n'ont pas été destinés par la nature à être des machines à fusil, savent se battre sans avoir pirouetté six mois entre les mains d'un instituteur : ils n'ont pas attendu 1814 pour le prouver. Deux divisions d'infanterie et une de cavalerie avaient été retirées de l'armée d'Espagne, et marchaient à grandes journées sur Paris. Une division d'infanterie et une de cavalerie avaient quitté l'armée de Catalogne et arrivaient à Lyon. La jeune garde dut être augmentée de six régimens de voltigeurs et six de tirailleurs. La garde nationale des départemens à l'ouest de Paris fut en partie mobilisée et mise en marche. La ville même de Paris fut mise en état de défense, et sa garde nationale organisée. Le centre d'action de l'armée avait été fixé à Châlons. Le 25 janvier, elle occupait la position suivante : les 2e et 6e corps d'infanterie et les 1er et 5e de cavalerie étaient à Vitry et dans les environs. La réserve de la garde avait deux divisions d'infanterie à Vitry, une d'infanterie et une de cavalerie à Châlons, d'où elles se portèrent le lendemain à Vitry, sous les ordres du duc de Reggio. Le 11e corps avec les 2e et 3e de cavalerie étaient encore dans les environs de Mézières; le duc de Ta-

rente reçut l'ordre de faire relever aux Islettes la division Ricard, qui devait également venir à Vitry, ainsi que la division Dufour. Le duc de Trévise était à Vandœuvres avec la vieille garde. A l'extrême droite, le général Allix avait réuni à Auxerre une faible brigade des dépôts de la 18e division militaire.

Telle était alors la force de l'armée française:

		BATAILLONS.	ESCADRONS.	INFANTERIE.	CAVALERIE.
LE DUC DE TRÉVISE.					
Garde impériale.....	Général Friant......	8	.	4,600	.
	— Michel.....	8	.	3,878	.
	— Laferrière....	.	12	.	2,228
Réserve de Paris....	— Dufour.....	14	.	7,991	.
LE DUC DE BELLUNE.		30	12	16,469	2,228
2e Corps. Le duc de Bellune...	Duhesme..........	8	.	2,723	.
	Gerard..........	7	.	3,347	.
	....	6	.	2,662	.
5e de cavalerie. Le général Milhaud.	Piré..........	.	12	.	1,050
	Briche..........	.	18	.	1,590
	L'Héritier..........	.	14	.	1,164
LE DUC DE RAGUSE.		21	44	8,783	3,804
6e Corps. Le duc de Raguse...	Ricard..........	14	.	2,917	.
	Lagrange..........	15	.	4,868	.
1er de Cavalerie..... Général Doumère...	Piquet..........	.	7	.	913
	Doumère..........	.	16	.	1,900
LE DUC DE TARENTE.		29	23	7,785	2,815
11e Corps. Le duc de Tarente...	Molitor..........	10	.	1,515	.
	Brayer..........	6	.	1,225	.
5e Corps. Général Sébastiani...	Albert..........	6	.	1,246	.
2e de Cavalerie Général Excelmans.	Domanget..........	.	10	.	1,367
	Thiéry..........	.	8	.	775
3e Corps. Le duc de Padoue.	Ameilh..........	.	6	.	1,043
	Jacquinot..........	.	7	.	812
RÉSERVE DE LA GARDE. — LE PRINCE DE LA MOSKOWA.		22	31	3,986	3,997
Prince de la Moskowa.	Meunier..........	8	.	4,106	.
	Decouz..........	8	.	2,700	.
Le duc de Reggio....	Rothembourg..........	11	.	4,605	.
	Lefebvre-Desnouettes	.	17	.	2,285
		27	17	11,411	2,285
	Total général......	129	127	48,383	15,129

Le moment approchait où les armées coalisées allaient pour la première fois combattre Napoléon sur le sol de la France. Jusque-là, ils n'avaient eu devant eux que de faibles corps, disséminés d'abord sur une ligne étendue, et quelque soit l'emphase avec laquelle les écrivains ennemis ont grossi ces événemens, les souverains et les ministres de la coalition ne pouvaient se faire illusion sur les causes de leurs faciles succès. Ainsi qu'en 1792, ils se voyaient trompés dans l'attente qui avait dicté leurs proclamations.

Dès le mois de novembre précédent, les notes secrètes qu'ils recevaient de toutes parts, leur avaient fait espérer que la grande majorité de la France les recevrait à bras ouverts; mais ils ne tardèrent pas à être détrompés. L'accueil que reçurent les armées coalisées dans les départemens envahis, démontra aux souverains que la masse des Français était bien loin de se soumettre lâchement à l'étranger. Au mécontentement de l'honneur national outragé, qu'on lisait ouvertement sur la figure de tout ce qui n'avait pas perdu tout sentiment patriotique, se joignait l'irritation causée par la dureté sauvage, par les dévastations et les exactions d'une milice familiarisée avec le pillage. Tout semblait présager une explosion qu'un seul revers pouvait faire éclater. Ces réflexions influèrent avec force sur les conseils des coalisés et réfroidirent singulièrement l'enthousiasme qui les avait guidés aux bords du Rhin, et leur avait fait franchir ce fleuve. Craignant de se voir attirer dans l'intérieur de l'empire, tandis qu'un soulèvement général, en s'organisant sur les frontières, au-

rait fermé sur eux les portes du tombeau, ils commençaient à mesurer la longueur de leur ligne d'opérations, lorsqu'un incident vint les confirmer dans leurs projets. L'ex-directeur de la république Suisse, Laharpe, ayant obtenu à Paris un passe-port pour se rendre dans sa patrie, arriva à Bar-sur-Aube, et vint trouver l'empereur Alexandre, dont il avait été l'instituteur. Il eut avec ce souverain une longue conférence, dont le résultat fut la certitude qu'acquirent les coalisés qu'une partie du Sénat n'attendait *qu'un appui* pour se déclarer contre l'empereur Napoléon. Mais il fallait pour cela que les armées coalisées occupassent la capitale. Ce fut à quoi on travailla de part et d'autre. M. Laharpe ne fit même pas un secret de sa mission, car il annonça si haut dans les salons de l'empereur Alexandre quelles étaient les intentions du sénat et du grand dignitaire qui l'avait envoyé, que l'écho en retentit jusqu'à St.-Pétersbourg et à Vienne. Dès ce moment, toute incertitude cessa, et la détermination de continuer les opérations offensives fut reprise.

Le 26 janvier, le maréchal Blücher s'avança avec les corps de Sacken et Alsufieff, vers Vassy et Montierender, ayant la division Landskoy à St.-Dizier, pour tenir la communication avec le corps d'Yorck. Ce dernier avait réuni ses divisions aux environs de Pont-à-Mousson; sa cavalerie de réserve était encore devant Verdun. Le

général Pahlen, avec la cavalerie de Wittgenstein excepté les cosaques, s'était avancé vers Doulevant. L'armée de Schwarzenberg resta en place.

Le 27, le maréchal Blücher vint occuper Brienne avec les deux corps de Sacken et d'Alsufieff. Le général Pahlen prit position à Eclance, entre Brienne et Bar-sur-Aube. Le corps prussien d'Yorck occupa St.-Mihiel, et sa cavalerie Croix-sur-Meuse. Le même jour, l'empereur Napoléon quitta Châlons et vint à Vitry, où se trouvaient dès la veille les 2e et 6e corps, la réserve de la garde et la cavalerie. La cavalerie du général Milhaud, suivie par la division Duhesme se porta sur St.-Dizier. Les avant-postes de la division russe de Landskoy furent surpris, et la division Duhesme ayant abordé St.-Dizier, les Russes furent culbutés et poussés si vivement, que non-seulement ils ne purent pas rompre le pont, mais que le général Landskoy, au lieu de se retirer sur Vassy, fut obligé de gagner Joinville. L'ennemi perdit quelques centaines de prisonniers. L'armée française prit position en avant de St.-Dizier. La division Dufour qui, après avoir inutilement tenté, faute d'ouvriers, de rompre le pont de Lesmont s'était retirée, le 25 à Arcis, vint le 27 à St.-Dizier. La division Ricard arriva des Islettes à Erize, et la division Brayer du 11e corps, qui devait la remplacer, arrivait à Vatry-sur-l'Aisne, ayant devancé le duc de Tarente de Mézières. Le duc de

Trévise avait aussi quitté sa position de Vandœuvre, et s'était retiré à Troyes, occupant cependant le pont de la Guillotière.

Le but de l'empereur Napoléon, en se portant sur St.-Dizier, était de rencontrer l'armée de Blücher en colonne de marche, et de l'attaquer par un mouvement rapide avant qu'elle n'ait le temps de se réunir. Ce mouvement fait trois jours plutôt aurait pu avoir une pleine réussite; le corps de Blücher était trop faible pour résister seul. Renversé sur celui de Wittgenstein (à Vaucouleurs), il l'aurait également entraîné; le corps de Wrède, menacé en flanc, se serait vu obligé de quitter sa position de Neufchâteau pour se rapprocher de Langres. Alors la ligne de communication de l'armée de Schwarzenberg pouvait se trouver menacée, et obligée à faire un mouvement rétrograde. Mais il était trop tard, et Napoléon ayant appris, à St.-Dizier, que Blücher devait avoir joint Schwarzenberg, se vit obligé de changer de plan d'opérations. L'armée coalisée se trouvant réunie aux environs de Bar-sur-Aube, il était évident qu'elle allait prolonger son mouvement sur les deux rives de l'Aube, vers Paris. Ce n'était pas le moment de continuer à avancer vers sa base d'opérations, quelque résultat heureux que pût avoir ce mouvement. Plusieurs divisions qui devaient rejoindre et renforcer l'armée, étaient encore à Paris ou en route; la capitale même n'était pas entièrement mise en état de défense. Il

risquait donc, en continuant à avancer, de se trouver suivi et contenu par une moitié de l'armée coalisée, tandis que l'autre moitié, après avoir dispersé ou détruit les troupes qui couvraient Paris, se rendait maîtresse de la capitale. Une nouvelle communication se serait ouverte par le nord, avec les corps de Bülow et Winzingerode et l'armée du prince de Suède qui approchait, et l'empire français se trouvait envahi d'un seul coup.

Le 28, Napoléon ayant laissé à St.-Dizier le 6e corps et le 1er de cavalerie, se mit en mouvement sur Montierender par Vassy. Le 2e corps et le 5e de cavalerie se dirigèrent par Raigecourt, sur la route de Joinville et de là sur Vassy ; les corps de la garde par Humbecourt: le soir, l'armée se réunit à Montierender. La division Ricard et la brigade Picquet, parties ce jour-là de Vitry, s'avancèrent dans la direction de Brienne jusque vers Chavange. La division Dufour vint à Braux. Le seul parti qui restât à Napoléon était de réunir son armée à Troyes, et de régler ensuite ses mouvemens sur ceux de l'ennemi. Cette marche latérale en présentant le flanc aux têtes de la colonne de l'ennemi, pouvait paraître hasardeuse au premier coup-d'œil; mais les chances étaient en réalité favorables. D'abord son mouvement sur St.-Dizier devait porter l'attention des généraux ennemis sur leur droite, en leur faisant craindre pour leurs communications; leurs colonnes devaient donc s'arrêter. Ensuite, il ne devait ren-

contrer dans son mouvement sur Lesmont, que les troupes que Blücher avait avec lui, dans le cas où elles se seraient portées en avant de Bar-sur-Aube. Le nouveau mouvement de Napoléon ne pouvait être connu que lorsqu'il serait déjà à Montierender; alors il était trop tard pour que Blücher pût être secouru par Schwarzenberg, et le passage était ouvert. Afin d'entretenir cependant les inquiétudes des coalisés sur leurs communications, il avait laissé le duc de Raguse à St.-Dizier, en lui ordonnant de pousser des troupes sur Joinville et Bar-sur-Ornain. De son côté, le prince de Schwarzenberg avait mis son armée en mouvement pour la réunir à Troyes, le 2 février. Le corps de Colloredo s'était étendu jusqu'à Châtillon-sur-Seine; le corps de Wurtemberg vint à Bar-sur-Aube; celui de Wrede s'avança de Neufchâteau à Andelot; les réserves russo-prussiennes cantonnèrent entre Langres, Arc-en-Barrois et Marnay. Le maréchal Blücher allait se mettre en mouvement de Brienne-sur-Arcis, lorsqu'il reçut la nouvelle du combat de St.-Dizier: il apprit en même temps que le général Landskoy se retirait de Joinville par Doulevent et Soulaines Il resta donc en position à Brienne, pour attendre les mouvemens ultérieurs de l'armée française, et il garda auprès de lui la cavalerie du général Pahlen, qui devait marcher sur Piney. La cavalerie de Wassilieczikow fut poussée vers Lesmont. Le général York prévenu par le général Katzler, qui avait été poussé

en avant-garde sur Bar-sur-Ornain, avec deux bataillons et huit escadrons, que cette ville était occupée par des troupes françaises, changea sa marche. Il remonta la Meuse jusqu'à Commercy, où il la passa. L'avant-garde du général Katzler resta devant Bar; la division du prince Guillaume de Prusse vint à Ligny, et le restant du corps prit position à Commercy. Les troupes du 6e corps qui étaient à Bar-sur-Ornain, ayant évacué cette ville dans l'après-midi, les Prussiens y entrèrent.

Le mouvement de l'armée française sur Saint-Dizier et Joinville inquiétait le prince Schwarzenberg, qui se trouvait dans une position embarrassante. Son armée était disséminée ainsi que celle de Silésie, et il craignait que Napoléon, en débouchant de Joinville, ne se portât sur ses communications de Langres à Vesoul. Il songea alors à couvrir sa droite, afin de conserver au moins la ligne de Dijon et de Dôle, et il s'établit, le 29 en ligne de bataille, entre l'Aube et la Marne. La tête du corps de Colloredo occupait Bar-sur-Aube, ayant une brigade à Spoy, et une au pont de Doulancourt. Le corps de Wurtemberg vint de Colombé par la droite de Bar, à Maisons. Les grenadiers russes étaient à Château-Vilain: les divisions de cuirassiers Kretow et Duka à la Ferté-sur-Aube et Clairvaux; les gardes entre Chaumont et Langres. Les corps de Wrède et de Wittgenstein eurent ordre de marcher d'Andelot et de Gondrecourt contre Joinville, et d'attaquer le corps français qui de-

vait s'y trouver. Le maréchal Blücher avait étendu ses corps de Brienne à Lesmont; la cavalerie de Pahlen fut placée à Lassicourt, d'où elle poussa des reconnaissances vers Braux et Chavanges; le général Szerbatow, que le prince de Schwarzenberg avait dirigé avec ses trois régimens de cosaques et quatre bataillons d'infanterie légère, vers Châlons, fut placé à Mézières, sur la route de Montiérender. Dans la matinée, le maréchal Blücher ayant appris, par les cosaques de Szerbatow, que des troupes françaises avaient occupé Boulancourt, ordonna au corps de Sacken de se concentrer à Lesmont, et à celui d'Alsufieff de prendre position à Brienne. Il ignorait toujours le vrai mouvement de l'armé française, et regardait l'occupation de Boulancourt comme une démonstration. Vers midi, on lui amena un officier d'état-major français que les cosaques avaient pris entre Montierender et Lesmont. Les dépêches dont il était porteur annonçaient que Napoléon voulait continuer son mouvement offensif au-delà de Saint-Dizier, et contenaient l'ordre au duc de Trévise de quitter Troyes, et de se rapprocher de l'aile droite de l'armée. Blücher, qui craignait de se trouver compromis par un mouvement rétrograde de Schwarzenberg, résolut de se rapprocher de Bar-sur-Aube, et donna l'ordre au corps de Sacken de revenir sur Brienne, et d'achever de ruiner le pont de Lesmont.

Cependant l'empereur Napoléon s'était mis en mouvement, le 29 au matin, de Montierender, avec les corps du duc de Bellune et du prince de la Moskowa. Le duc de Raguse vint à Vassy avec sa cavalerie, laissant la division Lagrange à Saint-Dizier. Un peu après midi, la division Piré partie de Boulancourt, où elle avait été portée la veille, rencontra les troupes du prince Szerbatow en position en arrière de Mézières (*a*) : il venait d'être renforcé par un régiment de hulans et quatre bouches à feu. La division Piré fut bientôt rejointe par le restant de la cavalerie que le général Grouchy déploya dans la plaine, le 5e corps à gauche (*b*). Le général Pahlen quitta alors Lassicourt, et pour couvrir le flanc du mouvement de Sacken, se dirigea sur Perthes, devant la droite de notre ligne de cavalerie (*c*). Le général Grouchy ordonna au 5e corps de se porter en avant. La cavalerie ennemie fut attaquée; et après plusieurs belles charges, dans l'une desquelles le général Lefebvre-Desnouettes fut blessé, le général Pahlen fut enfoncé et forcé à la retraite. Il la fit sur Brienne, sous la protection des carrés de l'infanterie du prince Szerbatow. Couvert par les 4e et 34e de chasseurs russes, qu'il avait envoyés à Brienne (*d*), de Lassicourt; il traversa la ville vers trois heures après midi. L'armée de Silésie était en position en arrière; le corps d'Alsufieff défendait Brienne (*e*); le corps de Sacken qui, retardé dans sa marche par son

train de pontons, venait seulement d'arriver, se forma en colonnes (*f*), ayant sa cavalerie à sa droite (*g*). Celle de Pahlen se plaça en arrière (*h*). Vers trois heures et demie, la tête du 2ᵉ corps arriva (*i*), et la division Duhesme fut poussée en avant (*k*). Le combat s'alluma avec vivacité, et dura pendant une heure sans avantage de part ni d'autre. Pendant ce temps, le prince de la Moskowa arriva avec les divisions d'infanterie (*l*). L'empereur fit sur-le-champ porter en avant six bataillons de la division Decouz, à la droite de l'attaque du général Duhesme (*m*); le maréchal les conduisit en personne. Cette dernière attaque réussissait; nous avions déjà pris deux canons, et nous allions pénétrer dans la ville. Mais le maréchal Blücher ayant aperçu que notre cavalerie, étant encore à l'aile droite (*n*), ne pouvait couvrir notre colonne de gauche, fit charger la division Duhesme par les corps de Pahlen et Wassilczikow. Assaillie par quarante-quatre escadrons, cette division fut ramenée en désordre et perdit une batterie. Ce mouvement rétrograde obligea le prince de la Moskowa à suspendre son attaque et à se replier un peu en arrière. Le combat se maintint sur la ligne malgré la nuit qui était arrivée. Le maréchal Blücher pensant la journée finie, fut se reposer au château, après avoir donné l'ordre au corps d'Alsufieff de quitter Brienne à minuit, et à celui de Sacken de se mettre en retraite à deux heures du matin : tous

deux devaient se retirer sur les hauteurs de Trannes. Cependant, vers les huit heures du soir, le général Château, chef d'état-major du 2e corps, qui avait fait un détour à droite avec deux bataillons des 37e et 56e régimens, de la division Duhesme (o), pénétra dans le château de Brienne par le parc. Blücher était à table avec son état-major; il n'eut que le temps de se sauver par des chemins détournés. Le lieutenant-colonel russe de Rochechouart et le commandant de la garde furent tués; le comte de Hardenberg, commandant du quartier-général, fut pris. Alors le général Château descendit sur la ville avec un bataillon, tandis que de l'autre côté, la brigade Baste de la division Decouz (m), et une brigade de la division Meûnier (p), renouvelèrent l'attaque en dehors. Le corps d'Alsufieff, vivement pressé, mit le feu à la ville pour se couvrir; une partie du corps de Sacken s'avança pour soutenir l'attaque de nos troupes et pour reprendre le château. Dans le même moment, la cavalerie de la garde, qui avait passé à notre aile gauche avec celle du 5e corps, tenta une charge sur celle des Russes. Elle fut refoulée sur la division Duhesme où elle mit quelque désordre. Ce succès permit à l'ennemi de diriger ses efforts contre le bataillon du 37e, qui fut repoussé dans le château. Mais toutes les tentatives des Russes, pour aller plus loin, furent inutiles. Le château fut vaillamment défendu par le chef de bataillon Henders

du 56ᵉ. Vers dix heures, la division L'héritier tenta encore une charge sur la cavalerie russe; cette charge manqua, mais le 22ᵉ régiment de dragons parvint à se maintenir à l'entrée de la ville. Enfin l'ennemi rebuté de ses pertes, et ne pouvant renouveler ses attaques contre la ville, que l'incendie couvrait presque en entier, se mit en retraite à onze heures du soir. L'armée française resta en position en arrière de Brienne, occupant toujours le château. L'armée de Silésie se replia sur les hauteurs de Trannes, laissant sa cavalerie en avant de Brienne-la-Vieille. Cette journée coûta près de trois mille hommes à chacune des deux armées. Le général Baste qui avait quitté le service de mer pour défendre sa patrie, y trouva la mort. Les généraux Decouz et Lefebvre-Desnouettes y furent blessés; le premier fut bientôt enlevé à l'armée.

Le corps d'York avait continué son mouvement vers Saint-Dizier. Le prince Guillaume vint avec sa division à Bar-sur-Ornain, ayant sa cavalerie à Chancenay et un détachement à Sermaize. La division du prince de Meklenbourg à Stainville. Les divisions Horn et Pirch à Ligny. Le corps de Kleist était à Trèves et à Consarbrück.

Le 30, le prince de Schwarzenberg croyait encore que le mouvement de l'empereur Napoléon était dirigé sur sa ligne d'opérations. L'avis qu'il avait reçu de l'occupation de Joinville par les troupes françaises, et le combat de Brienne même,

l'avaient confirmé dans cette opinion; il pensait que si le gros de l'armée française eût été devant Brienne, non-seulement Napoléon aurait déployé de plus grandes forces contre Blücher, mais qu'il l'aurait suivi dès le point du jour à Trannes. Il envoya donc de forts partis de cavalerie dans la direction de Joinville et d'Andelot; ce ne fut que vers le soir qu'il revint de son erreur. Il est étonnant que le prince de Schwarzenberg n'ait pas pu se persuader que l'empereur Napoléon, ayant manqué le corps de Blücher à Saint-Dizier, avait fait un mouvement de flanc pour se porter à Troyes en face des coalisés. En attendant, Schwarzenberg fit appuyer le gros de son armée à droite. La tête de colonne du corps de Colloredo vint de Bar-sur-Seine à Château-Vilain; les corps de Giulay et de Wurtemberg restèrent dans leur position; les réserves se concentrèrent autour de Colombey. Le corps de Wrede était entre Joinville et Mussey; celui de Wittgenstein à Joinville. Ces deux corps devaient attaquer le lendemain Saint-Dizier et Vassy. Les cosaques de Platow avaient été lâchés, dès le 27, dans la direction d'Auxonne et de Joigny.

L'empereur Napoléon se décida à rester encore dans les environs de Brienne. Il avait d'abord à couvrir le mouvement du 6ᵉ corps, dont l'arrière-garde évacua ce jour-là, dans l'après-midi, la ville de Saint-Dizier; ensuite il lui importait de connaître le résultat des manœuvres que son mouve-

ment vers Saint-Dizier et les pointes poussées à Bar-sur-Ornain et Joinville auraient fait faire à l'ennemi. Pour cela il lui fallait présenter en quelque sorte la bataille, en serrant l'armée de Silésie, sans cependant s'engager. Les écrivains étrangers ont reproché à Napoléon de ne pas avoir profité de ses avantages et de la *supériorité du nombre*, pour attaquer, le 30, Blücher et l'armée coalisée qui n'était pas encore réunie; ou il y a de la mauvaise foi dans ces expressions, ou les ennemis voyaient la poignée de Français qui étaient devant eux avec des yeux taillés en facettes. D'abord il avait devant lui, à Trannes, Maisons et Bar-sur-Aube, Blücher, Giulay et le prince de Wurtemberg, c'est-à-dire, soixante-dix-sept mille hommes; et à Colombey étaient les réserves, fortes de soixante mille hommes, et qui pouvaient arriver au moment le plus important du combat. A droite étaient Wittgenstein et Wrede, c'est-à-dire, près de soixante mille hommes à dix lieues de distance. A gauche, et à moins de distance, Colloredo, c'est-à-dire, quarante-cinq mille hommes. Qu'avait-il à opposer à ces forces? Les corps du prince de la Moskowa et du duc de Bellune, c'est-à-dire, vingt-six mille hommes.

Le 30, vers dix heures du matin, le 2e corps et la cavalerie débouchèrent de Brienne. La cavalerie de Pahlen était à droite de la grande route, et celle de Wassilczikow à gauche, devant Brienne-la-Vieille; les huit régimens de cosaques du gé-

néral Karpow étaient à Chaumenil, la Chaise et Soulaines. L'ennemi fut canonné et poussé au-delà de la Rothière, et le 2e corps occupa ce village. La cavalerie se déploya en avant, et le soir le général Grouchy envoya un détachement à Chaumenil, d'où il chassa les cosaques. Les divisions Ricard et Dufour se réunirent ce jour-là à Rosnay, avec la brigade légère du général Picquet. Le général Gérard fut en prendre le commandement, et les amena à Dienville. Le duc de Raguse fut attaqué à Vassy par l'avant-garde du corps de Wrede; mais il contint l'ennemi jusqu'à l'arrivée de la division Lagrange. Alors il se rendit à Montierender, d'après l'ordre de l'empereur. Le général Defrance, avec huit cents chevaux de gardes d'honneur, fut envoyé à Lesmont pour couvrir la reconstruction du pont. Le maréchal Blücher resta dans sa position de Trannes, couvert par la cavalerie de Pahlen, appuyé à droite par le corps de Wurtemberg à Maisons et Fresnoy, et à gauche par celui de Giulay vers Spoy.

Le corps d'York arriva devant Saint-Dizier, et attaqua par les deux rives de la Marne, la division Lagrange, qui parvint cependant à faire sa retraite sur Vassy, où elle rejoignit le duc de Raguse. Le général York poussa alors la division Pirch à Perthé, sur la route de Vitry, et le général Katzler, avec neuf bataillons et douze escadrons, vers Humbécourt sur la route de Vassy.

Le 31 au matin, le 6e corps se mit en marche

de Montierender, se dirigeant par Soulaines au lieu de prendre la route de Boulancourt. L'avant-garde rencontra à Soulaines la cavalerie de Pahlen, contre laquelle les habitans se défendaient; l'ennemi fut chassé. Le général Van-Merlen, qui était resté à Montierender avec une arrière-garde de huit cents hommes, y fut surpris par les cosaques d'Ilowaiski, et fait prisonnier avec une centaine d'hommes; le reste rejoignit l'armée. L'empereur Napoléon avait ordonné la reconstruction du pont de Lesmont; mais ce pont, qu'il fallait établir avec des matériaux du pays, ne pouvait être achevé que le lendemain. Afin de ne pas être cependant acculé au passage, il se décida à conserver pendant cette journée la position qu'occupait son armée. Si l'ennemi l'attaquait, il fallait le contenir jusqu'à ce que le pont étant achevé, l'armée pût y défiler sans obstacle.

L'armée française était déployée en avant de Brienne dans l'ordre suivant. A la droite, le général Gérard avec deux divisions d'infanterie et une brigade de cavalerie occupait Dienville. Au centre, le duc de Bellune, avec le 2e corps, réduit à deux divisions, occupait la Rothière, Petit-Mesquil et Chaumenil, et avait quelques bataillons en avant de la Gibrie; six divisions de cavalerie sous les ordres des généraux Nansouty et Milhaud couvraient ses ailes. A la gauche, le duc de Raguse avec une division d'infanterie et une de cavalerie devait occuper Morvilliers et la Chaise.

En réserve, devant Brienne était le prince de la Moskowa avec trois divisions de la garde. Ce jour-là, le duc de Trévise, qui le 30 avait quitté Troyes pour se rendre à Arcis, ayant appris que le corps de Colloredo était arrivé à Bar-sur-Seine, retourna sur ses pas. Il occupa Troyes avec les divisions Friant et Hamelinaye (*) et la cavalerie du général Laferrière; la division Michel fut renvoyée au pont de la Guillotière.

Le même jour, le prince de Schwarzenberg, assuré enfin que le gros de l'armée française était à Brienne, prit la résolution de la faire attaquer. Il mit à cet effet à la disposition du maréchal Blücher, les corps de Giulay et de Wurtemberg, les grenadiers et les cuirassiers russes; les gardes devaient se porter en avant de Bar-sur-Aube, en réserve. Les corps de Wrede et de Wittgenstein devaient s'avancer sur Vassy et St.-Dizier, pour attaquer, de concert avec York, le corps français qui devait se trouver vers Vitry. C'était le 11e, mais il était encore à Châlons. La cavalerie de Pahlen eut ordre de joindre son corps; ce général se dirigea donc sur Soulaines, où, ayant trouvé des troupes françaises, il s'arrêta en présence. Le corps de Wittgenstein vint à Vassy, qu'il trouva évacué, et où il reçut un nouvel ordre de marcher sur St.-Dizier; il fit occuper Montierender par

(*) C'était la seconde division de la réserve de Paris, qui venait de s'organiser à Troyes.

le général Ilowaisky 12 avec cinq régimens de cosaques. Le général Wrede s'avança jusqu'à Nomécourt près Joinville, où il apprit que les troupes françaises avaient quitté Vassy, et que le lendemain on devait livrer une bataille à l'armée française en avant de Brienne. Ne croyant pas prudent de s'écarter de la grande armée à la veille d'un combat, dont l'événement était encore indécis, il préféra se rapprocher de Bar-sur-Aube; il vint donc le même soir à Doulevent, ayant des troupes d'avant-garde vers Soulaines ; son intention était de venir prendre la droite du corps de Wurtemberg. En exécution des ordres du prince de Schwarzenberg, le corps de Giulay vint le 31 au soir à Arsonval et Bossancourt; les grenadiers, la 2e et 3e divisions de cuirassiers russes, marchèrent pendant la nuit, pour se trouver au point du jour derrière Trannes; les gardes devaient être à la même heure à Ailleville. Le maréchal Blücher ne fit aucun mouvement, et le corps d'Yorck resta à St.-Dizier.

CHAPITRE IV.

Opérations en Belgique. — Bülow passe le Waal et la Meuse. — Attaque de Breda. — Combat de Hoogstraeten, le 11 janvier. — Combat de Merxem, le 13. — Winzingerode passe le Rhin. — Combat devant Liége, le 24. — Opérations dans le sud. — Perte de Genève, le 20 décembre. — Combat de Bourg, le 21 janvier. — Les Autrichiens devant Lyon.

Nous avons dit dans la campagne de 1813, (page 240), que le général Bülow avait, après la prise d'Arnheim, et dans les premiers jours de décembre, pris des quartiers à Utrecht. Le général Molitor, après avoir repassé la Meuse, s'était replié vers Anvers, laissant une petite garnison dans la citadelle de Bois-le-Duc et à Crèvecœur. Le général Rampon s'enferma dans Gorcum, et le général Bizanet, à Berg-op-Zoom. En Hollande, nous n'avions de garnison qu'à Naarden, et au Texel, où s'était retiré l'amiral Verhuel. Cet amiral qui commandait la flotte de Texel, se voyant hors d'état de sauver ses vaisseaux, se décida à défendre les ouvrages de Niewe-Deep, Helder et Texel. Il s'enferma dans le fort Lasalle, avec le 63e équi-

page de haut-bord, les Français qui étaient sur la flotte, et les Hollandais en petit nombre qui voulurent rester, et il remit en liberté seize cents prisonniers espagnols. Sommé trois fois dans les mois de décembre, janvier et février, il se contenta de répondre : *J'ai juré fidélité à l'empereur Napoléon.* L'amiral Verhuel ne rendit ses forts qu'à la paix. Informé de ces événemens, l'empereur Napoléon ordonna au général Decaen, de réunir en noyau d'armée les troupes des 17e et 31e divisions militaires, sous les ordres des généraux Molitor et Ambert, et de mettre en état de défense la ligne de la Meuse, dont la droite était couverte par le duc de Tarente. Le général Decaen arriva le 4 décembre à Anvers, et, le même jour, la tête de la division Roguet, destinée à faire partie du 1er corps *bis*, qui devait s'y organiser, entra à Bruxelles. Quelques détachemens de matelots et d'ouvriers de marine furent envoyés renforcer les garnisons de Berg-op-Zoom et Breda ; le général Ambert fut mis à la tête d'une colonne mobile, formée de troupes tirées des dépôts, pour assurer les communications. La division Roguet eut ordre de se réunir à Louvain. Mais le général Decaen se voyant à peu près sans troupes, même pour les garnisons des places qu'il devait défendre, et au milieu d'un pays presque soulevé ; ayant appris d'ailleurs que l'ennemi avait passé la Meuse, ordonna l'évacuation de Breda, Gertruydenberg et Willemstadt. Le 9 décembre, le général Benkendorf se présenta

devant Breda avec ses trois régimens de cosaques. Le général Ambert, d'après les ordres qu'il avait reçus, évacua la ville. Le lendemain, le général Benkendorf ayant envoyé un régiment de cosaques sur Willemstadt, cette place fut également évacuée par le colonel Legrand qui y commandait. En même temps, le général Stahl arriva devant Gertruydenberg, avec trois autres régimens de cosaques. Le général Lorcet qui y était avec environ cent hommes, évacua la place par convention.

Le général Bülow resta tranquille aux environs d'Utrecht jusque vers le milieu de décembre, qu'il se décida à passer la Meuse. Le général Benkendorf, avec trois régimens de cosaques était entré le 9 à Breda, abandonné ainsi que nous l'avons vu. Le 10, un autre parti de cosaques était entré à Gertruydenberg. Le même jour les Anglais, sous les ordres du général Graham, qui venait de l'armée d'Espagne, occupèrent Willemstadt, où ils trouvèrent vingt chaloupes canonnières et cent-soixante-dix canons, la plupart en bronze. D'autres partis de cosaques se répandirent vers Turnhout. Le 14, le général Bülow poussa la division Thümen à Leerdam, pour observer Gorcum. Le 16, il mit le restant de son corps en mouvement, tant pour investir Gorcum et occuper les bords de la Meuse, que pour appuyer les Anglais et mettre en état de défense Breda et Gertruydenberg. Les divisions

Zielinsky et Thümen, sous les ordres du général Oppen, se réunirent le 17 à Thiel, en face de Bommel, et y passèrent le Waal. Le général Molitor se défendit à Bommel par une assez longue canonnade; n'ayant pu cependant empêcher le passage de l'ennemi, il se retira sur Crèvecœur, où il passa la Meuse; de là il se rendit à Grave, et se réunit au duc de Tarente. La division Kraft passa la Meuse près de Gorcum, et occupa Workum et Heusden. Gorcum fut investi par la division Zielinsky; la division Kraft resta à Heusden; la division Thümen occupa Buren et Thiel, observant Nimègue.

L'empereur Napoléon mécontent de ce qui s'était passé, retira au général Decaen son commandement, et se persuadant que les premiers efforts des coalisés se porteraient sur la Belgique, il résolut d'y envoyer en hâte des troupes de la garde, les seules qu'il eut disponibles en ce moment. Les divisions Barrois et Lefebvre-Desnouettes reçurent ordre de se rendre sur-le-champ à Bruxelles, ainsi que celle du général Boyer, qui se formait à Lille. Ce fut à la même époque que le duc de Trévise reçut l'ordre de passer dans le Nord, avec les divisions Friant et Laferrière. Pour couvrir la marche de ces troupes et donner au 1er corps le temps de se réunir à Anvers, l'empereur Napoléon ordonna au général Roguet de reprendre Breda, et au duc de Tarente de se rapprocher de Bois-le-Duc. Le 19, le géné-

ral Roguet, avec sa division et celle du général Castex, vint à West-Wesel, d'où il chassa les cosaques du général Stahl. Le 20, il parut devant Breda, et ayant poussé sa cavalerie vers Bois-le-Duc, et placé un poste à Terheyde, sur le canal de Gertruydenberg, il fit sommer la place et fit ses dispositions pour le bombardement, qui commença à minuit. Le général Benkendorf avait environ quinze cents hommes d'infanterie; mais il n'avait qu'une batterie de campagne, avec laquelle il répondit faiblement. Dans la nuit, un détachement de cosaques qui revenait de Turnhout, ayant forcé le poste de Terheyde, un convoi d'artillerie et de munitions, envoyé de Willemstadt put arriver à Breda par le canal. Le 21 se passa en attaques inutiles sur les trois portes de la place. Ce jour-là la division prussienne de Kraft vint de Heusden à Dongen, et le général Graham, avec huit mille Anglais, arriva à Oudenbosch. La nuit le bombardement fut repris, mais l'ennemi était en mesure de répondre avec vigueur. Le 22, le général Lefebvre-Desnouettes qui venait d'arriver, et avait pris le commandement, ayant appris que les Anglais et les Prussiens avaient fait leur jonction et marchaient sur Rosendael, jugea nécessaire de se rapprocher d'Anvers. Le 23, les deux divisions vinrent prendre poste à Hoogstraeten et Braschaet.

Les Prussiens restèrent encore quelques jours dans leur position; la division Kraft occupant

Breda, et sans faire d'autre mouvement qu'une reconnaissance sur Nimègue, où le duc de Tarente appuyait son aile gauche. Les Anglais investirent Berg-op-Zoom et occupèrent Helvoetsluys, Zierikzée et Steenbergen. Bülow avait son quartier-général à Bommel, où il attendit la division Borstel, qui fut relevée le 26, devant Wesel, par la cavalerie du général Orurk, du corps de Winzingerode. Ce corps était en marche vers le Rhin, ainsi que le 3ᵉ d'Allemagne : les troupes hollandaises s'organisaient. Le général Roguet resta dans son camp de Hoogstraeten, soutenu à la gauche par la division Ambert, qui vint à West-Wesel et Leenhout. Nous tenions encore, dans la ligne occupée par l'ennemi, Delfzil à l'embouchure de l'Ems, Naarden et le Texel, près d'Amsterdam, Nimègue, Gorcum, Bois-le-Duc, Flessingue, Terwere, l'île Walcheren et Berg-op-Zoom. Les Anglais se chargèrent du blocus de toutes ces places, excepté de Gorcum. Cependant le général Maisons, nommé le 21 décembre au commandement du 1ᵉʳ corps d'armée, était arrivé à Anvers. Son premier soin fut de mettre en état de défense toutes les places et forts, qui restaient encore en notre pouvoir, dans la ligne de défense qui lui était assignée. L'approvisionnement de Berg-op-Zoom fut complété pour neuf mois; celui de Flessingue, de Terwere, des forts de Batz, Lille et Liftenshoek, pour un an. Les

forteresses d'Ysendyck, Hulst et l'île de Cadsand furent armées et approvisionnées.

Le 1er janvier, le général Bülow réunit les divisions Thümen, Borstel, Kraft et Oppen autour de Breda, afin de se préparer à entrer en Belgique, dès que le corps de Winzingerode et le 3e corps d'Allemagne auraient passé le Rhin. Le duc de Tarente (*), de son côté, se voyant menacé de flanc et presque à dos, depuis que les corps de Bülow et de Graham, maîtres de la rive gauche de la Meuse, serraient le général Maisons contre Anvers, fut obligé de retirer sa gauche. Le 4 janvier, il fit évacuer Nimègue, et retira son corps d'armée entre Gueldres et Cologne. Le 11e corps et le 2e de cavalerie se placèrent entre Gueldres et Wenloo, occupant Xanten, le 5e corps (division Albert) et le 3e de cavalerie, à Cologne et à Neuss.

Le général Bülow reçut, le 9 janvier, l'avis que les glaces avaient endommagé les ponts de la Meuse et du Rhin, au point qu'on avait été obligé de les replier. Il s'en suivait que le corps de Winzingerode ne pouvait pas, pour le moment, venir se

(*) Pendant le mois de décembre, le duc de Tarente occupa les positions suivantes. La 1re division du 11e corps, à Wesel; une division de cavalerie du 2e corps (Excelmans) et la 2e division du 11e entre Wesel et Nimègue; le général Molitor à Venloo; une division de huit cents chevaux à Maestricht. La division Albert et la cavalerie du duc de Padoue, sur le Rhin, de Remagen à Wesel.

joindre à lui. Ce retard le mettait dans une position critique, dans le cas où le duc de Tarente, débouchant par Grave, serait venu l'attaquer en flanc, tandis qu'il avait le général Maisons devant lui. Il n'y avait qu'un moyen de sortir de ce danger; c'était de prendre lui-même l'offensive contre le 1er corps. S'il le battait, le duc de Tarente était forcé de se retirer au moins à la hauteur de Maestrich, et la ligne de jonction avec le corps de Winzingerode était abrégée et assurée. S'il ne réussissait pas, la position des Anglais empêchait le général Maisons de le suivre, et il était probable que ce mouvement offensif tiendrait au moins le duc de Tarente en suspens. Le général Bülow se décida donc à attaquer.

Le 1er corps était toujours en position en avant d'Anvers. Le général Roguet occupait, avec la brigade Flament, le bourg de Hoogstraeten; deux bataillons étaient à West-Wesel et Leenhout; la brigade Aymar à Turnhout; la division Lefebvre-Desnouettes entre Turnhout et Breecht. Le général Ambert, avec quatre bataillons et deux cents chevaux, à Donk et Braschaet; la division Castex à Lier; la division Barrois à Bruxelles. Le général Bülow ayant décidé son mouvement, se fit précéder le 9, par des partis de cavalerie, dans la direction de Turnhout, Ruremonde et Venloo. Lui-même mit son corps en mouvement le 10 sur trois colonnes. Celle de gauche composée de la

division Borstel, s'avança par la route de Hoogstraeten; celle du centre, composée de la division Thümen, se dirigea, par la grande route, sur West-Wesel; celle de droite, composée de la division Kraft et d'une partie de la cavalerie de réserve, sous les ordres du général Oppen, devait, de Sundert, appuyer à droite et gagner les derrières de West-Wesel : cette opération fut combinée avec le général Graham, qui devait déboucher par Rosendael sur Anvers.

Cependant le général Maisons, trompé par le mouvement de la cavalerie légère ennemie, qui se présentait sur son flanc, et par un faux rapport, crut que Bülow se dirigeait par la Campine sur Diest et Louvain. Le 11, il donna l'ordre aux divisions Barrois et Castex de se réunir à Lier. Le même jour, à huit heures du matin, la division Borstel déboucha de Meer en deux colonnes dirigées sur Hoogstraeten et sur Vortel. Le général Roguet, tenu en alerte par le mouvement des troupes légères ennemies sur sa droite, était en mesure; ses troupes étaient sous les armes, et il avait porté un bataillon du 12e de tirailleurs dans le cimetière de Myndерhout. Ce bataillon soutint long-temps tous les efforts de l'ennemi, qui tenta en vain de pénétrer à Hoogstraeten. A la gauche, la division Thümen s'avança également en deux colonnes sur West-Wesel et Leenhout. Le général Roguet, attaqué de front par environ quatorze mille hommes, apprit en

même temps qu'une troisième colonne prussienne tournait sa gauche, et que le général Graham s'avançait avec quatre mille hommes de Rosendael vers Anvers. Se voyant au moment d'être enveloppé, il ordonna la retraite, qui se fit en bon ordre et en disputant chaque fossé. Les troupes de Hoogstraeten prirent position le soir à Ostmalle, et celles de West-Wesel à Westmalle. La brigade Aymar, coupée de Hoogstraeten par la colonne ennemie qui s'était dirigée par Vortel, se replia sur Lier. L'ennemi s'arrêta à la hauteur de Brecht; sa perte s'éleva à cinq cents hommes, la nôtre à près de trois cents.

Le 12, le général Roguet se replia sur Anvers; la brigade Flament occupa Deurne: deux bataillons étaient à Wyneghem. La division Ambert occupait Merxem. Le général Bülow fit avancer la division Thümew à Braschaet; la division Borstel vint à Saint-Antoine; la colonne du général Oppen au centre, à Gravenwesel. Le général Graham était à Eckeren. Le général Maisons, toujours trompé par l'apparition de la cavalerie ennemie vers Herenthals, et croyant que le mouvement qui avait lieu sur Anvers n'était qu'une démonstration, avait réuni à Lier les divisions Barrois et Castex, auxquelles il joignit encore mille hommes tirés d'Anvers; son intention était de se porter sur Diest, afin de rencontrer la colonne qu'il supposait en marche sur Louvain.

Le 13, le général Bülow résolut de tenter une

nouvelle attaque. La division Thümen et la colonne du général Oppen devaient former la première ligne; la division Borstel marchait en réserve. A huit heures du matin, le général Thümen déboucha de front sur Merxem, que défendait le général Avy avec cinq bataillons. Ce village fut au même instant attaqué en flanc par le général Graham. Le général Oppen dirigea une colonne sur Deurne, que défendait la brigade Flament. L'ennemi fit sur ce point les plus grands efforts, afin de couper les troupes qui étaient à Wyneghen. Ce dernier village fut en même temps attaqué par une partie de la colonne du général Oppen, et par la division Borstel. Après une canonnade très-vive, les deux bataillons qui le défendaient furent forcés et perdirent une pièce de canon. Mais le général Flament les ayant fait appuyer, l'ennemi fut rechassé de Wyneghem et la pièce reprise. A la gauche, la mort du général Avy, tué à la tête du 4e léger, entraîna la perte de Merxem, malgré l'appui d'un bataillon que le duc de Plaisance, gouverneur d'Anvers, y envoya. Nos troupes se rallièrent dans le faubourg de Dame, et l'ennemi, maître de Merxem, jeta des obus dans la place d'Anvers. Cependant le général Bülow, voyant l'inutilité de ses efforts contre les postes de Wyneghem et de Deurne, et craignant d'être attaqué à dos par les troupes qui étaient du côté de Lier, cessa le combat vers le soir et se disposa à la retraite.

Le général Bülow se replia avec la division Kraft et la cavalerie sur Breda; la division Thümen occupa Ruysbergen et les deux Sundert; la division Borstel, Hoogstraeten, West-Wesel et Leenhout. Le général Graham retourna à Oudenbosch, laissant une arrière-garde à Rosendael. Si le général Maisons n'eut pas été entraîné dans un faux mouvement, le combat du 13 aurait pu être bien dangereux à l'ennemi, qui, déjà fortement engagé avec le général Roguet, n'aurait pu résister à une attaque de flanc. Le combat de Wyneghem coûta plus de huit cents hommes à l'ennemi et près de cinq cents à nos troupes.

Cependant le général Czerniszeff était arrivé dès les premiers jours de janvier sur les bords du Rhin, à Dusseldorf, avec son avant-garde, composée de toute la cavalerie du corps de Winzingerode. Le 6, l'infanterie du même corps arriva au même endroit. Le général Winzingerode y resta quelques jours, retenu par les glaces que chariait le Rhin et qui en empêchaient le passage. Pendant ce temps le duc de Tarente, menacé à droite par l'armée de Silésie, qui s'étendait vers Trèves, et par le corps de Saint-Priest qui s'avançait vers Bonn, et inquiété par le mouvement offensif de Bülow, se vit forcé de se replier. Le 24, il prit position en avant de Maestricht et d'Aix-la-Chapelle, occupant Neuss par une brigade, et ayant sa cavalerie à Cologne. Le général Maisons, après le combat de Wyneghem laissa les divisions Ro-

guet et Ambert devant Anvers, et vint s'établir à Louvain avec les divisions Barrois et Castex; ces deux dernières détachèrent deux bataillons et cent chevaux à Bruxelles, et autant à Malines. Le duc de Tarente, ayant reçu l'ordre de se réunir sur la Marne aux autres corps de l'armée de Napoléon, rappela à lui, le 12, le 2ᵉ corps de cavalerie et les troupes de Neuss; le 16, il se mit en mouvement par Liége et Huy; le 18, il était à Namur; le 23, à Rhétel et la cavalerie à Mézières; de là il continua sa marche sur Châlons, où il arriva le 2 février.

Le 13 janvier, le corps de Winzingerode commença à passer le Rhin; le 15, l'avant-garde était réunie à Neuss; le 22, il arriva à Aix-la-Chapelle, et le 24 à Liége, où se trouvait, dès le 18, le général Benkendorff, qui avait quitté le corps de Bülow. Le 24, Winzingerode arriva à Aix-la-Chapelle. Le même jour, le général Castex, envoyé sur Saint-Trond par le général Maisons avec deux bataillons et huit cents chevaux, afin de reconnaître la position du duc de Tarente, s'approchait de Liége. D'un autre côté, le général Czerniszeff avait ordonné au général Benkendorff de s'avancer en reconnaissance vers Bruxelles avec ses trois régimens de cosaques. Les deux partis se rencontrèrent à une lieue de Liége. Le général Benkendorff fut d'abord ramené assez vivement, mais ayant été appuyé par toute la cavalerie du général Czerniszeff, le combat se ralluma, et le général

Castex fut obligé de se replier d'abord sur Oraye, puis à Saint-Trond; il n'y fut cependant pas suivi par l'ennemi. Le général Castex fut blessé. D'Aix-la-Chapelle, Winzingerode continua son mouvement, dirigeant Czerniszeff par Namur et Philippeville, et son infanterie par Givet et Mézières. Il pouvait prendre le chemin qu'il voulait; tout étai ouvert. Nous reprendrons la suite de son mouvement plus bas.

Le 26 janvier, dans la nuit, un soulèvement des habitans, combiné avec une attaque des Prussiens, ouvrit les portes de Bois-le-Duc. La garnison, forte de six cents hommes, se retira dans la citadelle, où elle capitula le lendemain. Le 27, le général Maisons débordé par tout le corps de Winzingerode, se prépara à quitter sa position entre Lier et Louvain, et à se replier sur Bruxelles.

Le général Bülow, qui était resté jusque-là autour de Breda, se mit en mouvement le 30 janvier pour entrer en Belgique. Ayant concentré son corps à West-Wesel et Hoogstraeten, il vint le 31 à Westmalle. Avant de passer outre, il résolut de faire une tentative sur Anvers. Il en était vivement sollicité par les Anglais, qui désiraient ardemment se rendre maîtres de la flotte, ou au moins avoir la consolation de la brûler.

Nous avons vu que la colonne de gauche de l'armée coalisée, composée de la division légère de Bubna, après avoir passé le Rhin à Bâle, devait se diriger sur Genève. Le 23 elle arriva à

Berne; le 27 à Lausanne, et le 30 elle parut devant Genève. Le général Bubna fit sommer la place, et sur la réponse négative du général Jordis, qui y commandait, il fit avancer son infanterie en trois colonnes et se prépara à une attaque de vive force. Il y avait à Genève une garnison de dix-huit cents hommes, et la place était défendue par cent dix-sept bouches à feu, dont trente canons de campagne. Un renfort de quinze à dix-huit cents hommes envoyés de Grenoble était déjà à Annecy; mais malheureusement, ce matin même, le général Jordis, vieux et brave militaire, fut frappé d'une apoplexie. Cet accident causa la perte de la place. Depuis trois jours le préfet, baron Capelle, avait quitté Genève; l'aristocratie génevoise profita de ce départ pour s'organiser et se saisir de l'administration. Le commandant en second se laissa intimider par la crainte d'une insurrection, et persuader d'évacuer la ville. La garnison se replia sur Rumilly, et les magistrats rendirent les clefs au général Bubna.

Ce dernier, maître de Genève envoya de suite un détachement occuper la route de Gex à St.-Claude; un autre fut envoyé bloquer le fort de l'Ecluse. Le colonel Simbschen avait déjà été détaché de Lausanne, avec six cents hommes d'infanterie et quelque cavalerie, pour occuper le haut Valais et les passages du St.-Bernard et du Simplon. Le colonel Simbschen arriva le 28 à St.-Maurice, d'où il continua sa route sur Sion et

Brieg. Le despotisme démocratique du haut Valais, irrité d'avoir perdu ses priviléges en 1798, le reçut à bras ouverts et organisa sur-le-champ un bataillon de chasseurs d'environ mille hommes. Le colonel Simbschen ayant établi des postes au Simplon et au St.-Bernard et fait ruiner la route construite sur la première montagne, revint à St.-Maurice. De là il se dirigea sur Thonon, où, de concert avec un certain M. de Sonnaz, qui s'intitulait général du roi de Sardaigne, il fit un appel aux Savoisiens le 14 janvier, les excitant à prendre les armes contre la France. Tout moyen était bon pour les plans des coalisés.

Le général Bubna ne s'arrêta pas à Genève. Ayant laissé dans cette place le général Zechmeister avec sa brigade, composée de trois bataillons et six escadrons, il marcha avec le restant de sa division vers St.-Claude. On a blâmé le général Bubna de n'avoir pas marché de Genève sur Lyon, qui était alors dégarni. Ce reproche nous paraît tout-à-fait dénué de fondement. Il était dans l'ordre des choses possibles qu'à son arrivée à Lyon, il ait trouvé cette place en état de défense. La garde nationale seule de la ville et des cantons environnans pouvait l'arrêter. Que serait-il alors devenu, se trouvant séparé par une aussi grande distance du restant de l'armée, et pouvant être coupé de Genève par les troupes du département des Alpes? L'événement seul, à ce qu'il paraît, a dicté ce jugement. Le 5 janvier, il était à Poligny et Sa-

lins, d'où il envoya des partis de cavalerie vers Ornans, pour entrer en communication avec les corps autrichiens qui avaient passé par Pontarlier. Le 6, le général Bubna attaqua la ville de Dôle, défendue par le général Lambert avec quelques gardes nationaux, et il s'en empara après un combat assez vif. Il fit également une tentative sur Châlons, où se trouvait le général Legrand avec quelques troupes des dépôts du département de Saône et Loire, et des gardes nationales de Châlons, Charolles et Autun; l'ennemi fut repoussé. A Poligny, le général Bubna fut renforcé par la brigade de Longueville, du corps autrichien d'Aloys Lichtenstein qui était arrivé devant Besançon. Cette brigade, de six bataillons, porta la force du corps de Bubna à environ dix mille hommes d'infanterie et six mille chevaux. Alors, le général Bubna ayant ouvert sa communication avec l'armée de Schwarzenberg se rabattit sur Lyon. Chemin faisant il poussa un parti sur Macon, dont le maire laissa occuper le pont par cinquante hussards. Le 12, le général Bubna se présenta devant Bourg. Le général Musnier qui était en position en avant de cette ville, avec douze cents hommes des dépôts du département de l'Ain, se replia sur Pont-d'Ain et de là sur Lyon, à l'approche de l'ennemi. Cependant, la garde nationale livrée à elle-même résolut de se défendre, et prit position devant la ville, où elle soutint le premier choc de l'ennemi; forcée de plier, elle continua encore pendant quel-

que temps le combat dans les faubourgs. La ville fut néanmoins emportée, et livrée pendant plusieurs heures au pillage et à tous les excès. Le 14, le général Bubna fit une proclamation aux habitans du département de l'Ain (**). On ne sait trop dans quelle classe d'écrits ranger cette pièce. L'ironie avec laquelle on annonce un généreux pardon, à des habitans qui n'ont fait qu'user du droit le plus sacré, celui de se défendre contre un ennemi qui venait ravager leur patrie, n'en fait pas le moindre mérite. Le général Bubna invoque les lois de la guerre. Et que disent-elles ces lois de la guerre? Qu'on ne peut pas faire un crime à son ennemi des moyens de défense qu'on emploie soi-même. La garde nationale mobile, et la levée en masse, n'étaient-elles pas la *Landwer* et les *Landsturm*, établis et *sanctifiés* en Allemagne? Déjà le prince de Schwarzenberg, par une proclamation du 8 janvier, avait annoncé que les individus pris les armes à la main, sans appartenir à un régimenr seraient mis à mort, et que les villes ou villages qui opposeraient de la résistance seraient incendiés. Un pareil oubli des principes qu'on a consacrés *pour soi;* un tel mépris de l'indépendance des nations, et du droit sacré qu'elles ont de se défendre, suffit pour caractériser la *loyauté* de la guerre qu'on *nous* faisait. Comment a-t-on osé invoquer les usages de l'Europe, après avoir pro-

(**) *Pièces justific.*, XXV.

clamé les louanges du fameux décret de levée en masse de la Prusse (*), et l'avoir imité dans toute l'Allemagne? Cependant de nombreux villages furent incendiés, des villes rançonnées ou livrées à une dévastation atroce; des gardes nationaux des bataillons mobilisés, assassinés par de soi-disant tribunaux militaires. Que les coryphées du Tugendbund aient applaudi à ces massacres; qu'ils aient écrit ou imprimé des injures grossières contre une nation, assez insolente pour se défendre contre les libérateurs, qui ne voulaient lui prendre que son argent et son territoire, cela peut se comprendre; la haine et la prévention conduisent à tous les excès de l'injustice. Mais qu'on lise dans une rapsodie intitulée *Histoire de la Campagne de* 1814 (**), que c'est nous qui avons *mis en usage ce code terrible, contre les nations subjuguées par les armes*, voilà ce qui a le droit de révolter. Avons-nous assassiné les miliciens russes en 1812? Lorsque nous sommes rentrés en 1813, dans la Silésie, où la levée en masse était sous les armes, un seul village a-t-il été brûlé, un seul habitant a-t-il péri? En Espagne, en Calabre, avons-nous fait autre chose que d'user de justes représailles; avons-nous jamais imité les fureurs plus que cannibales de nos ennemis (***)? Le sentiment

(*) Voyez Histoire de la Campagne de 1813, page 118.

(**) Tome 1er, page 108, seconde édition.

(***) Après avoir vu des soldats, des officiers, des généraux même

qui a dicté de pareilles calomnies contre ceux qu'on appelle ses compatriotes est tel, qu'il ne peut pas avoir de nom dans notre langue.

Pendant que le général Bubna faisait son mouvement sur Poligny et sur Bourg, le général Zechmeister assurait sa base d'opérations à Genève. Le fort de l'Écluse avait capitulé le 4 janvier, celui de Joux se rendit le 16. Les fortifications de Genève furent augmentées par des ouvrages extérieurs. Un corps de chasseurs génevois, fort de deux bataillons et composé de toutes espèces d'hommes fut organisé. Sûr alors de trouver un point d'appui à Genève, le général Bubna continua son mouvement sur Lyon, tandis que le général Zechmeister débouchait par la rive gauche du Rhône, avec trois mille hommes et mille chevaux. Ce dernier rencontra, le 18 à Rumilly, un petit corps de seize à dix-sept cents hommes, composé de la garnison de Genève, et de quelques conscrits tirés des dépôts de la 7e division militaire. Ce petit corps fut aisément délogé et poussé sur Chambéry, d'où le général Laroche, qui commandait la division, le fit replier en partie sur les Echel-

mutilés horriblement et brûlés à petit feu, ou empoisonnés dans leurs logemens ou égorgés dans leur lit; après avoir vu de malheureuses femmes éventrées au milieu de leurs enfans, écartelées sous leurs yeux, alors seulement nous nous sommes armés du glaive de la vengeance. M. de Beauchamp aurait voulu sans doute qu'on nous égorgeât tous. Qui aurait admiré alors ses talens militaires et historiques et son patriotisme?

les, et en partie sur Montmélian et le fort Barreaux. Le 20, le général Zechmeister occupa Chambéry.

Le général Bubna, de son côté, se mit en mouvement de Bourg le 16, et arriva le 18 à Montluel, avec sept mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux. Le maréchal duc de Castiglione était arrivé à Lyon le 14. N'y trouvant pas d'autres troupes à opposer à l'ennemi, que les douze cents hommes du général Musnier, il désespéra de conserver cette ville, et se hâta de se rendre à Valence, pour y arrêter et y réunir les troupes qui venaient du midi et de la Catalogne. Le général Musnier resta chargé de la défense de Lyon; la garnison de cette ville, par la réunion des dépôts qui y étaient, s'éleva à dix-sept cents hommes. Le général Musnier prit position avec mille hommes au faubourg de la Croix-Rousse, ayant le reste de sa petite troupe à Grange-Blanche et à Oulins, sur les routes de Tarare et de Châlons. Le 17, le général Bubna, que les inondations avaient empêché de déboucher par la route de Meximieux, se présenta devant Lyon par celle d'Amberieux. Le général Musnier, ne laissant à la Croix-Rousse que des postes d'observations, repassa la Saône, et s'établit à l'entrée de Lyon à l'ouest. Le même jour, la ville fut sommée par le général Bubna. L'arrivée du parlementaire excita la plus vive indignation parmi les patriotes lyonnais, et le général Musnier, profitant de l'effroi que causa à l'officier autrichien l'expression franche de l'énergie

des habitans de Lyon, le renvoya rendre compte de ce qu'il avait vu. Cependant des ouvriers allemands employés à Lyon, ayant rendu compte au général Bubna de la faiblesse de la garnison, et ayant même conduit une de ses patrouilles, pendant la nuit, sur le quai du Rhône, ce général résolut de faire une tentative. Le 18, l'avant-garde autrichienne attaqua le faubourg de la Croix-Rousse, et poussa d'abord les avant-postes devant elle. Le général Musnier, ayant reçu dans la nuit précédente un renfort de sept cents hommes, marcha au-devant de l'ennemi, et le repoussa jusqu'à Miribel. Le même jour et dans la nuit suivante, près de douze cents hommes et quelques pièces de canon, envoyés de Valence par le duc de Castiglione, arrivèrent dans la ville, et Lyon se trouva en état de défense. Le 21, le duc de Castiglione y vint lui-même avec quelques escadrons. Il s'occupa de suite d'achever l'organisation de la garde nationale mobile, et de lever quelques bataillons de volontaires.

Le même jour, le général Bubna se mit en retraite, et le 22, il prit position à Pont-d'Ain, à la gauche de l'Ain. Il y resta jusqu'à la fin du mois de janvier.

Le général Zechmeister, qui s'était établi à Chambéry le 20, s'occupa d'abord à appuyer les mesures que prenait le comte de Sonnaz pour organiser un corps parmi les Savoisiens, qu'il appelait au nom d'un gouvernement qui avait toujours eu si peu de

droits à leur affection. Pendant ce temps le commissaire impérial, dans la 7e division militaire, chargea le général Marchand, qui organisait les gardes nationaux de l'Isère, du commandement des troupes et lui adjoignit le général Dessaix, qui n'eut pas besoin d'être fortement pressé pour se dévouer au service de la patrie en danger. Le département de l'Isère, ce sanctuaire encore inviolable de l'amour de la patrie, répondit avec zèle à l'appel qui lui fut fait, et outre les gardes nationaux et les corps francs qui s'y organisèrent, cent cavaliers existant dans les dépôts furent montés à ses frais. Le général Barral, en retraite, fut rappelé au service, et ce vieillard respectable vint prendre le commandement de quinze cents hommes environ, rassemblés au fort de l'Écluse. Le général Marchand retira les troupes qui étaient sous le fort Barreaux et les plaça à la gauche de l'Isère, en face de Montmélian. Le 31, le général Zechmeister fit faire une fausse attaque sur le fort Barreaux, et se porta aux Échelles. Le général Barral, attaqué par des forces supérieures et tourné, se vit forcé de se replier à Voiron et Saint-Laurent. La fausse attaque de Barreaux fut repoussée par une compagnie du 8e léger, aidée en quelque sorte par les enfans du village, qui la fournirent de munitions pendant le combat.

CHAPITRE V.

Opérations de l'armée des Pyrénées à la fin de 1813. — Wellington passe la Bidassoa, le 7 octobre.—Il passe la Nivelle le 10 novembre et la Nive le 9 décembre. — Combat de Barouillet, le 10; combat de St.-Jean-de-Mouguère, le 13.—Réflexions sur ces opérations.—Tableau des deux armées au 1er janvier.—Position générale de toutes les armées au 31 décembre.

PENDANT que l'invasion de la France avait lieu sur toutes les frontières orientales, ainsi que nous l'avons vu dans les chapitres précédens, il s'en préparait une autre dans le midi. La bataille de Vittoria ne nous avait plus laissé en Espagne que la Catalogne et l'Arragon, où se soutenait encore l'armée commandée par le duc d'Albuféra. Les autres armées, depuis la fin du mois de juin, se trouvaient réunies sous les ordres du duc de Dalmatie, sur les frontières des Pyrénées occidentales.

Lord Wellington s'était avancé avec son armée dans la Biscaye. L'aile gauche était derrière la Bidassoa, depuis Irun jusqu'à Lezaca; la droite s'étendait sur le revers méridional des Pyrénées, et occupait les cols de Maya et de Roncevaux. Dans

cette position, il couvrait les siéges de Pampelune et de Saint-Sébastien, qu'il poussait avec vigueur. La dernière place surtout lui devenait importante, pour appuyer ses opérations sur la Basse-Bidassoa. Les deux armées restèrent dans cette position pendant la plus grande partie du mois de juillet. Alors le duc de Dalmatie fit, pour dégager Pampelune, un mouvement qui ne réussit pas, faute d'être conduit avec assez d'ensemble et de vigueur. Son plan était de déboucher, avec la majeure partie de son armée, par la route de Saint-Jean-Pied-de-Port, et d'avancer rapidement sur Pampelune. En même temps, le général d'Erlon devait attaquer et forcer le col de Maya et s'avancer par Lanz, afin d'empêcher le duc de Wellington de porter des troupes au secours de sa droite. Le général Villatte devait rester en observation sur la Basse-Bidassoa. En conséquence de ces dispositions, les trois divisions du général Reille quittèrent Saint-Jean-de-Luz et vinrent, ainsi que la cavalerie, se réunir aux trois divisions du général Clausel, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Le 25 juillet, le général Clausel et la cavalerie se mirent en mouvement par la grande route, pendant que le général Reille suivait celle de Val-Carlos. Après un léger engagement au Blanc-Pignon, le général Clausel arriva le soir sur le revers des Pyrénées; le général Reille, retardé dans sa marche, ne fut en position sur les hauteurs d'Airola que quelques heures plus tard. Le même jour, le général d'Er-

lon, parti d'Ainoa avec les divisions Darmagnac, Maransin et Abbé, attaqua le col de Maya de front et par la droite. Le général Hill, qui le défendait, fut forcé et perdit deux mille hommes prisonniers et quatre canons. Le général d'Erlon le poussa vers Lanz. Le 26, le duc de Dalmatie continua son mouvement et s'avança vers Ydojeta. Le général Reille avait reçu l'ordre de détacher une colonne par le sommet des Pyrénées, vers le col de Velatè; on dit que *les brouillards* l'empêchèrent de parvenir à sa destination. Le vrai brouillard était dans les opérations du duc de Dalmatie, qui se laissa amuser pendant trois jours par les deux divisions anglaises qu'il avait devant lui. Le 27, il ne vint qu'à Iros, et le 28 à Zabaldica. Le général d'Erlon, de son côté, toujours en présence du général Hill, dont la retraite n'était pas menacée, puisque le col de Velatè n'était pas occupé, continuait cependant à pousser l'ennemi devant lui. Il se rendit maître de Velatè et déboucha sur Lanz. Le général Hill ayant perdu ses bagages et presque toute son artillerie, fit un mouvement de flanc et se jeta vers la route de Santestevan à Pampelune. Le duc de Wellington, profitant de la lenteur de son adversaire, avait réuni en hâte ses forces près de Pampelune, et avait occupé les hauteurs d'Oracain, d'où il barrait le chemin à l'armée française. Le 29, le duc de Dalmatie fit attaquer l'ennemi. Cette attaque, faite avec mollesse et partiellement, contre une posi-

tion aisée à défendre, échoua complètement. Le duc de Dalmatie ayant perdu près de deux mille hommes, se décida le même jour à la retraite. Il fit la faute de la marquer vers Ostiz, par des chemins difficiles qui l'obligèrent à se séparer de son artillerie, qu'il envoya par Roncevaux à Saint-Jean-Pied-de-Port. Le 30, l'armée se mit en mouvement par sa droite; l'ennemi profita de ce mouvement de flanc pour l'attaquer; le désordre se mit dans la colonne, et la division Foy, coupée, fut obligée de se jeter sur les Aldudes. Le même jour, l'armée se réunit vers Ostiz aux divisions du général d'Erlon. Le duc de Dalmatie aurait dû continuer sa retraite en deux colonnes, l'une par Santestevan, l'autre par Velatè, non-seulement pour faciliter la marche, mais pour empêcher l'ennemi de le prévenir au col de Maya et à Ainoa. Au lieu de cela, il jeta toute son armée sur la route de Santestevan. Wellington profita de cette nouvelle faute pour faire occuper le col de Maya par le corps de Hill; les troupes que le duc de Dalmatie voulut alors y envoyer furent battues, et toute l'armée confinée dans un seul défilé. Obligée de se hâter pour en sortir, poussée en queue par les Anglo-Espagnols que le général d'Erlon contenait avec peine, menacée en flanc par Sumbilla, dont on laissa le pont au pouvoir de l'ennemi, elle se vit forcée d'abandonner tous les bagages; heureusement que la plus grande

partie de l'artillerie était à Saint-Jean-Pied-de-Port. Ainsi finit cette expédition.

Environ un mois plus tard, le duc de Dalmatie songea à dégager Saint-Sébastien. Dans la nuit du 30 au 31 août, deux ponts de bateaux furent jetés sur la Bidassoa, entre Irun et Berra. Le 31 au matin, le général Reille avec trois divisions, et le général Clausel avec quatre, passèrent la rivière. Le premier devait attaquer la montagne couronnée, qui domine Irun; le second devait appuyer cette attaque. Le général d'Erlon resta à Aïnoa pour observer Maya et les débouchés de Larhuna. Les deux attaques furent mal conduites; les troupes, lancées en détail contre les positions de la montagne couronnée, firent de grandes pertes sans succès. En un mot, l'armée française échoua complètement devant deux divisions espagnoles, et cela par le manque d'ensemble, fruit de l'irrésolution du chef. Un accident pensa achever cette journée par des désastres. Le duc de Dalmatie, forcé de renoncer à son entreprise, fit repasser la Bidassoa à son armée sur les ponts de bateaux. On avait commis la faute impardonnable de ne pas s'assurer d'un pont de pierre, qui est auprès de Berra et que gardait une brigade espagnole. Pendant la nuit, au milieu du passage, une crue d'eau subite, produite par un orage, rompit les ponts de bateaux. Alors le général Wandermassen, qui avait passé avec la moitié de sa division,

se porta avec quelques troupes sur le pont de pierre, criant à celles qui étaient encore à la rive gauche de l'attaquer également de leur côté. L'attaque réussit, le pont fut enlevé, et le restant de l'armée put repasser la Bidassoa; mais nous perdîmes les généraux de division Wandermassen et Lamartinière. Cette seconde affaire nous coûta près de trois mille hommes. Les deux armées restèrent encore pendant tout le mois de septembre dans l'inaction.

Le 7 octobre, lord Wellington mit la gauche de son armée en mouvement. Le général Graham (*), qui la commandait, fit passer les divisions Hope et Colville, avec une brigade de la division Lecor, au pont au-dessus d'Irun, pour attaquer les retranchemens d'Andaye. Le général Freyre passa un peu plus haut, avec une partie de son corps d'armée, pour attaquer la montagne de Mandale, qui appuyait la gauche de ces retranchemens. Le général Alten, avec sa division et celle du général espagnol Longa, passa la Bidassoa à Berra, pour attaquer les retranchemens qui dominaient ce village. L'armée d'Andalousie et la division Dalhousie débouchèrent d'Etchalar, pour attaquer la montagne de Larhuna et l'Ermitage, qui défendait la droite du camp de Sarre. Le général Reille était avec les divisions Boyer,

(*) Le général Graham quitta ce jour-là l'armée d'Espagne et passa en Angleterre, où il prit le commandement du corps d'armée qui vint en Hollande.

Leval et Villatte, du côté d'Andaye; le général Clauzel, avec les divisions Conroux, Taupin et Maransin, occupait le camp de Sarre; le général d'Erlon était à Ainhoa, avec les divisions Abbé et Darmagnac. La division Foy était détachée à Saint-Jean-Pied-de-Port, pour observer le col de Roncevaux; le 7, elle y fut relevée par la division Paris, qui venait de l'armée de Catalogne. L'attaque du général Graham réussit; les hauteurs de Mandale ayant été enlevées, le général Reille fut obligé d'évacuer les retranchemens d'Andaye. L'attaque du centre n'eut pas un succès complet. Les retranchemens de Puerto-di-Berra furent à la vérité enlevés par la division Alten, mais l'attaque de l'Ermitage de Larhuna échoua. Une seconde attaque, tentée le lendemain, n'eut pas un meilleur succès, et nous conservâmes le camp de Sarre. Après le combat du 7, la droite de notre armée se retira derrière la Nivelle à Saint-Jean-de-Luz, occupant cependant en avant d'elle les positions d'Urugne et d'Ascain. Devant elle, le général Hope, avec l'aile gauche anglaise, était à Andaye. La perte de l'ennemi s'éleva à près de seize cents hommes.

Les deux armées restèrent ainsi en présence pendant environ un mois. Enfin Pampelune ayant capitulé le 31 octobre, lord Wellington, qui pouvait alors disposer de son aile droite, reprit l'offensive. Le général Hill, qui avait couvert, avec les divisions Stewart et Clinton, le siége de Pampelune, reçut ordre de se rendre dans la vallée

de Bastan, en avant de Maya, et le 10, toutes les positions de l'armée française furent attaquées. L'armée anglo-espagnole s'avança en six colonnes. Celle de droite commandée par le général Hill, et composée des divisions Stewart et Clinton, des guerillas de Morillo et de la division portugaise, déboucha d'Urdach sur Ainhoa. La seconde colonne, commandée par le maréchal Beresford, et composée des divisions Picton, Cole et Walker, marcha de front sur le camp de Sarre. La troisième, composée de l'armée d'Andalousie, du général Giron; et la quatrième, formée par la division Alten et Longa, étaient destinées à attaquer, par la droite et par la gauche, le mont Larhuna. Le général Freyre, avec la quatrième armée d'Espagne, descendit des hauteurs de Mandale pour observer Ascain. La sixième colonne, composée de la gauche de l'armée de Wellington (divisions Hope et Colville), sous les ordres du général Hope, s'avança contre Saint-Jean-de-Luz.

Le but de l'attaque de Wellington est aisé à déterminer, par la disposition seule de ses troupes. Il voulait enfoncer le centre de l'armée française, contre lequel il déploya cinq divisions et le corps d'armée du général Giron, et se rendant maître de Saint-Pé, forcer la droite et la gauche à quitter leurs positions. Le combat commença au point du jour. Les divisions Alten et Longa, et le général Giron ayant, après un combat très-

vif, enlevé les retranchemens du mont Larhuna, les colonnes du maréchal Beresford, et des généraux Alten et Giron, se réunirent pour l'attaque du camp retranché de Sarre. Le combat fut long et sanglant, mais les trois divisions du général Clausel avaient devant elles plus de cinquante mille hommes, et après une résistance opiniâtre, il fallut céder. Le général Clausel repassa la Nivelle à Saint-Pé, suivi par les divisions Picton et Walker, tandis que les divisions Alten et Cole s'arrêtèrent à la hauteur de Saint-Pé. Pendant que ceci se passait au centre, le général Hill abordait la position d'Ainhoa, où était le général d'Erlon avec deux divisions; la division Foy qui devait être la troisième, se trouvait encore vers Bidarray. Tous les postes avancés de notre aile gauche furent repliés sur la position principale, derrière le village, et le combat s'engagea avec vigueur. Mais le camp de Sarre ayant été enlevé, l'ennemi, maître des deux bords de la Nivelle, dirigea, ainsi que nous venons de voir, deux divisions par la rive gauche sur Saint-Pé; la division Clinton, débordant la position d'Ainhoa, s'avança par la droite de la Nivelle. Ce double mouvement obligea le général d'Erlon à quitter ses retranchemens, et à se replier sur la Nive à Cambo. A notre aile droite, le général Hope ayant enlevé la redoute avancée d'Urrugne, vint s'établir en face de St.-Jean-de-Luz, où il attendit le résultat de l'attaque du centre. Après la

perte du camp de Sarre, le duc de Dalmatie fit évacuer le village d'Ascain, et dans la nuit il replia la droite et le centre de son armée dans le camp retranché de Bayonne, qui n'était pas encore tout-à-fait achevé; la gauche resta à Cambo. La perte de l'ennemi dans cette journée s'éleva à deux mille sept cents hommes. La nôtre s'éleva à environ douze cents hommes, outre un bataillon du 88e régiment pris à Sarre. Nous perdîmes également le général Conroux, tué en ralliant ses troupes au camp de Sarre.

Les pluies continuelles tinrent encore les deux armées dans l'inaction pendant le restant du mois; à l'exception de quelques reconnaissances de part et d'autre, et d'un engagement vers Biaritz, qui coûta une centaine d'hommes à la division anglaise d'Alten, il n'y eut aucun combat. Dès le 16, le duc de Dalmatie avait retiré son aile gauche de Cambo, et l'avait rapprochée de Villefranque-Mouguère, en ne laissant à Cambo que la division Foy. La brigade Paris, venue de l'armée de Catalogne, occupait St.-Jean-Pied-de-Port. Le camp retranché de Bayonne se trouva terminé et armé le 29 novembre.

Le 8 décembre, lord Wellington mit son armée en mouvement pour passer la Nive. Le 9 au matin, le général Hill avec trois divisions, passa cette rivière à Cambo, tandis que le général Beresford avec trois autres, la division Clinton en tête, se préparait à passer à Ustaritz. La division Foy se

défendit vaillamment, mais menacée sur ses derrières, elle fut obligée de se replier sur Villefranque. Wellington ayant fait passer ainsi la Nive à la droite et au centre de son armée, la déploya à la rive droite, et marcha à l'attaque de Villefranque et de Mouguère. Le combat fut long et opiniâtre à Villefranque, et ce village fut pris et repris plusieurs fois. Enfin, à la nuit, l'ennemi en resta maître, et le duc de Dalmatie retira son aile gauche sous les murs de Bayonne. Le même jour, le général Hope avait fait une fausse attaque à la gauche de la Nive.

Le 10, le duc de Dalmatie résolut de reprendre l'offensive, et d'attaquer l'aile gauche de l'armée ennemie, restée seule entre la Nive et la mer. Cette aile était appuyée d'un côté à Bidart, et de l'autre à la Nive en avant d'Ustaritz. Un peu tard dans la matinée, les généraux Reille et Clausel sortirent du camp retranché et marchèrent à l'ennemi. Tandis que le général Clausel, à la gauche, faisait attaquer par la division Darricau le général Alten, qui tenait le plateau d'Arcangues, le général Reille, à droite, à la tête de la division Boyer, attaquait les divisions Hope et Colville, à Barouillet. Le combat s'alluma avec vigueur sur ce dernier, et bientôt la division Leval entra en ligne. Enfin, l'ennemi fut enfoncé et perdit huit cents prisonniers. Alors le général Clausel fit prévenir le duc de Dalmatie, que le centre de l'armée anglaise repassait la Nive à Ustaritz pour

venir au secours de la gauche. Ce mouvement changea la face des affaires ; il fallut encore faire entrer en ligne les divisions Vilatte et Foy, et le combat qui se prolongea jusqu'au soir n'eut plus d'objet que celui de se maintenir en position. Cette journée nous coûta près de douze cents hommes et plus de deux mille à l'ennemi, non compris huit cents prisonniers. Le général Vilate fut blessé de notre côté, et du côté de l'ennemi, les généraux Hope et Robinson. A la nuit, quatre bataillons allemands qui étaient dans notre armée, désertèrent à l'ennemi.

Le 11, l'ennemi tenta une attaque sur notre extrême droite. Les divisions Boyer et Darricau le repoussèrent avec perte, et lui firent environ quatre cents prisonniers. En même temps que le duc de Dalmatie faisait attaquer l'aile gauche ennemie, il avait envoyé au-delà de leur droite le général Soult avec une partie de la cavalerie. Ce général arriva le 11 à Hasparren, d'où il chassa Morillo qui s'en était approché avec ses guérillas, et quelques escadrons anglais.

Le 13, le duc de Dalmatie répéta à la rive droite de la Nive, le mouvement qu'il avait fait à la gauche. Au point du jour, il mit en mouvement le général d'Erlon avec les divisions Abbé, Darmagnac et Darricau, une brigade de cavalerie et vingt-deux canons. Les divisions Foy et Maransin suivaient en réserve. L'attaque du général d'Erlon se fit en trois colonnes, la division Abbé au cen-

tre, la division Darricau contre la gauche, et la division Darmagnac, sur St.-Jean-de-Mouguère, contre la droite de l'ennemi. Mais lord Wellington avait prévu cette attaque; dans la nuit, le général Hill avait été renforcé par les divisions Picton, Cole et Clinton. Les trois divisions du général d'Erlon eurent donc à lutter contre six divisions ennemies pendant presque toute la journée, car la réserve ne prit point de part au combat. Plusieurs attaques faites par nos troupes avec la plus grande valeur, ne purent avoir aucun résultat, et on ne continua à se battre jusqu'à neuf heures du soir, que pour conserver ses positions, de même que le 10. Cette sanglante journée nous coûta trois mille hommes tués ou blessés; parmi ces derniers étaient les généraux Maucomble et Mocquery. L'ennemi perdit environ quatre mille hommes.

Voilà donc, depuis le 9 jusqu'au 13, une destruction de près de douze mille hommes sans aucun résultat stratégique, si ce n'est une augmentation de la disproportion, qui existait déjà entre l'armée française et l'armée ennemie. Nous allons essayer d'examiner les opérations qui ont amené ces trois combats, et qui présentent trois fautes, dont une commise par lord Wellington, et les deux autres, bien plus importantes, par le duc de Dalmatie. La première faute fut celle qui amena le combat du 9; quoique le lord Wellington ait pu compter sur la supériorité de ses forces pour hasarder une opération de flanc, cette supério-

rité n'était pas assez prononcée pour oser couper son armée en deux, et la mettre ainsi à la merci d'un événement, que pouvait amener une crue d'eau. Il aurait fallu pour cela que chacune des moitiés de son armée fut en état de lutter contre l'armée française toute entière; il était bien loin d'être dans ce cas là. Les deux lignes de communication de sa base d'opération étaient Irun et le col de Maya; car le col de Roncevaux ne pouvait lui être d'aucune utilité dans une retraite, puisque le passage était barré par St.-Jean-Pied-de-Port. Une tentative hardie pouvait rendre le duc de Dalmatie maître des deux ponts d'Ustaritz et Cambo; il pouvait avec toute son armée réunie, battre les troupes anglaises qui étaient à la gauche de la Nive. Alors celles que Wellington avait poussées à la rive droite, se seraient trouvées fortement compromises. Un mouvement en avant, sur l'Adour, ne la sauvait pas, puisque le duc de Dalmatie ne devait rien tant désirer que de voir l'ennemi quitter sa base, et abandonner ses communications. L'événement a couvert la faute de lord Wellington, et le vulgaire de toutes les classes l'a transformée en une conception d'un génie supérieur.

La seconde faute fut commise par le duc de Dalmatie le 10. D'abord il commença son attaque trop tard. Wellington qui s'était rendu au point du jour à la droite de la Nive, pour reconnaître les positions qu'avaient occupées nos troupes, la

veille, les vit en grande partie dégarnies. Il n'eut pas de peine alors à juger du projet du duc de Dalmatie, et il s'occupa sur-le-champ de renforcer son aile gauche aux dépens de la droite, qu'il croyait ne pas devoir être attaquée. En second lieu, ce n'était pas par la pointe de son aile droite que le duc de Dalmatie devait engager son attaque; elle ne pouvait avoir d'autre résultat que de ramener l'aile gauche anglaise sur ses renforts. C'étaient les divisions du général Clausel qui auraient dû donner avec vigueur; car il fallait pour amener un résultat décisif, se rendre maître à revers des ponts d'Ustaritz et de Cambo. Le duc de Dalmatie, appuyé sur le camp retranché de Bayonne, ne pouvait pas craindre que l'ennemi s'emparât de ce point. Il lui suffisait d'y laisser deux divisions au plus, pour garnir le camp, et quelques postes à la droite de la Nive en face de Hill. Il lui restait alors sept divisions, et toute sa cavalerie à employer; deux divisions suffisaient devant Bidart, pour occuper et contenir les deux de l'ennemi qui étaient sur ce point. Il pouvait donc porter cinq divisions et sa cavalerie sur Arcangues, et le long de la rive gauche de la Nive; l'ennemi n'en avait que deux au plus à lui opposer. Attaquant à la petite pointe du jour, il devait avoir dépassé Ustaritz et Cambo, avant que Hill ne pût être en mesure d'y arriver. Qu'aurait alors fait le général Hill, isolé avec cinq divisions, et coupé de ses communications?

La troisième faute fut encore commise par le duc de Dalmatie le 13. Pourquoi laisser à son ennemi trois jours pour se reconnaître? surtout lorsqu'il est impossible qu'il ne devine pas les projets que nous devons avoir. Lord Wellington ne pouvait pas imaginer que le duc de Dalmatie voulût le laisser tranquille à la vue de Bayonne et sur les deux bords de la Nive. L'attaque du 10 avait manqué, donc il devait en être fait une sur la rive opposée. Le 11, Wellington fit tâter la droite de l'armée française; le 12, il ne vit aucun mouvement; le 13, il se décida à renforcer le corps de Hill. Cette mesure tendait autant à résister à une attaque *à laquelle il est certain qu'il s'attendait*, qu'à s'étendre par sa droite, ainsi qu'il le fit quelques jours après. Le duc de Dalmatie devait, dès le 11, au point du jour, attaquer le corps de Hill. Mais il ne fallait pas le faire mollement et de manière à fatiguer seulement les trois divisions du général d'Erlowe. Il fallait une attaque vigoureuse des sept divisions dont il pouvait disposer, et dont l'effort principal fût dirigé le long de la Nive. Le général Hill perdait certainement le passage d'Ustaritz, et il aurait été tellement maltraité avant d'avoir atteint Cambo, que cette affaire pouvait équivaloir au gain d'une bataille rangée. En général, les deux attaques du 10 et du 13 furent molles et incertaines. Le duc de Dalmatie dit, dans son rapport sur la dernière, que *l'ennemi a été contenu*. Ce n'était pas contenir qu'il fallait, puisque l'ennemi ne pouvait ni ne voulait attaquer Bayonne; c'était battre Hill qu'il devait et pouvait.

Après le combat du 13, lord Wellington étendit la droite de son armée jusqu'à la Bidouse, vers Bidache. Le duc de Dalmatie inquiet de ce mouvement, fit aussitôt marcher le général Clausel avec les divisions Taupin, Darricau et Vilatte vers Guiche. Quelques jours après, le 20 décembre, il quitta le camp retranché de Bayonne, y laissant les divisions Leval, Maransin et Abbé sous les ordres du général Reille, et se rendit à Peyrehorade avec les divisions de Boyer, Darmagnac et Foy, sous les ordres du général d'Erlon. Ce mouvement était déjà une faute stratégique. L'intérêt de l'ennemi était de l'éloigner de Bayonne, afin de pouvoir déboucher pour pénétrer en France. Le sien devait être de tenir son armée réunie devant Bayonne, et d'attendre que l'ennemi se soit affaibli partout, en s'étendant trop, pour attaquer ses communications à St.-Jean-de-Luz. Nous reviendrons plus tard sur cet objet. A cette époque, la force et l'organisation des deux armées était la suivante :

ARMÉE FRANÇAISE.

LE MARÉCHAL DUC DE DALMATIE.

			BATAIL.	ESCAD.	INFANT.	CAVAL.
Aile droite. Le général Reille...	1re	Général Foy.......	9	»	4,624	»
	7e	— Leval.....	7	»	4,428	»
	9e	— Boyer.....	11	»	5,450	»
Centre. Le général d'Erlon.	2e	— Darmagnac.	8	»	5,672	»
	3e	— Abbé......	8	»	5,147	»
	6e	— Darricau...	7	»	4,878	»
Gauche. Le général Clausel..	4e	— Taupin....	8	»	5,808	»
	5e	— Maransin..	8	»	5,008	»
	8e	— Harispe (1).	13	»	7,012	»
Général Soult......	2e	— Treilhard..	»	21	»	2,866
	1er	— Soult......	»	22	»	3,520
		Total........	79	43	48,027	6,386

(1) Cette division était celle du général Vilatte, et le général Harispe en prit le commandement plus tard, en y joignant la brigade Paris.

ARMÉE ANGLAISE.

LE MARÉCHAL DE WELLINGTON.

Ayant sous ses ordres
Le lieut.-gén. Hill.
— Graham.
— Stapleton-Coton.
Le maréchal Beresford.

	1re Général Happe	3,000	»
	2e — Stewart	6,000	»
	3e — Picton	6,000	»
	4e — Cole	6,000	»
	5e — Colville	6,000	»
	6e — Clinton	6,000	»
	7e — Dalhousie	6,000	»
	Légère, général Alten	6,000	»
	Portugaise, général Lecor	6,000	»
Cavalerie	Brigade de lord Sommerset.		1,600
	— Vivian	»	1,500
	— Fane	»	1,500
	— Ponsonby	»	1,500
		51,000	6,100

4e Armée espagnole, le général Freyre.	20,000
Réserve d'Andalousie, le général Giron.	20,000
Guérillas de Morillo et Mina	4,000
Total général	101,100

Le 3 janvier, le duc de Dalmatie fit avancer les divisions du général Clausel vers la Bastide. La division portugaise, qui était à la pointe de l'aile droite ennemie, fut poussée au-delà de la Joyeuse, vers Briscons. Le général Clausel vint se déployer derrière cette rivière, à la Bastide, ayant la division Darricau en avant de son front, et une brigade vers Urt pour se tenir en communication avec l'Adour. La division de cavalerie du général Soult et la brigade Paris étaient à l'extrême gauche vers Bouloc. La division Treilhard était vers Saint-Palais. Lord Welling-

ton, instruit de ce mouvement, réunit les cinq divisions de son aile droite et vient prendre position à Hasparen. Le 6, il porta en avant les divisions Cole et Picton, une brigade portugaise et celle de cavalerie de Fane, et parut vouloir engager l'action en faisant attaquer un bataillon de la division Darricau, qui était en avant de la Bastide. Ce bataillon se replia en bon ordre, et l'action en resta là. Le 7, Wellington retira son aile droite. Le général Clausel se voyant débarrassé de l'ennemi, étendit son front vers les Pyrénées. La division Taupin s'avança à la gauche de la Bastide. La division Darricau releva par sa gauche la brigade Dauture (de la division Vilatte); cette brigade et celle du général Paris reçurent ordre de se rendre à Helette, où elles passèrent sous les ordres du général Harispe. La division Soult occupa Saint-Martin et Helette. Le général Harispe, nommé commandant de la levée en masse des Hautes et Basses-Pyrénées et des Landes, était à Saint-Jean-Pied-de-Port avec quelques gardes nationales.

Pendant une partie du mois de janvier il y eut quelques actions de peu d'importance entre les troupes du général Harispe et les guérillas de Mina et de Morillo. Le 8 et le 11, ces derniers furent battus vers Bidarray et Saint-Étienne. Le 20, les deux chefs espagnols s'avancèrent de nouveau vers Bidarray; ils furent encore une fois battus et dispersés, avec perte d'environ cent cinquante hommes. S'étant ralliés vers Ariscou dans la vallée de Bastan, ils ne reparurent plus. Les deux armées restèrent en présence le restant du mois de janvier; celle du

duc de Dalmatie entre Bayonne et Guiche; celle de Wellington entre Saint-Jean-de-Luz et Hasparen. Ce dernier attendait, pour se remettre en mouvement, que la cavalerie et l'artillerie de réserve qu'il faisait venir de l'Espagne lui fussent arrivées, ainsi qu'un renfort de six mille hommes qui s'était embarqué en Angleterre. Le défaut de vivres et les horreurs de tout genre commises par les bandes espagnoles, l'avaient obligé de renvoyer l'armée de Giron en Arragon, et celle de Freyre en arrière de Irun et de Fontarabie.

Ainsi, à la fin du mois de janvier, nos armées et celles des coalisés occupaient les positions suivantes : AU NORD, le général Maisons se rapprochait de Bruxelles, tandis que Bülow était devant Anvers, et que Winzingerode avait dépassé Mézières et Rhetel.

A L'EST, l'empereur Napoléon était avec les 2ᵉ et 6ᵉ corps et la garde à Brienne; le duc de Trévise à Troyes; le duc de Tarente arrivait à Châlons. Devant Brienne se trouvaient l'armée de Silésie, les corps de Giulay et de Wurtemberg et les réserves; le corps de Colloredo était à peu de distance de Bar-sur-Aube; les corps de Wittgenstein et de Wrede s'approchaient de Saint-Dizier et de Brienne; le corps d'York était à Vitry. AU SUD, le duc de Castiglione réunissait à Lyon les troupes qu'il devait commander; les généraux Dessaix et Marchant étaient à Grenoble, avec quelques bataillons de gardes nationales et quelques

dépôts. Du côté de l'Espagne, le duc de Dalmatie et lord Wellington étaient en présence autour de Bayonne. Le duc d'Albuféra était à Barcelonne, tenant encore la Catalogne.

LIVRE III.

Comprenant les événemens qui se sont passés depuis le 1er jusqu'au 26 février 1814.

CHAPITRE PREMIER.

Préparatifs des deux armées devant Brienne. — Bataille de Brienne, le 1er février. — Réflexions sur cette bataille.

Nous avons laissé l'empereur Napoléon à Brienne, en présence de la majeure partie de l'armée coalisée. Son intention ne pouvait pas être de livrer bataille dans cette position, qu'il avait été forcé de prendre pour couvrir le mouvement du duc de Raguse. Aussi, dès le 30, avait-il donné l'ordre de rétablir le pont de Lesmont, qui avait été détruit par l'ennemi. Cette opération ne pût être terminée le 31, et l'armée française fut obligée de rester dans une position de bataille, entre l'Aube et Petit-Mesgnil. Elle fermait ainsi le débouché, par lequel les coalisés pouvaient entrer dans la plaine de Brienne. Son flanc gauche était couvert par le mouvement du 6e corps qui arrivait par Soulaines. Ce mouvement qui, par le fait de l'attaque des ennemis, compléta l'ordre de ba-

taille de l'armée française, en la couvrant d'une attaque imprévue en flanc par le corps de Wrède, n'est cependant pas tout-à-fait exempt de reproche. Le duc de Raguse ne pouvait pas ignorer que les armées étaient en présence, et que les forces des coalisés s'étendaient des environs de Brienne, jusqu'à Joinville. Son arrière-garde avait été poussée à St.-Dizier par York; il avait été attaqué à Vassy; plus tard la queue de sa colonne avait été entamée à Montierender. Ne pouvait-il pas arriver en s'écartant à Soulaines, que l'ennemi qui le suivait, ne débouchât de Montierender sur Boulancourt? Ce mouvement pouvait obliger l'empereur Napoléon à se replier derrière la Voire, et le 6e corps se trouvait isolé au milieu de la grande armée coalisée. Ne pouvait-il pas également arriver que le 6e corps se trouvât à Soulaines, en présence de forces ennemies supérieures en nombre, à deux lieues du reste de l'armée, et par-là même compromis? En effet, Wrede arriva à Soulaines avec quarante-cinq mille hommes, peu d'heures après le 6e corps, et nous verrons qu'il aurait dû y être plutôt. Au reste, le récit que le colonel Fabvier a fait de la bataille de Brienne, pour le 6e corps, fait assez voir l'embarras où ce mouvement mit le duc de Raguse (*). Du reste, le 6e corps occupa par l'événement la place qu'il devait occuper dans l'ordre de bataille. C'est peut-

(*) Journal des opérations du 6e corps, pendant la campagne de 1814. Pages 24 et 25.

être dans ce sens que le colonel dit que « les con» sidérations générales (stratégiques) sont souvent » la moindre chose à la guerre (*). »

Nous avons déjà vu que le prince de Schwarzenberg avait douté, jusqu'au 30, de la véritable intention de l'empereur Napoléon, supposant toujours qu'il n'avait devant Brienne qu'une partie de ses troupes, et confirmé dans cette opinion par l'inaction où restait l'armée française, il s'attendait à voir attaquer sa ligne de communication sur Chaumont et Langres, et de forts partis de cavalerie furent poussés dans cette direction. Enfin, le 30 au soir, le prince de Schwarzenberg apprit que le gros de l'armée française était réellement à Brienne. La grande supériorité de ses forces le décida alors à livrer une bataille, dont les chances étaient en sa faveur, et qu'il était à présumer que l'empereur Napoléon ne refuserait pas. Des considérations politiques l'engagèrent à en céder la direction au maréchal Blücher, et le 31, il prévint ce dernier de la disposition qui avait été arrêtée pour le 1er février, et lui annonça qu'il mettait à sa disposition les corps de Giulay et de Wurtemberg, et qu'il ferait avancer à Trannes les grenadiers et les cuirassiers russes. Mais les mesures qui accompagnèrent cette disposition offensive témoignent toujours l'inquiétude où il était sur ses communications, et la persuasion qu'au

(*) Journal des opérations du 6e corps pendant la campagne de 1814. Avant-propos, page 2.

moins un corps de l'armée française manœuvrait à la rive droite de la Marne. Le corps de Wrede reçut l'ordre de marcher sur Montierender, et celui de Wittgenstein sur St.-Dizier, afin d'appuyer le général York. La garde russe reçut l'ordre de porter une division à Ailleville, en seconde ligne de réserve ; le restant devait prendre poste à Fresnoy, afin d'appuyer le corps de Wrede. Le corps de Colloredo reçut celui de s'avancer à Vandœuvres, pour être à portée de la gauche de l'attaque. Au reste, la grande supériorité numérique de son armée lui permettait de prendre toutes ces mesures de précaution ; il lui restait encore sur le champ de bataille, plus du double de l'armée française, et comme nous le verrons plus bas, le corps de Wrede se joignit encore à Blücher.

Avant de passer au récit des opérations de la bataille de Brienne, nous allons présenter au lecteur le tableau de la force de deux armées qui y combattirent.

ARMÉE FRANÇAISE.

			INFANT.	CAVAL.
Droite. Général Gérard		Général Picquet	»	649
		— Dufour	3,400	»
		— Ricard	3,500	»
Centre. Duc de Bellune.	Général Nansouty	— Desnouettes	»	850
		— Colbert	»	880
		— Guyot	»	750
	....	— Duhesme	4,200	»
		—	1,900	»
	Général Milhaud.	— Piré	»	870
		— Briche	»	1,250
		— L'Héritier	»	1,000
Gauche. Duc de Raguse.	....	— Doumère	»	1,800
		— Lagrange	4,600	»
Réserve. Le prince de la Moskowa		— Rothembourg	4,900	»
		— Decouz	1,800	»
		— Meunier	3,000	»
		— Defrance		800
			27,000	8,840
			36,140	

ARMÉE COALISÉE.

			INFANTERIE.	CAVALERIE.
Gauche.	1re colonne, gén. Giulay		20,000	1,200
Centre.	2e — gén. Sacken.	Général Lieven	9,000	»
	3e	— Szerbatow.	7,000	»
	Réserve	— Alsusieff.	7,000	»
		— Wassilczikow.	»	13,000
	Entre la 3e et 4e colonne.	— Karpow	»	2,400
		— Biron	»	2,000
Droite.	4e colonne, prince de Wurtemberg		12,000	2,700
	5e — Général Wrede.		36,000	9,000
Réserve.	— Rajewski.	Grenadiers	9,000	»
		Cuirassiers	»	3,000
			100,000	23,300
			123,300	
Seconde ligne de réserve qui ne prit point part à la bataille		Gardes	18,000	7,000
		Colloredo	33,000	10,000
			51,000	17,000

Le 31 janvier au soir, les deux armées occupaient les positions suivantes : Armée française, *aile droite*. La division Dufour s'appuyait à l'Aube, et formait la première ligne en masse par bataillon (1); la division Ricard en seconde ligne(2); la brigade Picquet, à droite de la division Dufour, s'étendait vers la Rothière(3); le général Gérard avait un poste (4) au pont d'Unienville, qu'on n'avait pas rompu, malgré l'ordre qui en avait été donné. *Centre*. La division Duhesme (5) occupait la Rothière; la seconde division du deuxième corps occupait la Gibrie (6), Petit-Mesgnil et Chaumenil et avait un poste en avant du bois de Beaulieu (7); la cavalerie du général Nansouty était en bataille sur deux lignes, en arrière de l'intervalle de la droite et du centre (8); la

cavalerie du général Milhaud était de même entre la Rothière et Chaumenil (9). *Réserve.* Les trois divisions du prince de la Moskowa étaient en bataille en arrière de Beugné; celle de Rothembourg, à droite (10); celles de Decouz et Meunier (11), s'étendant vers le bois d'Ajou; la cavalerie du général Defrance gardait le pont de Lesmont. *Gauche.* Le duc de Raguse, ayant trouvé la grande route de Soulaines à Brienne déjà occupée par l'ennemi, avait été obligé de prendre celle qui passe par la Chaise. Vers le point du jour, une brigade de la division Lagrange vint occuper Morvilliers (12); celle du général Joubert fut laissée à la Chaise (13), pour contenir l'ennemi qui débouchait par la grande route; la cavalerie du général Doumère prit position à droite de Morvilliers (14). Armée coalisée, *gauche.* Le corps de Giulay se plaça, pendant la nuit, en colonnes sur la grande route, en arrière de Trannes (15). *Centre.* Le maréchal Blücher, avec le corps de Sacken et d'Alsufieff, occupait le plateau à la droite de Trannes (16); la cavalerie de Wassilczikow, Karpow et Biron, était au pied des hauteurs, entre Beaulieu et le bois (17). *Droite.* Le corps de Wurtemberg était arrivé le soir, derrière Eclance (18). *Réserve.* Les grenadiers et cuirassiers russes arrivèrent dans la nuit, sur les hauteurs à droite de Bossancourt (19). Le général de Wrede, ainsi que nous l'avons déjà dit, était en mouvement le 31, de Doulevent à Soulaines.

Cependant, le 1er février, le pont de Lesmont était achevé, et Napoléon, voyant que l'ennemi ne faisait aucun mouvement devant lui, se décida à commencer son mouvement de retraite. Les réserves reçurent l'ordre de se replier sur Lesmont, et les divisions Decouz et Meunier se mirent effectivement en mouvement. Vers midi, les rapports des avant-postes ayant annoncé qu'un grand mouvement avait lieu dans les lignes ennemies, Napoléon se porta sur-le-champ en avant, en reconnaissance; et, malgré qu'une forte neige empêchât de bien distinguer les objets, il en vit assez pour se persuader qu'il allait être attaqué. Le prince de la Moskowa, qui était déjà près de Lesmont, reçut ordre de revenir, et les troupes prirent les armes.

De son côté, le maréchal Blücher ayant réuni, au point du jour, toutes les troupes dont il devait prendre le commandement, fit dès le matin les dispositions pour l'attaque qu'il fixa à midi. Elle devait avoir lieu sur trois points principaux. Le corps de Giulay devait attaquer Dienville ; ceux de Sacken et Alsufieff; la Rothière; celui de Wurtemberg devait tourner la gauche de l'armée française par la Gibrie, et chercher à se mettre en communication avec le corps de Wrede, qu'on savait arrivé vers Soulaines. A midi précise les colonnes ennemies se mirent en mouvement dans l'ordre suivant.

La colonne de gauche, composée du corps de

Giulay, s'avança en masse par bataillons en longeant la rive de l'Aube (20). La 2e colonne, sous les ordres du général Liéven, suivit la grande route (21). La 3e, composée du corps de Szerbatow (22), à droite de la route et à la même hauteur. Le corps d'Alsufieff (23) suivait les deux colonnes. La cavalerie de Wassilczikow était en partie derrière Alsufieff, en partie entre les colonnes (24). La cavalerie légère de Korf et de Biron couvrait la droite (25). Le prince de Wurtemberg, qui avait un défilé à passer, fut obligé de se former en une seule colonne. Ayant fait attaquer par quatre bataillons le poste d'avertissement qui était à la tête du bois de Beaulieu (7) et qui fut aisément replié, il déboucha entre les étangs (26). Le terrain fangeux et détrempé par les pluies et la neige, empêchant les coalisés de faire mouvoir leur artillerie à la suite des colonnes, ils en laissèrent la moitié dans leur position pour doubler les attelages du restant. Mais la grande quantité de bouches à feu, qu'ils traînaient à la suite de leur armée, fit qu'ils en eurent encore près de deux cents dans l'action. (*)

(*) Etat de l'artillerie des coalisés à la bataille de Brienne.

Corps de Giulay	64	392
« Wurtemberg	24	
« Wrede	124	
« Sacken	84	
« Alsufief	24	
Grenadiers Russes	48	
Cuirassiers (2e et 3e divisions)	24	

Cependant, le prince de Wurtemberg ayant débouché du bois, vers deux heures, et passé le défilé des étangs, commença à se former au-delà du ruisseau, en face du côteau de la Gibrie, et à faire avancer sa cavalerie qui avait pris la queue de la colonne. Dès qu'un régiment eût passé, le prince de Wurtemberg le fit porter en avant avec deux bataillons de chasseurs, pour attaquer le sommet du côteau occupé par nos troupes. Celles-ci qui n'avaient point de cavalerie, se replièrent dans le village qu'elles défendirent. Le prince de Wurtemberg voyant l'entrée du défilé dégagée, déploya alors son infanterie en colonnes d'attaque, et se prépara à l'attaque du village (27). Ce point était pour lui du plus haut intérêt pour le mettre d'une part en communication avec le restant de l'armée coalisée, et de l'autre avec le corps de Wrede, qui commençait à déboucher. Ayant fait passer une brigade de cavalerie, et une batterie à son aile droite (28) pour menacer la Gibrie à revers, il fit attaquer le village de front par six bataillons sous les ordres du général Stockmayer. L'attaque réussit, après un combat qui dura près d'une henre, et nos troupes furent repoussées du village et repliée sur Petit-Mesgnil. Mais le duc de Bellune qui sentait toute l'importance de ce point, de l'occupation duquel dépendait le salut de notre aile gauche, ne voulut pas laisser à l'ennemi le temps de s'y établir. Ayant rallié les troupes qui venaient d'en être chassées, et ayant retiré à lui

celles qui occupaient Petit-Mesgnil et Chaumenil, il les ramena à la Gibrie. Une charge vigoureuse nous en rendit maîtres de nouveau, et le combat se soutint pendant quelque temps sur ce point avec un avantage égal. Le prince de Wurtemberg voyant que ses efforts pour regagner son premier avantage étaient inutiles, sentit la position critique où il allait se trouver, si le duc de Bellune, recevant quelques renforts, prenait l'offensive et le culbutait dans le défilé. Le corps de Wrede débouchait bien, en ce moment, du bois, après s'être rendu maître de la Chaise, mais le 6e corps à Chaumenil et Morvillers n'était pas entamé; d'un autre côté, le maréchal Blücher n'avait encore obtenu aucun succès au centre. Le prince de Wurtemberg s'adressa à l'un et à l'autre pour en obtenir du secours (*).

A notre extrême gauche, le général Wrede s'avançait dans le même temps de Soulaines. Vers une heure, le corps autrichien de Frimont parut devant la Chaise (29). La brigade Joubert, hors d'état de résister à une aussi grande supériorité numérique, fut forcée de replier à Morvilliers. Dans sa retraite, elle fut chargée par huit escadrons de hulans, et perdit quatre pièces de canon, que le chemin défoncé ne permit pas de mettre assez tôt en sûreté (**). Le duc de Raguse se voyant

(*) Le prince de Vurtemberg prétendait être attaqué par des forces supérieures.

(**) Toute la batterie était d'abord tombée au pouvoir de l'enne-

au moment d'être attaqué par le corps de Wrede, songea à s'appuyer à celui du duc de Bellune, et à se rapprocher de Chaumenil. La brigade Joubert fut envoyée occuper ce village (30); le restant du 6e corps devait suivre, mais il fut engagé avant de pouvoir faire son mouvement. Le corps de Wrede avait achevé de déboucher du bois, et son avant-garde attaqua les abattis, que les paysans avaient préparés pendant la nuit devant Morvilliers, et que le duc de Raguse avait garnis de tirailleurs. Les abattis furent forcées, et le corps de Frimont se déploya ; la division Hardeg au-delà du ruisseau(31), et la division Spleny en-deçà (32). La cavalerie du général Doumère tenta plusieurs charges pour empêcher ce développement; mais la supériorité numérique de la cavalerie autrichienne, qui fut bientôt appuyée par une brigade bavaroise, empêcha la réussite de nos attaques. Peu après, la division bavaroise Delamotte déboucha à son tour, et la première brigade se déploya à la tête du bois (33). Ce fut en ce moment, c'est-à-dire, vers quatre heures et demie, que le général Wrede reçut l'avis que le prince de Wurtemberg avait besoin de secours.

Pendant que ces événemens se passaient à l'aile gauche, les autres colonnes de l'armée coalisée s'avançaient dans la plaine contre la Rothière et

mi, mais quatre pièces furent reprises par les canonniers et placées en batterie à la pointe du bois d'Ajou.

Dienville. Lorsque le corps de Gitlay fut arrivé à la hauteur d'Unienville, ce général détacha la brigade du général Pflüger (sept bataillons) avec deux escadrons de chevau-légers, et quatre canons pour attaquer et forcer le pont de l'Aube. Le général Pflüger devait ensuite se porter sur Dienville. Cette opération qui n'était point comprise dans l'ordre de mouvement donné par le marchal Blücher pourra paraître singulière ; mais elle tenait aux dispositions générales du prince de Schwarzenberg. Le corps de Colloredo, qui arrivait à deux heures après midi à Vandœuvres, avait reçu l'ordre de s'avancer jusqu'à la route de Troyes à Dienville, et de l'occuper afin de l'enlever à l'armée française. Il était donc nécessaire de jeter à la gauche de l'Aube un détachement assez fort, pour entrer en communication avec Colloredo. Le pont d'Unienville, où il n'y avait qu'un poste d'avertissement, fut forcé, sans doute avec une rare valeur, comme le disent les rapports autrichiens, mais avec bien peu de peine et de danger. L'empereur Napoléon, voyant ce mouvement, y opposa des troupes de la seconde ligne de l'aile droite (la division Ricard). La brigade Boudin fut chargée de la défense du pont, et occupa le bourg de Dienville, et la brigade Pelleport s'en rapprocha. La brigade Pflüger aborda la tête du pont (34), mais elle fut si vigoureusement reçue par le feu de mousqueterie qui partit des maisons qui bordent l'Aube, et dont tout coup portait dans le défilé

où il fallait passer qu'elle fut arrêtée. Une charge faite à propos par la brigade Boudin, rejeta l'ennemi au-delà du défilé. Le général Giulay fit alors appuyer l'attaque par le général Fresnelle, avec la seconde brigade de sa division, six canons et deux autres escadrons. Quoiqu'ils fussent appuyés par le feu de dix pièces de canon, et que de notre côté il ne fut pas possible, par la disposition du terrain, de leur en opposer, les différentes attaques des Autrichiens échouèrent, et ils furent chaque fois repoussés jusque sur le côteau. A la rive droite de l'Aube, le général Giulay arrivé devant Dienville, déploya la division Hohenlohe (35). Une batterie de vingt-quatre pièces, dont huit de douze, fut établie entre les deux brigades, et le combat se soutint de pied ferme sur ce point jusqu'à la fin de la bataille.

Au centre, le général Sacken, arrivé vers deux heures devant la Rothière, y avait déployé son corps (36) : celui d'Alsufieff (37) et la cavalerie de Wassilczikow (38) restèrent en réserve. Vers trois heures, le combat s'y alluma; à cette heure il s'était étendu sur toute la ligne. Le village de la Rothière fut attaqué avec vigueur; l'opiniâtreté de la défense fit échouer les attaques de l'ennemi, et le combat se soutint à avantage égal pendant près de deux heures. Les divisions de cavalerie de Colbert et Guyot par la droite, et celle de Piré par la gauche, firent plusieurs brillantes charges sur l'infanterie russe, et menacèrent plusieurs fois

d'entamer ses masses. La cavalerie de Wassilczikow tenta une charge contre la nôtre; mais elle fut ramenée en désordre derrière les lignes. Cependant le maréchal Blücher, qui ne pouvait pas juger de la position du corps de Wrede, qui voyait la bataille stationnaire depuis Dienville jusqu'à la Gibrie, et à qui le prince de Wurtemberg demandait des secours, songea à renforcer la ligne de bataille. Les réserves russes reçurent l'ordre, vers quatre heures, de s'avancer de Trannes (19), où les gardes vinrent les remplacer. Une divison de grenadiers fut envoyée au prince de Wurtemberg (39); l'autre division de grenadiers et les deux de cuirassiers vinrent se placer en réserve du corps de Sacken (40). Le maréchal Blücher, appuyé par cette nouvelle réserve, ayant fait former les corps de Sacken et d'Alsufieff en colonnes d'attaque, les porta sur la Rothière, et une charge de ces corps réunis poussa la division Duhesme, et emporta le village jusqu'à l'église, sans pouvoir cependant passer outre. Il était alors environ cinq heures. Dans ce moment, les divisions Colbert, Guyot et Piré, qui soutenaient la division Duhesme, furent chargées par la cavalerie de Wassilczikow, et par les cuirassiers de la réserve. Nos divisions, écrasées sous le nombre, furent enlevées et renversées vers Brienne-la-Vieille. En vain la division Desnouettes par la droite, et la division Briche par la gauche, essayèrent-elles de prendre la ca-

valerie ennemie en flanc : la charge avait été si rapide, qu'elles arrivèrent trop tard. Dix-huit pièces de canon tombèrent entre les mains de l'ennemi. Le maréchal Blücher profita de ce moment, pour renouveler l'attaque de la Rothière, et le restant du village fut emporté. La division Duhesme y souffrit beaucoup.

Nous avons vu qu'à l'extrême gauche le général Wrede se déployait, vers quatre heures et demie, à la tête du bois de Soulaines, et que dans ce moment le prince de Wurtemberg lui avait demandé du renfort. Cette demande et la situation de la bataille, qui se soutenait encore devant la Rothière, décidèrent le général de Wrede à porter son attaque principale sur Chaumenil, afin de se rapprocher du prince de Wurtemberg et d'entrer plutôt en contact avec le maréchal Blücher. Il ordonna en conséquence à la division Spleny de se porter en colonne d'attaque sur la tête du bois d'Ajou, pour tourner le village de Chaumenil (41), tandis que la division Rechberg l'attaquerait de front (42). La seconde brigade de la division Delamotte (43) fut dirigée vers la Gibrie avec quelque cavalerie, pour appuyer le corps de Wurtemberg. La division Hardegg (31) et la première brigade de celle Delamotte (33) furent chargées de l'attaque de Morvilliers. Le village de Chaumenil fut attaqué d'abord par quatre bataillons; mais le restant des deux divisions ennemies, qui suivaient de près, ayant bientôt appuyé l'attaque,

la brigade Joubert fut forcée de se replier sur le bois d'Ajou (44). Chaumenil enlevé, il ne fut plus possible au duc de Raguse de tenir à Morvilliers. Il se mit par conséquent en retraite et la fit en bon ordre, malgré les attaques réitérées de l'ennemi, jusqu'à la tête du bois d'Ajou (45), où il rejoignit la brigade Joubert. Le général Hardegg le suivit et prit position en face de lui (46).

Dans le même moment le prince de Wurtemberg, appuyé par une division de grenadiers russes, fit attaquer de nouveau la Gibrie, la brigade Stockmayer en tête de colonne. Après un combat très-opiniâtre, le village fut emporté et le duc de Bellune se replia sur Petit-Mesgnil (47). Le corps de Wurtemberg se déploya alors au-delà du ruisseau (48) et se trouva en communication avec le corps de Sacken. Ainsi, un peu après cinq heures, les coalisés se trouvèrent maîtres de la Rothière, la Gibrie, Chaumenil et Morvilliers.

La bataille était perdue, et l'empereur Napoléon ne se fit point illusion sur sa perte; mais il s'agissait d'arriver à la chûte du jour qui approchait, et d'assurer la retraite de l'armée sur Lesmont. L'objet le plus urgent était celui d'empêcher le corps bavarois de déboucher par Chaumenil et d'acculer l'armée sur l'Aube, ou de forcer le 6ᵉ corps à la tête du bois d'Ajou et de couper la retraite à Brienne. Napoléon se porta donc en hâte vers Chaumenil, avec la division de cavalerie du général Guyot, une brigade de la division Meu-

nier et une batterie (49). Mais déjà le général Wrede s'était établi dans ce village et l'avait couvert par une batterie de seize bouches à feu. L'artillerie française fut bientôt réduite au silence, et la brigade Guyot qui la couvrait et qui comptait moins de cinq cents chevaux; ayant été enfoncée par une charge de huit escadrons bavarois et six autrichiens, sept pièces de canon furent abandonnées sans attelages dans les boues; mais si l'ennemi ne fut pas forcé il fut contenu, et la nuit qui arrivait permit à l'empereur Napoléon de commencer sa retraite sur-le-champ. Pour la marquer, il ordonna au duc de Reggio d'attaquer de nouveau la Rothière avec la division Rothembourg. La cavalerie du général Milhaud fut placée devant Chaumenil, la gauche au bois d'Ajou (50); celle du général Nansouty eut ordre de s'affermir dans sa première position de bataille: l'un et l'autre dans le but de contenir l'ennemi et de couvrir les flancs de l'attaque. Il était alors sept heures du soir.

Dans le moment où le duc de Reggio se présenta devant la Rothière, une charge heureuse de la division Colbert venait d'y rejeter les Russes, qui avaient essayé d'en déboucher. Le maréchal, profitant de cet avantage, ordonna au général Rothembourg d'attaquer la Rothière avec sa première brigade. L'attaque se fit en trois colonnes: la première et la seconde poussèrent les Russes et pénétrèrent jusqu'à l'église, où elles se main-

tinrent; celle de gauche, conduite par le général Rothembourg, tournait le village. Le maréchal Blücher, surpris de cette attaque qu'il crut faite par de fortes masses, poussa de suite sur la Rothière le corps d'Alsufieff et la division de grenadiers russes de Paskiewicz, qui fut appuyée par la brigade autrichienne de Grimmer. Nos troupes furent forcées, après un combat opiniâtre, à se replier à deux cents toises en arrière du village, où elles prirent position. L'ennemi inquiet des mouvemens qu'il présumait de la part de l'empereur Napoléon, ne les suivit pas. Pendant ce temps, le prince de Wurtemberg avait jeté, entre le Petit-Mesgnil et la Rothière, une brigade de cavalerie qui vint impunément, et dans l'obscurité, attaquer la cavalerie du général Milhaud en flanc. Cette attaque brusque, et qu'on n'avait pas pu apercevoir d'avance, jeta du désordre dans quelques escadrons et nous fit perdre quelques canons.

Vers huit heures du soir, la retraite de l'armée française commença. Le prince de la Moskowa, avec les divisions Decouz et Meunier et la cavalerie du général Nansouty, se mit en mouvement sur Lesmont. L'empereur ordonna au général Drouot d'incendier la Rothière, pour contenir l'ennemi et couvrir le mouvement. Le duc de Bellune se replia à Beugné. Le duc de Raguse traversa le bois d'Ajou et prit position en arrière, sa cavalerie à gauche. Le général Gérard resta

jusqu'à minuit à Dienville, qu'il évacua alors pour se mettre en marche vers Lesmont. Le duc de Reggio ne quitta, avec la division Rothembourg, sa position devant la Rothière que lorsque le village fut en flammes; alors il se replia sur Brienne-la-Vieille dans sa position du matin. La cavalerie du général Milhaud resta dans la plaine, entre le bois d'Ajou et l'Aube; les différens corps des coalisés conservèrent les dernières positions qu'ils avaient occupées à l'entrée de la nuit.

La perte de l'armée française dans cette bataille, s'éleva à environ quatre mille hommes, tués ou blessés, et mille prisonniers (*) faits sur le champ de bataille; mais presque tous nos blessés grièvement tombèrent, faute de moyens de transport, entre les mains de l'ennemi, à Brienne, où on les avait déposés. Nous perdîmes également cinquante-quatre pièces de canon, la plupart abandonnées sans attelages dans les boues, d'où l'on ne pouvait les tirer. Le général Marguet fut tué, et le général Forestier, grièvement blessé, tomba entre les mains de l'ennemi à Brienne; il mourut peu après. Les coalisés perdirent, *de leur propre aveu*, six mille hommes; les généraux Lieven, Stawistzky, Kologrivow et Wadbolsky furent blessés.

(*) On en a porté le nombre à deux mille quatre cent; mais M. Plotho qui a dû le savoir et qui n'a aucun intérêt à diminuer nos pertes, dit positivement qu'on n'en fit que mille dans la bataille et *aucun* dans la retraite, qui se fit dans le plus grand ordre et sans rien laisser en arrière.

Telle fut la bataille de Brienne, dont l'importance politique fut si grande aux yeux de toute l'Allemagne, qu'elle y fut proclamée dans des relations qui le cèdent peu à celles des Mille et une nuits. Si d'un côté on a trop dit, de l'autre on n'en a pas dit assez; parce qu'ayant altéré les bases principales sur lesquelles devait se fonder le récit, et n'ayant pas voulu considérer les causes stratégiques qui l'ont amené, on a argumenté dans le vide (*). Un coup d'œil sur la position des armées françaises et coalisées du 29 janvier au 1er février, nous conduira peut-être à des raisonnemens tout-à-fait différens.

Nous avons vu plus haut (pag. 183) que le

(*) On a loué le maréchal Blücher d'avoir attiré et tenu son ennemi en échec toute la journée du 31. Il n'y a rien dans toutes les manœuvres des deux armées, qui puisse justifier une assertion pareille. L'empereur Napoléon ne fut pas attiré au-delà de la Rothière, où il s'avança le 30 par les motifs que nous développons; et on demande comment l'armée de Blücher, pelotonnée sur les hauteurs de Trannes, à trois mille toises de lui, le tenait en échec? D'un autre côté, on a fait un reproche au maréchal Blücher de n'avoir pas, aussitôt que Wrede eût pris Morvillers, porté sur ce point toutes ses réserves, pour attaquer simultanément la Gibrie, Petit-Mesgnil et Chaumenil..... au lieu de s'opiniâtrer devant la Rothière. Mais Morvillers ne fut abandonné qu'après cinq heures du soir. Dans ce moment, la Gibrie et Chaumenil étaient pris et Petit-Mesgnil attaqué: la Rothière avait également été emporté, et le maréchal Blücher ne pouvait pas en déboucher. La nuit approchait, et c'est dans ce moment où l'on veut que Blucher, qui avait eu besoin de ses réserves, pour forcer la Rothière et s'y maintenir, les eût promenées à une lieue et demie de là et au travers des étangs de la Gibrie?

On reproche encore au maréchal Blücher de n'avoir pas coupé de

27 janvier l'empereur Napoléon s'était porté à St.-Dizier, dans l'espoir de rencontrer l'armée de Blücher en marche, de la battre et de menacer les communications de l'armée autrichienne en remontant la Marne et se présentant sur le flanc du mouvement du corps de Wittgenstein et de Wrede. Blücher étant déjà arrivé à Brienne, tandis que l'armée de Schwarzenberg s'étendait de Bar-sur-Aube à Châtillon, ce mouvement n'était plus praticable; car en le faisant, Napoléon découvrait et abandonnait les corps du duc de Trévise, du duc de Tarente et les divisions de renfort qu'il attendait. Il lui avait donc fallu se rabattre sur Brienne, pour gagner Troyes et se placer sur la ligne de ses communications et de ses renforts. Ce mouvement amena naturellement le combat de Brienne, parce qu'il était indispensable d'en déloger l'ennemi, avant de passer l'Aube à Lesmont. Il serait inutile d'objecter que l'armée française pouvait faire son mouvement à couvert de la Voire et passer l'Aube à Rameru ou Arcis. Il aurait fallu la ramener jusqu'à Vitry, et

suite à l'armée française la route de Rosnay, et de ne pas avoir poussé un corps sur celle de Piney. Mais le corps de Wrede ne pouvait prendre la route de Rosnay qu'après avoir passé le bois d'Ajou, et il y fut arrêté à la nuit. Quant à la route de Piney, le corps de Colloredo avait ordre de l'occuper. Enfin on reproche à Napoléon de n'avoir pas cessé le 31 de poursuivre le corps de Blücher. Il semblerait par-là que ce corps fut poursuivi le 30 et le 31. Si cela est, ce fut une poursuite de pied ferme, car ni l'une ni l'autre des armées ne bougèrent, après que la nôtre se fut développée.

il était nécessaire que son mouvement fut le plus court et le plus prompt possible. Après le combat du 29, les uns ont reproché à l'empereur Napoléon de ne pas s'être mis, dès le 30, en mouvement sur Troyes, les autres de n'avoir pas poussé ses avantages, en attaquant le maréchal Blücher et l'acculant à Bar-sur-Aube. Ce dernier reproche est fondé sur les relations des coalisés, qui *toutes* ont exalté à l'envi, la grande supériorité des forces de l'armée française (*). Or, Napoléon avait, le 29, seize mille hommes d'infanterie et cinq mille cinq cents chevaux : Blücher avait vingt-trois mille hommes d'infanterie et huit mille chevaux. Nous avons vu le tableau de la force des deux armées à la bataille de Brienne. La base manquant, le reproche tombe.

Le premier est plus spécieux, et peut ébranler au premier coup-d'œil. En effet, si le 6e corps fût arrivé le 30, il n'y avait rien de mieux à faire que de faire passer sur-le-champ l'armée française à la gauche de l'Aube ; mais le 6e corps était

(*) Qu'on lise les relations des coalisés et l'on verra le général Giulay annoncer que douze mille hommes de la garde, sous le duc de Trévise, défendaient Dienville à la gauche de l'Aube; le maréchal Blücher, trouver la division Duhesme plus forte que les corps de Sacken et d'Alsufieff; le prince de Wurtemberg demander des renforts pour résister aux masses considérables qui l'attaquaient; c'étaient les dix-neuf cents hommes de la 2e division du duc de Bellune; le général de Wrede voir de son côté des troupes presque innombrables et dix mille hommes dans le seul village de Chaumenil.

encore entre Vassy et Montierender, et il n'était pas possible de l'abandonner au danger d'être pris entre trois corps ennemis ; et quand même le duc de Raguse serait parvenu à leur échapper, son absence aurait laissé un vide dans l'armée française, déjà bien faible. Obligé d'attendre, d'un côté le 6e corps, et de l'autre la reconstruction du pont de Lesmont, et par conséquent de faire prendre une position à l'armée, Napoléon n'avait pas beaucoup à choisir. La seule qui existât et qui présentât quelque moyen de défense, était celle qu'il prit. En vain voudrait-on objecter qu'elle était trop étendue pour la force de l'armée? En disant qu'elle était la seule, et l'inspection de la carte le prouve, on a répondu à tout. Le 30 au matin, l'armée française s'y établit, et elle y resta, sans faire aucun mouvement offensif, jusqu'au 1er février au matin. Alors le 6e corps ayant rejoint, et l'ennemi ne faisant aucune démonstration hostile, le mouvement de retraite commença. Ce simple exposé nous paraît démontrer suffisamment que le but de Napoléon ne fut et ne pouvait pas être de braver un ennemi supérieur, en lui présentant la bataille dans une position qui n'offrait aucun avantage, même après une victoire, et qui ne pouvait pas être regardée comme un de ces points stratégiques, où un choc est pour ainsi dire inévitable. Brienne ne couvrait aucune communication importante, et une bataille gagnée là, par l'armée française,

en amenait une seconde pour forcer les défilés de Trannes à Bar-sur-Aube. Des projets semblables pourraient entrer dans la tête d'un écolier, mais on ne peut pas raisonnablement les supposer à un vieux général, dont aucun homme sensé n'a encore révoqué les talens militaires en doute. Le lieutenant-colonel Plotho, dans ses archives d'états de situation et d'ordres du jour (*), croit avoir fait une découverte merveilleuse, en nous disant que des rêveries superstitieuses amenèrent Napoléon à livrer une bataille, près du lieu où il avait reçu son éducation militaire. On ne peut s'empêcher de sourire de pitié en lisant des sottises pareilles dans des écrits auxquels on donne le titre d'histoire; elles ont cependant été répétées dans bien des livres allemands. Le seul reproche stratégique qu'on puisse peut-être faire à l'empereur Napoléon, est d'avoir trop écarté de lui le 6e corps, en lui faisant pousser des troupes jusqu'à Bar-sur-Ornain et Joinville. Si ce corps n'avait été qu'à une journée de distance, il aurait pu joindre le 30, et la retraite aurait pu avoir lieu le lendemain. Son éloignement fut encore augmenté par la faute que fit le duc de Raguse, en passant par Soulaines; s'il eût suivi la même route que le restant de l'armée, il serait arrivé à Morvilliers le 31, et aurait eu le temps d'asseoir sa position.

(*) Guerre de l'Allemagne et de la France, en 1813 et 1814. Tome II, page 127.

Les dispositions de la bataille du 1er février furent simples, et la nature du terrain ne permettait pas à l'empereur Napoléon de les compliquer. La ligne de front de son armée était marquée à Dienville, la Rothière et Petit-Mesgnil, les seuls points de défense qu'il ait pu choisir en avant de Brienne; le bois d'Ajou couvrait son flanc gauche, et le flanc droit l'était par l'Aube. La plus grande masse des forces de l'ennemi était devant lui à Trannes, et un corps, dont il ne pouvait ignorer la marche, le menaçait sur la gauche. Le duc de Raguse, avec son faible corps, se trouvant déjà placé dans la direction par laquelle arrivait celui de Wrede, se trouvait tout naturellement chargé d'en retarder la marche, et de défendre le débouché du bois d'Ajou : restait donc à garnir le mieux possible la ligne de front. Dans une bataille purement défensive, et qui allait embrasser un développement assez étendu, et surtout avec une aussi grande disproportion de forces, il fallait indispensablement admettre que quelque point de la position qu'occupait l'armée française, serait au moins momentanément forcé. Ainsi, plus que jamais, une réserve, et une forte réserve était nécessaire, car elle pouvait avoir à soutenir ou renforcer des points assez distans l'un de l'autre. Napoléon y employa les trois divisions du prince de la Moskowa : il ne lui restait donc plus de disponible que les quatre divisions du duc de Bellune et du général Gérard, c'est-à-dire treize

mille hommes sur un front de deux mille toises; encore fallait-il nécessairement faire occuper le poste de la Gibrie, qui fermait le défilé des étangs: car il était indubitable que l'ennemi, pour se mettre en contact avec le corps de Wrede, ferait passer une colonne par ce défilé. La ligne de front se trouvait, il est vrai, faiblement gardée, et le courage des troupes était obligé partout de suppléer au nombre; mais la disposition du terrain ne permettait pas, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'en choisir un autre, puisqu'il n'y avait aucun point de défense entre Brienne-la-Vieille et le bois d'Ajou. Tout ce que Napoléon fit et pouvait faire, pour suppléer à l'inégalité du nombre, fut d'appuyer la défense de la Rothière et de Petit-Mesgnil, par sa cavalerie.

Les dispositions du maréchal Blücher furent bien éloignées de ce qu'elles auraient pu être avec les grandes forces qui lui avaient été confiées, et dont il ne paraît pas avoir su tirer parti. Il se trompa d'abord essentiellement, dans la direction de ses principales colonnes d'attaque, et il rendit parallèle une bataille qui devait être oblique. Ce n'était pas la Rothière, ainsi qu'il l'a cru pendant toute la journée, qui était la clef de la position de l'armée française, mais bien Petit-Mesgnil. Le maréchal Blücher avait une double réserve, puisque les gardes russes et prussiennes devaient s'avancer à Trannes, dès que les grenadiers et les cuirassiers entreraient en ligne. Rien ne l'empê-

chait donc lorsqu'il vit le corps de Sacken aussi fortement engagé à la Rothière, et contenu par la division Duhesme, c'est-à-dire, vers trois heures, de faire avancer sa première réserve et de porter de grandes masses sur sa droite. Si avant cinq heures, au lieu de faire attaquer la Rothière, il eut dirigé le corps d'Alsufieff, soutenu par une division de grenadiers, sur Petit-Mesgnil, tandis que le prince de Wurtemberg, qu'il pouvait faire appuyer par une autre division de grenadiers, aurait attaqué la Gibrie, il est hors de doute qu'il aurait emporté ces deux villages. Une charge de la majeure partie de sa cavalerie, sur le corps du général Milhaud, pouvait hâter et assurer le succès de ces attaques. Alors Chaumenil tombait tout seul, et le duc de Raguse n'avait d'autre parti à prendre que celui de se retirer en hâte au bois d'Ajou, pour ne pas être coupé. La jonction avec le corps de Wrede, se faisant à la tête de ce bois, l'armée française se trouvait, plus d'une heure avant la nuit, dans une position critique.

CHAPITRE II.

Mouvement des armées. — Combat de Rosnay, le 2 février. — Plan de campagne des coalisés. — Ouverture des congrès de Châtillon. — Mouvemens des armées. — Combat de la Guillotière, le 5 février. — Napoléon se retire à Nogent.

La bataille de Brienne, où une partie seulement de l'armée coalisée s'était trouvée engagée, n'avait pas arrêté le mouvement de ses autres corps.

Le 1er février, le corps de Colloredo arriva vers deux heures après midi à Vandœuvres, où il s'arrêta pour reposer ses troupes. Le même jour, le général Wittgenstein était arrivé, avec son corps, à St.-Dizier, où il prit position. La communication avec les autres corps de l'armée coalisée fut établie par les cosaques d'Ilowaiski, qui restèrent à Boulanoourt. Pour couvrir son mouvement et celui du général York, la cavalerie du général Pahlen fut poussée à Chavange, et un détachement sous les ordres du général Rudinger, à Gigny.

Le général York s'avança de St.-Dizier vers Vitry. La division Pirch prit position devant cette place, et le restant du corps entre Perthé, Serut,

Domremy et Thiblemont. L'empereur Napoléon avait envoyé à Vitry le général Montmarie, avec environ six cents hommes, auxquels se joignit la garde nationale de cette ville. Cette faible garnison venait, par un heureux hasard, de recevoir un renfort que lui amena le duc de Dantzig. Ce valeureux vétéran, pensant avec raison que, dans une crise pareille, la patrie avait plus besoin de l'épée d'un guerrier que de la toge d'un sénateur, s'était rendu à Châlons et s'était mis à la tête d'un régiment d'infanterie et d'un escadron qui s'y trouvaient, afin de rejoindre l'armée à Brienne. Il venait de partir de Vitry le 1[er] février, lorsqu'il rencontra l'avant-garde du corps d'York. Il fut alors obligé de se replier à Vitry dont ses troupes augmentèrent la garnison. Peu après le général Pirch tenta un coup de main sur la place, mais il fut si vigoureusement reçu, qu'il renonça à l'entreprise.

Cependant le duc de Tarente, pressé par les ordres de l'empereur, arrivait à Châlons, avec son corps en trois colonnes et à un jour de distance l'une de l'autre. La division Brayer qui marchait en tête, ayant trouvé entre Sedan et Mouzon les troupes légères du corps de St.-Priest, se détourna par Launoy et Rhétel, d'où elle reprit la route d'Autry pour se diriger aux Islettes. C'est le lieu de demander pourquoi le corps du duc de Tarente ne marchait pas tout réuni. Il n'aurait pas perdu deux jours de temps par un contre-mouve-

ment qui n'aurait pas eu lieu. De nouveaux ordres de l'empereur ayant enjoint au duc de Tarente d'arriver avec tout son corps à Châlons, il y dirigea ses colonnes, qui y furent réunies le 1er février. Les défilés de l'Argonne furent gardés par les habitans du pays, formés en cinq compagnies franches, auxquelles on donna deux canons; on pouvait s'en rapporter à leur patriotisme. Dès le 1er février, le duc de Tarente avait poussé la division Molitor en avant de Châlons, sur la route de Vitry; la cavalerie du duc de Padoue passa la Marne et vint s'établir entre Nuisement et Mery; celle du général Excelmans, à deux lieues de Châlons, sur les trois routes de Ste.-Menehoud, Bar-sur-Ornain et Vitry. Environ trois cents voitures du grand parc de l'armée, qui se trouvaient à Châlons, sous la garde de six cents douaniers et six cents gendarmes, aux ordres du général Simmer, commencèrent à filer en retraite sur la route de Paris.

Le 2 février, à une heure du matin, les corps des duc de Bellune et de Reggio, et celui du général Gérard, dépassèrent Brienne, se dirigeant sur Lesmont. Le corps du duc de Raguse et le 1er de cavalerie allèrent prendre position à Perthes. La cavalerie du général Milhaud resta avec quelques batteries à la hauteur de Brienne, pour couvrir la retraite. A la pointe du jour, le duc de Raguse continua son mouvement et vint prendre position devant Rosnay, à la gauche de la

Voire. Les corps du général Gérard et du duc de Bellune se retirèrent jusqu'à Piney. Le prince de la Moskowa resta à Lesmont pour couvrir le mouvement de l'armée.

A huit heures du matin, les coalisés s'étant aperçus qu'il n'y avait plus qu'une avant-garde française devant eux, les corps de Wrede et du prince de Wurtemberg furent dirigés sur Brienne. Après une courte canonnade, la cavalerie du général Milhaud se retira à Lesmont; ce mouvement et la présence du duc de Raguse à Rosnay, firent croire aux généraux ennemis que l'armée française, s'était retirée dans deux directions différentes. En conséquence, ils convinrent que le prince de Wurtemberg se dirigerait sur Lesmont et le général de Wrede sur Rosnay. Le premier étant arrivé vers midi en présence du prince de la Moskowa, fit ses dispositions d'attaques. Dans ce moment le pont de l'Aube fut rompu, et le maréchal, ayant laissé une brigade à la rive gauche, se retira à Piney avec le restant de ses troupes. Le général de Wrede se mit en mouvement de son côté en deux colonnes. Celle de gauche, composée de la division Hardegg et de celle De la Motte, fut dirigée par la grande route; celle de droite, composée des divisions Spleny et Rechberg, sous les ordres du général Frimont, se dirigea sur Rosnay, où se trouvait le 6e corps, resté à la gauche de la Voire. La colonne de gauche arrivée au pont sur la grande route, ne le trouva détruit qu'à

moitié. La brigade Geramb fut poussée sur la rive droite ; le bataillon de Szekler se servant des longerons du pont, et les hussards de l'archiduc Joseph passant au travers du lit marécageux de la rivière. Le mouvement sur sa droite avait promptement fait repasser la Voire au duc de Raguse. Il dirigea sur-le-champ trois bataillons et une brigade de cavalerie vers la grande route. Les hussards autrichiens chargés avec vigueur, furent culbutés sur leur infanterie, et la brigade Geramb rejetée au-delà de la Voire, avec une perte de cinq à six cents hommes sabrés ou faits prisonniers. Cet échec calma un peu l'ardeur du général de Wrede, qui était en personne à cette colonne, et le combat se réduisit à une canonnade d'une rive à l'autre. La colonne du général Frimont, étant arrivée devant Rosnay, chercha d'abord à tourner le village, mais le marais qui borde la Voire l'en empêcha. La glace trop faible brisait sous les pieds des soldats, et ils restaient embarrassés dans les boues sous un feu meurtrier. Alors le général Frimont se décida à une attaque de front et fit porter en avant la brigade du prince Charles de Bavière (division Rechberg). La Voire se partage à Rosnay en deux bras, dont l'un traverse le village. Le premier pont à moitié détruit, faute de temps, fut aisément forcé, et le général Lagrange fit retirer les troupes qu'il avait dans cette moitié du village, derrière le second pont qui fut complètement

ruiné. Les Bavarois firent une tentative pour le forcer; mais accueillis par un feu violent de mousqueterie, qui partait de l'église et des maisons qui bordent la rivière, et par la mitraille de quatre bouches à feu, ils se virent forcés de reculer. Le combat se soutint jusqu'à quatre heures, sans que l'ennemi pût déposter le 6e corps. Alors le général de Wrede, ayant reçu l'ordre de se diriger sur Lesmont, fit rebrousser son corps par Brienne. Peu après le duc de Raguse quitta les bords de la Voire et fut prendre position à Dammartin.

Cependant l'empereur de Russie et le roi de Prusse, étaient arrivés vers neuf heures du matin au château de Brienne, avec le prince de Schwarzenberg et le maréchal Blücher. Un grand conseil de guerre fut tenu. La bataille de Brienne avait porté l'exaltation dans toutes les têtes; on ne considéra pas que cette victoire, purement stratégique, n'avait causé à l'armée française d'autre dommage, que la perte faite sur le champ de bataille; que les corps des ducs de Trévise et Tarente, étaient intacts; qu'aucune des ressources que pouvait tirer l'empereur Napoléon des troupes qui étaient en marche pour le joindre, ne lui avaient été enlevées. C'était une bataille gagnée en France, sur une armée commandée par Napoléon et dont la force numérique avait été singulièrement grossie à tous les yeux. La terreur qui avait accompagné les coalisés, en entrant dans cette nouvelle forêt Ciminienne, fit place à une confiance

aveugle. L'armée française avait dérobé la véritable direction de sa retraite; on en conclut qu'elle était dispersée et hors d'état de tenir la campagne. Les notes secrètes, les communications de M. Laharpe, parurent dès-lors vouloir réaliser leurs présages flatteurs. Paris, se présenta à toutes les imaginations, et Paris se répéta dans tous les rangs un peu trop vivement, dit M. Plotho; en effet, nous verrons bientôt et au premier revers, le découragement succéder à cette ivresse. La délibération du conseil de guerre se ressentit un peu de cette effervescence. Laissant de côté toutes considérations stratégiques, qu'on jugeait inutiles, on régla une marche par étapes et sur plusieurs colonnes, afin de mieux faire vivre les troupes. Il fut décidé que les armées coalisées se sépareraient: que l'armée de Silésie se rendrait de suite à Châlons, pour y réunir les corps d'York, de Kleist et de Langeron, et de là marcherait le long de la Marne et par Meaux, sur Paris; que la grande armée se rendrait à Troyes, et de là marcherait également sur Paris, par les deux rives de la Seine. . . . .

Ainsi il ne fut nullement question de suivre l'armée française, ni de connaître la position qu'elle avait prise; on s'en occupa si peu qu'on se persuada qu'elle s'était retirée sur Arcis. Le corps de Giulay se mit incontinent en marche pour Lesmont, où il joignit celui de Wurtemberg. La brigade française, qui tenait la rive gauche

de l'Aube, se maintint dans son poste jusqu'à onze heures du soir; alors elle se retira sur Piney. Les coalisés firent de suite jeter un pont, et un peu avant le jour les corps de Giulay et de Wurtemberg passèrent l'Aube. Ce jour-là l'armée coalisée occupa les positions suivantes : Les corps de Giulay et du prince de Wurtemberg à Lesmont; le corps de Wrede à Brienne; celui de Colloredo à Vandœuvres; la division Maurice Lichtenstein et la division Bianchi étaient restées à Bar-sur-Seine; la réserve de grenadiers et de cuirassiers russes entre Dienville et Piney, à Brevone; les gardes en arrière de Vandœuvres, au Magny; le maréchal Blücher passa la Voire à Rosnay et vint à Braux avec les corps de Sacken et d'Alsufieff. Les cosaques de Platow, qui avaient été détachés depuis Bar-sur-Aube, eurent un engagement près de Sens, avec la petite division du général Allix. Les corps d'York et de Wittgenstein étaient encore devant Vitry; celui d'York s'en était un peu approché, ayant fait avancer son infanterie à Frignicourt, Vaucler et Thiblemont, la cavalerie à Saint-Amand et l'avant-garde du général Katzler à Vitry-le-Brûlé. Le colonel Henkel, avec six escadrons et un bataillon, avait été poussé au-delà de l'Orne à Aulnay. Toutes les dispositions furent faites pour tenter le lendemain, à cinq heures du matin, une attaque de vive-force sur Vitry. Le corps de Wittgenstein était à Longchamp. Le général Pahlen se réunit à Gigny au général Rudin-

ger, qui y était avec une brigade et deux régimens de cavalerie; il occupa également Bussy, poussant des partis à la gauche de la Marne et vers Vitry. Le général Howaisky, avec ses cosaques, avait suivi le duc de Raguse vers Dammartin.

Le duc de Tarente, qui était toujours à Châlons occupé à faire filer le grand parc, voulant encore gagner du temps pour cette opération, porta ses troupes sur la route de Vitry au-devant du corps d'York. La division Molitor et celle de cavalerie du général Domanges prirent position vers le soir à Aulnay, la Chaussée et Ablancourt, d'où elles expulsèrent le colonel Henkel. La division Brayer en arrière d'Aulnay; la division Albert et la cavalerie du général Thiry à Pogny et Omey; la cavalerie du duc de Padoue entre Sary et Francheville; les gendarmes du général Simmer couvrirent la gauche de la Marne.

Cependant de nouveaux renforts s'avançaient à l'armée de Silésie. Nous avons vu (page 176) que le général Kleist avait passé le Rhin le 15 janvier à Coblentz, avec dix-sept bataillons et demi et douze escadrons, formant près de seize mille hommes. Le 28 il arriva à Trèves, et, ayant tourné Thionville et Metz, il était arrivé le 2 février vers Gorze, et le 3 il occupa Pont-à-Mousson et Thiaucourt. D'un autre côté, le général Langeron ayant été relevé devant Mayence par les troupes alle-

mandes, dans les derniers jours de janvier, se trouvait, le 2 février, dans les environs de Nancy, se dirigeant par Bar-sur-Ornain.

Le 3 février, l'armée française arriva devant Troyes. Le duc de Trévise y réunit dans la journée les divisions Friant, Michel et Laferrière. Les corps du prince de la Moskowa et du duc de Bellune occupèrent Pont-Sainte-Marie et Pont-Hubert; les divisions Briche et Lhéritier, Bouranton et Laubressel; celle du général Piré, Creney; celle de gardes d'honneur du général Defrance prit position en arrière de Ruvigny; les divisions Dufour et Hamelinaye, sous les ordres du général Gérard, en avant de Saint-Parre, occupant le pont de la Guillotière. La division Ricard, rendue au 6e corps, fut établie à Aubeterre, en réserve du duc de Raguse, qui occupa Arcis avec la division Lagrange, la cavalerie du général Doumère et la cavalerie du général Bordesoulle qui y était arrivée peu avant. Ce jour-là le congrès, demandé par l'empereur Napoléon, d'après les communications faites par M. de Saint-Aignan, se réunit à Châtillon-sur-Seine. Le duc de Vicence, nommé plénipotentiaire de la France, ayant reçu la réponse du prince de Metternich, datée du 10 décembre (voyez page 41), s'était rendu le 6 janvier à Lunéville, d'où il lui écrivit de nouveau pour lui annoncer qu'il attendait les passe-ports nécessaires pour traverser les avant-postes des coalisés. Le

prince de Metternich y fit, comme à l'ordinaire, une réponse ambiguë et dilatoire (*). Enfin le duc de Vicence reçut ses passe-ports, et le congrès s'assembla. Nous traiterons cet objet plus loin.

L'armée du prince de Schwarzenberg continua à s'avancer lentement vers Troyes ; les corps de Giulay, du prince de Wurtemberg et de Wrede achevèrent de passer l'Aube à Lesmont : les deux premiers devaient s'avancer vers Piney, le dernier vers Arcis. Le corps de Colloredo se présenta en deux colonnes devant Troyes; les divisions Ignace Hardegg, Wied-Runkel, Trautenberg et Klebelsberg (vingt bataillons et trente-six escadrons) qui étaient à Vandœuvres, dépassèrent Lusigny, et s'avancèrent à la hauteur de Courteranges. Les divisions Bianchi et Maurice Lichtenstein (dix-sept bataillons et dix-huit escadrons) s'avancèrent de Bar-sur-Seine par Saint-Parre et Vaudes. Les grenadiers et les cuirassiers russes restèrent dans leur position devant Piney; les gardes vinrent à Lusigny. Le corps de Wittgenstein, rappelé de Saint-Dizier, occupa Montierender, ayant la cavalerie de Pahlen à Luistre et Grandville, et les cosaques d'Ilowaiski devant Arcis. Les cosaques de Platow, que le prince de Schwarzenberg dirigeait sur Fontainebleau, étant obligés de tourner Sens, gardé par le général Allix avec les dépôts de la 18e division militaire, faisant un peu plus de

(*) *Pièces justific.* XXVI.

deux mille hommes, passèrent l'Yonne à Villeneuve. Le général Montbrun qui était à Pont-sur-Yonne, avec deux bataillons de gardes nationaux et la brigade de cavalerie du général Coetlosquet, se replia vers Fontainebleau. Vers le soir, l'avant-garde autrichienne des divisions Bianchi et Lichteinstein, déboucha sur la route de Bar-sur-Seine, et força le poste des Maisons-Blanches: Napoléon y envoya la division Michel qui en chassa l'ennemi, et s'y établit.

Le maréchal Blücher s'avança ce jour-là de Braux à Saint-Ouen, ayant son avant-garde à Humbeauville, et des partis jusqu'à Cosle. Le général York, de son côté, renonçant à l'idée d'emporter Vitry d'un coup de main, se décida à tourner la place par Vitry-le-Brûlé, et à attaquer les troupes du duc de Tarente. Le général Katzler qui formait l'avant-garde avec neuf bataillons et seize escadrons, déboucha sur Aulnay. La division Molitor et la cavalerie du général Domanget se replièrent sur la Chaussée; elles y furent attaquées par le général Katzler et la division du prince Guillaume de Prusse, et forcées, après un combat assez vif, de se replier à Poigny: le 11e corps y était réuni, et l'ennemi fut arrêté (*). Le corps d'York prit position à la Chaussée, à l'exception de la division Pirch, qui resta devant Vitry.

(*) Les rapports prussiens disent que la division Molitor perdit quelques centaines de prisonniers, trois canons et un drapeau de la

Le 4, l'armée du Prince de Schwarzenberg ne fit aucun mouvement que celui de pousser la cavalerie du général Pahlen sur Plancy; le gros de l'armée française resta également devant Troyes. Le duc de Raguse, auquel s'était réunie la division Ricard, vint prendre position à Droup-Sainte-Marie. L'empereur ayant fait appuyer la division Michel par les dragons du général Briche, leur donna l'ordre de s'avancer sur la route de Bar-sur-Seine, et de replier l'ennemi. La division Lichtenstein fut rencontrée à la hauteur d'Isle, attaquée et repoussée jusqu'à Saint-Parre; la division Michel revint prendre poste près d'Isle. Le soir, l'ennemi attaqua à son tour le poste établi au pont de Cléry; il fut chargé par la division Briche, et perdit plus de deux cents hommes, dont cent cinquante prisonniers.

Le duc de Tarente avait rempli l'objet principal de son séjour autour de Châlons : le grand parc approchait d'Epernay. Ne se trouvant pas en état de résister aux corps ennemis qui le menaçaient, il replia ses troupes sur Châlons avant le jour : la retraite se fit en bon ordre et sans être inquiétée. Le duc de Tarente n'avait pas conçu le projet, qui aurait été passablement imprudent, de défendre la ville de Châlons à outrance; mais

garde nationale de la Marne, portant le n° 59. Ce dernier fait est une fable, car ce département ne portait point le n° 59, et il n'y avait pas de régiment de ce numéro dans le 11° corps. On peut juger de la vérite du reste.

il voulait y tenir au moins un jour, afin de donner au grand parc toute l'avance dont il avait besoin, et afin de ne pas risquer de compromettre les troupes pour le défendre : en conséquence, il disposa ses trois divisions d'infanterie autour de l'enceinte de la place. La cavalerie du général Excelmans, ayant laissé une ligne de postes à une lieue de la ville, passa la Marne, et se joignit à celle du duc de Padoue, qui était déjà à la rive gauche, pour couvrir la marche du parc. Des partis de la colonne du maréchal Blücher se montrèrent ce jour-là vers Vésigneul et Vatry. Au point du jour, le corps d'York se mit en mouvement; l'avant-garde du général Katzler fut bientôt engagée, avec les postes de cavalerie qui étaient restés devant Châlons. Le tiraillement dura jusque vers neuf heures, mais la cavalerie du général Jurgass étant entrée en ligne, la nôtre se replia et repassa la Marne. Alors le général Katzler attaqua le faubourg de Saint-Memmie, sur la route de Vitry, défendu par la division Brayer, et la cavalerie prussienne acheva l'investissement de Châlons à la droite de la Marne. Après un combat opiniâtre, qui dura assez long-temps, le faubourg fut enlevé vers quatre heures; l'ennemi y perdit trois cents hommes. Maître du faubourg, le général York reconnut l'impossibilité d'attaquer la place de ce côté ; mais une brèche ayant été observée dans l'enceinte, entre la porte de Rheims qu'occupait la division Albert et celle de Verdun

où était la division Molitor, le point d'attaque y fut fixé. La division du prince Guillaume de Prusse prit position à la jonction des deux avenues du Jard, près du moulin à vent; seize pièces de douze et les dix-huit obusiers de position du corps d'armée y furent établis. Le bombardement commença à la nuit, et les colonnes d'attaque des Prussiens se formèrent, pour profiter de l'effet du feu des batteries. Le duc de Tarente, dont l'objet était rempli, céda alors aux instances des magistrats, qui craignaient de voir emporter la ville d'assaut: il leur permit d'envoyer une députation au général York. Celui-ci accueillit la demande des députés; une suspension d'armes fut conclue sur-le-champ, et il fut convenu que la ville serait évacuée le lendemain à six heures du matin, et rendue avec les magasins dans l'état où ils se trouvaient. Le même soir, le duc de Tarente donna, au général Montmarie, l'ordre d'évacuer Vitry.

Ce jour-là le maréchal Blücher s'avança, avec les corps de Sacken et d'Alsufieff jusqu'à Sommepuis; la cavalerie de Wassilczikow fut envoyée vers Fère Champenoise.

Le 5, le prince de Schwarzenberg fit faire un mouvement de flanc à son armée. Étant persuadé que l'intention de l'empereur Napoléon était de défendre la position de Troyes, et désespérant de la forcer par une attaque de front, il résolut de la tourner. Il décida donc que les corps du

prince de Wurtemberg et de Wrede devaient passer sur la route de Bar-sur-Aube, ayant à leur droite celui de Giulay, à la rive droite de la Barse; que les réserves et les gardes devaient se porter à Bar-sur-Seine, et la totalité des troupes aux ordres du général Colloredo, se réunir en avant de Bar-sur-Seine à St.-Parre; que le corps de Wittgenstein, après avoir passé l'Aube, devait passer à Arcis et marcher par Aubeterre sur Troyes, en essayant de jeter sa cavalerie légère au-delà de la Seine, vers Villacerf. En conséquence de ces dispositions, l'armée coalisée occupa le soir les positions suivantes. Le corps de Giulay, à Gerodot; celui du prince de Wurtemberg, à Moustier-Amey; celui de Wrede, à Vandœuvres; les gardes, à Bar-sur-Seine, où se rendit le grand quartier-général; les grenadiers et cuirassiers, à Lusigny. Le corps de Colloredo resta dans sa position, la colonne de droite à Courteranges, en avant de Lusigny, et la colonne de gauche à St.-Parre, en avant de Bar-sur-Seine. Le général Nostitz réunit les cuirassiers autrichiens et la division Ignace Hardegg autour de Lantage, vers Chaource. La division du quartier-général s'établit entre Lantage et Bar-sur-Seine (*). Le corps

(*) Nous rectifions ici une faute de M. Plotho et de ceux qui l'ont copié. Le corps de Giulay n'avait point de division détachée, et le général Major, qui est appelé Salins par erreur dans l'état, est le général Czollich qui commandait une brigade de la division Fresnelle. La division dont il est question ici, est celle du quartier-général composée de six bataillons de Landwehr.

de Wittgenstein était arrivé dans la journée à Rosnay; il reçut l'ordre de se remettre en mouvement sur-le-champ, et ayant passé à Piney pendant la nuit, il arriva le matin du 6 à Charmont.

L'empereur Napoléon sachant que le maréchal Blücher avait pris la direction de Châlons, ne pouvait pas douter que son projet ne fut de se réunir aux corps qui venaient le rejoindre des bords du Rhin. Il était à présumer que, cette réunion faite, Blücher manœuvrerait en descendant la Marne; car ce ne pouvait être que dans ce but qu'il s'était séparé de l'armée du prince de Schwarzenberg. D'un autre côté, l'inaction dans laquelle restait cette dernière, présageait également une manœuvre. Il était possible qu'on cherchât à retenir l'armée française à Troyes, tandis que Blücher et peut-être Wittgenstein la déborderaient et la devanceraient sur la route de Paris. Ce mouvement aurait eu pour conséquence de gêner les communications de Napoléon, et peut-être de compromettre les renforts qu'il attendait. Il était également possible que le prince de Schwarzenberg voulût s'étendre par sa gauche et profiter du passage de la Seine à Bar, qui était déjà en son pouvoir, pour tourner Troyes. Cette manœuvre était la moins dangereuse, car elle rejetait l'armée française sur la ligne d'opération. Afin de forcer l'ennemi à décider son mouvement, il était nécessaire de le tâter sur un point.

Ici le point était marqué; aucun corps ne s'était encore présenté à Arcis, tandis que depuis le 3, des colonnes avaient débouché par la route de Bar-sur-Seine. Le duc de Trévise, avec son corps réuni, reçut l'ordre de s'avancer sur cette route. Les divisions Lichtenstein et Bianchi furent repoussées jusqu'en arrière d'Étroy, que le maréchal occupa, ainsi que le pont. Un peu après midi, l'empereur le rappela. Ce n'est pas comme le prétend M. Ptotho, parce que Napoléon craignait une attaque pour le lendemain, puisque cette attaque, ainsi que nous l'avons dit, ne pouvait que le pousser sur la ligne de ses communications. Il ne pouvait pas non plus connaître l'évacuation de Châlons, puisqu'elle n'eut lieu que ce jour-là même, et qu'un courrier du duc de Tarente n'aurait pu arriver que par Sezanne et Nogent. Il pouvait bien la présumer, puisque ce devait être une conséquence du mouvement du maréchal Blücher. Mais ce fut ce mouvement même qui le décida à quitter Troyes, et par conséquent à renoncer à toute opération offensive prolongée. Il vit bien que l'armée coalisée s'était partagée en deux et il était probable que cette séparation lui présenterait des chances favorables. Pour en attendre le développement et en profiter, il était nécessaire de se rapprocher de la Marne et des réserves qui arrivaient d'Espagne et de l'intérieur. On a beaucoup blâmé la conduite militaire du prince de Schwarzenberg, depuis la bataille de

Brienne. Nous reviendrons sur cet objet lorsque nous examinerons les conséquences de ses manœuvres.

Le 5 vers le soir, le général Colloredo, probablement dans l'intention de détourner l'attention de l'empereur Napoléon, pendant que l'armée autrichienne achevait son mouvement, tenta une attaque sur le pont de la Guillotière. Le général Gérard soutint un combat très-vif, dont le résultat fut que l'ennemi se replia ayant perdu environ quatre cents hommes. Le général Colloredo fut blessé. Le même jour, le duc de Raguse repassa la Seine et vint prendre position à Romilly, occupant cependant Mery.

Ce jour-là le duc de Tarente, aux termes de la convention, évacua Châlons à six heures du matin, et fit sauter le pont. Le 2e corps vint prendre position à Jâlons, et la division Albert resta d'arrière-garde à Saint-Gibrien. La cavalerie du général Excelmans fut envoyée à Vatry, pour protéger la marche de la garnison de Vitry. Le général Montmarie évacua cette dernière place une heure avant le jour, s'étant fait précéder par un assez grand convoi d'équipage qui s'y trouvait renfermé. Ayant fait sauter le pont de la Marne, le général Montmarie prit la route d'Épernay par Vatry. Cette marche, presqu'à la vue du maréchal Blücher, était assez critique; elle se fit rapidement et en bon ordre. A Vésigneul, l'avant-garde de la

garnison de Vitry (*) délogea quelques escadrons de cosaques appartenant à la colonne de Blücher, et le général Montmarie arriva sans accident à Bussy-l'Estré, où il fut joint par le général Excelmans. Ayant été obligés d'y raffraîchir les chevaux du convoi, les deux généraux furent bientôt attaqués par la cavalerie prussienne de Biron et les cosaques de Grekow. Le combat mit un moment du désastre dans le convoi, mais il fut bientôt réparé, et les deux généraux arrivèrent à Bergères sans perte. Le lendemain ils rejoignirent le duc de Tarente à Épernay. Le corps d'York resta à Châlons et le maréchal Blücher à Sommepuis. Le corps de Kleist était à Bar-sur-Ornain, et le général Langeron avec celui de Kapezeviez entre Vaucouleurs et St.-Dizier.

Le 6, l'empereur Napoléon quitta Troyes avec les corps du prince de la Moskowa, du duc de Bellune, du général Gérard et la cavalerie du général Defrance. Le duc de Trévise y resta pour couvrir le mouvement. Le soir, l'armée prit position à Nogent, où le 6e corps était arrivé dès le matin. Le prince de la Moskowa occupa Mery. L'armée du prince Schwarzenberg acheva son mouvement à gauche. Pour mieux masquer la retraite de l'armée française, le duc de Trévise fit attaquer les Autrichiens à Courgerennes, sur la

(*) Cette garnison était composée de cinq bataillons et forte d'un peu plus de deux mille hommes.

route de Bar-sur-Seine, par la division Michel et les dragons du général Briche. En même temps il poussa quelques escadrons de la division Piré et quelques bataillons au-delà du pont de la Guillotière. La division Lichtenstein fut repoussée en arrière d'Isle. A Courteranges, le combat fut assez opiniâtre, et nos troupes ramenées à la droite de la Barse.

Le soir, l'armée du prince de Schwarzenberg occupait les positions suivantes : le corps de Colloredo, dont le général Bianchi avait pris le commandement, était réuni en avant de Vaudes et de St.-Parre ; le corps du prince de Wurtemberg occupait Monstier-Amey et Lusigny ; celui de Wrede était à Vandœuvres, en seconde ligne ; celui de Giulay à Gerodot ; celui de Wittgenstein resta à Charmont, ayant la cavalerie de Pahlen devant Mery ; les réserves russes à Neuville et Mussy-l'Évêque ; les cuirassiers du général Nostitz vers Lantage et Chaource ; les gardes entre Riez et Bar-sur-Seine. Le prince de Schwarzenberg se décida enfin à reprendre une offensive marquée, et fit ses dispositions pour attaquer la position de Troyes le 7. Le pont de la Guillotière devait être forcé de front par le corps de Wurtemberg, tandis que celui de Giulay le prendrait à revers par Bouranton ; alors ces deux corps réunis devaient s'avancer vers Troyes, par St.-Parre-aux-Tertres. Le corps de Wittgenstein devait attaquer Pont-Ste.-Marie ;

celui du général Bianchi et les cuirassiers de Nostitz devaient se réunir à Isle et attaquer par la rive droite de la Seine.

Dans la nuit, le duc de Trévise replia tous ses avant-postes, quitta Troyes et se retira à Châtres, où il prit position sans avoir été entamé. Le prince de Wurtemberg averti de ce mouvement, se mit de suite à la tête de sa cavalerie et de la brigade Stockmayer, et vint occuper Troyes. Cependant le prince de Schwarzenberg avait encore une fois changé de projet; averti sans doute de la retraite de Napoléon, il remit l'attaque au lendemain et fixa les cantonnemens que son armée devait occuper, soit que la ville fût évacuée, soit qu'on la prît de vive-force.

Le 7, le duc de Trévise rejoignit l'armée à Nogent. Le même jour, l'armée du prince de Schwarzenberg occupa les cantonnemens suivans : Le corps de Wittgenstein entre Arcis, Mery et Saint-Maure; celui de Wrede entre Barbarey, Savières, Echemine et Prunay; celui du prince de Wurtemberg, sur la route de Sens, à Saint-Benoist, Villemaur et Saint-Liebault (*); le corps de Bianchi, entre Auxon, Sommeval et Lirey; celui de Giulay, entre Laines, Villy, Bouilly et Saint-

(*) Les rapports de Wurtemberg parlent d'une poursuite de trois heures et de six cents prisonniers. C'est sans doute un rêve, car il n'y avait aucun corps français sur la route de Sens.

l'Ouange, en seconde ligne; les cuirassiers et les grenadiers autrichiens en troisième ligne, entre Saint-Léger et Saint-Germain; les réserves russes et les gardes entre Saint-Parre-aux-Tertres, Lusigny et Clerey. Nous allons quitter l'armée du prince de Schwarzenberg pour suivre les mouvemens de l'empereur Napoléon et du maréchal Blücher.

CHAPITRE III.

Réflexions sur la position des armées coalisées. — Projets de Napoléon. — Il marche sur la Marne. — Mouvemens du maréchal Blucher. — Combat de Champaubert, le 10 février. — Réflexions sur ce combat.

Nous avons déjà dit, que le vice de la séparation des deux armées coalisées n'avait pu échapper à Napoléon, et que, dès qu'il en avait reçu la nouvelle, il avait porté son attention sur le développement de cette fausse manœuvre. Lorsqu'il arriva à Nogent, ce développement était prononcé. Le duc de Tarente, attaqué par le corps d'York, évacuait Châlons et se retirait le long de la Marne, suivi par son adversaire. Le maréchal Blücher s'était d'abord avancé vers Châlons, mais le corps du général York ayant déjà dépassé cette ville, il était indubitable que le maréchal allait changer de direction; la présence de la cavalerie de Wassilczikow à Fère-Champenoise et jusque vers Sézanne l'indiquait assez. Dans cette hypothèse, qu'on pouvait déjà admettre comme certaine, le maréchal Blücher avait deux partis à prendre, celui de suspendre son mouvement ultérieur, jusqu'à ce que les corps qu'il avait encore

en arrière l'aient rejoint, et celui d'appuyer le corps d'York par les troupes qu'il avait avec lui. Ce dernier parti était le plus probable, autant d'après le caractère du maréchal Blücher, que parce que ce dernier devait croire l'armée française retenue par le prince de Schwarzenberg et hors d'état de faire une diversion. La route que devait suivre le maréchal Blücher se trouvait tracée dans ce dernier cas, par la disposition topographique du pays qu'il avait à traverser. Placé entre Fère-Champenoise et Châlons, il n'avait pour arriver sur la Basse-Marne que les trois débouchés d'Épernay, Montmirail et Sézanne. Les marais qui se trouvent entre la Marne et Étoges, entre Étoges et Sézanne, et entre Sézanne et la Seine, lui interdisaient toute direction intermédiaire. Il n'y avait guère de probabilité qu'il voulût déboucher par Sézanne, pour se présenter sur les derrières de l'armée de Napoléon. Outre que ce mouvement devait paraître superflu à Blücher, vu la grande supériorité de l'armée du prince de Schwarzenberg, il l'éloignait trop du général York. Ce dernier pouvait rencontrer sur la Basse-Marne le duc de Tarente, renforcé par des troupes venues de Paris ou de l'intérieur, et se trouver compromis; les corps de Bülow et de Winzingerode venant du nord, n'étaient pas encore à portée de le soutenir. Il était donc certain que Blücher prendrait la route d'Épernay ou celle de Montmirail, et peut-être toutes deux; mais ce qui

était le plus intéressant, et ce dont l'empereur Napoléon espérait de profiter, était la nécessité où le maréchal Blücher se trouverait de marcher en colonnes prolongées; la disposition du terrain ne lui permettant pas de se déployer sur un front un peu étendu. Il pouvait donc, en attaquant ces colonnes en flanc, espérer de les entamer et de compromettre au moins quelques-uns des corps ennemis. Napoléon n'ignorait pas l'enthousiasme où la victoire de Brienne avait jeté les coalisés, et la ferme croyance où ils étaient d'arriver à Paris sans obstacles. Cette confiance, ajoutée au caractère personnel de Blücher, qui était plus entreprenant que réfléchi, devait lui présenter des chances bien avantageuses. L'événement surpassa à certains égards ses espérances.

Le premier soin de l'empereur en arrivant à Nogent, fut de réorganiser sa cavalerie qui avait beaucoup souffert, et de donner place dans les cadres de l'armée aux renforts qui avaient été organisés en avant de Paris, et aux divisions d'infanterie et de cavalerie qui arrivaient de l'armée des Pyrénées. La cavalerie qui venait d'être jointe par le corps provisoire du général Bordesoulle, et par les régimens qu'avait organisés le général Pajol, fut formée de dix divisions en quatre corps. Le premier corps composé des divisions Merlin et Bordesoulle était commandé par ce dernier. Le second commandé par le général St.-Germain était composé des divisions Maurin et St.-Germain. Le

cinquième sous les ordres du général Milhaud, resta composé des divisions Piré, Briche et Lhéritier. Le sixième, commandé par le comte de Valmy, devait se composer des régimens venus de l'armée des Pyrénées avec le général Treilhard, et de quelques-uns de ceux formés par le général Pajol. Outre ces quatre corps, la cavalerie de la garde se composait des divisions Laferrière, Desnouettes, Colbert, Guyot et de celle du général Defrance formée de quatre régimens de gardes d'honneur et du 10e de hussards. Mais cette formation ne put être matériellement achevée qu'un peu plus tard, car il n'y avait que le 5e corps qui pût être organisé sur-le-champ. La cavalerie du général Treilhard, n'était pas encore arrivée; quant aux 1er et 2e corps, ils ne pouvaient se former, que lorsque le duc de Tarente serait réuni à l'armée. La formation d'un corps d'infanterie qui fut appelé le 7e fut ordonnée. Ce corps destiné au duc de Reggio reçut pour fonds d'organisation la division Rothembourg; il devait être complété par les divisions Leval et Boyer de Rebeval, venant de l'armée des Pyrénées.

Ces dispositions préliminaires arrêtées, l'empereur se prépara au mouvement qu'il voulait faire contre Blücher. Ce mouvement devait être rapide, et dans aucun cas il n'était possible de pousser à fond les succès, qu'il espérait obtenir sur l'armée prussienne! En cherchant à la rejeter au-delà de la Marne, il compromettait les troupes

qu'il allait laisser sur la Seine, et ouvrait au prince de Schwarzenberg l'accès de la capitale. Ce fut cette réflexion qui le décida à conduire avec lui la majorité des troupes disponibles, qui se trouvaient à Nogent. Les divisions Friant et Michel, sous le duc de Trévise; les divisions Decouz et Meunier sous le prince de la Moskowa, et les divisions Ricard et Lagrange sous le duc de Raguse, furent destinées à l'expédition contre l'armée prussienne. La cavalerie se composa des divisions Laferrière, Desnouettes, Colbert et Guyot de la garde, et de celles de Doumère, Picquet et Bordesoulle. Le duc de Bellune devait rester à Nogent avec le 2e corps, la réserve de Paris aux ordres du général Gérard, et la cavalerie du général Milhaud. Le duc de Reggio dut se rendre avec la division Rothembourg à Provins, où devait se réunir le 7e corps. Le général Pacthod avec une division de gardes nationales de l'Ouest, occupait Montereau, et de concert avec le général Allix, à Sens, devait défendre l'Yonne. Le général Pajol était à Melun avec les dépôts de cavalerie. Le général Montbrun couvrait Fontainebleau avec quelques bataillons de gardes nationales; le général Coetlosquet, avec sa cavalerie avait rejoint le général Milhaud.

Le prince de Schwarzenberg avait deux lignes d'opérations devant lui. Celle de Sens et de Fontainebleau, en restant à la rive gauche de la Seine; ou celle de Nogent et Provins, en forçant le passage de la rivière. Il n'était guère probable que le

prince de Schwarzenberg s'avancerait sur Fontainebleau, laissant un corps d'armée derrière lui à Nogent. Aussi le duc de Bellune reçut-il l'ordre de disputer aussi long-temps qu'il pourrait le passage de la Seine; le duc de Reggio devait le soutenir au besoin. Dans le cas cependant où l'ennemi marcherait droit sur Sens, le duc de Reggio devait occuper Montereau, et les ordres étaient donnés pour garder les ponts de Corbeil à Paris.

La direction que devait suivre l'empereur Napoléon, pour joindre l'armée de Silésie, était également indiquée par le but de l'expédition qu'il voulait entreprendre. Pour rencontrer les Prussiens en colonne de marche allongée, et trouver leurs corps séparés les uns des autres, c'était à la sortie des défilés qu'ils avaient à passer qu'il fallait les aller chercher. En se dirigeant vers la Ferté-sous-Jouarre, pour rejoindre le duc de Tarente, Napoléon se serait trouvé en présence de l'armée prussienne réunie, et se serait vu obligé de livrer une bataille rangée. Ce résultat était fort éloigné de son but. Quelque mauvais que fût le chemin de Sézanne, il n'était pas tellement impraticable, qu'on ne pût y fait passer l'artillerie à l'aide des habitans du pays. Le zèle patriotique de ces derniers justifia bien amplement la confiance qu'on eut en eux. Décidé à prendre cette route, l'empereur y dirigea, dès le 7, le duc de Raguse avec ses deux divisions, et la cavalerie des généraux Doumère et Picquet. Le 6e corps, obligé de

marcher lentement, n'arriva le même jour que jusqu'à Fontaine-Denis; il n'y eut que la brigade Picquet, et un bataillon qui purent atteindre Barbonne.

Le 8, le prince de la Moskowa s'avança à Villenoxe. L'avant-garde du 6e corps arriva à Sézanne de bonne heure, et y trouva les cosaques de Wlastof. Le prince Lubomirsky, chargé avec un régiment de dragons et ses cosaques d'éclairer la droite de l'Aube, les avait portés à Sézanne afin de pousser des partis vers Villenoxe et Montmirail; l'ennemi fut chassé sans peine, et le prince Lubomirsky se hâta de prévenir le prince de Schwarzenberg, et le maréchal Blücher de la présence d'une colonne française de son côté. Le duc de Raguse traversa Sézanne, et fut prendre position à Lachy et Chaptin; son avant-garde arriva à Baye, d'où elle chassa un bataillon russe appartenant à la colonne du général Sacken, dont la tête s'étendait jusqu'à Montmirail. Le 9, l'avant-garde du 6e corps fut attaquée à Baye. Le duc de Raguse la retira, et se replia lui-même sur Sézanne, où il fut joint par le prince de la Moskowa. Le même jour, l'empereur Napoléon partit de Nogent, avec le corps du duc de Trévise. Il n'arriva à Sézanne que fort avant dans la nuit, et la cavalerie, ainsi que les parcs d'artillerie, ne se tirèrent des boues qu'à l'aide du zèle patriotique des habitans, et de la prévoyante activité du maire de Barbonne. On ne saurait blâmer Napoléon d'avoir

fait partir ses corps à une journée de distance l'un de l'autre, quelque rapide que dût être son expédition. Il n'y avait que ce moyen d'éviter un encombrement désastreux, dans la plus mauvaise partie de sa route, qui était la traversée de la fôret de Traconne. D'ailleurs, les secours que le pays pouvait fournir en attelage, ne suffisaient pas pour toute l'armée réunie.

Pendant que l'empereur Napoléon s'avançait ainsi sur le flanc de l'armée prussienne, celle-ci avait continué son mouvement sur la Marne. Le 6, le maréchal Blücher se voyant maître de Châlons, se décida à marcher directement sur Paris, sans s'inquiéter des autres armées coalisées. En même temps, cependant, il conçut le projet de couper la retraite au duc de Tarente, et de s'emparer du grand parc, qui surtout lui tenait à cœur. Il ordonna en conséquence au général York, de suivre la grande route par Épernay et Château-Thierry; lui-même avec les corps de Sacken et d'Alsufieff, devait marcher par la route de Montmirail. Le corps d'York devait être arrivé le 9 à Château-Thierry, et le même jour celui de Sacken, près de la Ferté-sous-Jouarre. Le maréchal Blücher, avec le corps d'Alsufieff, suivait celui de Sacken, à une journée de distance. Les corps de Kleist et de Kapczewicz reçurent l'ordre de forcer de marche, afin d'arriver le 10 à Montmirail, et suivre celui d'Alsufieff à une journée de distance.

Le 6, le duc de Tarente vint à Épernay, où le

rejoignit la brigade Montmarie, formée de la garnison de Vitry. Les convois continuèrent à filer en avant. La division Albert resta d'arrière-garde à Jalons. Un pont ayant été jeté à Châlons, l'avant-garde du corps d'York passa la Marne dans l'après-midi, et s'avança jusque vers Jalons. Le corps de Sacken vint à Vertus; et celui d'Alsufieff à Soudron. Le général Kleist, ayant appris à Bar-sur-Ornain que la place de Vitry était évacuée, y envoya le général Ziethen avec son avant-garde; lui-même se dirigea sur Châlons. Le soir, le général Kleist était à St.-Mard, et le général Ziethen à Thiblemont. Le corps de Kapczewicz vint à St.-Dizier.

Le 7, le duc de Tarente vint à Dormans. Là, prévoyant qu'une colonne ennemie pourrait déborder sa droite, par la route de Montmirail, et le prévenir aux ponts de Château-Thierry et la Ferté, il résolut de se les assurer d'avance; à cet effet, il fit partir le général Excelmans, avec sa cavalerie, la division Molitor, et la brigade de gendarmerie du général Simmer, en lui ordonnant de laisser une brigade à Château-Thierry, et de prendre position avec le reste de ses troupes à la Ferté-sous-Jouarre. Le même jour, le corps d'York ayant passé la Marne vint à Épernay; son avant-garde s'avança vers Dormans, soutenue par la division du prince Guillaume de Prusse. Le corps de Sacken était à Étoges, et celui d'Alsufieff à Ver-

tus. Le corps de Kleist entra à Châlons, et celui de Kapczewicz dépassa Vitry.

Le 8, le duc de Tarente repassa la Marne à Château-Thierry; la division Brayer resta en arrière-garde à Dormans. Dans la matinée, elle fut attaquée par l'avant-garde prussienne du général Katzler. Malgré la grande supériorité du nombre, et le manque de cavalerie, cette division défendit le terrain de position en position jusqu'à Crezancy; là elle fut appuyée par la brigade Montmarie et la cavalerie du duc de Padoue; alors ces corps soutinrent la retraite avec moins d'efforts jusqu'à Château-Tierry, où ils passèrent la Marne, et firent sauter le pont. Le soir, le corps d'York s'étendit entre Crezancy et Dormans; le général Katzler était devant Château-Tierry. Le corps de Sacken s'étendit de Champaubert à Montmirail, et son avant-garde, sous les ordres du général Wassilczikoff, s'avança vers la Ferté-sous-Jouarre; le corps d'Alsufieff vint à Etoges; le maréchal Blücher resta de sa personne à Vertus, pour attendre le corps de Kleist qui séjournait à Châlons, et celui de Kapczewicz qui y arriva dans la journée.

Le 9, le duc de Tarente vint occuper la Ferté-sous-Jouarre, où il trouva un renfort de deux mille conscrits environ, sous les ordres du général Minot. Les divisions Molitor et Brayer furent établies en avant de la ville, sur la route de

Montmirail; le restant du corps sur celle de Meaux. A peine les troupes étaient-elles en position, que le général Wassilczikoff attaqua avec impétuosité les divisions qui étaient sur la route de Montmirail. Cette brusque attaque causa un peu de désordre, et nos troupes furent ramenées; mais la division Albert vint rétablir le combat, et l'ennemi fut repoussé à son tour avec perte de quatre cents prisonniers. Le pont de Château-Thierry étant rompu, le général York suspendit son mouvement, pour donner le temps d'en jeter un, et resta à Dormans et en avant. Le corps de Sacken resta à Montmirail; celui d'Alsufieff vint s'établir à Champaubert et Baye, d'où il repoussa les escadrons d'avant-garde du 6e corps qui y étaient. Les corps de Kleist et de Kapczewicz vinrent à Vertus. Le maréchal Blücher avait porté son quartier-général à Etoges; là il reçut l'avis qu'un détachement de cavalerie française avait été rencontré à Baye: croyant qu'il ne s'agissait que d'un parti, il n'y fit pas grande attention, et il se contenta de reculer son quartier-général à Vertus.

Le 10, le duc de Tarente ayant fait sauter le pont de la Ferté-sous-Jouarre, se retira par Trilport, dont il fit également sauter le pont, et vint prendre position à Meaux, il y trouva une division de gardes nationales; la cavalerie de Wassilczikoff suivit le mouvement. Notre arrière-garde s'étant retournée sur lui pour le repousser,

fut un instant compromise, et perdit trois canons. Le corps de Sacken vint à la Ferté-sous-Jouarre, le corps d'York à Château-Thierry. Le pont ayant été réparé, le général Katzler reçut l'ordre de passer la Marne, pour avoir des nouvelles du duc de Tarente; le corps d'Alsufieff resta à Champaubert. Cependant le maréchal Blücher avait reçu, dans la nuit, l'avis du prince Lubomirski, qui lui annonçait la marche de l'empereur Napoléon. Cet avertissement fit connaître au maréchal Blücher toute l'étendue du danger qui menaçait son armée, disséminée depuis Vertus jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre. Il prit de suite des dispositions pour la réunir, et ces dispositions furent une nouvelle faute. Il ordonna aux corps de Sacken et d'York de se replier sur-le-champ à Montmirail, d'où ils devaient envoyer leur cavalerie dans la direction de Sézanne; le général York devait en outre jeter un pont à Château-Thierry, afin que lui et Sacken pussent passer la Marne et se retirer par la rive droite, dans le cas où l'armée prussienne se trouverait coupée en deux. Jusqu'ici tout allait bien, et le complément de cette mesure aurait dû être, de mettre sur-le-champ les corps de Kleist et de Kapczewicz en mouvement, et de les faire avancer vers Montmirail. Au lieu de cette disposition si simple, il alla s'imaginer que l'armée française ne dépasserait pas Sézanne, et qu'un mouvement de flanc la forcerait à la retraite. Les corps de

Kleist et de Kapczewicz furent dirigés sur Fère-Champenoise. L'avant-garde de Ziethen s'établit à Conantre, et poussa à Linthes un régiment de hussards, qui y eut un engagement avec un régiment de lanciers polonais de la brigade Pacz, que le duc de Trévise y avait fait placer.

L'empereur Napoléon se mit en mouvement de Sézanne dès le matin avec toute son armée, à l'exception de la division Michel et de la cavalerie de la vieille garde, qui restèrent à Sézanne pour couvrir la colonne. Le 6ᵉ corps et la cavalerie Doumère, qui étaient en tête, arrivèrent de bonne heure sur les hauteurs de Pont-Saint-Prix. La cavalerie de la première avant-garde passa le pont, qui n'avait pas été rompu, et s'avança jusqu'à moitié chemin de Baye, où elle trouva les avant-postes russes. L'empereur Napoléon arriva vers neuf heures avec le corps du prince de la Moskowa, et ordonna au duc de Raguse de commencer l'attaque. Les divisions Ricard et Lagrange, suivies par la cavalerie du général Doumère, passèrent le pont, et débouchèrent sur les hauteurs. Pendant ce temps, le général Alsufieff avait fait prendre les armes à son corps, et s'était déployé devant Baye, occupant le bouquet de bois qui est en avant du village. Quelques bataillons russes poussèrent au pont pour le défendre, mais il était trop tard, nos troupes l'avaient passé. La division Ricard monta avec la cavalerie Doumère sur le plateau à côté de la route, sous le

feu de l'artillerie ennemie. Peu après, la division Lagrange arriva également sur la hauteur, et vint prendre la gauche de la division Ricard. Avant d'aborder la position de l'ennemi, il fallait enlever le bois qui la couvrait; le duc de Raguse fit ses dispositions pour l'attaquer. Des pelotons de tirailleurs, la plupart conscrits, et vêtus provisoirement d'une capotte et d'un bonnet, furent établis en face. Deux brigades d'infanterie devaient les soutenir, tandis qu'un bataillon de marine et un du 2e léger de la division Lagrange se dirigeraient à gauche pour tourner le bois. En même temps, l'empereur Napoléon ordonna au général Girardin de se mettre à la tête de la cavalerie du général Doumère, et de gagner la route de Paris, au village de Fromentières. La cavalerie du général Bordesoulle resta pour appuyer l'attaque du 6e corps. L'attaque du bois ayant été faite avec toute la vigueur et l'ensemble qu'on pouvait désirer, il fut enlevé. Le village de Baye se trouvant isolé, l'ennemi l'évacua en combattant, et se retira dans une seconde position, la gauche appuyée à Andecy, et la droite au bois de Bannay qu'il occupait. Le 6e corps se prépara à l'attaquer dans cette nouvelle position, la division Ricard à droite et la division Lagrange à gauche. Le combat s'alluma avec vigueur, et notre gauche fut un instant repoussée. L'empereur alors fit avancer sur le plateau le corps du prince de la Moskowa; enfin le général Lagrange força

la droite de l'ennemi : il fut blessé à cette attaque. Le général Alsufieff se voyant pressé par des forces supérieures, et inquiet du mouvement de cavalerie qui paraissait menacer sa droite, commença à faire filer vers Etoges son artillerie, qu'il espérait sauver, et formant ses masses en carrés, se replia sur Champaubert. Un peu avant d'arriver au village, une charge de la cavalerie du général Bordesoulle, enfonça de nouveau la droite des Russes, et un escadron de lanciers pénétra jusqu'aux premières maisons. En même temps, la division Ricard ayant longé le bois, se rabattit sur Champaubert par la route de Châlons. Privé ainsi de sa retraite sur Montmirail et sur Etoges, le général Alsufieff se dirigea par la route d'Epernay, jusqu'à peu de distance de la Caure; là, il tenta, par un changement de direction brusque, de gagner Etoges par une tranchée qui traverse le bois du Désert; mais le duc de Raguse profita de ce moment pour faire déboucher une brigade de cuirassiers du général Bordesoulle, et charger les Russes en flanc; leurs masses furent enfoncées, et tout s'enfuit à Vauderoute au travers des bois. Une partie de la division Lagrange se mit en tirailleurs à la poursuite de l'ennemi, tandis que le reste gagnait au pas redoublé la tête du bois par la grande route, et qu'une partie de la cavalerie le tournait par la gauche. Le corps d'Alsufieff fut presque entièrement détruit. Plus de douze cents

hommes restèrent sur le champ de bataille; dix-huit cent trente-sept furent pris avec quarante-sept officiers, les généraux Alsufieff et Poltaratzky et le colonel commandant l'artillerie. Près de quinze cents autres furent amenés par les paysans les jours suivans. Plus de deux cents se noyèrent dans les étangs du Désert, dont la glace se rompit sous eux. Vingt-une pièces de canon, des vingt-quatre qu'avait le corps russe, tombèrent entre nos mains avec tous les caissons. Environ deux mille hommes parvinrent à rejoindre le maréchal Blücher, en partie ramenés par les généraux Udom et Karnielow, en partie fuyant isolément. Notre perte s'éleva à six cents hommes.

Le soir la division Lagrange, avec la cavalerie des généraux Doumère et Bordesoulle, prit position à Etoges et Fer-Brianges. La division Ricard à la Grange-de-Vaux. Le corps du prince de la Moskowa resta sur le champ de bataille. Dans la nuit, le général Nansouty, avec les dragons et chasseurs à cheval de la garde et une brigade de la division Ricard, se porta sur Montmirail, où il surprit un régiment de cosaques du corps de Sacken, dont une grande partie furent faits prisonniers.

Le maréchal Blücher, qui avait porté son quartier-général à Fère-Champenoise, y apprit le soir très-tard le résultat du combat de Champaubert, dont il avait distinctement entendu la canonnade. Etourdi de cet événement, il remit sur-

le-champ en marche les corps de Sacken et Kapczewicz, pour aller occuper la position de Bergères. Il envoya en même temps le général de Witte au prince de Schwarzenberg, pour le prévenir de son mouvement et le prier d'en faire un sur les derrières de l'armée française, afin de l'arrêter, jusqu'à ce qu'il se soit réuni aux corps d'York et de Sacken. Les corps de Kleist et de Kapczewicz arrivèrent très-tard dans la nuit à Bergères.

Le général York avait reçu à onze heures du matin, l'ordre de se rendre à Montmirail. Ayant laissé la division du prince Guillaume de Prusse à Château-Thierry, pour couvrir le pont, il se mit en marche peu après. Le soir il se cantonna autour de Viffort et Montfaucon, ayant l'avant-garde du général Katzler vers Nogent-l'Artaud et Chezy. Le corps de Saken partit à neuf heures du soir de la Ferté-sous-Jouarre et marcha toute la nuit.

Le résultat du combat de Champaubert fut de séparer les deux moitiés de l'armée de Silésie, dont la tête se trouvait à Château-Thierry et la Ferté-sous-Jouarre, et la queue à Vertus. De quelque côté que Napoléon voulût se tourner, il devait remporter de nouveaux avantages. Il n'est presque pas nécessaire d'ajouter des observations au simple récit des opérations de Blücher. Les fautes qu'il fit, sont de nature à être aperçues par tout militaire. En vain chercherait-on dans

sa conduite, après la bataille de Brienne, quelque trace qui puisse faire reconnaître le général d'armée. Il pousse à marches forcées les deux corps de Sacken et d'York sur la basse Marne, sans attendre qu'ils puissent être soutenus par le reste de son armée. Il laisse le corps d'Alsufieff seul en l'air à Champaubert, sans cavalerie pour le soutenir et l'éclairer. Nous l'avons déjà dit, la bataille de Brienne avait tourné la tête aux coalisés et surtout aux Prussiens. Ils se croyaient déjà maîtres de la France. Bien loin de penser à des opérations militaires et de s'informer de la position qu'occupait l'armée française, ils ne demandèrent que le chemin de Paris, et en portaient le nom écrit sur leurs bonnets. Persuadés que leur mouvement n'était qu'une marche d'étape, leur unique soin était de jouir des ressources que la nature refusait à leur climat plus rude. Aussi ne faut-il pas s'étonner de les voir se coller, pour ainsi dire, partout. Kleist prend un séjour à Châlons, malgré l'ordre qu'il avait de se trouver le 10 à Montmirail! York ne peut pas s'arracher de Château-Thierry, le même jour où il en reçoit l'ordre. Blücher lui-même, qui avait annoncé vouloir être à Montmirail le 9, resta dans le voisinage d'Aï. Les Carthaginois étaient à Capoue, et les chefs s'endormaient, tandis que les soldats, se répandant dans les campagnes les ravageaient en tous sens. Enfin, l'armée française paraît à Sezanne le 9; Blücher en reçoit l'avis dans la nuit.

L'unique parti qu'il eut à prendre, était de rallier son armée vers Montmirail. Une réunion plus en arrière ne pouvait se faire, qu'en rappelant ses corps avancés par les bords de la Marne, et se retirant lui-même à Châlons.

Il donna bien l'ordre à Sacken et à York de revenir sur Montmirail; mais lui-même ne marcha pas au-devant d'eux. Il s'amusa à un mouvement sur Fère-Champenoise, qui non-seulement n'était d'aucune utilité, mais qui pouvait même lui être dangereux; puisqu'il agrandissait la lacune qui existait déjà dans son armée, en même temps qu'il exposait les deux corps qu'il avait avec lui. Le mouvement de l'armée française était prononcé; elle se dirigeait sur Champaubert ou sur Montmirail. Voulait-il marcher sur Sézanne? Cela ne peut se supposer. Son message au prince de Schwarzenberg fait voir qu'il avait pris l'épouvante, en voyant tout-à-coup devant lui une armée qu'il ne croyait plus exister. Si, dès l'instant où il reçut l'avis de la présence de l'armée française à Sézanne, c'est-à-dire, dans la nuit du 9 au 10, il avait porté les corps de Kleist et de Kapczewicz en avant, il pouvait arriver le 10 de bonne heure à Champaubert. Alors, ayant trente mille hommes sur ce point, il aurait sauvé le corps d'Alsufieff et peut-être conservé la position; en tout cas, s'il était forcé, il pouvait continuer sa marche sur Montmirail. Ce mouvement n'était pas téméraire, car non-seulement il allait au-devant de la

réunion de son armée; mais il avait à sa disposition les ponts de la Marne. Une armée qui vit du pillage chez l'habitant, peut prendre la direction qu'elle veut; elle n'a pas de magasin à couvrir. Dans ce dernier cas, l'empereur Napoléon aurait-il été à Châlons, au-devant de quelques bataillons qui arrivaient à l'armée prussienne? Il était forcé de livrer une bataille, dont les chances, s'il la gagnait, ne pouvaient jamais amener sur les Prussiens les désastres qu'ils éprouvèrent.

Si la conduite du maréchal Blücher est loin d'être louable, celle du général Alsufieff ne peut pas être moins blâmée. Le 9, il rencontre à Baye un parti de cavalerie du 6e corps, que ses troupes en chassent, et au lieu de faire rompre le pont, il ne fait pas même observer la rivière. Ce peu de mots dit tout.

CHAPITRE IV.

Combat de Montmirail, le 11 février.—Combat de Château-Thierry le 12. — Réflexions sur la conduite du maréchal Blücher.

Après le combat de Champaubert, l'empereur Napoléon, ayant coupé la colonne de marche de l'armée de Blücher, était le maître de se porter sur laquelle des deux moitiés il voulait. Il se décida à attaquer les corps de Sacken et d'York. En effet, s'il marchait contre Blücher, il ne pouvait espérer d'autre résultat que celui de le rejeter, avec plus ou moins de perte, sur sa ligne d'opérations; tandis qu'un grand avantage, remporté sur les deux autres corps, pouvait les compromettre au point de les mettre hors du combat. En conséquence, le 11, vers cinq heures du matin, Napoléon se mit en mouvement de Champaubert, avec le corps du prince de la Moskowa, la cavalerie de la garde et la seconde brigade du général Ricard, pour se rendre à Montmirail. Le duc de Trévise partit également de Sézanne, avec les divisions Friant et Michel, et les grenadiers à cheval de la garde. Le duc de Raguse fut laissé à Étoge avec la division Lagrange et la cavalerie du général Grouchy, pour couvrir le mouvement de l'armée et observer ceux du maréchal Blücher. A

dix heures du matin, l'empereur Napoléon arriva à Montmirail, où il trouva le général Nansouty en position sur les hauteurs de Moncoupeau, en observation du corps de Sacken, qui commençait à déboucher de Vieux-Maisons. Les grenadiers à cheval de la garde venaient d'arriver. Le corps du prince de la Moskowa débouchait en ce moment, de Montmirail, ainsi que la division Friant. La marche des deux colonnes, tant de Champaubert que de Sézanne, avait été singulièrement retardée par l'artillerie, qui ne pût être retirée des boues que par le zèle des troupes et à l'aide des habitans du pays, qui amenaient des chevaux de toutes parts. Il était important d'empêcher les Russes de s'approcher assez de la jonction des routes pour pouvoir, pendant le combat, glisser par un changement de front sur celle de château-Thierry, et s'appuyer au corps d'York. Cette jonction aurait été funeste à l'armée, déjà plus faible que l'ennemi qu'elle avait à combattre (*). La position de

(*) FORCE DES TROUPES QUI ONT COMBATTU A MONTMIRAIL.	HOMMES.	CHEVAUX.
ARMÉE FRANÇAISE.		
Prince de la Moskowa, divisions Meunier, Decouz et Ricard......	6,000	
Duc de Trévise, divisions Friant et Michel.......	7,500	
Général Nansouty, Divisions Laferrière, Desnouettes, Colbert et de France.......		5,000
TOTAL........	13,500	5,000

l'Épine-aux-Bois et de Vandière était trop éloignée pour que l'armée pût l'atteindre et y prendre poste, sans risque d'être attaqué dans son mouvement. L'empereur Napoléon se décida pour celle de Marchais, dont la droite était d'ailleurs couverte par le petit bois de Bailly. La division Ricard occupa Pomessone. Le prince de la Moskowa, avec la division Meunier et Decouz, prit position à Marchais. La cavalerie, sous les ordres du général Nansouty, fut placée sur deux lignes à droite de la route de la Ferté. Le petit bois de Bailly, qui assurait la droite de la position, fut occupée par deux bataillons de la division Ricard (2e et 4e légers.) La division Friant resta en réserve, en colonnes de bataillons, sur la route de la Ferté, avec la division des gardes d'honneur du général Defrance. La division Michel était encore en arrière de Montmirail.

Cependant le général Sacken, parti la veille à neuf heures du soir de la Ferté-sous-Jouarre, avait

ARMÉE ENNEMIE.	HOMMES.	CHEVAUX.
CORPS DE SACKEN.		
Prince Szerbatow	7,000	
Général Liewen	9,000	
Général Wassilczikoff		5,000
TOTAL	16,000	5,000
CORPS D'YORK.		
Général Katzler	5,400	1,500
Divisions Pirch et Horn	11,400	
Cavalerie		3,500
TOTAL	16,800	5,000

marché toute la nuit pour atteindre Montmirail. Vers neuf heures du matin, en débouchant de Vieux-Maisons, il reconnut la cavalerie du général Nansouty devant Moncoupeau. Peu après, en continuant sa marche, il vit déboucher les colonnes de l'armée française. Il ne put alors douter qu'il était prévenu à Montmirail, et il dut admettre, parmi les choses probables, que le maréchal Blücher avait reçu un échec. La prudence aurait voulu en pareil cas qu'il prît position à Vieux-Maisons et qu'il attendît que le corps d York, qu'il pouvait envoyer reconnaître, fût arrivé à la hauteur de Fontenelle, pour agir ensemble. Au lieu de cela, il résolut de forcer le passage, se fiant au courage de ses troupes. Il déploya en conséquence son armée sur les hauteurs de l'Épine-aux-Bois; le corps de Szerbatow à droite; celui de Liewen à gauche; sa cavalerie se prolongeant sur deux lignes en face de la cavalerie française. Le front du corps de Liewen était couvert par quarante bouches à feu, et les haies qui coupent le terrain en avant de l'Épine-aux-Bois, garnies de tirailleurs. Le projet du général Sacken était de forcer le passage par le vallon du Petit-Morin, d'acculer l'armée française à la route de la Ferté, en pivotant sur son aile gauche, et de la pousser sur le corps d'York, qui ne devait pas tarder à arriver. Cette manœuvre était téméraire, et devait l'exposer à une perte certaine. Le succès dépendait de la défense des hauteurs de

l'Épine-aux-Bois, et cette défense se trouvait de plus en plus affaiblie, à mesure qu'il prolongeait sa droite. Alors il pouvait se trouver lui-même acculé sur la rivière et son corps était détruit. L'empereur Napoléon le jugea dès le premier instant; c'est pourquoi il plaça sa réserve en colonnes derrière sa droite, disposée à se porter sur la gauche de l'ennemi. La clef de la position ennemie était là, sur les hauteurs de l'Épine-aux-Bois; le moment de l'emporter était celui où le général Sacken aurait prolongé à sa droite, assez loin pour être obligé de la faire soutenir. Cette droite même ne pouvait pas devenir dangereuse, puisque la division Michel, qui allait arriver, fournirait à l'empereur Napoléon les moyens de la contenir.

Le combat s'engagea par l'attaque du village de Pomessone, que fit la division Tallisin du corps de Szerbatow. La division Ricard défendit sa position avec intrépidité, et le combat se soutint avec avantage égal jusque vers deux heures. Dans ce moment déboucha de Montmirail la division Michel, amenée par le duc de Trévise, et le reste des batteries qui étaient arrivées successivement en ligne. Ce fut alors que l'empereur Napoléon se décida à l'attaque qu'il avait projetée sur la position de l'Épine-aux-Bois. Il fit de suite ses dispositions pour en assurer le succès. Le général Nansouty reçut l'ordre de s'étendre à droite, afin de donner des inquiétudes à l'ennemi sur la gauche. Le général Ricard reçut celui de céder pas à

pas le village de Pomessone, afin d'enhardir les Russes à continuer, et même à renforcer l'attaque de leur droite. Le général Friant, avec quatre bataillons de sa division, reçut l'ordre de s'avancer à la hauteur de Marchais, et de se tenir prêt à attaquer.

Les mouvemens ordonnés par l'empereur Napoléon ne manquèrent pas leur effet. Le général Sacken, de crainte d'être débordé, fit étendre sa cavalerie à gauche pour la mettre en front de la cavalerie française, et se rapprocher du corps d'York, qui commençait à déboucher sur Fontenelle. Des troupes du corps de Liewen appuyèrent à la grande route, pour remplir le vide que laissait la cavalerie. En même temps il fait avancer le restant du corps de Szerbatow et des troupes du centre, à l'appui de sa droite, et fait attaquer le village de Marchais. C'était le moment que Napoléon avait attendu. Le général Friant, à la tête de ses quatre bataillons, s'élança contre l'extrême gauche des Russes par la ferme de Grenaux. Les tirailleurs russes épouvantés, se replient sur leurs masses; l'artillerie se tait, et le combat s'engage corps à corps. Cependant Napoléon voyant que la cavalerie russe s'étendait toujours et s'occupait plus de joindre les Prussiens, que de soutenir son infanterie, laissa devant elle le général Nansouty avec les divisions Laferrière, Desnouettes, Colbert et Defrance, et lança la division Guyot des dragons de la garde, sur la grande route. Cette di-

vision tournant la ferme de Grenaux par la grande route même, se rabattit sur les derrières du corps de Liewen, et décida le succès de l'attaque du général Friant. L'infanterie russe, que le général Sacken formait en colonnes à gauche, pour gagner Fontenelle, fut enfoncée et sabrée. Le corps de Liewen se jeta en désordre à travers champs pour gagner la route de Château-Thierry, et une partie de son artillerie lui fut enlevée.

Cependant les divisions Pirch et Horn, qui formaient la tête de colonne du corps d'York, avaient en ce moment dépassé Fontenelle. La division Pirch prit position en avant de la ferme des Tourneaux, faisant face au corps de Sacken. La division Horn resta devant Fontenelle. Le général York prévoyant être forcé, craignit de compromettre son artillerie de position, et la renvoya à Château-Thierry. L'avant-garde de Katzler et la cavalerie, qui avaient fait une plus longue marche, arrivèrent plus tard et restèrent en arrière de Fontenelle. Peu après, une batterie de six pièces étant arrivée, elle fut établie devant la division Pirch, et canonna le bois de Bailly. Le général York se décida alors à attaquer notre droite, pour assurer sa jonction avec le corps du général Sacken. Un bataillon de chasseurs, soutenu par un bataillon de grenadiers, furent dirigés contre le bois de Bailly. La division Michel, de la vieille garde, couvrait notre aile droite entre les routes de la Ferté et de Château-Thierry, et se trouvait

à portée de soutenir ce bois et les deux bataillons qui le défendaient.

Pendant que ceci se passait, le combat se soutenait toujours à notre gauche. Le village de Pomessone, cédé par la division Ricard, était occupé par les Russes. Celui de Marchais, vivement attaqué par la division Benardos et les renforts que le général Sacken y avait envoyés du centre, fut pris et repris trois fois. A la fin, les divisions Decouz et Meunier furent forcées, et le village resta au pouvoir de l'ennemi. L'empereur Napoléon, voyant le centre du corps de Sacken enfoncé et les hauteurs de l'Épine-aux-Bois en son pouvoir, voulut alors arrêter les succès de l'ennemi du côté de Marchais. Il ordonna aux généraux Meunier et Ricard de reprendre leur position : mais ces divisions, déjà affaiblies par la bataille de Brienne, étaient épuisées et ne pouvaient plus résister aux masses qui les pressaient; il leur fallait du renfort. Napoléon y envoya deux bataillons de la division Friant, qui ne purent que rendre le combat stationnaire. Il était impossible de disposer d'un plus grand nombre de troupes de la réserve. Le corps de Liewen avait été mis en déroute; mais couvert par sa cavalerie, il n'était pas possible de le poursuivre et d'en achever la destruction. Il allait donc se rallier derrière les Prussiens. D'un autre côté, le général York débouchait et était déjà engagé sur notre droite; la réserve était nécessaire pour l'arrêter. Alors l'empereur se dé-

cida à un mouvement semblable à celui qu'il avait fait contre le centre des Russes. Le général Defrance, avec les gardes d'honneur, fut lancé par la route de la Ferté, jusque sur les hauteurs de l'Épine-aux-Bois, d'où il se rabattit sur les derrières du corps de Szerbatow. En même temps deux bataillons de la division Michel, conduits par le duc de Dantzig et le maréchal Bertrand, abordèrent le village de Marchais. Le général Ricard, formant sa division en colonnes, l'enleva d'un élan, la ramena dans Pomessone et dépassa même le village. Cette triple attaque mit le corps de Szerbatow en déroute. Il fut poussé à la débandade sur le bois de Nogent, derrière Vieux-Maisons, où la division Ricard lui tua et prit encore du monde. Les brigades Dietrich (division Tallisin) et Blagowenjenko (division Benardos), les plus engagées à l'attaque de Marchais, furent les plus maltraitées par les gardes d'honneur.

Le général York, de son côté, voyant la gauche de son collègue enlevée et sa droite compromise, songea à tenter une attaque sur la nôtre pour dégager le corps de Szerbatow. La division Pirch se forma en colonnes d'attaque, cinq bataillons en première ligne et quatre dans la seconde, et s'avança sur la route de Château-Thierry. L'empereur Napoléon ordonna au duc de Trévise de marcher au-devant de l'ennemi, avec six bataillons de la division Michel. Les Prussiens furent attaqués, et après un combat très-vif en-

foncés et rejetés sur Fontenelle. Le général Pirch fut grièvement blessé. Le duc de Trévise se rendit maître de la ferme des Tourneaux et des six pièces qui y étaient restées. La division Pirch, s'étant ralliée en arrière de la ferme, tenta une nouvelle attaque sur les six bataillons du duc de Trévise; elle fut encore une fois enfoncée, culbutée sur la division Horn, et toutes deux poussées en arrière de Fontenelle. La nuit mit fin au combat.

Les Russes perdirent dans cette journée trois mille hommes tués ou blessés, sept cents prisonniers, vingt canons et près de deux cents caissons ou voitures. Les Prussiens perdirent six canons, et, de leur aveu, trente-trois officiers et huit cent quarante-quatre hommes. Notre perte s'éleva à plus de dix-huit cents hommes. Les généraux Michel et Boudin furent blessés. L'armée française bivaqua sur le champ de bataille, excepté la division Michel qui occupa, sous les ordres du duc de Trévise, le village de Fontenelle.

Pendant le combat de Champaubert, l'empereur Napoléon avait expédié (par la route de la Ferté-Gaucher) l'ordre au duc de Tarente de pousser les corps qui étaient devant lui, et que le mouvement de l'armée française allait bientôt rappeler. Le duc de Tarente, qui s'occupait à Meaux à tâcher de renforcer son corps d'armée, par des troupes du camp qui y était établi, se contenta de faire passer la Marne au général Saint-Germain, avec environ deux mille quatre

cents hommes nouvellement montés, des 1er, 2e et 5e corps de cavalerie. Retardé par la rupture des ponts, le général Saint-Germain ne fut à la rive gauche que le 10 dans la soirée. Il rencontra cependant quelques détachemens qui rejoignaient le corps de Sacken, et fit des prisonniers. Le lendemain, le général Saint-Germain poussa vers Montmirail, et le 12 au matin il arriva à Vieux-Maisons.

Dans la nuit qui suivit le combat, le général York continua sa retraite jusqu'à Viffort, où la division Pirch prit position; la division Horn, l'avant-garde du général Katzler et la cavalerie s'établirent à Montfaucon. Le corps de Sacken se rallia devant Viffort. Le prince Guillaume de Prusse, qui était resté à Château-Thierry avec sa division, la tint campée devant la ville, à la jonction de la route de Montmirail. Mais l'artillerie de réserve, que le général York lui avait renvoyée, repassa la Marne et fut mise en batterie, en partie sur le cours, en partie au château.

Le général Blücher avait entendu la canonnade de Montmirail; mais il ne fit aucun mouvement. Il se contenta d'envoyer un parti de cavalerie, renforcer son avant-garde devant Étoges.

Le 12 au matin, le corps de Sacken se replia au travers de la ligne prussienne et se retira à Château-Thierry, où il commença à passer la Marne. La brigade Heidenreich de la division Benardos, resta sur les hauteurs de Nesle en arrière-

garde. Le général York avait laissé en position sur les hauteurs de Caquerets les divisions Pirch et Horn, et l'avant-garde du général Katzler sur celles de Monfaucon. Le général Horn, qui commandait ces troupes, reçut l'ordre de défendre sa position aussi long-temps qu'il pourrait, afin de donner le temps au corps de Sacken de passer la Marne, et diminuer ainsi l'encombrement à Château-Thierry. La cavalerie de réserve prussienne était un peu en arrière de lui, pour le soutenir.

De son côté, l'empereur Napoléon, ayant ordonné au duc de Trévise de s'avancer de Fontenelle sur la grande route, avec les divisions Michel (*) et Colbert, prit la direction de Vieux-Maisons avec le restant de l'armée, excepté la division Ricard qui fut laissée à Montmirail : elle avait le plus souffert dans le combat. A Vieux-Maisons, Napoléon laissa la cavalerie du général Saint-Germain et la division Friant, dont quatre bataillons seulement le suivirent. De là il prit la direction de Rozoy, pour rejoindre la grande route de Château-Thierry. L'incertitude du véritable mouvement du corps de Sacken, dont une moitié avait été poussée à la nuit sur le bois de Nogent, paraît avoir été le véritable motif qui engagea Napoléon à laisser des troupes à Vieux-Maisons. Leur placement ne peut avoir eu pour but, que d'observer les mouvemens qu'un corps ennemi

(*) Le général Christiani en prit le commandement.

pourrait faire, de Nogent-l'Artaud, sur la route de la Ferté-sous-Jouarre. Les éclaireurs de la colonne de Napoléon ramassèrent, entre Vieux-Maisons et Rozoy, une assez grande quantité de voitures de bagages et de caissons, abandonnés par les Russes dans les boues.

A peu près en même temps que notre colonne de gauche débouchait de Rozoy, le duc de Trévise faisait attaquer l'arrière-garde du général Katzler, par six bataillons. Les Prussiens, vivement pressés de toutes parts, furent obligés de repasser le ruisseau et se retirèrent derrière les deux divisions du général Horn, et à la hauteur de la cavalerie de réserve. Notre colonne de gauche s'avança sur les hauteurs de Montfaucon, où elle se forma en masses. Le duc de Trévise se dirigea sur Viffort. Les divisions de cavalerie de la colonne de gauche se prolongèrent sur la gauche, au-delà du ruisseau, pour tourner la position de Caquerets. Ce mouvement, combiné avec l'attaque dont il était menacé de front, décida le général Horn à se mettre en retraite; il replia sa division en arrière du défilé. La division Pirch se repliait également, lorsque la cavalerie qui couvrait sa gauche fut chargée et culbutée dans le défilé, où elle se renversa sur son infanterie. Le désordre se mit dans la colonne prussienne, et ce ne fut qu'avec peine que le général Horn put la tirer de ce mauvais pas et la rallier. La division Pirch perdit près de six cents hommes et fut obligée

d'abandonner deux canons et un obusier. La retraite des Prussiens continua sur Château-Thierry. L'empereur Napoléon, maître du défilé, réunit les divisions de cavalerie de Laferrière, Desnouettes, Colbert et Defrance, sous les ordres du prince de la Moskowa, leur fit traverser la grande route et les dirigea par Baloy sur Blesme, afin de couper à l'ennemi la route d'Épernay. Le général York, voyant ce mouvement, se hâta de placer sa cavalerie de réserve en avant de Baloy. Le prince de la Moskowa, déployant les dragons de la garde, sous les ordres du général Letort, les porta au devant de l'ennemi. Le restant de sa cavalerie suivait en colonnes, masqué par les dragons du général Letort. La première ligne ennemie fut culbutée sur la seconde, qu'elle entraîna, et toutes deux furent renversées dans le vallon de la Marne. Le prince de la Moskowa continua son mouvement, qui fut un peu retardé par les obstacles du terrain; mais les dragons du général Letort gagnèrent les bords de la Marne et occupèrent la route d'Épernay, menaçant l'ennemi par sa gauche.

Pendant ce temps, l'infanterie de la garde, sous les ordres du duc de Trévise, poussait devant elle les colonnes prussiennes et les acculait sur Château-Thierry. Sur les hauteurs de Nesle, nos troupes rencontrèrent la brigade russe de Heidenreich qui y avait été placée dès le matin, et qui devait couvrir la retraite avec trois canons. L'empereur Napoléon, pour abréger le combat, ordonna au

général Belliard de tourner les Russes avec les escadrons de service. Le général Heidenreich forma ses deux régimens (Tambow et Kostroma) en carrés et essaya de se mettre en retraite. Les carrés furent enfoncés, et la plus grande partie des hommes qui les composaient sabrés. Le général Heidenreich fut fait prisonnier.

Le corps de Sacken avait en grande partie passé la Marne, mais quelque précipitation que le général York eût mise dans son mouvement, le sien était encore entassé au pied du côteau de Nesle et dans le faubourg. La terreur et le désordre régnaient dans les rangs ennemis, et ce n'était qu'avec peine que les officiers pouvaient empêcher une déroute complète, en représentant à leurs soldats, que la réserve du prince Guillaume était encore intacte. Arrivé sur les hauteurs de Nesle, l'armée française vit en plein le désastre des deux corps ennemis. Les colonnes se pressaient pour passer les ponts de la Marne, et aussitôt débouchées se hâtaient de s'éloigner. L'empereur Napoléon voulant leur enlever leur dernière ressource, fit charger les masses désordonnées qui étaient dans la vallée, par l'escadron de grenadiers à cheval de service, sous les ordres du général Guyot. La charge manqua, plus par l'effet de la résistance d'inertie que par une défense active. Alors le prince Guillaume de Prusse se porta en avant sur la route de Montmirail avec deux bataillons de sa division, pour couvrir s'il pouvait

le passage du restant des troupes. Napoléon les fit attaquer par deux bataillons de grenadiers aux ordres du général Petit. Les Prussiens furent culbutés sur les ponts, et le prince Guillaume fut obligé d'y faire mettre le feu pour se sauver. Quatre cents hommes de sa division furent pris, et tout ce qui n'avait pas passé la rivière se trouva coupé.

Il était presque nuit, lorsque les corps de Sacken et d'York eurent achevé de passer la Marne; alors le prince Guillaume démasqua une batterie de seize pièces de douze à la rive droite. Le feu de cette batterie et celui des tirailleurs postés dans les maisons, empêcha de pouvoir penser à la reconstruction du pont. L'armée française bivaqua devant Château-Thierry. Le général Letort poussa jusqu'à Dormans, où il fit des prisonniers. Le duc de Tarente avait fait occuper dès le matin, la Ferté-sous-Jouarre par un détachement. Le régiment de hussards prussiens, qui était à la droite de la Marne, se replia par Crouy, sur Vaux. Les corps de Sacken et d'York marchèrent toute la nuit, et prirent position un peu avant le jour, près d'Oulchy derrière l'Ourcq. La division du prince Guillaume de Prusse quitta Château-Thierry, vers sept heures du soir, y laissant le général Karpow avec les cosaques. Cette malheureuse ville fut livrée pendant la journée du 13 et toute la nuit suivante, au pillage et à toutes les horreurs, qui ordinairement n'ont pas lieu parmi les peu-

ples policés. Les chefs ne se donnèrent pas grands mouvement pour réprimer ces excès. La perte de l'ennemi s'éleva ce jour-là à plus de trois mille hommes, dont près de deux mille prisonniers et six canons. La nôtre fut d'environ quatre cents hommes.

Les deux corps de Sacken et d'York avaient cruellement souffert, et étaient presque désorganisés. Outre environ huit mille hommes qu'ils avaient perdus sur le champ de bataille, un grand nombre de leurs soldats étaient dispersés dans les bois et dans les campagnes, d'où ils cherchèrent à regagner leur armée, en pillant et en saccageant tout ce qui se rencontrait sur leur route. Les habitans des campagnes forcés de s'armer pour la défense de leurs foyers, et poussés au désespoir par les cruautés de ces bandes, auxquelles on peut bien donner le nom de brigands, les traquèrent, et les attaquèrent partout où ils purent. Plus de deux mille furent immolés, à la lueur des incendies qu'ils avaient allumés. Mais la destruction entière des deux corps ennemis aurait dû être le résultat des combinaisons de l'empereur, si Château-Thierry eût été attaqué et occupé le 12 au matin. Il n'en fut pas ainsi. Dès le 10, comme nous l'avons vu, le duc de Tarente avait reçu l'ordre de déboucher de Meaux. S'il eût passé la Marne dans la soirée du 10, ainsi que le fit le général St-Germain, il pouvait être le 11 au matin à la Ferté-sous-Jouarre, et le 12 de bonne heure à Château-Thierry. La division

du prince Guillaume de Prusse, ne pouvait pas l'arrêter, et le corps de Sacken était dans le désordre d'une défaite. L'effet moral d'une attaque sur la réserve des deux corps ennemis, qui se hâtaient d'échapper à l'armée française aurait été terrible. Le duc de Tarente avait neuf mille hommes le 25 janvier, et il n'avait livré de combat que celui de la Chaussée devant Vitry, et sous les murs de Châlons. Ainsi l'on peut bien admettre qu'il lui restait huit mille hommes, y compris la cavalerie du général St.-Germain. Il n'en fallait pas davantage.

Le 13, au matin, l'empereur ordonna la reconstruction du pont de Château-Thierry. Il fallait d'abord écarter les cosaques qui fusillaient de l'autre rive. Un nageur s'empara d'une barque restée à la rive droite et parvint à la démarer et la ramener, à l'aide d'un citoyen de la ville. Une douzaine de tirailleurs passèrent et s'établirent dans les maisons voisines; cinquante hommes n'avaient pas encore passé que les cosaques avaient disparu. Toute la population de Château-Thierry se porta sur le rivage au-devant de ses libérateurs; tous les habitans se mirent à l'ouvrage pour hâter l'instant où l'armée française viendrait remplacer les barbares, dont les traces sanglantes n'étaient pas encore effacées. Le grand pont fut réparé; un second fut construit avec un empressement et une rapidité sans exemple. Aussitôt le pont achevé, le corps du prince de la Moskowa passa la Marne, suivi par la cavalerie; le reste de l'armée passa successivement

et prit position en avant de Château-Thierry. Le duc de Trévise avec les divisions Christiani, Colbert et Defrance poussa jusqu'à Rocourt, à la suite de l'arrière-garde ennemie, à laquelle il prit près de quatre cents traîneurs; l'ennemi fit sauter un nombre de caissons, qui ne pouvaient pas marcher assez vite dans la traverse. Mais il ne fut pas possible de joindre le gros du corps russe et prussien, qui avaient une nuit d'avance, et qui en avaient fait usage avec empressement. Le corps d'York se retira à Fismes, et prit position au-delà de la Vesle. Celui de Sacken à Fère en Tardenois.

Cependant, le maréchal Blücher, qui n'avait pas bougé de Bergères pendant le combat de Montmirail, se ravisa tout-à-coup le 13 au matin. S'imaginant que les corps de Sacken et d'York avaient fait leur jonction à Montmirail, il crut aussi qu'ils avaient arrêté l'armée française. Il en conclut que l'empereur Napoléon rebuté par la résistance qu'il avait éprouvée, et menacé sur ses derrières par l'armée autro-russe, se retirait sur Sézanne, et que le duc de Raguse n'était à Étoges que pour couvrir cette retraite. Si une idée pareille n'était pas consignée dans les relations ennemies, on devrait balancer à la mettre en avant, tant elle s'éloigne de toutes les notions stratégiques (*). Le maréchal Blücher avait entendu la canonnade de Mont-

(*) L'opinion commune attribue cette idée au général Gneisenau, le confident et le faiseur du maréchal Blücher.

mirail ; il était donc évident que, si l'empereur Napoléon avait cru devoir rétrograder, le bruit du combat se serait rapproché, puisqu'il était hors de doute que York et Sacken l'auraient suivi. Dans cette hypothèse même, Napoléon n'aurait pas été faire le détour par Champaubert, et par conséquent n'aurait pas laissé à Étoges le duc de Raguse, dont le poste était bien plutôt à Pont-St.-Prix.

Sans faire aucune de ces réflexions, le maréchal Blücher se mit en mouvement dans l'ordre suivant : à la première avant-garde, le colonel Blücher avec un bataillon et quatre escadrons ; ensuite la division Ziethen et huit escadrons ; puis une brigade russe formée des débris du corps d'Alsufieff, sous les ordres du général Udom ; enfin les corps de Kleist et Kapczewicz en deux colonnes. Un peu avant son départ, l'armée de Blücher fut rejointe par huit escadrons et deux batteries (*). Le duc de Raguse était en position à Étoges, avec la division Lagrange. La cavalerie du général Grouchy s'étendait sur le plateau du côté de Beaunay.

(*) FORCE DE L'ARMÉE ENNEMIE.

		HOMMES.	CAVAL.	CANONS.
Corps de Kleist.	Division Ziethen	3,600	1,500	16
	— Pirch I. et Prince Auguste.	8,000		16
	Cavalerie du colonel Haack.		1,000	16
	Brigade Udom	1,500		
Corps de Kapczewicz.	Division Urusow	3,500		36
	— Turszaninow	3,500		
	TOTAL	20,100	2,500	84

Vers midi, les Prussiens furent en présence. Leur avant-garde marcha sur Étoges, par la grande route, tandis que le général Ziethen s'étendait vers Givry, au-dessus de Beaunay. Le duc de Raguse, après avoir échangé quelques coups de canon, contre l'avant-garde ennemie, se mit en retraite, couvert par la cavalerie du général Grouchy. Cette retraite se fit en bon ordre, de position en position, et après plusieurs engagemens d'arrière-garde, le duc de Raguse prit position le soir à Fromentières. Le général Ziethen s'établit en présence du 6e corps, et le maréchal Blücher prit position avec le reste de ses troupes à Champaubert. Le même soir, l'empereur Napoléon, averti par le duc de Raguse du mouvement du maréchal Blücher, se décida sur-le-champ à revenir sur ce nouvel ennemi, qui venait partager les désastres de ses lieutenans. Le duc de Trévise fut laissé au-delà de la Marne, avec la division Christiani et la cavalerie des généraux Colbert et Defrance, pour observer les corps de Sacken et d'York. La division Friant et la cavalerie du général St.-Germain reçurent l'ordre de se rendre de Vieuxmaisons à Montmirail. La division Leval, arrivée de l'armée des Pyrénées, et que le duc de Reggio avait détachée sur Sézanne, reçut également l'ordre de se rendre à Montmirail. A quatre heures du matin, l'empereur partit de Château-Thierry avec le corps du prince de la Moskowa, et le restant de la cavalerie de la garde.

Le 14 au matin, le duc de Raguse continua son mouvement de retraite. Il avait déjà dépassé Vauchamps, et se trouvait à moitié chemin de Montmirail, vers huit heures du matin, lorsqu'il reçut l'ordre d'arrêter son mouvement, et de reprendre l'offensive. L'empereur Napoléon venait d'arriver avec ses troupes, et se porta sur-le-champ en avant. Le duc de Raguse prit position, la division Ricard, le rejoignit en ce moment, à droite de la route; celle du général Lagrange, à gauche. Le restant de l'armée déboucha peu après de Montmirail, et se forma en seconde ligne; la jeune garde, sous le prince de la Moskowa, à gauche; la vieille garde au centre; la cavalerie du général Nansouty à droite; la cavalerie du général Saint-Germain se réunit à celle du général Grouchy, formée à la gauche de la première ligne. La division Leval, rappelée de Sézanne, approchait de Montmirail. L'ennemi nous était supérieur en infanterie (*); mais la supériorité

(*) FORCE DE L'ARMÉE FRANCAISE AU COMBAT DE VAUCHAMPS.

	HOMMES.	CHEVAUX.
6e corps. Divisions Ricard et Lagrange............	3,700	
Jeune garde. Divisions Meunier et Decouz.........	3,000	
Vieille garde. Division Friant....................	3,500	
Cavalerie du Gén. Grouchy. Divisions Doumère, Bordesoulle et St.-Germain.......		4,000
Cavalerie de la garde. Divisions Laferrière, Desnouettes et Guyot.......		3,000
	10,200	7,000
Division Leval qui n'a pas donné.......	4,500	
TOTAL......	14,700	7,000

n'était pas tellement prononcée, que la victoire ne pût être très-probable. Un avantage marqué, celui de notre supériorité en cavalerie, la rendait facile. L'empereur Napoléon pensa à la compléter, en profitant de cet avantage; le général Grouchy reçut l'ordre, aussitôt que l'action serait engagée, de tourner la droite de l'ennemi par Leschelles, Louvry et Serchamp.

Cependant l'ennemi, en s'avançant, avait dépassé Vauchamps. Le général Ziethen, voyant le sixième corps en position, déploya son avant-garde devant le village. Ses trois régimens de cavalerie, dont un de cuirassiers, se placèrent à gauche; la brigade Udom en seconde ligne de la cavalerie; un bataillon occupa le bois à droite de la route; mais le feu des batteries du 6e corps l'ayant forcé à plier, la division Ricard reçut l'ordre d'attaquer Vauchamps. La première brigade se porta sur le bois qu'elle nettoya; la seconde fut dirigée par la grande route sur le village. Cette dernière attaque échoua, mais les Prussiens, enhardis par ce succès, étant sortis de Vauchamps pour poursuivre, le duc de Raguse lança sur eux son escadron d'escorte qui les ramena. L'empereur fit sur-le-champ appuyer cette charge trop faible par ses quatre escadrons de service, sous les ordres du général Lion. La division Ziethen fut culbutée en désordre au-delà de Vauchamps, et perdit beaucoup de monde. Un bataillon, coupé par la cavalerie, se jeta dans la ferme de Villeneuve, à la gauche du village. Il fut attaqué par deux compa-

gnies de la vieille garde, et posa les armes. La cavalerie du général Lion s'était emparée d'une batterie, qui n'avait pas pu se retirer assez vite; mais chargée en flanc par un régiment de cavalerie prussienne, elle fut obligée de l'abandonner. Nous restâmes cependant maîtres de Vauchamps, qui fut occupé par le 6e corps. Le général Ziethen se reforma en arrière. La cavalerie de la garde s'étendit alors à droite, et s'engagea avec celle de Ziethen. Après plusieurs charges réciproques, les régimens prussiens furent enfoncés et jetés derrière la brigade Udom, qui se forma en carrés pour les couvrir.

Pendant ce temps, le maréchal Blücher avait dépassé Janvilliers. Il déploya ses colonnes derrière son avant-garde; le corps de Kleist à droite; celui de Kapczewicz à gauche. Au nombre des troupes qui l'attaquaient, il jugea de suite que l'empereur Napoléon était arrivé en personne, et que ses lieutenans avaient été défaits. Dans ce moment, on le prévint qu'on avait vu une colonne d'infanterie, en mouvement sur la gauche de l'armée prussienne. (C'était la division Leval, qui arrivait à Montmirail). Il vit le mouvement du général Grouchy, et la cavalerie française arrivée à la hauteur de ses colonnes. Il se hâta de former en potence, de ce côté, les deux régimens de cavalerie du colonel Haak. Mais en même temps il mesura sa position. Jugeant la force de l'armée française d'après les succès qu'elle avait obtenus, il crut avoir cinquante mille hommes sur les bras, et il

se décida à la retraite. La faiblesse de sa cavalerie ne lui permettait pas de déployer ses bataillons. Il ne crut pas même pouvoir hasarder de jeter de l'infanterie en tirailleurs dans les bouquets de bois, qui sont aux deux côtés de la route, et d'essayer de disputer le terrain. Il forma son infanterie en carrés par bataillons, tout contre et sur les deux côtés de la route, resserrant ainsi son front tant qu'il le pouvait. La cavalerie flanquait la marche à très-peu de distance. Il ne garda que deux batteries entre les colonnes, et le reste de l'artillerie fut renvoyée en hâte sur Étoges. Vers une heure, le maréchal Blücher mit son armée en retraite ; la marche fut lente à raison du terrain argileux et détrempé, dans lequel marchaient les troupes. Le 6e corps suivit l'ennemi en le canonnant, et continuellement engagé avec l'arrière-garde. La retraite des Prussiens se fit cependant en assez bon ordre jusqu'à Janvilliers, où ils arrivèrent vers deux heures, marchant toujours dans le même ordre. Mais là, ils furent attaqués en flanc par la cavalerie du général Grouchy, qui, ayant tourné le bois de Serchamp, s'était rabattue sur eux. Plusieurs carrés furent enfoncés et environ mille hommes pris; deux bataillons refoulés à Janvilliers posèrent les armes. On leur prit quatre canons et cinq caissons. L'armée française touchait presque le village par sa tête ; Napoléon fit charger les escadrons de service, et la division Laferrière sur la gauche de l'ennemi. Cette charge ne fut pas aussi

heureuse; un seul carré put être enfoncé par les grenadiers à cheval, qui firent cinq cents prisonniers. L'ordre se rétablit cependant dans les colonnes ennemies, qui continuèrent leur retraite sur Champaubert, toujours serrées dans le même ordre.

A trois heures, nous étions maîtres de Janvilliers. Alors Napoléon ordonna au général Grouchy de continuer son mouvement sur la droite de l'ennemi, et de le prévenir à Champaubert. Il fit en même temps avancer toute l'artillerie de la garde, sous les ordres du général Drouot, et se contenta pendant le restant de la marche de faire canonner les colonnes de Blücher, par cinquante bouches à feu. Enfin, à la chûte du jour, ces dernières parvinrent à Champaubert. Blücher fit occuper le village par un bataillon de la division Pirch I, qui se répandit en tirailleurs, afin d'arrêter tant que possible notre avant-garde. Les carrés commencèrent à se former en colonne de marche pour traverser la forêt d'Etoges. Mais le général Grouchy était déjà à la lisière de la forêt d'où il s'élança sur les colonnes. Le maréchal Blücher essaya de jeter les deux régimens du colonel Haack au devant de notre cavalerie; ils furent renversés et vinrent porter la confusion dans l'infanterie. Plusieurs carrés furent enfoncés et sabrés. Le maréchal Blücher et les chefs des deux corps d'armée, avec leur état-major, furent entraînés par les fuyards dans le bois qui est à droite de la route. Mais les deux

batteries à cheval, qui devaient suivre la cavalerie du général Grouchy étaient encore en arrière, et le manque d'artillerie l'empêcha de profiter des résultats de sa charge. La tête de l'armée française arriva en même temps devant Champaubert. Napoléon fit alors charger la gauche de l'ennemi, par la cavalerie de la garde. Cette dernière charge jeta également le désordre dans les colonnes russes. Mais déjà le feu de l'artillerie ennemie avait forcé le général Grouchy à ouvrir la route d'Etoges. L'infanterie du général Kleist serrée en masse, s'était engagée dans le bois. A la suite de celle-ci le corps de Kapczewicz et l'arrière-garde de Ziethen parvinrent à se dégager et à gagner le bois, abandonnant les uns et les autres beaucoup de bagages et une partie de leur artillerie. La nuit était survenue et le prince de la Moskowa, craignant que la cavalerie ne s'égarât dans le bois, fit sonner le ralliement, ce qui permit aux colonnes ennemies de continuer leur retraite. Arrivé à Etoges, sans avoir été inquiété dans la forêt, le maréchal Blücher établit ses troupes en arrière du village; la division russe d'Urusow, qui devait former l'arrière-garde, fut laissée à l'entrée, du côté de Châlons. Cependant le duc de Raguse, ayant donné une demi-heure de repos à ses troupes, se mit en marche par une nuit obscure, et arriva à Etoges vers huit heures du soir. La division Urusow se hâta, au bruit de la marche de nos troupes, de se porter à la tête

du village. Elle fut rencontrée à peu près au milieu par notre colonne et renversée par le 1er régiment de marine, qui était à la tête. Le général Urusow fut pris avec six cents hommes et huit canons. Ce nouvel échec força le maréchal Blücher à continuer sa retraite, et à onze heures du soir il arriva à Bergères, où il fit prendre position à ses troupes.

L'empereur Napoléon retourna la même nuit à Montmirail, avec l'infanterie et la cavalerie de la garde. Le duc de Raguse resta à Etoges avec le 6e corps et la cavalerie du général Doumère. Le général Grouchy, avec la cavalerie des généraux Bordesoulle et Saint-Germain, trop fatiguée pour se remettre en marche, resta à Champaubert.

La perte de l'ennemi s'éleva dans cette journée à six mille cinq cents hommes tués ou blessés et deux mille prisonniers, quinze canons et dix drapeaux (*). La nôtre ne fut pas de six cents hommes. Le général Lion fut blessé, ainsi que le général russe Szinczin, et le général Urusow fait prisonnier.

Le même jour, la ville de Reims fut occupée

(*) Les Prussiens établissent leur perte ainsi qu'il suit:

Morts	15 officiers	1487 hommes.
Blessés	54	1970
Prisonniers	11	447
	80	3904

avec six canons et un obusier.

par deux escadrons prussiens et par cent cinquante cosaques de Winzingerode. Sur cet avis, le corps d'York se dirigea par cette ville, pour rejoindre le maréchal Blücher; les divisions Pirch et Horn vinrent à Reims; l'avant-garde du général Katzler fut poussée sur la route d'Epernay à Sermiers; la division du prince Guillaume de Prusse en intermédiaire à Silleri. Le corps de Sacken était venu s'établir à Fismes, laissant une arrière garde sur les routes de Château-Thierry et Soissons. Mais ayant appris que le duc de Trévise était arrivé à Oulchy, il se replia dans l'après-midi à Junchery.

Le 15, le maréchal Blücher continua son mouvement de retraite; les corps de Kleist et Kapczewicz repassèrent la Marne dans la matinée, et prirent position derrière Châlons; la cavalerie resta jusqu'après-midi à Thibie; alors elle repassa également la Marne, laissant seulement deux escadrons en arrière. Le duc de Raguse ne fit suivre l'ennemi que jusqu'à Thibie, et par quatre escadrons seulement. Les corps d'York et de Sacken se replièrent ce jour-là jusqu'aux Petites-Loges; Epernay fut occupé par deux bataillons et trois escadrons. Cette ville, dont la garde nationale seule avait jusque-là repoussé les partis ennemis, n'ouvrit ses portes que par capitulation. Le lendemain, les corps d'Yorck et de Sacken repassèrent également la Marne, et toute l'armée

de Silésie, diminuée de plus de vingt mille hommes, se trouva réunie autour de Châlons.

Il nous reste peu de chose à dire sur la conduite du maréchal Blücher depuis la bataille de Brienne. Nous avons déjà développé les fautes où l'entraîna le désir de courir après le grand parc de l'armée, que couvrait le duc de Tarente. Une excessive confiance en lui-même ; la persuasion où il était d'avoir anéanti l'armée française à la bataille de Brienne, qu'il comparait modestement à celle de Jéna ; enfin l'espoir flatteur de mettre fin à la guerre en se rendant maître de Paris ; toutes ces causes se joignirent à la première, la seule qu'il ait voulu avouer publiquement *plus tard*. Après avoir lancé ses troupes en avant, il se rappelle tout-à-coup que les corps de Kleist et de Kapczewicz pourraient lui être utiles, pour s'emparer de la capitale ; il s'arrête pour les attendre, et il laisse pendant ce temps les trois premiers disséminés, sur une étendue de plus de quinze lieues. Enfin les deux corps qu'il attendait le joignent le 9. On pouvait croire qu'il se porterait avec eux à la rencontre d'York et de Sacken, et qu'en occupant le plus tôt possible Montmirail, il justifierait, par cette jonction *en avant*, le nom de *Maréchal en avant* qu'il s'était fait donner ; au lieu de cela l'effroi le saisit au premier moment ; il envoie implorer le secours de l'armée austro-russe et se jette à Fère-Champenoise, s'éloignant encore davantage de ses corps avancés. Enfin, le 13 les

mêmes motifs, qui précisément devaient lui faire croire que les corps d'Yorck et de Sacken étaient ou battus, ou en retraite au delà de la Marne, lui font imaginer que c'est l'armée française qui se retire; il se met en mouvement assez imprudemment et vient partager le sort de ses lieutenans. Sa retraite de Vauchamps à Champaubert a été singulièrement louée : nous avons vu que ce n'a cependant été qu'une retraite en masse devant de la cavalerie, telle qu'on en rencontre à chaque instant. Dans la position où il se trouvait, il ne pouvait pas faire autre chose que de se retirer au plus vite, en opposant des carrés aux charges de flanc de notre cavalerie. On a vu qu'à Champaubert ces carrés furent même enfoncés; et les Prussiens conviennent que, si le général Grouchy avait eu ses deux batteries, ils auraient été forcés de poser les armes. On pourrait peut-être objecter qu'avec vingt mille hommes d'infanterie, le maréchal Blücher aurait pu lutter contre les dix mille qui l'attaquaient; mais il croyait avoir à faire à cinquante mille. Nous ne pousserons pas plus loin nos observations : la conduite du prince de Schwarzenberg, pendant ce temps, n'est pas non plus exempte de reproches; nous la développerons plus bas.

CHAPITRE V.

Mouvement de Winzingerode. — Mouvemens sur la Seine. — Combat de St.-Aubin, le 10 février. — Réflexions sur les opérations du prince de Schwarzenberg. — Attaque de Nogent, les 11 et 12 février. — Combat de Cuterelles, le 13. — Retraite des ducs de Bellune et de Reggio. — Mouvemens de l'armée austro-russe.

Pendant que les événemens que nous venons de rapporter se passaient, le corps de Winzingerode s'avançait sur l'Aine. Parti d'Aix-la-Chapelle le 24 janvier, ainsi que nous l'avons vu, il s'avança jusqu'à Namur, où il s'arrêta jusqu'au 6 février à attendre le corps du général Woronzow; à cette époque, il se remit en marche avec environ quatorze mille hommes d'infanterie et douze mille chevaux : le corps du général Strogonow, qui venait de passer le Rhin, le suivait à grands pas. Le 9, l'avant-garde du général Winzingerode, c'est-à-dire les cosaques de Czerniszeff, se présentèrent devant Avesnes; la population ouvrit ses portes sans tenter aucune espèce de défense. Autant en arriva à peu près en 1815; ce qui prouverait que la place d'Avesnes ne peut être défendue que par une garnison de troupes de lignes. Le 12, le général Winzingerode vint occu-

per la position de Laon, d'où il se proposait de continuer son mouvement sur Paris, en le combinant avec ceux de l'armée de Silésie, dont il avait connaissance; mais il lui fallait auparavant se rendre maître de Soissons, dont la possession lui assurait non-seulement le passage de l'Aine, mais une place d'armes assez intéressante. Cette ville, destinée à la formation d'un camp de gardes nationales, avait été mise à l'abri d'un coup de main, mais non pas en état de défense; le temps avait manqué, ou les travaux avaient été poussés avec trop de lenteur. Les généraux Rusca, Verdun, Berruyer et Longchamps y avaient été envoyés, pour l'organisation des troupes qui devaient s'y réunir; mais la garnison ne se composait que d'environ quatorze cents hommes en six bataillons de gardes nationales, deux cents Italiens et cent gendarmes. Le 13, l'avant-garde de Czernitszeff se présenta devant Soissons et en fit l'investissement; les notes qu'il reçut lui firent bientôt connaître et la faiblesse de la garnison, et les brèches nombreuses de l'enceinte. Il en rendit compte à son chef, et le 14, le général Winzingerode arriva devant la place; le faubourg à la droite de l'Aine fut sur-le-champ attaqué. Le général Rusca, qui s'y était rendu à la première attaque de l'ennemi, ayant été tué presqu'au premier coup de canon, aucun des généraux ne prit le commandement à sa place. Ce défaut d'ensemble entraîna la perte du faubourg et bientôt après celle du pont, que le géné-

ral Longchamps essaya en vain de défendre. Les Russes se répandirent dans la ville et le combat s'étendit dans les rues, contre les détachemens français isolés qui revenaient des remparts. Environ huit cents hommes furent tués ou blessés ; le général Longchamps, avec à peu près autant, réussit à se faire jour et à sortir de la ville ; mais, enveloppé en rase campagne par la cavalerie de Czerniszeff, il fut obligé de mettre bas les armes. Les généraux Berruyer et Verdun, avec une partie des gendarmes, parvinrent à Compiègne.

A Soissons, le général Winzingerode apprit les désastres de l'armée de Silésie, et reçut l'ordre du maréchal Blücher de se rapprocher de Châlons. Il se remit en marche le lendemain matin et arriva le 17 à Epernay où il prit position : le duc de Trévise qui, ainsi que nous l'avons vu, avait été laissé par l'empereur Napoléon à la droite de la Marne, avec les divisions Christiani, Colbert et Defrance, s'avança le 14 de Rocourt à Oulchy. Là il apprit la prise de Soissons. Voyant la capitale découverte, par la perte de cette place, il marcha sur-le-champ à Villers-Cotterets, pour interposer au moins son corps entre Paris et l'ennemi. La marche du général Winzingerode sur Epernay, ayant dégagé Soissons, le duc de Trévise en reprit possession le 15 au soir. Le général Moreau y fut placé avec environ quinze cents hommes de vieilles troupes, en partie de la légion de la Vistule.

Il est temps actuellement de reporter l'attention du lecteur sur les opérations qui avaient eu lieu sur les bords de la Seine, depuis le 7 février. Nous avons laissé à cette époque l'armée du prince de Schwarzenberg en cantonnemens, savoir : le corps de Wittgenstein entre Arcis et Méry; celui de Wrède en avant de Troyes sur la route de Bray et Nogent; celui de Wurtemberg sur celle de Sens, vers Villemaur; celui de Bianchi vers Auxon; celui de Giulay en seconde ligne vers Villy et Saint-Pouange; les réserves autrichiennes en troisième ligne devant Troyes; les réserves russes en arrière de Troyes.

Nous avons vu (page 296) quels étaient les corps que Napoléon avait destinés à la défense de la Seine et de l'Yonne. Voici quel était leur placement le 7 février. Le duc de Bellune avec le 2e corps, la réserve de Paris et le 5e de cavalerie, était à Nogent, occupant Romilly, Gelanne, Saint-Martin-le-Bosnay et Pont-sur-Seine. Le duc de Reggio occupait Provins avec la division Rothembourg, qui avait été renforcée par des troupes venant de Paris. La division Leval vint rejoindre le 7e corps, mais elle fut bientôt détachée à Sézanne, d'où elle vint à Champaubert. La division Boyer et le fonds du 6e corps de cavalerie étaient encore en marche. Sur la même ligne, se trouvait le général Pajol, qui était avec une brigade de cavalerie entre Bray et Montereau. Le général Pacthod, à Montereau, avec une division de garde

nationale, dont moitié à peu près était armée et équipée. En avant de Montereau était une brigade de cavalerie, commandée par le général Delort. Sur la ligne de l'Yonne étaient le général Allix à Sens, avec deux mille quatre cents hommes; à Pont-sur-Yonne, le général Montbrun avec deux bataillons de gardes nationaux et une brigade de cavalerie, qui comptait au 5e corps. Toutes ces troupes réunies devaient s'élever à trente-un mille hommes d'infanterie et onze mille cinq cents chevaux (*). Mais le départ de la division Leval, la non arrivée des divisions Boyer de Rebeval et Treilhard, et la direction naturelle de la retraite des généraux Allix et Montbrun, réduisaient les forces qui devaient défendre la Seine à dix-sept mille huit cents hommes d'infanterie, et cinq mille deux cents chevaux.

Le 8, le général Wittgenstein se rapprocha de Mery,

(*) TROUPES DESTINÉES A DÉFENDRE LA SEINE ET L'YONNE.

			HOMMES.	CHEVAUX.
Disponibles sur la Seine.	Duc de Bellune	2e Corps.	5,000	
		Réserve de Paris.	4,600	
		5e de cavalerie.		4,000
	Duc de Reggio. Division Rothembourg.		5,200	
	Cavalerie du général Pajol.			500
	Division Pacthod et brigade Delort.		3,000	700
		Total.	17,800	5,200
Détaché à Sézanne, division Leval.			4,500	
En route, divisions Boyer et Treilhard.			5,300	5,600
Sur l'Yonne.	Division Allix.		2,400	
	Corps du général Montbrun.		1,000	700
		Total.	31,000	11,500

et son avant-garde ayant passé la Seine, s'avança jusque devant Châtres. Le pont de Mery fut réparé, et un pont de bateaux jeté à Baudemont. Les gardes russes et prussiennes vinrent occuper St.-Parre et Lantages, à la droite de Bar-sur-Seine; la réserve russe s'étendit à gauche vers Ricey. Les autres corps restèrent en cantonnement.

Le 9, les deux divisions du général Gorczakow du corps de Wittgenstein, passèrent la Seine à Mery; celles du prince Eugène de Wurtemberg s'établirent à St.-Just. Le général Pahlen, avec une avant-garde composée de quatre régimens d'infanterie, un de cavalerie et deux de cosaques, fut poussé à Mézières. Les avant-postes français, attaqués à Romilly, se replièrent à St.-Hilaire. Le même jour, le corps de Wrede fit un mouvement en avant. La division Hardegg vint occuper Gelanne. La division Rechberg, St.-Martin-le-Bosnay, d'où nos avant-postes se replièrent vers Nogent. La division Lamotte s'avança sur la route de Trainel, jusque vers Avon-la-Pèze. Les autres corps ennemis restèrent en position. Dans la nuit, le duc de Bellune fit replier l'avant-garde derrière l'Ardusson; les deux divisions du général Gérard, et la cavalerie du général Milhaud prirent position, entre la Chapelle et St.-Aubin; le 2e corps devant Nogent.

Le 10, l'ennemi continua son mouvement, la division Hardegg déboucha de Gelanne sur St.-Aubin, l'avant-garde du général Pahlen s'avança vers la Chapelle; la division Rechberg se porta également en avant par St.-Martin-le-Bosnay. Le duc de Bellune instruit de ces mouve-

mens, et de la marche d'une autre division bavaroise sur Traînel, ne se crut pas en état de défendre la rive gauche de la Seine. Le mouvement de l'ennemi était prononcé, et l'établissement d'un pont sur l'Aube à Baudemont, ne permettait pas de laisser le faible corps français en avant du défilé, qu'il avait à passer. En conséquence, le duc de Bellune fit appuyer la réserve de Paris à droite, et s'établit entre St.-Aubin et Macon, la cavalerie en seconde ligne; le 2e corps était devant Nogent. De cette manière il se trouvait placé directement devant le passage, et ne courait pas le risque d'être compromis par une attaque sur sa droite. Sa gauche était couverte par le poste de la Chapelle, qu'on croyait assez fort pour résister à l'attaque du général Pahlen. Ce dernier ayant repoussé nos avant-postes de cavalerie de Marnay, s'empara du château de la Chapelle, d'où il canonna notre aile gauche; mais il ne hasarda pas de forcer le passage de l'Ardusson. Le général Hardegg, de son côté attaqua St.-Aubin. Le combat dura pendant toute la journée devant ce village, sans que l'ennemi pût gagner du terrain. Ce jour-là, les réserves et les gardes russes et prussiennes changèrent encore une fois leurs cantonnemens. Les gardes à pied vinrent à Fontvannes et Torvilliers en avant de Troyes; les gardes à cheval à St.-Parre-aux-Tertres; les grenadiers à la Maison-Blanche; les cuirassiers à Tennelière et Lusigny.

Cependant, le prince de Schwarzenberg s'était

décidé à reprendre l'offensive. Il avait été prévenu, le 10 au matin, du mouvement de l'empereur Napoléon sur Sézanne, et le même jour, on avait entendu distinctement à son armée la canonnade de Champaubert. Un ordre de mouvement, daté du 10, tira l'armée austro-russe de la léthargie qui paraissait l'avoir frappée après la bataille de Brienne. Le projet du prince de Schwarzenberg était de s'avancer en deux colonnes, par les deux rives de la Seine. A cet effet, les corps de Wittgenstein et de Wrede reçurent l'ordre de s'approcher de Nogent le 11, et d'attaquer de concert le duc de Bellune le 12. Les autres corps de l'armée devaient se porter sur Sens.

C'est ici le lieu d'examiner stratégiquement les opérations du généralissime de la coalition, depuis la bataille de Brienne. Dans le conseil de guerre, qui s'était tenu au château de Brienne, il avait été décidé que l'armée coalisée devait marcher sur Paris, par la Seine et par la Marne. Le maréchal Blücher s'était dirigé par cette dernière route, où il devait recueillir en s'approchant de Châlons, les corps qui venaient le rejoindre. Le prince de Schwarzenberg s'était mis en marche dès le 2, pour gagner Troyes; mais il le fit si lentement et si maladroitement, qu'il était aisé de prévoir que l'armée française aurait le temps de se reposer à Troyes, avant de voir l'ennemi à sa suite. Le lendemain de la bataille de Brienne, on fut, dit-on, incertain de la direction qu'avait prise l'empereur

Napoléon. Disons mieux : les coalisés, ivres d'une victoire dont ils grossissaient les conséquences, ne se sont pas souciés de s'en occuper. Il n'y avait cependant pas besoin de réfléchir long-temps, pour deviner que Napoléon se retirerait sur Troyes, afin de réunir les trois divisions qui y étaient, et de se placer sur la ligne d'opérations du gros de l'armée coalisée. De simples reconnaissances poussées de Dienville, auraient rencontré les troupes françaises à Piney. D'un autre côté, le corps de Wrede était suffisant pour suivre l'arrière-garde, et la tâter sur les deux routes. Il était tout-à-fait inutile de pousser encore les corps de Giulay et de Wurtemberg à Lesmont, et de les y laisser entassés toute la journée du 3, à attendre la construction d'un pont, dont on pouvait se passer. Il aurait mieux valu faire déboucher, le 2, ces deux derniers corps et les réserves par Dienville, et les porter sur Piney.

Mais admettons que le prince de Schwarzenberg voulût attendre, pour reprendre l'offensive, que le maréchal Blücher eût fait sa jonction avec le corps d'York. Cette jonction eut lieu le 5, et le 6, l'armée prussienne était en marche à la rive gauche de la Marne. C'était donc le 5, que le prince de Schwarzenberg aurait dû faire attaquer Troyes, point essentiel à occuper, pour abréger et assurer ses communications avec le maréchal Blücher ; enfin le 7, Troyes est abandonné par l'armée française. Le prince de Schwarzenberg s'arrête encore

comme fatigué de l'effort qu'il avait fait, en arrivant jusque-là. Cependant, à cette époque il devait calculer que Blücher, avec ses trois corps réunis, était arrivé au moins à Étoges. C'était donc le moment de seconder les opérations des Prussiens, soit en attaquant de suite Napoléon à Nogent, soit en cherchant à se rapprocher de Blücher par sa droite. Ou il croyait l'armée française trop faible pour tenter une diversion, et il devait profiter de sa faiblesse pour le forcer à quitter les bords de la Seine. Ou il pensait que l'empereur Napoléon avait rallié à son armée quelques corps venus de l'intérieur ; et il fallait l'occuper assez fortement pour l'empêcher de faire un mouvement contre les Prussiens. La défense de la Seine, à Nogent, devenait pour ainsi dire illusoire pour l'armée française, puisque l'armée coalisée était dans le fait maîtresse des deux rives. Dès le 6, le corps de Wittgenstein était à Arcis, et il aurait pu y être le 5. Lorsque le prince de Schwarzenberg fut maître de Troyes le 7 au matin, il pouvait de suite porter les deux corps de Wittgenstein et de Wrede à Mery, par la gauche de la Seine ; faisant rétablir le pont de Mery, et en faisant jeter un à Beaudemont, il pouvait dès le 8, établir ces deux corps sur les hauteurs de Villenoxe ; il lui restait encore ceux de Colloredo, Giulay, Wurtemberg et les réserves devant Nogent. Alors le mouvement de Napoléon sur Sézanne devenait impossible, et la communication avec Blücher était établie. Rien

de tout cela ne s'est fait, et l'on est forcé de convenir que le prince de Schwarzenberg, ainsi que les autres généraux de la coalition, ont été plus embarrassés que rassurés par de grandes armées, dont le maniement était au-dessus de leurs forces. Nous aurons l'occasion de répéter cette remarque plus d'une fois dans la suite.

Dans la nuit du 10 au 11, le duc de Bellune, ayant laissé à Nogent le général Bourmont, avec environ douze cents hommes des 11e et 29e légères, et du 18e de ligne, fit repasser la Seine à son armée. Le 2e corps, la réserve de Paris, et la cavalerie du général Milhaud, prirent position en arrière du défilé, entre Mériot et le bois de Sordun. La ville de Nogent n'était pas en état de faire une longue résistance; les ouvrages commencés pour sa défense, et qui d'ailleurs auraient exigé bien plus de troupes qu'on en pouvait laisser le duc de Bellune, n'étaient pas même achevés. Les rues furent barricadées avec soin, et une maison de plaisance à la tête du faubourg de Troyes, crénelée et transformée en une espèce de redoute.

Le 11, dès le matin, le général Pahlen ayant aperçu la retraite du duc de Bellune, s'avança sur Nogent. Il fit attaquer la ville le long de la Seine par un régiment de chasseurs, tandis qu'un autre l'abordait par la route de Troyes, et qu'une batterie tirait sur le pont. Les Russes parvinrent, non sans peine, jusqu'aux barricades, mais toutes leurs tentatives, pour les forcer et pour enlever l'ouvrage

avancé du Belvédère, furent inutiles. Alors, le général Pahlen fit demander au général Hardegg de l'appuyer. Ce dernier s'avança en effet de St.-Aubin, et engagea une troisième attaque par la route de Traînel. Mais tous les efforts des ennemis furent infructueux, et à la nuit ils n'étaient pas plus avancés que le matin. Ils perdirent près de quinze cents hommes à cette attaque. De notre côté, le général Bourmont fut blessé; le colonel Voirol du 18e le remplaça.

Le même jour, le corps de Wurtemberg parut devant Sens, que son avant-garde investissait dès la veille. Le prince de Wurtemberg ayant fait inutilement sommer le général Allix, essaya de briser les portes à coups de canon. Cette entreprise échoua, parce qu'elles étaient murées. Une tentative d'incendier la ville, par des obus, n'eut pas un meilleur succès. Le prince de Wurtemberg allait renoncer à son entreprise, lorsqu'un des amis que les coalisés avaient en France, lui découvrit une petite porte du lycée, qui donne sur le mur d'enceinte. Elle fut enfoncée, mais le passage qui conduit dans l'intérieur du lycée ayant été muré, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'ennemi parvint à se rendre maître d'une autre issue et du bâtiment. La garnison se défendit encore dans les rues; mais le rempart ayant été escaladé d'un autre côté, le général Allix fut obligé de la replier au pont de l'Yonne, qu'elle repassa dans le

plus grand ordre. Notre perte s'éleva à environ trois cents hommes, celle de l'ennemi à plus de huit cents. Le général Allix prit position en arrière de Pont-sur-Yonne, où il se réunit au général Montbrun. Le même jour, Auxerre fut emporté d'assaut par la division du prince Maurice de Lichtenstein, et la plus grande partie de la garnison y périt. Elle était de trois cents hommes.

Dans l'après-midi, le prince de Schwarzenberg reçut du maréchal Blücher l'avis du combat de Champaubert et du danger où se trouvaient les corps d'York et de Sacken. Cette nouvelle le détermina alors à faire un mouvement de flanc sur Sézanne. Il ordonna au général Wittgenstein de se rendre le 12 à Villenoxe, soit par Nogent s'il était évacué, soit en passant la Seine plus haut. Le corps de Wrède devait passer la Seine à la suite de celui de Wittgenstein, et l'appuyer. Le soir, l'armée austro-russe occupait les positions suivantes : le corps de Wurtemberg à Sens; celui de Colloredo (ou Bianchi) à Arces; celui de Giulay plus en arrière, à Saint-Florentin. Le corps de Wrède était réuni à Trainel, excepté la division Hardegg qui était devant Nogent, et celui de Wittgenstein devant cette dernière ville. Les réserves autrichiennes étaient à Auxon. Les réserves russes, qui étaient en marche pour se rendre à Villeneuve-l'archevêque, reçurent l'ordre d'aller à Mery. Le général Diebitsch, avec la division de

garde légère russe et la brigade Kniagin, de la 1re division de grenadiers, reçut l'ordre de marcher par Plancy sur Sézanne.

Le 12, le général de Wrede, ayant fait relever devant Nogent la division Hardegg, par la division Rechberg, marcha sur Bray avec la division Lamotte. Il était convenu d'y passer la Seine, tandis que le général Wittgenstein chercherait un passage plus haut. Bray était gardé par deux compagnies de gardes nationales, tandis que le duc de Reggio aurait dû y envoyer au moins un bataillon, commandé par un officier déterminé. Cette petite garnison prit l'épouvante, à l'approche de l'ennemi, et quitta son poste, après avoir cependant détruit le pont. Le général de Wrede ayant fait passer plusieurs bataillons sur de gros bateaux, qu'on avait eu l'imprudence de laisser là, fit occuper Mouy et ordonna la construction d'un pont. Le général Wittgenstein, restant avec le gros de son corps devant Nogent, envoya le général Rudinger avec deux bataillons, six escadrons et un régiment de cosaques à Pont-sur-Seine, où se construisait un pont de bateaux. Le feu des tirailleurs avait duré à Nogent toute la nuit précédente. Le 12 au matin, le général Pahlen était enfin parvenu à enlever quelques maisons avancées et à incendier la ville; mais il ne put pas y pénétrer, et la fusillade continua encore pendant toute la journée. Vers le soir, le duc de Bellune, ayant appris la prise de Bray, ordonna au colonel

Voirol d'évacuer Nogent, et se replia lui-même à Sordun, ne laissant qu'une arrière-garde vers Meriot. Le général Wittgenstein, voyant ce mouvement, porta sur la ville la division Rechberg et une brigade de la division Szaszafskoy. Le 10e régiment bavarois, qui s'engagea un peu trop en voulant hâter le mouvement de retraite, fut un peu mal mené près de l'église. Enfin, après quarante heures de défense, le colonel Voirol ramena ses troupes en bon ordre à la droite de la Seine. Il fit ensuite sauter le pont, qui engloutit dans ses débris une cinquantaine de Bavarois, qui s'étaient imaginé que la garnison fuyait devant eux. Nous perdîmes quatre cents hommes à Nogent; l'ennemi plus de dix-huit cents. Nous ne pouvons mieux faire l'éloge de la brave garnison de Nogent, qu'en rapportant les expressions d'un écrivain ennemi à son égard. « La défense de la ville » ouverte de Nogent, pendant trois jours et par » quelques centaines d'hommes, contre un plus » grand nombre de milliers d'ennemis valeureux, » est un monument honorable de la valeur fran» çaise. Le nom du colonel Voirol appartient à » l'histoire militaire, comme une preuve de ce » que peut un courage calme et intrépide et une » volonté ferme (*). »

Après l'évacuation de Nogent, la division Rech-

(*) Plotho, guerre en Allemagne et en France en 1813 et 1814, tome III, page 150. Il donne au colonel Voirol le nom de Ravière.

berg vint à Bray où était le restant du corps de Wrede. Celui de Wittgenstein resta à Nogent et le général Rudinger occupa Villenoxe, où il eut un engagement avec un détachement du 5e corps de cavalerie. Le prince de Wurtemberg fit occuper Pont-sur-Yonne, par son avant-garde. Le général Allix se replia sur Montereau. Le général Montbrun fut envoyé par le général Pajol à Moret. Ce jour-là le corps de Bianchi s'avança à Cerisiers, celui de Giulay à Arce et les réserves autrichiennes du général Nostitz à Neuvy. Le général Platow, avec ses cosaques parcourait le pays entre Seine et Yonne, depuis Montereau jusqu'à Courtenay. Le général Seslawin, avec un régiment d'hussards et quatre de cosaques, était du côté de Montargis.

Le 13, le général Wittgenstein passa la Seine à Pont et vint prendre position à Villenoxe. L'avant-garde du général Pahlen s'avança sur la route de Provins, jusqu'à Saint-Martin de Chenestron et l'Échelle. Le général Rudinger vint, par Montlepotier et Meriot, à Sordun. L'arrière-garde du duc de Bellune qui occupait ce dernier endroit, s'en retira après un léger combat. Le duc de Bellune avait lui-même évacué Provins et avait replié ses troupes, le 2e corps sur Nangis et la réserve de Paris sur Donnemarie, pour appuyer le duc de Reggio qui marchait sur Bray. Le même jour le général de Wrede passa la Seine à ce dernier endroit. Dans le même moment le

duc de Reggio avec la division Rothembourg et la brigade Gauthier (division Boyer) qui venait d'arriver en poste, avait pris position à Cuterelles et poussé une avant-garde à Saint-Sauveur, à une demi-lieue de Bray. Le général de Wrede, instruit de ce mouvement, fit porter en avant la division Lamotte et plaça la division Spleny à Everly. L'avant-garde du duc de Reggio, poussée par la division Lamotte, se replia sans perte sur la position de Cuterelles. L'ennemi suivit, et quoiqu'il fût en nombre égal d'infanterie et qu'il eût de la cavalerie, qui manquait au duc de Reggio, le général de Wrede ne se crut pas assez fort pour attaquer la position de Cuterelles de front. Le général Frimont, qui arrivait de Nogent avec les divisions Hardegg et Rechberg, reçut l'ordre de faire avancer la première aux Ormes et d'envoyer la seconde à l'appui de la division Lamotte. Ayant aperçu que le duc de Reggio avait négligé d'occuper Luisetaines, il envoya dans ce village un régiment d'infanterie et six escadrons. La possession de Luisetaines le remettait en communication avec la division Spleny, et, à l'arrivée du général Frimont, il pouvait faire déboucher par les hauteurs de Paray, environ dix mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, tandis qu'il aurait attaqué de front, avec seize mille hommes et trois mille chevaux. Le duc de Reggio de son côté avait fait deux fautes; l'une d'abord, de n'avoir pas attaqué lui-même la division bava-

roise; avec huit mille hommes environ qu'il avait, il la culbutait sans peine dans le défilé et forçait le général Wrede à rappeler en hâte les troupes qu'il avait à Everly. La seconde était de n'avoir pas occupé Luisetaines, afin de faciliter sa jonction avec la réserve de Paris qui arrivait de provins. Les Bavarois occupèrent Luisetaines sans coup férir. Alors le duc de Reggio porta sur ce village le général Gauthier avec environ mille hommes de sa brigade et trois canons. Les Bavarois perdirent la moitié du village, après un combat très-vif, et en auraient été tout-à-fait chassés, si un bataillon et quatre canons envoyés par le général de Wrede, ne fussent venus les soutenir. Nous perdîmes le village à notre tour et le général Gauthier y fut grièvement blessé; mais l'ennemi ne put pas le dépasser. Dans ce moment arriva la division Rechberg. Le général de Wrede mit vingt-quatre pièces en batterie contre Cuterelles et en attendait l'effet, pour faire attaquer le village par toutes ses troupes réunies, lorsque la réserve de Paris parut sur les hauteurs de Paroy. Elle s'engagea de suite avec la division Hardegg qui fut un peu mal menée. Alors le général de Wrede fit avancer la division Spleny, à l'appui de celle de Hardegg et envoya le restant de la brigade Deroy (division Lamotte), huit escadrons et quatre canons à Luisetaines. Content d'avoir couvert la communication entre les aîles de son corps, il renonça pour ce jour-là à ses projets

d'attaque. Il comptait que le mouvement du corps de Wittgenstein sur Nangis, obligerait le duc de Reggio à se replier le lendemain sur Donnemarie. Notre perte ce jour-là s'éleva à environ six cents hommes, celle de l'ennemi fut au moins aussi forte (*). Dans la nuit le duc de Reggio se replia par Donnemarie sur Nangis; la réserve de Paris suivit le mouvement de près. Le général de Wrede le fit observer par deux escadrons et un bataillon. L'ennemi joignit notre arrière-garde à Donnemarie, mais il fut tellement maltraité qu'il perdit l'envie de passer outre.

Le corps de Wurtemberg resta à Sens, ayant son avant-garde à Pont-sur-Yonne. Les corps de Bianchi et de Giulay, et les réserves autrichiennes, se réunirent au même lieu; les réserves russes, en arrière de Pont-sur-Seine; le général Diebitsch occupa Sezanne, d'où il chassa un détachement du corps de cavalerie du général Grouchy. Ce jour-là, le prince de Schwarzenberg fut prévenu par Blücher, de l'échec qu'avaient reçus les corps d'York et de Sacken.

Ces nouvelles amenèrent quelques modifications, dans le plan d'opérations du prince de Schwarzenberg. Le corps de Wurtemberg dut se diriger le même jour sur Bray, et de concert avec celui de Wrede occuper Provins et Donnemarie,

(*) Les rapports ennemis disent que quatre cents déserteurs du duc de Reggio arrivèrent à leurs avant-postes. C'est un mensonge.

en s'éclairant sur Montereau. Le corps de Wittgenstein devait rester autour de Villenoxe. Le général Pahlen reçut d'abord l'ordre de se rendre à Sézanne, pour y remplacer le général Diebitsch, qui s'était avancé à Montmirail; presque aussitôt il reçut celui de ne pas dépasser Fontaine-Bethon. Les corps de Bianchi et de Giulay devaient se réunir autour de Montereau; mais la division Ignace Hardegg devait s'avancer vers Moret; la réserve autrichienne devait occuper Sens, et la réserve russe Nogent. Le prince Lubomirsky fut envoyé à Meilleray, près la Ferté-Gaucher, pour avoir des nouvelles de l'armée française. Cette nouvelle manœuvre de l'armée autro-russe, portait encore le caractère d'indécision et de lenteur de son chef. Le 15 seulement, son armée devait se trouver en ligne de Provins à Montereau, et à cheval sur la Seine. Mais alors le mouvement de Napoléon, contre les Prussiens, devait avoir reçu son développement. Le but du contre-mouvement du prince de Schwarzenberg était donc manqué. Le 14, le général de Wrède établit son corps à Donnemarie; son avant-garde poussée à Maigneux, eut un léger engagement avec celle des ducs de Bellune et de Reggio qui étaient en position derrière Nangis. L'empereur Napoléon, prévenu par les deux maréchaux du passage de la Seine par l'ennemi, donna au duc de Tarente l'ordre de marcher à leur secours, pendant que lui-même allait combattre Blücher. Le duc de Tarente partit

sur-le-champ de Meaux, et arriva le 14 au matin à Guignes, avec son corps fort d'environ neuf mille hommes. Le même jour, le général Bianchi fit attaquer Montereau par son avant-garde. Le général Allix, qui couvrait cette ville avec sa faible division, reçut du général Pajol l'ordre de se replier derrière la Seine et de faire sauter le pont; ce qu'il exécuta. Le général Pajol réunit la division Pacthod et les troupes des généraux Allix et Delort, et fut prendre position au Châtelet. Le corps de Bianchi vint le soir occuper Montereau; l'avant-garde du général Hardegg poussa sur Moret, qu'elle trouva évacué par le général Montbrun, et s'avança le même jour à Fontainebleau, qui avait été également abandonné. Un bataillon et trois cents chevaux de l'école d'instruction de la garde, qui y était, avaient été envoyés la veille à Nemours et à Grez, pour défendre le passage du Loing contre les cosaques de Platow. Le corps de Giulay dépassa Pont-sur-Yonne.

Cependant le passage de la Seine par l'ennemi et la retraite des duc de Bellune et de Reggio, avaient jeté l'alarme dans Paris, qui se trouvait encore sans défense. Les succès remportés à Champaubert et à Montmirail ne suffirent pas pour calmer les esprits, agités par diverses intrigues. La crainte d'échanger les paisibles occupations de la paix contre les dangers de la guerre, produisit des résistances qui n'étaient pas d'un heureux augure. Il fut impossible, non-seulement d'obtenir,

mais même de proposer à la garde nationale de Paris, de servir à l'escorte des prisonniers depuis Meaux jusqu'à Versailles; service qui aurait pu rendre quelques troupes à l'armée active déjà si faible. Ce ne fut qu'avec peine qu'on put obtenir, que quelques détachemens sortissent de la barrière pour recevoir les prisonniers de l'armée de Blücher. Napoléon voulut qu'ils traversassent Paris, sans doute pour réveiller l'esprit patriotique de la capitale. Cette cérémonie, dont il aurait pu se dispenser, ne servit qu'à déployer la générosité française et l'urbanité des Parisiens, par l'accueil que reçurent les prisonniers des coalisés. Au reste, cette inertie patriotique et cette résistance à l'idée de devoir combattre les ennemis de la patrie, n'était pas l'expression des sentimens de toute la garde nationale parisienne, elle n'était que l'effet de la formation défectueuse de la garde nationale de France, d'après sa nouvelle organisation. Les créatures du pouvoir, qui y occupaient les places, qu'auraient dû donner la confiance seule des citoyens, n'unissaient pas toutes le patriotisme à leur dévouement au gouvernement impérial. Sans ces causes, on ne peut pas douter que dans les quartiers les plus éloignés du centre de la ville, il n'eût été facile de réunir trente mille hommes, dignes de combattre à côté des vétérans de l'armée.

Dans l'absence de l'empereur Napoléon, qui combattait alors à Vauchamps, le roi Joseph, son lieutenant dans la première division militaire, se

décida à faire replier les maréchaux et le général Pajol sur l'Yères. Le 15 au matin, l'armée française de la Seine occupait les positions suivantes : le duc de Bellune, entre Chaulmes et Fontenay; le duc de Reggio à Guignes, occupant encore Mormant; le duc de Tarente, entre Solère et Brie; le général Pajol, en avant de Brie, à la gauche de l'Yères; le général Charpentier occupait Essone et Corbeil, avec une brigade de la jeune garde; l'autre brigade de la même division et la division de cavalerie du général Treilhard, qui arrivait de l'armée des Pyrénées, marchaient sur Fontainebleau.

L'armée du prince de Schwarzenberg ne fit que des mouvemens partiels : le corps de Bianchi s'avança à Moret; le corps de Wurtemberg s'étendit entre Bray et Montereau; le général de Wrede, instruit de l'évacuation de Nangis, y envoya la division Lamotte et un régiment de hussards; le corps de Wittgenstein vint à Provins; l'avant-garde du général Pahlen (*) s'avança à la Maison-Rouge, poussant à Nangis le général Rudinger avec quelques troupes. Le 15 au matin, le prince de Schwarzenberg reçut la nouvelle de la défaite du maréchal Blücher à Vauchamp. Un conseil de guerre fut tenu, et il y fut décidé que :

(*) L'avant-garde du général Pahlen se composa de la division de hussards du général Rudinger, deux régimens de cosaques, la brigade Rosen de la division Helfreich (Tinginsk et Esthonie) du régiment de Reval et des 4ᵉ, 25ᵉ et 34ᵉ de chasseurs à pied.

« vu que l'armée de Silésie serait probablement » obligée de se replier à Châlons, l'armée austro- » russe se replierait jusqu'à Arcis-sur-Aube, et » que les corps de Wrede et de Wittgenstein de- » vaient marcher sur Sézanne et de là à Fère-Cham- » penoise ou Sommesous, suivant les circonstan- » ces ». On voit que cette disposition était entièrement basée sur l'hypothèse que Napoléon marcherait à la suite de l'armée de Blücher jusqu'à Châlons. Elle ne peut donc trouver d'excuse, que dans l'opinion où étaient les coalisés, que pour avoir battu Blücher, Napoléon devait avoir une armée de cinquante mille hommes au moins. Encore, dans ce cas, ne fallait-il pas disséminer l'armée comme le faisait l'ordre de mouvement, qui suivit la disposition du conseil de guerre : au reste cet arrêté resta sur le registre. L'armée du prince de Schwarzenberg ressemblait un peu à la tour de Babel, chacun y faisait à sa tête. Le général de Wrede se trouvait bien à Donnemarie, et il suspendit son mouvement jusqu'au lendemain; les généraux Bianchi et Wittgenstein et le prince de Würtemberg en firent autant; il n'y eut que le général Giulay qui revint à Pont-sur-Yonne, et le général Barklay à Mery.

Dans la nuit, un message du maréchal Blücher annonça, que Napoléon avait cessé de poursuivre l'armée prussienne et était revenu à Montmirail. Un nouveau conseil de guerre fut tenu, et il fut décidé, « que l'armée resterait dans ses positions

» pour attendre le développement des manœuvres » de l'empereur Napoléon, et connaître le moment » où le maréchal Blücher pourrait rentrer en » ligne. » C'était encore une faute, qui laissait l'armée austro-russe disséminée : puisqu'on voulait attendre l'attaque de l'armée française, il fallait repasser l'Yonne et se concentrer à Bray ou à Nogent, occupant Pont-sur-Yonne et Sens.

CHAPITRE VI.

Napoléon revient vers la Seine. — Réflexions sur ce mouvement. — Combat de Mormant, le 17 février. — Combat de Valjouan, le même jour. — Réflexions sur le retour du duc de Bellune. — Combat de Montereau, le 18 février. — Retraite de l'armée austro-russe.

L'EMPEREUR Napoléon, ainsi que nous l'avons vu (chap, IV), était revenu à Montmirail dans la nuit du 14 au 15, avec l'infanterie et la cavalerie de la garde et celle du général Saint-Germain. Le duc de Raguse reçut l'ordre de rester à Etoges, avec le 6e corps et le 1er de cavalerie, afin d'observer les mouvemens de Blücher; le général Grouchy fut laissé à Montmirail, avec la division Leval et huit cents chevaux du 2e corps, pour servir de reserve au duc de Raguse ou au duc de Trévise; le général Vincent, avec un corps volant, fut envoyé occuper Château-Thierry. Continuant sa marche le 15 au matin, l'infanterie en partie en poste, Napoléon arriva le 15 au soir à la Ferté-sous-Jouarre.

Dans la journée du 15, le général Diebitsch

parut devant Montmirail, et ses troupes escarmouchèrent jusqu'au soir avec celles du général Grouchy. Cependant Napoléon, ayant appris que ses corps de droite étaient repliés derrière l'Yères, ordonna au général Grouchy de les rejoindre; ce dernier en donna avis au duc de Raguse, en lui annonçant que l'ennemi allait indubitablement occuper Montmirail, ce qui eut lieu en effet après le départ du général Grouchy; le duc de Raguse, de son côté, se mit en mouvement le 15 au soir et vint dans la nuit à Corrobert.

Le 16, le général Wittgenstein, voyant que son mouvement de flanc sur Sezanne était contremandé, se décida, de son chef, à marcher en avant sur Paris. Il s'avança avec son corps jusqu'à Nangis; le général Pahlen vint occuper Mormant avec son avant-garde, ayant ses postes avancés sur les routes de Chaulmes et de Guignes et la brigade Rosen pour le soutenir à Bailly. Nos avant-postes se replièrent à l'Etang devant Guignes, et à Beauvoir devant Chaulmes. Le général Rudinger ayant voulu, sur cette dernière route, pousser l'arrière-garde du 2e. corps, fut culbuté sur Bailly; le général Wittgenstein détacha le régiment d'hussards de Grodno, à la Ferté-Gaucher, où venait déjà de se rendre le prince Lubomirsky avec deux régimens de cosaques. Le corps de Wrede était resté à Donnemarie; la division Hardegg était à Nangis et avait sa cavalerie (archiduc Ferdinand, hussards et Schwarzenberg, hulans) à Bailly; le prince

de Wurtemberg réunit son corps à Montereau Ayant appris que le général Montbrun avait évacué Melun, pour se retirer à Villeneuve-Saint-Georges, le prince y porta une reconnaissance; mais le général Pajol y avait déjà envoyé la division Allix, et la reconnaissance fut ramenée. Le prince de Wurtemberg, ayant reçu l'ordre de défendre Montereau à toute extrémité, fit occuper les hauteurs de Surville par la brigade légère de Stockmayer (cinq bataillons), et établit ses avant-postes entre le Châtelet etBoulaines. Le corps de Bianchi resta entre Montereau et Moret; les réserves russes revinrent à Nogent.

Ce jour-là, le duc de Raguse occupa Fontenelle, d'où il chassa les postes avancés du général Diebitsch. Assuré alors de la route de Château-Thierry, il se rendit maître de celle de la Ferté, par une attaque à revers sur la position de Marchais. Montmirail fut attaqué peu après de front par la brigade Pelleport, tandis que le colonel Gheneser tournait la ville par la route d'Étoges. L'infanterie russe fut culbutée au-delà de la rivière avec une perte de six cents hommes environ. Le général Diebitsch se retira en hâte sur Sézanne. Pendant ce temps, le général Platow avait attaqué Nemours, Après un combat assez vif, le bataillon qui défendait la ville fut forcé et enlevé presqu'en entier.

L'empereur Napoléon, par une seconde marche forcée, était venu par Meaux à Chaulmes, où la tête de sa colonne arriva le 16 au matin; il porta

son quartier-général à Guignes, et fit toutes ses dispositions pour reprendre l'offensive le lendemain. La division Treilhard, dont la perte de Fontainebleau avait arrêté le mouvement vers cette ville, s'était réunie la veille au 6e corps de cavalerie, dont le comte de Valmy prit le commandement. Le duc de Bellune reçut l'ordre de se porter devant Mormant, avec son corps, la réserve de Paris, et les 5e et 6e de cavalerie. Le duc de Reggio, celui de passer en avant de Guignes. Le duc de Tarente de réunir le sien à Ozouer-le-Vougy et de faire passer l'Yères à une division. La vieille garde à pied devait rester à Chaulmes; la cavalerie de la garde entre Chaulmes et Fontenay, et le corps du prince de la Moskowa à la Houssaye. Le général Pajol reçut l'ordre de s'avancer à St.-Germain-de-Laxis, et le général Allix de se porter de Melun sur Fontainebleau, soutenu par la division Charpentier. La division Boyer de Rebeval était en formation à Villeneuve-St.-Georges.

Ainsi, par un mouvement aussi rapide que savant, l'empereur Napoléon réunit inopinément une armée de soixante mille hommes (*), dont cinquante

FORCE DE L'ARMÉE RÉUNIE PAR L'EMPEREUR NAPOLÉON, LE 16 FÉVRIER.

EN LIGNE SUR L'YÈRES.		INFAN.	CAVAL.
Vieille garde	Division Friant	4,500	
Prince de la Moskowa	— Meunier et Curial	3,000	
2e Corps, duc de Bellune	— Duhesme et Château	5,000	
Réserve, général Girard	— Dufour et Hamelinaye	4,500	
7e Corps, duc de Reggio	— Rotnembourg, br. Gauthier	7,500	
11e — duc de Tarente	— Albert Brayer et Amey.	8,000	
Cavalerie de la garde	— Laferrière, Excelmans et Paez		3,000
5e Corps, général Milhaud	— Piré, Briche et l'Héritier.		4,400
6e — comte de Valmy	— Jacquinot, Treilhard et Roussel		4,200
	Total	32,500	11,600

mille allaient être mis en mouvement, pour attaquer les corps divisés de l'armée austro-russe. On a voulu lui reprocher d'avoir retardé sa jonction avec les maréchaux, en faisant le détour de Meaux, au lieu de marcher par la Ferté-Gaucher sur Provins. C'est encore un de ces reproches lancés au hasard, après l'événement, afin de trouver une cause à la non réussite de quelques combinaisons. Ceux qui l'ont mis en avant, n'ont pas réfléchi à la position de l'aile droite, et n'ont eu aucun égard aux dates. Sans partir de ces deux considérations, il est cependant impossible de louer ou de critiquer une opération militaire, avec connaissance de cause. Le 14, Napoléon combattait Blücher à Vauchamps; ce jour-là, les ducs de Bellune et de Reggio étaient derrière Nangis, et le duc de Tarente arrivait à Guignes; ce même jour, le conseil du roi Joseph, décida que les trois maréchaux se replieraient sur l'Yères, le 15 au matin. Napoléon, quelque

			INFANTERIE.	CAVALERIE.
	A L'AILE DROITE.			
Général Pajol....	Division Pacthod................		5,000	
	— de la cavalerie Pajol.......			1,400
		Total.......	37,500	13,000
	SUR FONTAINEBLEAU.			
	Division Allix......................		2,000	500
	— Charpentier................		3,500	
		Total.......	43,000	13,500
	ONT REJOINT PLUS TARD.			
Général Grouchy.	Divisions Leval et cavalerie du général St.-Germain....		4,500	1,300
	— Boyer de Rebeval..........		5,300	
		Total......	52,800	15,800

diligence qu'il fit, ne pouvait quitter Montmirail que le 15 au matin. Les dispositions de Joseph, *ou de son conseil*, démontraient clairement que l'intention de continuer la retraite sous Paris était prononcée. Si on en voulait une preuve, il suffirait de rappeler que le 15, les parcs de réserves des 2e, 7e et 11e corps, se replièrent derrière la Seine à Charenton; non pas comme on a voulu l'avancer, parce que les chefs avaient mal compris les ordres: dans nos armées, on ne va qu'où l'on a reçu l'ordre d'aller. Est-ce dans des circonstances pareilles que l'empereur Napoléon pouvait se jeter sur Provins, avec dix mille hommes qu'il amenait? On a prétendu qu'il aurait pu arriver plus vite à Provins, par la traverse de Montmirail à la Ferté-Gaucher, et par le mauvais chemin de là à Provins, qu'il ne fut à Guignes par une bonne route, et avec des transports extraordinaires, qui ne pouvaient lui servir que sur cette route! Il lui fallait de grands efforts pour arriver à Provins le 16. Sur quelle hypothèse veut-on admettre que les trois maréchaux auraient encore été ce jour-là à Guignes et à Chaulmes? S'ils avaient été attaqués, ils se seraient repliés: Qu'arrivait-il alors? Que Napoléon se serait trouvé à Provins avec dix mille hommes, en présence de toute l'armée coalisée, et sans communications avec les autres corps. Les maréchaux n'ont pas été attaqués le 16, et ils sont restés dans leur position. Le mouvement prononcé du prince de Schwarzen-

berg sur Paris, cessa tout d'un coup lorsque tout l'invitait à le continuer ; lorsqu'on devait croire que son intention était de rappeler les armées françaises sous les murs de la capitale, afin de donner à Blücher le temps de se réorganiser, et aux corps qui venaient du nord celui d'arriver. Peut-on de bonne foi reprocher à l'empereur Napoléon de n'avoir pas deviné une faute, dont il ne pouvait pas s'apercevoir avant le 16? Il est aisé de parler de mouvemens combinés, lorsqu'on a devant soi une carte sur une échelle un peu petite. Ils réussissent rarement sur un demi-cercle d'une petite marche de rayon, encore faut-il pouvoir compter sur les généraux qui doivent y coopérer. Lorsque l'un des deux rayons a quinze lieues d'étendue, et présente des obstacles, tels que les chemins de Montmirail à Provins, il est presque au rang des chimères. C'est une imprudence impardonnable de le tenter en ce cas, lorsque sa non réussite peut amener un désastre irréparable.

Cependant, le général Wittgenstein reçut, dans la nuit du 16 au 17, des ordres du prince de Schwarzenberg, qui désapprouvaient hautement son mouvement en avant de Nangis. Il lui fut enjoint de se replier le lendemain de bonne heure sur Provins, et de retirer son avant-garde à Nangis. Son point de retraite devait être Nogent. D'après ces dispositions, le général Wittgenstein quitta Nangis avec son corps, le 17 au matin, ordonnant au général Pahlen de se retirer égale-

ment, en masquant son mouvement par les cosaques.

Pendant ce temps l'armée française se mettait en marche et déboucha de Guignes. L'empereur Napoléon, à la hauteur de Pecqueux, aperçut l'ennemi; c'était l'avant-garde du général Pahlen qui se préparait à son mouvement de retraite, dont il venait de recevoir l'ordre. Napoléon profitant de la disposition du terrain, qui est une plaine unie d'une assez grande largeur, mit ses corps en bataille. Le duc de Bellune déploya ses troupes en avant de Pecqueux, la réserve du général Gérard au centre, la division Duhesme à gauche et la division Château à droite; le comte de Valmy, avec les divisions Treilhard et Lhéritier, prit la droite de la ligne; le général Milhaud, avec les divisions Piré et Briche, fut placé à gauche; les 7e et 11e corps furent formés en seconde ligne; la garde à pied et à cheval ne s'avança pas au delà de Guignes. Le général Pahlen s'était déployé de son côté à la vue des premières troupes françaises; le général Wittgenstein lui avait assigné la brigade Rosen, en place des 4e et 34e de chasseurs, qui étaient rentrés à leurs divisions; huit escadrons étaient détachés, en sorte qu'il lui restait huit bataillons, douze escadrons et deux régimens de cosaques(*); en tout quatre mille

(*) AVANT-GARDE DU GÉNÉRAL PAHLEN.

CAVALERIE.

Olviopol, hussards	2	Escadrons.
Lubyn —	4	
Szumsk —	2	
Czugujew, hullans	4	

hommes d'infanterie et deux mille chevaux. Il plaça son infanterie en arrière de Mormant; dix escadrons et les deux régimens de cosaques furent répartis sur les ailes; deux escadrons en réserve. Cependant lorsqu'il vit l'armée française se déployer pour l'attaquer, la disproportion des forces le fit songer à la retraite. Il ploya son infanterie en masse par bataillons, aux deux côtés de la route, laissa la cavalerie sur les ailes et se mit en mouvement, se couvrant par une ligne de tirailleurs.

L'empereur Napoléon, impatient de voir ce petit corps lui échapper, poussa sa première ligne en avant. Le duc de Bellune s'avança à grands pas sur Mormant; le comte de Valmy tourna le village par la droite, se portant sur la cavalerie russe; le général Milhaud le tourna par la gauche; la brigade Subervic, tournant court à droite derrière Mormant, coupa et enleva les tirailleurs; le chef de bataillon Gérard, du 32e, entra dans le village au pas de charge. Le général Pahlen continuait cependant sa retraite, péniblement il est vrai, mais en assez bon ordre. A l'abri des carrés, sa cavalerie, plusieurs fois rompue, avait pu se rallier. Napoléon porta alors en avant le général

Bobrikow		Cosaques.
Jlowaisky 12		

BRIGADE ROSEN.

Rewal	2	Bataillons.
Esthonie	2	
Tinginsk	2	
25e chasseurs	2	

Drouot avec l'artillerie de la garde. Le général Pahlen approchait de Grand-Puy, dans le même ordre de retraite; l'avant-garde du corps de Wrede était encore à Nangis, sous les ordres du général Antoine Hardegg; l'infanterie devant la ville; les hussards de l'archiduc Ferdinand et les hulans de Schwarzenberg, près de Bailly. Encore un pas et le général Pahlen pouvait espérer une retraite plus mesurée. Dans ce moment arrivèrent au trot trente-six bouches à feu de la garde, appuyées par les colonnes du duc de Bellune. Un feu terrible vint ébranler et entamer les carrés. Le général Milhaud et le comte de Valmy avaient continué leur mouvement et abordaient de nouveau la cavalerie ennemie. Dans cette détresse, le général Pahlen envoya demander au général Hardegg de l'appuyer, ou au moins, en faisant un mouvement en avant, de protéger le ralliement des troupes qui allaient être enfoncées. Ce dernier allégua l'ordre de retraite qu'il venait de recevoir; il replia son infanterie derrière Nangis, et fit retirer sa cavalerie de Bailly. Cependant la cavalerie russe avait été dispersée par une dernière charge; les carrés d'infanterie, abandonnés à eux-mêmes, furent enfoncés et mirent bas les armes. Un seul essaya de se sauver par le marais d'Ancœur; mais enveloppé par nos dragons, il fut pris. Notre cavalerie poursuivit si vivement les fuyards, que les deux régimens de cavalerie autrichienne, du général Hardegg, furent atteints au passage du défilé

en arrière de Nangis, rudement maltraités et culbutés sur leur infanterie qu'ils mirent en désordre. Le général Pahlen, avec les débris de sa cavalerie se jeta sur Provins; le général Hardegg sur Valjouan; mais une partie de ses fuyards gagna la route de Donnemarie.

Cette journée, où le général Pahlen porta la peine de l'imprudence de son chef, coûta à l'ennemi environ quatre mille hommes, dont près de trois mille prisonniers; onze des douze pièces de la batterie à cheval du colonel Markow et quarante caissons.

L'empereur Napoléon fit continuer le mouvement sans relâche, excepté par l'infanterie et la cavalerie de la garde qui, étant trop fatiguées, restèrent à Nangis. Le duc de Bellune, avec le 2e corps, la réserve de Paris, la division Lhéritier et cinq cents chevaux venus des dépôts avec le général Bordesoulle, fut dirigé par Villeneuve-le-Comte, avec l'ordre d'atteindre Montereau. Le duc de Tarente avec le 11e corps et les divisions Piré et Briche, s'avança vers Donnemarie. Le duc de Reggio avec le 7e corps et la division Treilhard prit la route de Provins. Cette dernière colonne ne s'avança que jusqu'à la Maison-Rouge, à moitié chemin de cette ville, et ne rencontra que quelques fuyards. Le général Wittgenstein n'avait fait que traverser Provins, où il laissa son arrière-garde, et avait pris position à Sordun. Le duc de Tarente s'avança jusqu'à Meigneux, où il

prit position, couvert par sa cavalerie. Il prit sur sa route une quantité de fuyards de la division Hardegg.

Lorsque le général de Wrede avait reçu l'ordre de suspendre le mouvement offensif, il avait retiré la division Lamotte de Nangis, et l'avait placée à Villeneuve-le-Comte. Le duc de Bellune étant arrivé à Valjouan, vers trois heures après midi, se trouva en présence de cette division à laquelle s'était réunie les restes de l'avant-garde du général Hardegg. Elle était en bataille en travers de la route, occupant Villeneuve par un bataillon et couverte à droite par une brigade de cavalerie. Le général Gérard, qui était en tête de colonne, reçut l'ordre d'engager l'attaque. Pendant qu'un bataillon du 86e régiment était lancé de front sur Villeneuve et qu'un escadron de cavalerie légère du général Bordesoulle le tournait, le général Gérard s'étendait à gauche avec une division pour couper aux Bavarois le chemin de Donnemarie. Le village de Villeneuve fut enlevé et le bataillon qui le défendait culbuté sur la lisière du bois, où un autre bataillon bavarois l'accueillit. Un mouvement en avant de ce dernier bataillon et de la cavalerie du général Hardegg arrêta le 86e. Ce fut là où le général Lhéritier, devant qui l'infanterie ennemie passait, commit la faute de ne pas la charger. Le général Bordesoulle, se mettant à la tête de deux escadrons de cuirassiers, répara cette erreur. Les deux ba-

taillons ennemis furent enfoncés et perdirent plus de trois cents hommes. Le général Lamotte, se croyant hors d'état de résister, forma son infanterie en carrés et prit la route de Donnemarie. A peine y avait-il fait une demi-lieue, qu'il se vit attaqué en flanc par le général Gérard. Quelques-unes de ses masses furent désorganisées, le désordre se mettait dans sa colonne et sa retraite devenait problématique, lorsque le général Gérard, ayant reçu l'ordre impératif de venir s'établir à Montigny, fut obligé de se désister de l'attaque. Le duc de Bellune, avec le 2e corps ne dépassa pas Salins. Une seule division de cavalerie et une compagnie de sapeurs furent poussées vers Montereau. Les avant-postes du Prince de Wurtemberg furent repliés sur le plateau de Surville; mais pendant la marche de nuit, l'ennemi surprit une batterie et parvint à s'emparer de deux pièces, avant qu'on ne pût la secourir.

Le général de Wrede, cependant, menacé de front par le duc de Tarente, et voyant revenir la division Lamotte en désordre, se hâta de quitter Donnemarie et repassa la Seine à Bray pendant la nuit. La division Lamotte suivit un peu plus tard. Un seul bataillon resta à Mouy et deux occupèrent Bray.

A notre droite, le général Pajol avait replié les avant-postes wurtembergeois, jusques vers le bois de Valence, où ils se réunirent au nombre de huit escadrons et deux bataillons. La division

Pacthod prit position au Châtelet, le général Pajol avec sa cavalerie en avant. A notre extrême droite, le général Allix attaqua l'ennemi à Fontainebleau et l'en chassa. Le général autrichien Ignace Hardegg se retira sur Moret, et le général Bianchi se concentra à Montereau. Le duc de Raguse, à notre extrême gauche, s'étant avancé ce jour-là sur le grand Morin, vers Reveillon, le prince Lubomirsky se replia en hâte de la Ferté-Gaucher, avec ses cosaques et les hussards de Grodno, et rejoignit le général Diebitsch à Sézanne.

L'empereur Napoléon a vivement reproché au duc de Bellune d'être resté à Salins, le 17 au soir, au lieu de s'avancer jusqu'à Montereau. D'un autre côté on a reproché à Napoléon, d'avoir divisé son armée après le combat de Mormant et d'avoir dirigé une colonne sur Montereau, au lieu de marcher avec toutes ses troupes sur Bray, ou sur Nogent. L'un et l'autre de ces reproches méritent d'être examinés, parce que la justification de l'un est la confirmation de l'autre. Voyons d'abord quelle était la situation des armées et la disposition du terrain, sur lequel Napoléon devait agir. Le combat de Mormant avait dû lui prouver, que l'armée ennemie faisait un mouvement rétrograde. Les ducs de Bellune et de Reggio avaient été attaqués, par les corps de Wrede et de Wittgenstein; ce dernier les avait suivis jusqu'aux bords de l'Yères, et était le 16 à Nangis.

Celui de Wrede l'appuyait et avait eu le 15 deux divisions dans cette ville. Tout annonçait donc que, le 17, l'empereur Napoléon allait rencontrer plus de cinquante mille hommes devant Nangis. C'est dans cette persuasion qu'il rangea son armée en bataille devant Mormant, avant d'engager le combat. Bientôt il put s'apercevoir, qu'il n'avait devant lui que l'arrière-garde du général Pahlen, et que le corps de Wittgenstein était parti; l'arrière-garde de celui de Wrede se replia sous ses yeux sans prendre part au combat. Il devait donc lui paraître évident que le prince de Schwarzenberg retirait son aile droite derrière la Seine; soit qu'il ait eu avis de la marche de Napoléon, soit par d'autres causes. Mais la tête de l'armée austro-russe occupait Fontainebleau; deux corps étaient en avant de l'Yonne, à Montereau et Moret; deux autres étaient sur l'Yonne, entre Sens et Pont. Il s'agissait donc de savoir si le prince de Schwarzenberg, laissant les corps de Wrede et de Wittgenstein sur la Seine, pour défendre les passages de Bray et de Nogent, ne continuerait pas son mouvement de Fontainebleau sur Melun. De là il menaçait les derrières de l'armée française par Nangis, tandis qu'il pouvait jeter des troupes légères jusque sous les murs de Paris. Dans tous les cas, il était certain que la tête de colonne de l'ennemi se présentait de flanc, entre l'Yonne et le Loing. Cette première considération pou-

voit déjà décider Napoléon, à choisir Montereau pour son point de passage.

D'autres considérations venaient encore se joindre à cette première. Le passage de la Seine, à Nogent ou à Bray, est aisé à défendre de la rive gauche; non-seulement à cause du relief de cette rive sur la rive opposée, mais parce que cette dernière est bordée de marais, qui s'étendent assez au large. On ne peut y aborder que par les défilés étroits des grandes routes, et le terrain, à droite et à gauche, n'offre pas la possibilité d'établir des batteries pour flanquer les colonnes. L'ennemi au contraire peut garnir les coteaux de la rive gauche de fortes batteries, sous le feu d'écharpe desquelles les colonnes d'attaque doivent marcher. Et quand ces dernières, surmontant ces obstacles, seraient parvenues au bord de la rivière, elles se trouveraient en face d'une ville garnie de troupes et sous le feu desquelles il faut construire le pont. Ces obstacles peuvent être vaincus, mais on avouera qu'il faut du temps et un assez grand sacrifice d'hommes. Au contraire la position de Montereau est telle, que, dès qu'on est maître de la rive droite, il est impossible à l'ennemi d'empêcher la reconstruction du pont, à cause de son relief sur la rive opposée. La position de Surville, excellente pour défendre le passage de la Seine, à un ennemi venant de la rive gauche, est bien loin d'être inexpugnable

du côté du nord. Non-seulement elle est abordable sur tout son front, mais encore celui qui est obligé d'y combattre s'expose, en la défendant à outrance, à une défaite entière dans le défilé qu'il doit passer pour se retirer.

On peut donc penser, avec raison, que ce double motif décida l'empereur Napoléon, à passer de préférence à Montereau, tandis qu'il faisait observer les passages de Bray et de Nogent. Mais alors il fallait se hâter d'y arriver, avant que le prince de Schwarzenberg n'ait retiré sa tête de colonne, s'il voulait repasser l'Yonne, ou n'y ait envoyé de nouvelles troupes, s'il voulait empêcher l'armée française de déboucher par là (*). Un de ces deux mouvemens devait être fait le 18, aussitôt que le prince de Schwarzenberg connaîtrait le résultat du combat de Mormant et la direction de l'armée française. C'était donc dans la journée même du 17, qu'il fallait se rendre maître de Montereau. Ce jour-là le corps de Bianchi était encore étendu, de Fontainebleau ou de Moret à Villeneuve, et il était plus que probable que l'occupation du pont de Montereau l'exposerait à une attaque de flanc et le compromettrait. En forçant le passage de la Seine le 17 au soir, l'armée française se trouvait le 18 au matin, entre

(*) Quelqu'un a observé assez mal à propos, que le prince de Wurtemberg se serait aussi bien défendu le 17 que le 18. Ce n'est pas là la question.

le corps de Giulay à Pont-sur-Yonne et celui de Wrede occupé à défendre Bray. Ce mouvement obligeait ce dernier à ouvrir le passage au duc de Tarente, et Giulay à se rejeter sur Sens. Le mouvement du 19 amenait les ducs de Bellune et de Tarente vers Trainel, et les joignait au duc de Reggio. Si Montereau eût été forcé le 17, il est évident que l'empereur Napoléon serait venu à Bray avec sa garde; ainsi le 19 l'armée française réunie, se trouvait au milieu de l'armée austro-russe, dont une moitié aurait été entre Pont sur Seine et Mery, et l'autre moitié entre Sens et Villeneuve-L'archevêque. On ne peut pas douter que ce plan ne fut celui qu'avait conçu Napoléon. Mais le succès dépendait uniquement de la rapidité des mouvemens. Un jour de retard le fit manquer. Le lecteur, après avoir pesé ces considérations, jugera si le reproche fait au duc de Bellune était mérité ou non.

Le 17 après midi, le prince de Schwarzenberg reçut la nouvelle du combat de Mormant. N'ayant point encore d'avis de l'arrivée de l'empereur Napoléon, il regarda ce combat comme une simple affaire d'avant-garde. Il ne prit en conséquence aucune autre mesure, que celle de rappeler les généraux de Wrede et de Wittgenstein à la gauche de la Seine, et de leur donner l'ordre de défendre les passages de Bray et de Nogent. Les réserves russes et les gardes, furent réunies à Trainel: sans doute parce qu'on croyait que l'armée française dirigerait son attaque sur Bray ou Nogent. Le prince de Wurtemberg reçut celui de défendre le pont de Montereau à toute extrémité. Les deux premiers or-

dres étaient exécutés avant d'avoir été reçus : le prince de Wurtemberg se prépara à exécuter le sien. Le seul moyen de conserver le pont de Montereau, était celui de défendre le plateau de Surville : le prince y rangea en bataille la plus grande partie de son corps. Il avait été renforcé, le 16, par la brigade Schæfer du corps du prince de Hombourg (6e allemand) et par deux escadrons de hussards, ce qui portait sa force à quinze mille hommes d'infanterie et deux mille sept cents chevaux (*).

L'empereur Napoléon, ayant appris, le 17 au soir, que le duc de Bellune, ne s'était pas rendu maître de Montereau, lui donna l'ordre impératif de l'attaquer le lendemain. Le général Pajol reçut celui de s'avancer de bonne heure du Châtelet, et de seconder le duc de Bellune, en attaquant la gauche de l'ennemi. Ce dernier se mit en mouvement au point du jour, et ayant d'abord culbuté les avant-postes que l'ennemi avait devant lui, et

(*) FORCE DU CORPS DE WURTEMBERG, LE 18 FÉVRIER

	BATAIL.	ESCAD.	INFANT.	CAVAL.	CANONS
AVANT-GARDE.					
Gén. Stockmayer. Hussards archiduc Ferdinand.		2		300	
Gén. Stockmayer. 3e et 5e chasseurs de Wurtemberg.....		8		1,200	
Gén. Stockmayer. 9e et 10e légers.............	4		3,200		6
CORPS D'ARMÉE.					
Prince Adam. 2e et 4e de chasseurs..........		8		1,200	6
Général Koch. 2e, 3e, 4e, 6e et 7e d'infanterie.....	10		8,000		24
Général Schaefer. Régimens de Colleredo et Zach.	5		4,000		8
Total......	19	18	1[illegible],200	2,700	44

nettoyé le bois de Valence de l'infanterie qui y était portée, déboucha de bonne heure sur la route de Paris. Mais là il fut arrêté par la cavalerie qui couvrait l'aile gauche du prince de Wurtemberg, et se vit obligé d'attendre la division Pacthod. Le général Pajol ayant mis son artillerie en batterie, la division Pacthod se déploya sous sa protection, et le combat s'engagea de ce côté par une forte canonnade. Le corps de Wurtemberg était déployé, sur le penchant septentrional du plateau de Surville. Trois bataillons de la brigade légère du général Stockmayer occupaient Villaron et s'étendaient sur la gauche. En arrière étaient les deux bataillons du 3e régiment, à cheval sur la route de Villaron ; le 1er bataillon à droite. Aux ailes de cette première ligne étaient le régiment autrichien de Colloredo, le 1er bataillon à gauche, le 2e à droite. En seconde ligne étaient, à droite, les trois bataillons du régiment autrichien de Zach, devant le parc de Surville ; à gauche les deux bataillons du 2e régiment, à cheval de la route de Villaron. Derrière ce régiment était le 7e sur deux lignes. Un bataillon du 9e régiment léger avait été porté sous le parc de Surville, pour défendre l'abord du pont par la route de Nangis. La cavalerie wurtembergeoise était à l'aile gauche, devant l'infanterie, sur deux lignes ; les deux escadrons autrichiens à droite. Un escadron avait été placé sur la route de Nangis, en arrière de Courbeton. Une batterie de six canons de six était devant la cava-

lerie, une autre devant Villaron et une troisième à droite. Le régiment de Zach était couvert en front et en flanc par huit canons. Une batterie de six canons de six et six de douze était entre les deux lignes, au centre. Au-delà de la Seine, le prince de Wurtemberg avait laissé, près de Motteux, la brigade du prince de Hohenlohe, composée des 4e et 6e régimens. L'arrière-garde du corps de Bianchi se trouvait encore en arrière de Montereau, sur la route de Sens, et ce général fournit même deux batteries, qui furent placées à la gauche de la Seine: une de huit pièces de douze flanquait la droite de la position, l'autre de huit pièces de six flanquait la gauche.

Cependant le duc de Bellune, qui avait retardé son mouvement, déboucha par Forges vers neuf heures du matin; la division Château, qui était en tête de colonne, marcha de suite à l'attaque de Villaron. Elle se rendit d'abord maîtresse du village; mais attaquée à son tour par les troupes de la seconde ligne et écrasée par l'artillerie Wurtembergeoise, elle le reperdit au bout d'une demi-heure. Dans ce moment, la division Duhesme, qui venait d'arriver, étendit ses tirailleurs sur sa gauche, dans le ravin qui passe au-dessous de Surville, et dirigea une attaque sur le coteau qui est entre le Château et Villaron. La cavalerie resta en réserve. Cette attaque ne réussit pas mieux que la première: le combat se soutint de pied ferme jusqu'à une heure après midi, avec une assez grande

perte de notre côté; les attaques partielles du duc de Bellune et la supériorité de l'artillerie Wurtembergeoise en furent les principales causes. Alors arriva le corps du général Gérard, par la route de Nangis. Ce général, ayant fait retirer les tirailleurs mal engagés à la gauche, dans un ravin escarpé, se déploya à droite de la route. Dans ce moment, il reçut l'ordre de l'empereur Napoléon, de prendre le commandement de toutes les troupes et de diriger l'attaque. Son premier soin fut de maîtriser l'artillerie wurtembergeoise; pour y parvenir, il fit avancer les quarante pièces de la réserve de Paris. Elles vinrent renforcer celles déjà établies en face de Villaron. Une partie de l'artillerie wurtembergeoise fut démontée, et l'infanterie souffrit beaucoup. Alors le général Dœring, se mettant à la tête du 2e bataillon du 3e régiment, tenta une charge sur les batteries qu'il avait devant lui, et à peu de distance desquelles notre infanterie attendait le signal d'une nouvelle attaque. Il parvint en effet à enlever une pièce, mais chargé à son tour par un bataillon français, conduit par le général Gérard en personne, il fut ramené en désordre. Il était alors environ deux heures, et Napoléon arriva sur le champ de bataille; la garde débouchait en même temps. Napoléon ordonna alors à la division Duhesme de renouveler l'attaque du coteau de Surville, et la fit appuyer par deux bataillons de gendarmerie de la vieille garde.

Lorsque le prince de Wurtemberg avait vu arriver la garde, il s'était préparé à la retraite, afin d'échapper au désastre qui l'attendait dans le défilé, s'il se laissait forcer. L'artillerie démontée avait été renvoyée au delà de la Seine; les 2e, 3e et 4e régimens de cavalerie suivirent de près et prirent position à quelque distance du faubourg, pour protéger la retraite; le 5e et les escadrons autrichiens restèrent en ligne. Aussitôt que ces troupes furent en mouvement, le prince de Wurtemberg fit replier celles d'infanterie de son corps; le régiment de Zach reçut l'ordre de défendre Surville et le bataillon de Colloredo qui était à l'extrême gauche, celui de couvrir la retraite de ce côté. Dès que la brigade Stockmayer quitta Villaron, la division Château la suivit. D'un autre côté, le général Pajol, qui, dès le premier mouvement qu'il avait aperçu, s'était porté en avant à gauche de la route de Paris, saisit l'instant favorable, et s'élança sur la gauche de l'ennemi. La cavalerie Wurtembergeoise et le bataillon de Colloredo furent culbutés, et entraînèrent dans leur déroute les autres troupes qui étaient à leur hauteur. Le général Pajol et le général Château les poussèrent l'épée dans les reins au travers du faubourg, tandis que le général Duhesme y ramenait le régiment de Zach. Bientôt les troupes de l'ennemi furent acculées à la Seine, dans le désordre le plus complet. Deux batteries de la garde, conduites par le général Digeon, débouchèrent par la route de Nangis et

vinrent encore augmenter la confusion en mitraillant les ponts. Le prince de Wurtemberg avait fait avancer en hâte la brigade Hohenlohe, vers le faubourg; mais l'affoulement des fuyards l'arrêta. Enfin, avant que les masses désordonnées de l'ennemi ne pussent s'écouler, la division Château parvint à la tête du pont, et une charge du 7e de chasseurs le nettoya, empêcha l'ennemi de le faire sauter et conduisit nos troupes dans le faubourg entre la Seine et l'Yonne. A l'arrivée de leurs compatriotes, les habitans de Montereau, exaspérés de l'indignité des traitemens que leur avaient fait éprouver les Wurtembergeois, se faisant des armes de tout ce qui leur tombait sous la main, tirèrent vengeance des outrages qu'ils avaient essuyés. En vain la brigade Hohenlohe chercha-t-elle à pénétrer de nouveau au pont, pour sauver tout ce qui se trouvait en ville; le 6e régiment qui était en tête de colonne fut culbuté, son général tué, et la brigade alla grossir la masse des fuyards.

Le combat de Montereau coûta à l'ennemi trois mille morts ou blessés et près de trois mille prisonniers, six canons et quatre drapeaux; le général Hohenlohe fut tué et le général Schaefer pris, avec la plus grande partie du régiment de Zach. Nous eûmes plus de deux mille hommes hors de combat; le général Château fut blessé à mort près du pont; le général Delort le fut légèrement.

La division Duhesme avec deux brigades de ca-

valerie du général Pajol, suivirent, vers Pont-sur-Yonne, l'arrière-garde du général Bianchi et quelques fuyards wurtembergeois. Les escadrons de service de l'Empereur et le restant de la cavalerie suivirent le prince de Wurtemberg. A la nuit, le 2e corps, la réserve de Paris et les trois brigades de cavalerie du général Pajol prirent position sous Montereau, entre Varennes et le Fossard; la division Pacthod à la droite de la Seine; la garde à Montereau. Le prince de Wurtemberg, ayant rallié ses troupes à Marolles, fut prendre position à Bazoches, laissant une arrière-garde à la Tombe.

Le duc de Tarente, parti dès le matin de Meigneux, atteignit encore, avant d'arriver à Bray, un parc bavarois dont il s'empara; mais il ne lui fut pas possible de forcer le passage, qui n'offrait qu'un seul débouché au travers des marais. Le corps de Wrede était en bataille à la rive gauche, des deux côtés de Bray, que défendaient deux bataillons; soixantes bouches à feu flanquaient à droite et à gauche le village de Mouy, où était un autre bataillon. L'attaque se réduisit à une fusillade de tirailleurs, et le duc de Tarente fut tenu en échec toute la journée. Le duc de Reggio ne rencontra à Provins que les cosaques d'Ilowaisky, qui furent poussés par la division Treilhard au delà de Meriot. Le duc de Reggio prit position devant Sordun. Le général Wittgenstein, dont la cavalerie avait été renforcée par la division de

cuirassiers russes de Duca, resta en position à Sordun. Le corps de Bianchi avait passé Pont-sur-Yonne, qu'occupait encore son arrière-garde; le corps de Giulay était à Sens; les gardes et réserves russes et autrichiennes ne firent aucun mouvement.

Après le combat de Montereau, l'empereur Napoléon fit un changement dans l'organisation de l'armée. La réserve de Paris fut dissoute et incorporée dans le deuxième corps, dont le général Gérard prit définitivement le commandement; il ne fut plus composé que des divisions Duhesme et Hamelinaye. Le duc de Bellune prit, sous les ordres du prince de la Moskowa, le commandement d'un corps composé de la division Charpentier, de la jeune garde et de la division Boyer de Rebeval, qui venait de rejoindre; le corps du duc de Reggio fut renforcé de la division Pacthod; le corps du général Pajol fut dissous et sa cavalerie passa dans les différentes divisions de cette arme; La division du général Allix fut réduite à quatre bataillons et un escadron; la formation d'une seconde division de réserve, que devait commander le duc de Padoue, fut ordonnée.

Cependant le prince de Schwarzenberg, ayant été instruit, le 18 dans l'après-midi, que le corps de Wurtemberg était attaqué à Montereau, conçut le projet de Napoléon de tourner son aile gauche; il résolut en conséquence de se rapprocher de Troyes. Les gardes russes et prussiennes, le corps

de Giulay et la réserve du général Nostitz reçurent l'ordre de se mettre en mouvement, de manière à arriver devant Troyes le 20 au matin. Le corps de Bianchi reçut le même ordre, avec la différence cependant que son arrière-garde devait occuper Pont-sur-Yonne le 19, et rester à Fontvannes le 20. La division Maurice Lichtenstein devait former l'arrière-garde de la gauche de l'armée, à Saint-Liébaut. Les réserves russes reçurent l'ordre de se rendre le 20 à Arcis, pour tendre la main à l'armée prussienne qui devait y arriver; le corps de Wurtemberg devait se replier à Trainel, le 19, laissant à Montereau une arrière-garde chargée de détruire le pont; les corps de Wrede et de Wittgenstein devaient se retirer, le premier à Trainel, le second à Saint-Hilaire, laissant chacun une division sur les bords de la Seine. Lorsque le prince de Schwarzenberg apprit, dans la nuit, que le pont de Montereau était perdu, il changea encore ces dispositions. Les réserves russes reçurent l'ordre de revenir sur Troyes; le corps de Wurtemberg, de se réunir à celui de Wrede et de défendre ensemble le passage de Bray, pendant la journée du 19; la cavalerie du corps de Wrede fut renforcée par la division de cuirassiers russes de Kretow.

Dans la journée du 19, les généraux de Wrede et Wittgenstein et le prince de Wurtemberg, se voyant au moment d'être tournés par les troupes françaises, qui avaient passé à Montereau, quit-

térent leur poste et firent détruire les ponts. Le soir, l'armée austro-russe occupait les positions suivantes : Le corps de Wrede vint à Macon, laissant vers Trainel toute sa cavalerie sous les ordres du général Frimont, et un détachement à Bray. Le corps de Wurtemberg vint à la Chapelle, et Saint-Aubin ; celui de Wittgenstein prit position à Pont-sur-Seine, laissant l'arrière-garde du général Pahlen à Nogent. Ce corps fut rejoint, ce jour-là, par la division Mesenzow, qui avait été laissée devant Landau ; les gardes et les réserves à la Malmaison, devant Troyes ; les corps de Bianchi, Giulay, Nostitz et la division Lichtenstein autour de Ville-Neuve-l'Archevêque,

Le 20, le corps de Wrède vint à Échemine, et sa cavalerie à Saint-Martin le Bosnay ; le corps de Wurtemberg à Barbarey, sur la Seine ; celui de Wittgenstein à Mery, et son arrière-garde à Romilly et Châtres ; ceux de Bianchi et Giulay à Fontvannes ; la division Lichtenstein à Ville-Neuve-l'Archevêque. Les gardes et réserves restèrent à la Malmaison.

L'armée française avait recueilli le fruit du retard de l'attaque de Montereau. Tous les avantages que promettait le passage de la Seine, fait le 17 au soir, et d'une marche en avant le 18, étaient perdus. Le 19, l'armée austro-russe avait échappé au danger où elle s'était trouvée, et on ne pouvait plus la rencontrer que réunie. Pour achever de donner le temps à l'ennemi de pren-

dre position et de réunir ses corps sans être inquiétée, deux faux mouvemens eurent encore lieu ce jour-là. Le duc de Tarente ne croyant pas pouvoir forcer le passage de Bray, y laissa la division de cavalerie du général Jacquinot, pour masquer sa marche, et vint passer à Montereau; de là il s'avança jusqu'à Marolles. C'était dans le même moment où le général de Wrede laissait lui-même un détachement à Bray, pour masquer sa retraite. Le duc de Reggio se rabattit également de Provins, par Donnemarie, sur Bray, espérant y passer plus facilement qu'à Nogent.

L'empereur Napoléon, de son côté, avait dirigé le 2e corps à Pont-sur-Yonne, où le général Gérard se trouva arrêté par la nécessité de reconstruire le pont, que l'ennemi avait détruit. La réorganisation de l'armée avait encore fait perdre un temps, qui aurait été précieux la veille, mais qui ne l'était plus alors. L'ennemi en retraite ne pouvait plus être atteint avant d'être réuni; ainsi, en le joignant, il ne pouvait y avoir d'autre perspective que celle d'une action générale. Réunir l'armée française était alors l'unique objet qui dût intéresser Napoléon. Le 19, le général Allix, qui de Fontainebleau avait remonté le Loing, rencontra près de Nemours les cosaques de Platow. Ces derniers furent aisément battus et culbutés sur Ormesson et Aufferville, ayant perdu cent cinquante hommes et quatre-vingts prisonniers. Platow se hâta de se sauver à Montargis, d'où

lui et Seslawin suivirent la retraite de leur armée.

Le 21, le prince de Schwarzemberg, à qui on avait rapporté que la cavalerie de l'armée française seule le suivait, résolut de s'en assurer par des reconnaissances. Il en chargea les généraux de Wrede et Wittgenstein, le premier, dans la direction de Nogent, par Saint-Martin-le-Bosnay; le second, par Saint-Hilaire, vers Pont-sur-Seine. Le même matin, le duc de Reggio s'était avancé au delà de Pont-sur-Seine, et avait pris position derrière le ruisseau de Gelanne; les avant-postes russes furent poussés à Saint-Hilaire. Le duc de Tarente s'avança jusqu'à Nogent et prit position vers Saint-Aubin, avec la cavalerie du général Milhaud. Le prince de la Moskowa, avec l'infanterie et la cavalerie de la garde, était vers Trainel. Le général Gérard, avec le 2e corps et la division de cavalerie du général Roussel, était à Sens. En exécution de l'ordre qu'il avait reçu, le général Wittgenstein fit avancer, vers Saint-Hilaire, le général Pahlen avec sa cavalerie et celle du général Diebitsch, qui venait d'arriver à Mery. A peine le général Pahlen avait-il dépassé Saint-Hilaire, qu'il se vit attaqué par les divisions Jacquinot et Treilhard, et vivement poussé jusqu'à Châtres. Il prit position à Mégrigny, afin de défendre le défilé de Mery. Le général de Wrede avait, de son côté, poussé vers Saint-Aubin le général Frimont (*)

(*) On lit par erreur le nom de Fresnelle dans l'ouvrage de Plo-

avec toute sa cavalerie. Ce dernier fut également attaqué par le général Milhaud, qui le repoussa à Pavillon et vint occuper Échemine. Le résultat de cette reconnaissance décida le prince de Schwarzenberg à repasser la Seine. Le même soir, l'infanterie de la réserve et des gardes quitta la position de la Malmaison, pour aller occuper celle de Saint-Parre-aux-Tertres. La cavalerie resta avec le corps de Wurtemberg à Malmaison. Le corps de Wrede prit position à la gauche de ce dernier. La division Lichtenstein était restée à Villeneuve pour observer le mouvement du 2e corps; mais le duc de Tarente, ayant poussé de ce côté-là la brigade de cavalerie du général Ameil (division Jacquinot), pour avoir des nouvelles du général Gérard, le prince de Lichtenstein, inquiet de ce mouvement, se replia à Saint-Liébaut.

tho (tome III, page 222). Ce général commandait une division du corps de Giulay.

CHAPITRE VII.

Blücher réorganise son armée à Châlons. — Il marche vers Troyes. — Combat de Mery, le 22 février. — Napoléon présente la bataille aux coalisés. — Ceux-ci se retirent derrière l'Aube et demandent une armistice. — Reprise de Troyes, le 24 février. — Blücher marche vers la Marne. — Plan d'opérations des coalisés. — L'armée française arrive sur l'Aube. — Blücher arrive sur la Marne.

Cependant le maréchal Blücher, ayant réuni son armée à Châlons, s'était occupé à la réorganiser. Le corps d'Yorck fut fondu en deux divisions. La première de sept bataillons, quatre escadrons, huit pièces de six et quatre de douze, passa sous les ordres du général Horn. La seconde composée de neuf bataillons, quatre escadrons, et la même artillerie fut commandée par le prince Guillaume de Prusse. La cavalerie de réserve, formant vint-cinq escadrons, resta sous les ordres du général Jurgass. Le corps de Kleist fut réduit à une division de sept bataillons et quatre escadrons, commandée par le général Pirch I; la cavalerie de réserve, formant vingt escadrons, resta sous les ordres du général Ziethen (*). Le général Langeron étant arrivé le 19 avec la cavalerie de son corps, et environ six

(*) La comparaison entre cette organisation et la situation de l'armée de Silésie au 1er janvier, présente les pertes suivantes : Corps d'York, l'équivalent de vingt-un bataillons et onze escadrons. Corps de Kleist, dix bataillons. Corps de Sacken, six mille sept cents

mille hommes d'infanterie, qui étaient restés devant Mayence sous les ordres du général Rudzewicz; ce corps se trouva être fort d'environ onze mille hommes d'infanterie sous les généraux Kapczewicz et Rudzewicz. Celui de Sacken était réduit à environ douze mille hommes d'infanterie. La force totale de l'armée de Silésie s'éleva, d'après cette organisation, à quarante-trois mille hommes d'infanterie et quinze mille chevaux. Peu de jours après, le corps de Kleist fut renforcé par la division Klüx, de cinq bataillons et de quatre escadrons, et par les seize escadrons détachés avec le général Roeder (*).

hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie. Corps de Langeron, six mille cinq cents hommes. En tout quarante mille sept cents.

(*) SITUATION DE L'ARMÉE DE SILÉSIE, LE 18 FÉVRIER.

		INFANTERIE.	CAVALERIE.
Corps d'York	Général Horn	6,000	450
	Prince Guillaume	7,500	450
	Général Jurgass		3,500
— de Kleist	— Pirch I.	6,000	450
	— Ziethen		2,300
— de Sacken	— Szerbatow	6,500	
	— Liewen	7,000	
	— Wassilczikow		4,000
— de Langeron	— Kapczewicz	5,000	
	— Rudzewicz	6,000	
	— Korf		4,000
	Total	43,000	15,150
En route pour rejoindre le corps de Kleist.	Général Klüx	5,200	
	— Roeder		1,800
	Total	48,200	16,950

La réorganisation de son armée achevée, le maréchal Blücher résolut de reprendre l'offensive sur la Marne, et contre le corps du duc de Raguse, qui de Réveillon était venu vers Sezanne. Le corps de Sacken et celui de Kapczewicz, devaient prendre la route de Château-Thierry. Ceux d'York, de Kleist et de Rudzewicz, et la cavalerie du général Korf devaient marcher vers Fère-Champenoise. Le 18, le corps d'York passa la Marne et vint occuper Ecury et Sagny, ayant sa cavalerie à Colas-Verdey; celui de Kleist vint à Nuisement. Dans la nuit, le maréchal Blücher reçut l'invitation du prince Schwarzenberg, de se rendre avec son armée à Mery, pour appuyer l'armée austro-russe. En conséquence, après avoir donné l'ordre au général Winzingerode de tenir Epernay, et envoyé de la cavalerie légère vers Montmirail, le maréchal Blücher changea de direction. Le 19, l'armée de Silésie vint camper devant Sommesous. Le 20, elle occupa Arcis. Le corps d'York s'avança jusqu'à Reges, et son avant-garde, de quatre bataillons et douze escadrons, sous le général Katzler, à Charny. Le corps de Kleist en seconde ligne à Villette. Les corps de Langeron et de Sacken restèrent derrière l'Aube, entre Ormes et le Chêne. Plancy fut occupé par la cavalerie russe. Le duc de Raguse occupait Sezanne, et avait des postes d'observation vers Baudemont, Anglure et Boulage. Le 21, l'armée de Silésie s'avança à Mery. Les corps de Langeron et de Sacken prirent position

à droite de la ville vers l'Aube. Ceux de Kleist et d'York à gauche vers Droup. Le corps de Wittgenstein était toujours à Mery, et son avant-garde à Mégrigny.

Le 22, l'empereur Napoléon continua son mouvement contre l'armée austro-russe. Mais ayant été prévenu de l'arrivée de l'armée de Silésie à Mery, il sentit la nécessité de lui enlever ce passage, avant de s'engager à une bataille, qu'il s'attendait à livrer devant Troyes. Le duc de Reggio reçut donc l'ordre d'emporter Mery, pendant que l'armée continuerait son mouvement. Le corps de Wittgenstein venait de quitter Mégrigny et Mery, pour aller prendre position à Villacerf; il avait été relevé par l'armée de Silésie. Le général Katzler, avec son avant-garde, était à Mégrigny; une partie du corps de Sacken occupait Mery. Le duc de Reggio chargea la division Boyer de l'attaque; la brigade Gruyère, qui était en tête de colonne, délogea le général Katzler, qui perdit près de deux cents hommes à Mégrigny. Les Prussiens furent poussés à Mery, et mirent le feu au pont derrière eux. L'incendie se communiqua bientôt à la ville, mais il n'arrêta pas nos troupes. La brigade Gruyère franchit les poutres enflammées du pont et chassa de la ville les troupes russes, qu'inquiétaient déjà les flammes qui les entouraient de toutes parts. La générale battit au camp de Blücher, et son armée prit position à deux portées de canon en arrière de Mery, à cheval de la route d'Arcis. Le général

Gruyère de son côté prit position devant la ville, et engagea un combat de tirailleurs, qui dura jusqu'à la nuit. Le général Gruyère ayant alors été blessé, sa brigade repassa la Seine, et détruisit le pont tout-à-fait. Le but était rempli, et l'armée de Silésie fut tenue en alerte, sur la défensive.

Dès le 21 au soir, et malgré la résolution qu'il avait prise de repasser la Seine, le prince de Schwarzenberg, ne se croyant probablement pas assez sûr de la marche de l'armée française, avait décidé pour le lendemain une grande reconnaissance. Cette reconnaissance, composée de la cavalerie des corps de Wrede et Wittgenstein, de celle du prince de Lichtenstein, et de six mille chevaux de l'armée de Silésie, devait éclairer la route de Mery à Nogent, et celles de Troyes au même point, à Bray et à Sens. La marche de l'armée française lui en évita la peine. Vers dix heures du matin, elle déboucha en trois colonnes par St.-Georges, Orvilliers et Echemine. Le duc de Reggio avait la colonne de gauche, composée des divisions Rothembourg et Pacthod, et d'une brigade de la division Boyer. Le duc de Tarente était à la droite vers Pavillon, où son avant-garde avait enlevé deux escadrons du corps de Wrede. Arrivé sur les hauteurs de Fontaine-St.-Georges, l'empereur Napoléon découvrit l'armée austro-russe en bataille. Le corps de Wrede était à l'aile droite sur les hauteurs de Malmaison, la cavalerie en première ligne et l'infanterie en seconde; en réserve derrière lui, étaient les trois divisions de cuirassiers russes, celles des gardes légères et la brigade prussienne; la division Antoine Hardegg était en avant

vers les Grez. Les corps de Giulay et de Bianchi s'étendaient sur la gauche vers Mongueux et St.-Germain, ayant devant eux leur cavalerie, et les cuirassiers de Nostitz ; la division Lichtenstein était à Fontvannes. Le corps de Wittgenstein à Villacerf ; celui de Wurtemberg à Rouilly, derrière la Seine ; les réserves et gardes à pied du général Barcklay, à St.-Parre-aux-Tertres. Tout présageait une grande bataille, et la supériorite même de l'ennemi (*) permettait à Napoléon de l'espérer. Le mou-

(*) FORCE DE L'ARMÉE FRANÇAISE DEVANT TROYES, LE 23 FÉVRIER.

		INFANTERIE.	CAVALERIE.
Prince de la Moskowa....	Div. Friant, Boyer, Meunier et Curial........	9,300	
Duc de Bellune...........	— Charpentier et Boyer de Rebeval.........	10,000	
2e corps, gén. Gérard......	— Duhesme et Hamelinaye.	6,000	
7e — Duc de Reggio......	— Rothembourg, Leval et Pacthod.......	15,000	
11e — Duc de Tarente.....	— Albert, Brayer et Amey.	8,000	
Général Nansouty...	— Laferrière, Excelmans et Paez.......		3,000
2e — — St.-Germain.....	— Maurin et St.-Germain..		2,700
5e — — Milhaud........	— Piré, Briche et Lhéritier		4,500
6e — Comte de Walmy...	— Jacquinot, Treilhard et Roussel.....		5,200
	Total.......	48,300	15,400

FORCE DES COALISÉS A LA MEME ÉPOQUE.

ARMÉE AUSTRO-RUSSE.

	Div. Lichtenstein...........	3,500	2,500
1er corps, gén. Bianchi....	— Hardegg, Wied et Bianchi	18,000	1,500
3e — — Giulay......	— Crenneville, Hohenlohe et Fresnelle.......	15,000	2,000
	Total.......	36,500	6,000

vement du prince de Schwarzenberg avait eu pour but une concentration qui était achevée. Appuyé à une ville qui lui offrait une tête de pont suffisante pour couvrir sa retraite; flanqué par une armée peu inférieure à la nôtre, et en ayant lui-même une presque triple, il n'était pas probable qu'il s'y refusât. En calculant ces motifs qui devaient déterminer le prince de Schwarzenberg, Napoléon en avait d'autres à mettre en balance et ils étaient de nature à lui éviter le reproche de témérité. D'un côté, bien qu'il espérât que l'amour-propre des chefs de la coalition leur fît illusion, sous ce rap-

	INFANT.	CAVAL.
Report.......	36,500	6,000
4e corps. prince Wurtemberg. Div. Franquemont et pr. Adam	9,000	2,000
5e — gén. Wrede........ — Hardegg, Spleny, Rechberg et Lamotte.....	30,000	7,000
6e — — Wittgenstein... — Gorezakow, pr. Eugène et Pahlen.......	12,000	4,500
Réserve du général Nostitz — Trautenberg, Klebelsberg et Lederer.......	4,800	5,000
Réserve russe, grenadiers et cuirassiers...............	9,000	4,000
Gardes...	15,000	6,000
ARMÉE DE SILÉSIE..........................	116300	34500
Corps d'York............. Div. pr. Guillaume, Horn et Iurgass.......	12,800	3,500
— de Kleist............. — Pirch, Klüx et Ziethen.	9,600	5,600
— de Langeron........... Gén. Kapczwicz, Rudzewicz et Korf.......	15,000	5,000
— de Sacken............. — Szerbatow, Liewen et Wassilczikow.......	12,500	4,000
Total.......	165,200	50,600
En route pour rejoindre. Le corps de Kleist, trois bataillons, dix escadrons et vingt-quatre canons.......	2,220	1,340
Total.......	167,420	51,940

port, il n'ignorait pas que l'armée ennemie était démoralisée par sa retraite, par ses échecs successifs, et par la terreur, que l'exaspération des habitans du pays inspirait aux chefs comme aux soldats. Au contraire l'armée française déployait un enthousiasme, que portait au plus haut degré l'espoir à peu près certain, de renouveler la victoire des champs Catalauniens, en nettoyant par un seul et grand coup, le sol de la patrie des ennemis qui l'inondaient. Enfin, l'armée de Silésie, paralysée par la perte du pont de Mery, ne pouvait être en mesure de passer la Seine que dans vingt-quatre heures au plutôt. Ainsi elle ne pouvait arriver que pour partager la défaite de ses alliés. L'empereur Napoléon songea avant d'engager une bataille, à réunir toutes ses forces et à ne pas se priver de plus de dix mille hommes, qui pouvaient le joindre le lendemain. Le général Grouchy, qui de Montmirail était venu par la traverse à Flambouin près Bray, reçut l'ordre de déboucher au plutôt par Nogent. Le général Gérard reçut celui d'arriver, encore le même soir, à Villemaur. Ce dernier se rencontra à Villeneuve-l'Archevêque avec le cosaque Platow. L'escadron d'avant-garde suffit pour disperser tout ce corps, et prendre environ soixante-dix hommes. L'armée resta en position devant les coalisés.

Cependant ceux-ci, loin de nourrir l'espoir d'une victoire certaine, ainsi que l'écrit M. Plotho; réfléchissaient sérieusement sur leur position. Cet auteur lui-même nous en fournit la preuve, en nous faisant part des délibérations de leur conseil de guerre et des motifs

qui les décidèrent. Le 23, à huit heures du matin, les souverains et les généraux se réunirent chez le roi de Prusse. Le prince de Schwarzenberg représenta dans ce conseil, que les rapports du général Bubna annonçaient, que le duc de Castiglione avait repris l'offensive avec quarante mille hommes, et qu'il ne pouvait pas tenir la campagne. Que depuis le 16, Chambéry était perdu et Genève en danger. Rien ne paraissait donc s'opposer à ce que le duc de Castiglione ne pénétrât en Suisse, et quelle était alors la situation de l'armée coalisée? Coupée de sa base principale et privée de ses magasins, elle allait se voir acculée sur la Moselle et la Sarre et jetée dans les Vosges, ce qui entraînait la perte de l'artillerie et des équipages. Alors harcelée par les sorties des places fortes et par la levée en masse de la Lorraine, de l'Alsace et de la Franche-Comté, elle ne pouvait échapper à une destruction complète. A ces motifs militaires se joignaient, dans la pensée des chefs de la coalition, des réflexions qui n'étaient rien moins que consolantes. L'armée coalisée était non-seulement affaiblie par les revers partiels qu'elle avait éprouvés, mais le froid, les marches forcées, auxquelles les soldats du nord sont si peu propres, et plus que tout les privations causées par le pillage désordonné, avaient causé des maladies, dans des troupes qui ne savent pas se passer d'une nourriture abondante, quoique chez la plupart elle soit grossière. Les habitans du pays, exaspérés par l'insolente

rudesse de leurs hôtes, par les mauvais traitemens de toute espèce et par des dévastations atroces, étaient en armes de tous côtés. Ainsi qu'il est toujours arrivé aux coalisés, même dans les plus petits revers, le courage des soldats était ébranlé, la sécurité insultante avait fait place à l'abattement et l'espoir d'entrer à Paris, sans coup férir, était évanoui.

Le résultat de cette délibération fut, que les armées coalisées se retireraient provisoirement derrière l'Aube. Mais afin de gagner du temps, en trompant encore l'empereur Napoléon par des négociations, on décida que le prince de Schwarzenberg demanderait un armistice. L'aide-de-camp, prince Venceslas Lichtenstein, fut en conséquence chargé d'une lettre pour le prince de Neufchâtel. A la suite du conseil de guerre le mouvement de retraite commença. Un peu après, le prince de Lichtenstein rapporta la réponse du prince de Neufchâtel, qui, d'après l'autorisation de l'empereur, acceptait l'armistice (*). Les coalisés nommèrent commissaires pour cette négociation, les généraux Duca, pour l'Autriche, Schouwalow pour la Russie et Rauch pour la Prusse.

(*) Lettre du prince de Neufchâtel, au prince de Schwarzenberg.

« Mon prince! votre aide de camp le prince de Lichtenstein, m'a » apporté la lettre de V. A. Les assurances qu'il m'a données du dé- » sir de l'Autriche, d'arriver promptement à une pacification géné- » rale, sont d'une telle considération aux yeux de S. M., qu'elle m'au- » torise à accepter la proposition que vous faites. Les commissaires

Cependant l'armée française s'apercevant du mouvement de retraite de l'ennemi, se mit en marche pour le suivre. La droite et le centre s'avancèrent par les deux routes de Nogent, tandis que le général Gérard débouchait de Villemaur sur Saint-Liébault. Ce dernier rencontra à Font-vannes l'arrière-garde de la division Lichtenstein, composée de sa cavalerie. Une première charge, de la division Roussel, ayant décidé l'ennemi à la retraite, il fut enfoncé par la brigade Ameil et poursuivi jusque devant Troyes, où il se rallia avec le corps de Giulay. Les Autrichiens perdirent six canons et trois cents hommes. Les autres colonnes de l'armée, en s'approchant de Troyes, replièrent successivement le cordon qui avait été laissé sur les hauteurs de Barbarey. Le corps de Wrede avait repassé la Seine et avait pris position sur les hauteurs de Saint-Parre, ne laissant dans la ville que le général Volkmann avec les huit bataillons de sa brigade. Le corps de Giulay était sur la route de Sens, échelonné vers Courgerennes par celui de Bianchi. Dès que la division Lichtenstein eût été acculée sur Troyes, cette aile

» pourront se rendre entre Troyes et Vandœuvre, (puisqu'il paraît
» que c'est là que seront les deux quartiers-généraux) pour convenir
» de la suspension d'armes. Faites-moi connaître le nom des com-
» missaires que vous avez munis des pouvoirs, ainsi que le lieu et
» l'heure où ils s'assembleront demain.

Je prie V. A. etc.

le 23 février 1814.

gauche de l'armée coalisée se mit en marche, dans l'ordre où elle était, pour se rendre à Bar-sur-Seine.

Vers quatre heures, le général Piré, avec sa division et celle du général Maurin, ayant poussé la cavalerie d'arrière-garde ennemie jusque dans les faubourgs, fit sommer le général Volkmann. Ce dernier, qui ne devait tenir la ville que jusqu'au lendemain au jour, n'avait fait aucun autre préparatif de défense, que de fermer les portes et de mettre du canon sur les remparts. Il refusa cependant la sommation, et le général Piré fit tirer sur les portes. Le général autrichien y répondit en faisant mettre le feu aux faubourgs, par des obus incendiaires. L'empereur Napoléon fit alors avancer une batterie de douze contre la porte. Une brèche fut bientôt faite et tout était disposé pour l'assaut, lorsque le général Volkmann fit signifier qu'il brûlerait la ville si on l'attaquait. Napoléon par un scrupule de générosité avait perdu quinze mille hommes, en refusant d'incendier Leipzig. Il ne jugea pas tant de délicatesse à ses ennemis et fit suspendre l'attaque.

Le soir l'armée française prit position devant Troyes; le 7e corps, moins la brigade Gruyère qui était devant Mery, en avant de la Chapelle; le 11e corps vers les Noës; le 2e sur la route de Sens; le prince de la Moskowa à la Chapelle; la vieille garde à Châtres; le 2e corps de cavalerie aux Noës; les 5e et 6e en arrière vers Saint-Julien.

L'armée coalisée était en mouvement de retraite. Le corps de Wrede était resté sur les hauteurs de Saint-Parre. Celui de Wittgenstein, ayant laissé sur la Seine la cavalerie du général Pahlen et les quatre bataillons de la brigade Wlastoff, était en marche sur Piney. Celui de Wurtemberg et les réserves s'étendaient entre Lusigny et Vandœuvres. Ceux de Bianchi et Giulay et la division Lichtenstein, étaient en marche vers Bar-sur-Seine. L'armée de Silésie, qui avait passé la nuit sous les armes, était restée dans sa position à Mery. Le 24 au point du jour, notre avant-garde entra dans Troyes, que venait d'évacuer le général Volkmann. On y trouva environ six cents malades ou blessés, et on prit une centaine de maraudeurs. Aussitôt que le général Volkmann l'eut rejoint, le général de Wrede se mit en retraite, laissant devant la ville les régimens de hussards de Szeckler et archiduc Joseph. Peu après la cavalerie de la garde, sous les ordres du général Nansouty, déboucha de Troyes en tête de colonne. Le 2e corps suivait, puis le 7e. Les deux régimens d'arrière-garde du corps de Wrede furent poussés au-delà de la Barse. Les 2e et 7e corps prirent position au pont de la Guillotière, et la cavalerie de la garde poussa jusqu'à Moustier-Amey. Elle y fut bientôt engagée avec les hussards autrichiens, que le général de Wrede avait fait soutenir par trois bataillons bavarois, afin de couvrir sa retraite en défendant le défilé. Après plusieurs charges, l'en-

nemi fut enfoncé avec perte d'environ deux cents prisonniers, et le général Nansouty s'avança à Villeneuve Mesgrigny. Les 2e et 7e corps reçurent l'ordre de passer la Barse pour soutenir cette cavalerie. Le prince de la Moskowa avait d'abord été porté en avant de Ruvigny, mais la retraite de l'ennemi étant prononcée, il revint à Troyes.

Le duc de Tarente, avec le 11e corps et la cavalerie du général Milhaud, avait pris la route de Bar-sur-Seine, sur laquelle se trouvait déjà le corps de cavalerie du comte de Valmy. Ce général s'était rendu directement de Saint-Julien sur la route de Bar-sur-Seine et avait atteint la division Lichtenstein, près de Saint-Parre-les-Vaudes. L'ennemi fut poussé jusqu'à Bar-sur-Seine et perdit un parc et près de six cents hommes. Le soir le duc de Tarente prit position à Saint-Parre-les-Vaudes. La vieille garde resta à Troyes. Ce jour-là Napoléon, ayant été prévenu que les commissaires des coalisés, pour l'armistice, se réunissaient à Lusigny, y envoya le général Flahault pour la France.

L'armée coalisée avait continué son mouvement de retraite jusqu'à Vandœuvres. Là il lui prit une peur, fondée sur la fausse nouvelle qu'un corps de cavalerie française s'avançait de Châtillon vers Bar-sur-Aube. Le prince de Schwarzenberg se hâta de se mettre, le même jour, en sûreté derrière l'Aube. Le corps de Wrede, les gardes et les réserves, passèrent la rivière à Bar. Le corps de Wittgenstein à Dienville, laissant une arrière-

garde à Piney. Le corps de Wurtemberg resta à Vandœuvres, chargé de l'arrière-garde de l'armée. Il venait de recevoir un renfort de deux bataillons de ligne et de cinq mille six cents landwehrs, en six bataillons, et en même temps deux escadrons autrichiens furent ajoutés à sa cavalerie. Ce renfort porta ses forces à dix-sept bataillons et vingt escadrons (*).

Cependant l'armée de Silésie n'avait pas suivi le mouvement rétrograde de l'armée austro-russe. Lorsque le Maréchal Blücher reçut du Prince de Schwarzenberg, l'avis de la décision qui avait été prise de concentrer les armées coalisées derrière Bar-sur-Aube, il se regarda comme dégagé de l'obligation de concourir davantage aux opérations du généralissime. Son plan favori se présenta de nouveau à ses yeux, et il se décida à le mettre à exécution. Paris lui parut encore

(*) FORCE DU CORPS DE WURTEMBERG, LE 24 FEVRIER.

		BATAIL.	ESCAD.	INFANT.	CAVAL.
AVANT-GARDE.					
Prince Adam..... Gén. Stockmayer.	Archiduc Ferdinand.....		4		1,840
	2e, 3e, 4e, 5e, de cavalerie..		16		160
	9e et 10e légers...........	4		3,800	
CORPS DE BATAILLE.					
LE GÉNÉRAL FRANQUEMONT.					
Gén. Koch.. ...	2e, 3e, 4e, 5e, 6e de ligne...	10		9,500	
	6e Landwehr............	1		800	
— Doering......	7e de ligne.............	2		1,900	
	Total.......	17	20	16,000	2,300

une fois une proie facile, et que la destinée lui avait réservée. Bien des espérances se rattachaient au désir qu'il avait de s'en rendre maître, sans attendre les autres coalisés. Il ne voyait devant lui que le faible corps du duc de Raguse; celui du duc de Trévise allait être menacé par Winzingerode et par Bülow. Il pensait que Napoléon, retenu par la poursuite de l'armée austro-russe, ne pourrait que le faire suivre par un détachement. Nous examinerons plus bas le mérite de cette conception stratégique.

Dès le 23 au soir, le Maréchal Blücher fit jeter un pont de bateaux sur l'Aube à Baudemont. Le 24 au point du jour, l'armée de Silésie s'ébranla pour passer la rivière. Les habitans de Mery furent chassés de la ville, parqués au milieu de la cavalerie, et obligés d'abandonner au pillage les propriétés que l'incendie avait épargnées; le soir il leur fut permis de rentrer dans leurs maisons. L'armée de Silésie, ayant employé toute la journée à passer l'Aube, prit position, savoir: le corps de Langeron à Soyer; celui de Sacken à Baudemont; celui d'York aux Granges, et celui de Kleist à Anglure. Les postes de cavalerie que le duc de Raguse avait le long de l'Aube, en observation, se replièrent et le corps réuni prit position à Vindé près Sézanne. Le soir Blücher reçut la réponse à la notification qu'il avait faite, au grand quartier-général, de son mouvement. Le prince de Schwarzenberg désapprouvait la sépa-

ration des armées, son intention étant toujours, disait-il, de livrer une bataille. Il invitait le maréchal Blücher à se diriger par Piney sur Dienville, afin de former l'aile droite de l'armée réunie: Blücher aurait pu, d'où il était, gagner Dienville par la rive droite de l'Aube et joindre l'armée austro-russe le 26. Mais son expédition de Paris lui tenait trop à cœur. S'en tenant à la lettre de l'invitation qu'il recevait, il répondit qu'il serait trop imprudent de repasser l'Aube et de marcher jusqu'à Dienville, en prêtant le flanc à l'armée française. Cette observation était juste et il n'y aurait rien eu à répliquer, s'il n'avait pas eu un autre chemin ouvert.

Le 25 à huit heures du matin, les souverains et l'état-major général coalisé, se réunirent à Bar-sur-Aube, chez le Roi de Prusse et dans la chambre du général Knesebeck, qui était malade, *et des conseils duquel la coalition ne pouvait pas se passer* (*). Il fut décidé dans ce conseil:

1º Que l'armée principale continuerait sa retraite dès qu'elle y serait forcée par l'ennemi (c'est-à-dire dès que l'armée française se présenterait); qu'elle se réunirait à Langres aux réserves, soit pour recevoir une bataille, soit pour reprendre l'offensives.

2º Puisque l'armée de Silésie s'était déja séparée, qu'elle se réunirait sur la Marne aux corps

(*) Plotho, tome III. page 231.

de Winzingerode et de Bülow et agirait contre Paris.

3° Qu'il serait formé une armée du sud, de cinquante mille hommes, pour s'opposer au duc de Castiglione, dégager Genève et couvrir la base d'opérations.

4° Que le duc de Weimar et le prince de Suède resteraient en Belgique, pour tenir en échec les garnisons des places fortes frontières et servir d'appui à la base d'opérations de Blücher.

5° Que l'armée principale se tiendrait sur la défensive, tandis que ses ailes agiraient offensivement.

6° Que le congrès, réuni à Châtillon dès le 4, ferait tous ses efforts pour conclure la paix; mais que les commissaires chargés des négociations de l'armistice, poseraient pour condition *sine quâ non* la ligne de démarcation de la Saône et du Rhône pour l'aile gauche.

Les dispositions que nous venons de rapporter portent, on ne peut pas le nier, le cachet d'une pusillanimité un peu étendue. On a voulu en faire honneur au prince de Schwarzenberg; il nous paraît cependant que c'est à tort. Le général, des conseils duquel la coalition ne croyait pas pouvoir se priver, doit bien y avoir eu sa part; ses collègues qui ont formé la majorité en faveur de la retraite, et ceux à qui appartenait le droit de décider, ont approuvé les motifs de prudence qui dirigèrent la décision du conseil. Mais il nous

semble que ce n'est pas sous ce point de vue qu'il convient de considérer cette détermination. Les coalisés devaient être rassurés par la comparaison de leurs forces, qui se présentaient devant l'armée francaise dans la proportion de dix à un. D'autres considérations, que la crainte de perdre une bataille rangée, motivaient leurs déterminations. Le souvenir de 1792 était là ; les assurances qui leur avaient été données avant leur entrée en France, avaient pu leur faire croire, lorsque la bataille de Brienne fut gagnée, que la France entière allait se détacher de son gouvernement, pour se jeter aux pieds des ennemis qui l'envahissaient. Cette espérance avait été déçue; les incendies et les dévastations avaient porté au dernier degré l'irritation d'un peuple aussi fier que brave ; le voile de l'illusion ne couvrait plus une invasion, contraire aux déclarations les plus solennelles; les départemens s'insurgeaient sur les derrières et sur les flancs de l'armée coalisée; l'intempérance et l'indiscipline des soldats avait encombré les hôpitaux et couvert les chemins écartés, de victimes d'un désordre effréné. Il n'est pas étonnant que, dans cette position, les coalisés aient jeté un regard inquiet derrière eux. Ils connaissaient trop leurs soldats et l'abattement qui suit toujours les revers, pour ne pas douter de la victoire, malgré la supériorité du nombre. L'eussent-ils remportée, elle pouvait les conduire à leur perte; car tant qu'une défection politique ne viendrait pas les aider, leur suc-

cès, en prolongeant leur ligne d'opérations, l'affaiblissait. L'empereur Napoléon, battu devant Troye, pouvait encore leur livrer une bataille avant Paris. Pendant ce temps, l'insurection des départemens de l'est, en s'organisant, coupait leurs convois et inquiétait les derrières de leur armée. Ils pouvaient se trouver isolés au milieu de la France, n'ayant de munitions que pour une bataille; c'est ce qui leur est arrivé le 30 mars. S'ils perdaient la bataille que leur présentait Napoléon, leur armée était démolie sans ressource.

Le soir, l'armée coalisée occupa les positions suivantes: le corps de Wittgenstein à Ailleville; l'arrière-garde du général Pahlen à Trannes et Dienville; le corps de Wrede à Bar-sur-Aube, qu'occupaient trois bataillons; la division Hardegg à Doulancourt; celle de cuirassiers de Kretoff entre Bar et Ailleville; le corps de Wurtemberg à Arsonval, ayant une arrière-garde sur les hauteurs de Spoy; les gardes et réserves à Chaumont; le corps de Giulay à Gye sur la Seine, pour couvrir le mouvement de celui de Bianchi, qui marchait vers Dijon; la division Lichtenstein à la Ferté-sur-Aube.

Cependant l'empereur Napoléon avait appris le passage de l'Aube, par le maréchal Blücher. Cette circonstance le força à changer ses dispositions et à retarder la poursuite de l'armée austro-russe. Il fallait, avant d'arrêter définitivement un plan d'opérations, attendre le développement d'un mou-

vement, qui devait paraître assez extraordinaire. Pour suivre cependant ce développement et profiter des chances qu'il pouvait offrir, Napoléon résolut de faire d'abord observer l'armée de Silésie. Le prince de la Moskowa fut envoyé à cet effet à Arcis, avec les divisions Meunier, Curial, Boyer et Charpentier, et les dragons du général Roussel; la division Friant resta à Troyes, et la cavalerie du général Nansouty y fut rappelée de Vandœuvres; le duc de Reggio, avec les 2e et 7e corps et celui de cavalerie du général Saint-Germain, s'avança à Vandœuvres; le duc de Tarente, avec son corps et les 5e et 6e de cavalerie, occupa Bar-sur-Seine; le général Allix, avec quatre bataillons et un escadron, eut ordre de marcher d'Auxerre vers Châtillon-sur-Seine.

Le 25, l'armée de Silésie s'était dirigée sur Sézanne en deux colonnes; les Prussiens à droite et les Russes à gauche. Le duc de Raguse se mit en retraite. Le maréchal Blücher essaya de le faire tourner sur ses deux flancs par la cavalerie, mais le feu de notre artillerie arrêta ce mouvement. Le duc de Raguse prit position le soir à la Ferté-Gaucher; après Esternay, il n'avait été suivi que par la cavalerie du général Korf, avec laquelle il eut un engagement d'arrière-garde à Moutis. L'armée de Silésie prit position, savoir: les corps de Sacken et Langeron à Esternay; le corps d'York et celui de Kleist, renforcé par trois mille hommes amenés par le colonel Lobenthal, à Treffaux.

Le 26, l'armée austro-russe continua sa retraite. Le corps de Wittgenstein vint sur les hauteurs de Colombé, laissant à Ailleville la brigade du général Wlastoff (23e et 24e chasseurs). Il reçut ce jour-là un renfort de huit bataillons de réserve, des divisions Szaszafskoy et Pisznitzky, venant de Dantzig. Le corps de Wurtemberg, à Blessonville, entre Chaumont et Château-Vilain. Celui de Giulay repassa l'Aube à la Ferté. Les gardes et les réserves furent portées jusqu'à Langres, sur l'avis que l'empereur Napoléon s'avançait vers Dijon. Le corps de Wrede, chargé de l'arrière-garde, prit position sur les hauteurs en arrière de Bar-sur-Aube; la division Hardegg gardait le pont de Doulancourt; la cavalerie bavaroise et celle du général Spleny, soutenues par les cuirassiers russes du général Duca, étaient derrière Bar, à la tête du faubourg. Vers quatre heures après-midi le corps du général Gérard déboucha sur Doulancourt. La division Duhesme, qui était en tête de colonne, emporta le pont à la bayonnette et culbuta les Autrichiens sur Ailleville, où ils essayèrent en vain de tenir, avec l'aide de la brigade Wlastof. Le général Duhesme entra pèle-mêle avec eux à Bar. Alors le duc de Reggio, maître des ponts de Bar et de Doulancourt, plaça la division Hamelinaye sur les hauteurs du Val-des-Vignes. Le 7e corps prit position avec le 2e de cavalerie, entre Bar et Ailleville. La division Pacthod resta à la garde du pont de Doulancourt. Le soir le comte de Valmy

vint prendre position à Spoy avec les divisions Jacquinot et Treilhard. Le duc de Tarente, de son côté, s'avança jusqu'à Essoyes et poussa le 5e corps de cavalerie jusqu'à Fontette.

Dans l'après-midi, le roi de Prusse, qui était à Colombé, près du prince de Schwarzenberg, reçut du maréchal Blücher l'avis qu'il s'avançait vers la Marne, et que l'empereur Napoléon, laissant peu de troupes sur l'Aube, réunissait le gros de son armée à Mery, pour suivre l'armée de Silésie. Cette nouvelle rassura les coalisés et il fut décidé qu'on reprendrait l'offensive. Les cosaques de Platow furent poussés entre l'Aube et la Marne, pour entretenir la communication avec l'armée de Silésie, et le partisan Seslavin envoyé du côté de Châtillon. Vers six heures du soir, le général de Wrede reçut l'ordre de se tenir prêt à attaquer le lendemain. Le général de Wrede fit faire un grand bruit de hourras, de tambours et de trompettes dans son camp, présumant sans doute que ce tapage ferait tomber les murs de la ville et épouvanterait la division Duhesme; il voulut prendre l'offensive sur-le-champ et se rendre maître de Bar, par un coup de main. Il y lança deux bataillons bavarois au pas de charge. Ils s'emparèrent en effet de la porte et pénétrèrent jusqu'à la place. Mais là ils furent accueillis par une décharge à bout portant du bataillon de piquet, qui les abordant bayonnettes basses, les ramena jusqu'en dehors du faubourg. L'ennemi

perdit six cents hommes à cette belle équipée, qui nous en coûta une cinquantaine.

Le 26, l'armée de Silésie continua son mouvement. Dans la matinée, un aide-de-camp du duc de Trévise, expédié au duc de Raguse, ayant été pris, le maréchal Blücher apprit par lui que le duc de Trévise était à Château-Thierry, avec dix mille hommes. En effet le duc de Trévise, après avoir laissé dans Soissons une bonne garnison sous les ordres du général Moreau, en était parti le 22 et était venu le 24 à Château-Thierry, pour observer le corps de Winzingerode, qui était toujours à Epernay. Le maréchal Blücher, jugeant alors qu'il ne pouvait pas empêcher la jonction des deux maréchaux à la Ferté, et ne voulant pas laisser derrière lui ces deux corps, qu'il estimait être de vingt à vingt-cinq mille hommes, modifia son premier plan. Il avait voulu d'abord forcer le passage de la Marne à Meaux avec toute son armée; il se décida alors à retenir les deux maréchaux à la Ferté, avec ses deux corps prussiens, tandis que les Russes se rendraient à Meaux par Coulommiers. Le duc de Raguse, en quittant la Ferté-Gaucher, s'était d'abord replié à Rebais; le mouvement des Russes sur Coulommiers le décida à marcher jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre. Le même jour le duc de Trévise, informé du mouvement des Prussiens, vint joindre le 6e corps à la Ferté. Le général Vincent fut laissé d'arrière-garde à Château-Thierry, avec cinq cents hommes

d'infanterie et trois cents chevaux. Le soir, le corps d'York s'avança à Rebais, celui de Kleist à Doue, celui de Langeron à Chailly et celui de Sacken à Coulommiers; la cavalerie de Korf fut laissée à la Ferté-Gaucher, pour observer les mouvemens de l'empereur Napoléon.

Nous laisserons un moment l'armée austro-russe prête à reprendre l'offensive, et l'armée de Silésie marchant vers la Marne, pour reporter l'attention du lecteur sur les opérations qui ont eu lieu dans le Nord, au Midi et aux Pyrénées.

CHAPITRE VIII.

Opérations en Belgique. — Combat de Wyneghem, le 1er février. — Mouvemens des armées. — Arrivée du duc de Weimar. — Il fait une tentative sur Maubeuge. — Les Suédois entrent en Belgique. Opérations dans le sud de la France. — Formation de l'armée du Rhône. — Plan d'opérations du duc de Castiglione. — Mouvement du général Marchand. — Le duc de Castiglione arrête le sien.

Nous avons vu (page 210) qu'à la fin du mois de janvier le général Maisons avait pris position à Louvain, avec les divisions Barrois et Castex, occupant en même temps Malines et Bruxelles. Les divisions Ambert et Roguet étaient à Anvers. Le général Bülow était à Breda, couvert par la division Borstell, qui occupait Hoogstraeten et West-Wesel. Le duc de Saxe-Weimar, commandant le 3e corps d'Allemagne, venait d'être chargé du commandement en chef des troupes coalisées, dans la Belgique. Son corps s'approchait du Rhin, et lui-même était arrivé à Breda, le 24 janvier. Le général Bülow devait quitter la Belgique pour rejoindre l'armée de Silésie, dès qu'il serait remplacé par les troupes allemandes, dont il couvrait l'arrivée dans

la position qu'il avait prise. A peu près vers le même temps, les Anglais envoyèrent un renfort de quelques milliers d'hommes en Hollande, et y firent passer le duc de Clarence, chargé d'engager les généraux coalisés à concourir au bombardement d'Anvers. Ne prévoyant pas que la flotte française leur serait remise plus tard, ils voulaient l'incendier. Cette opération, qui intéressait singulièrement le gouvernement anglais, créée tout exprès pour nuire à l'humanité entière, devait être faite le plutôt possible. Le corps du duc de Weimar étant encore au-delà du Rhin, le général Bülow s'en chargea, d'autant plus que ce mouvement en avant le mettait dans la direction qu'il devait suivre.

Le 30 janvier, il réunit son corps à West-Wesel. Le 31, il vint à Westmalle, et ses premières troupes formèrent l'investissement d'Anvers. La division Borstel fut envoyée à Lier, pour observer le corps du général Maisons. Un corps d'environ cinq mille Anglais, parti d'Oudenbosch, vint par Rosendael jusqu'à Eschen. Le duc de Plaisance, gouverneur d'Anvers, ne tenait sur ces routes que des postes d'avertissement; il avait seulement envoyé à Lier un bataillon et un escadron. Ce dernier détachement se trouvant tout-à-coup en présence de la division Borstel, ne put être sauvé qu'en le repliant sur Berghem, où le ramena son chef, le colonel Vautrin. Le duc de Plaisance, averti du mouvement de l'ennemi, fit occuper

Braschaet et Schooten par la division Ambert; la division Roguet fut repliée de Wyneghem au château d'Arcul, à moitié chemin de Deurne. Le pont du canal d'Herenthals, sur le chemin de Lier, fut occupé. La brigade Flament resta en réserve, à la tête du faubourg de Borgerhout.

Le 1[er] février, l'attaque des coalisés se développa sur quatre colonnes. A la gauche, le général Oppen devait déboucher par la route de Lier et attaquer le pont du canal. Au centre, la division Thümen et une partie de la division Kraft devaient attaquer Wyneghem. Le restant de cette dernière division devait s'emparer de Schooten. Les Anglais étaient destinés à l'attaque de Braschaet et Merxem. A huit heures du matin, la division Thumen, ayant dépassé Wyneghem, s'engagea avec la brigade Aymar, en avant du château d'Arcul; trois assauts successifs, sur les retranchemens que défendaient nos troupes, furent repoussés, et ce ne fut qu'après six heures de combat que le duc de Plaisance se crut obligé de faire replier la brigade Aymar. Se retirant pied à pied, elle évacua peu à peu Deurne et prit position à la tête du faubourg. L'ennemi voulut suivre ce mouvement et passer le pont de la Schin; mais, chargé en tête par un escadron de lanciers et sur les flancs par deux bataillons, il fut culbuté au delà de Deurne; ses tirailleurs, coupés, furent en partie noyés dans les marais. La division Thümen, qui venait de recevoir cet échec, n'osa pas tenter une nouvelle attaque, et resta

jusqu'au soir inactive sous le feu de nos troupes. Le général Kraft aborda Schooten, défendu par trois bataillons, qui se replièrent à Merxem. Les Anglais débusquèrent également les trois bataillons qui étaient à Braschaet; mais ils se replièrent en bon ordre sur Merxem, où la division Ambert réunie contint l'ennemi. Le général Oppen fut également arrêté court, au pont du canal de Herenthals.

Le lendemain, les coalisés tentèrent une autre attaque. Après un combat opiniâtre, les Anglais parvinrent à se rendre maîtres de Merxem. Les Prussiens furent contenus et toutes leurs attaques repoussées. Dans la nuit du 2 au 3, les Anglais ayant établi des batteries derrière la digue de St.-Ferdinand, commencèrent le bombardement qu'ils continuèrent pendant douze heures; mais les vaisseaux étaient blindés, et ils ne souffrirent aucun dommage. Le duc de Plaisance venait d'être relevé par le général Carnot. Cet illustre vétéran, dont le nom se rattache à de si glorieuses campagnes, ne s'était pas mépris sur les intentions des coalisés. Il n'avait pas servi le gouvernement impérial dans les temps de bonheur; il lui offrit son bras, lorsque la coalition en fit le prétexte de son agression (*). Après trois jours d'un inutile bom-

(*) Lettre du général Carnot à l'empereur Napoléon, le 24 janvier 1814.

Sire!

« Aussi long-temps que le succès a couronné vos entreprises, je

bardement, les coalisés se retirèrent de devant Anvers, le 6 au matin, renonçant à une expédition qui avait tourné à leur honte. Cette équipée leur coûta plus de quinze cents hommes; nous en perdîmes environ cinq cents. Le 6, le général Bülow réunit son corps à Lier.

Cependant, le général Maisons se trouvait dans une position assez critique. La retraite du duc de Tarente avait découvert sa droite. Non-seulement, il se trouvait menacé de ce côté par le corps de Winzingerode, maître de Liége, mais il était déjà débordé par le général Czerniszeff, qui occupait Namur. Après avoir rallié le détachement du général Castex, le général Maisons vint prendre position entre Malines et Louvain, et se prépara à évacuer Bruxelles. La tête de la colonne du général Bülow ayant paru devant Louvain, le mouvement de retraite commença. Le 31, la division Barrois et une partie de celle du général Castex

» me suis abstenu d'offrir à V. M. des services que je n'ai pas cru lui » être agréables; aujourd'hui, sire, que la mauvaise fortune met » votre constance à une rude épreuve, je ne balance plus à vous faire » l'offre des faibles moyens qui me restent. C'est peu de chose, sans » doute, que l'offre d'un bras sexagénaire, mais j'ai pensé que » l'exemple d'un ancien soldat, dont les sentimens patriotiques sont » connus, pourrait rallier à nos aigles beaucoup de gens incertains » sur le parti qu'ils doivent prendre, et qui peuvent se laisser persua- » der que ce serait servir leur pays, que de les abandonner.

» Il est encore temps pour vous, sire, de conquérir une paix glo- » rieuse et de faire que l'amour du grand peuple vous soit rendu. »

Nous avons cru que ce monument de franchise et de loyauté appartenait à l'histoire.

vint à Hall; la réserve à Tubize. Le général Chambarliac occupa Tournay, avec douze cents hommes des dépôts de la 16e division militaire, et cent cinquante gardes d'honneur. Le général Ledru-des-Essarts forma le noyau de sa division, avec les troupes des places de la Lys. Le général Penne prit le commandement de celles qui étaient à Mons. Ce dernier ayant été attaqué le 3, par l'avant-garde de Winzingerode, il fut forcé de se replier sur Valenciennes. Le général Maisons se vit alors contraint de se rapprocher de l'ancienne frontière de France. Il prit d'abord position à Ath, puis il se retira à Tournay le 10. La brigade de cavalerie du général Menziau fut détachée à Lannoy, avec le squelette de division du général Ledru.

Le général Bülow arriva avec son corps le 8 février à Bruxelles, où il s'arrêta jusqu'au 13, pour attendre les troupes du duc de Weimar. Ce jour-là, il vint à Braine-le-Comte, et, en continuant son mouvement sans se presser, il arriva le 24 à Laon, où il cantonna ses troupes. En quittant la Belgique avant que la totalité des troupes du duc de Weimar n'eût passé le Rhin, il y laissa la division Bostel et douze escadrons. Ces troupes devaient cependant rejoindre leur corps, dès que la division saxonne de Thielemann serait arrivée. Le 27, le général Thümen se présenta devant la Fère, avec deux bataillons et demi et quatre escadrons. Après avoir essuyé, pendant quelques heures, le feu de deux canons et deux obusiers, la place se

rendit à la première sommation, à la grande surprise des Prussiens.

La tête du 3[e] corps d'Allemagne était cependant arrivée à Breda, le 7 février. Elle était composée de la division Lecoq, (sept bataillons et cinq escadrons) et de la division Gablentz (cinq bataillons et quatre escadrons). Le 8, ces deux divisions se remirent en marche. La première vint occuper Bruxelles et Malines. La seconde fut laissée à Lier, pour compléter le blocus d'Anvers. La division Borstel était à Ath, pour observer le général Maisons. Le général Graham était à Zundert, bloquant Berg-op-Zoom et Anvers. Dans cette position, le duc de Weimar s'imaginait remplir le triple objet de ses instructions qui étaient, 1° d'empêcher les sorties d'Anvers à la droite de l'Escaut; 2° de couvrir la Belgique contre les entreprises des garnisons des places françaises, et du général Maisons; 3° de couvrir et d'assurer la ligne d'opérations des corps de Bülow et de Winzingerode. Peu après le duc de Weimar fit avancer le général Lecoq à Peruwels et Leuze. Le général Ryssel, qui venait d'arriver, occupa Mons avec quatre bataillons et cinq escadrons.

Le général Maisons resta dans sa position de Tournay jusqu'au 16; mais la présence sur son flanc droit du corps de Bülow, qui vint ce jour-là à Mons et vers Bavay, l'obligea à la quitter. Il avait trop peu de troupes, pour couvrir tout à la fois Lille et Valenciennes. Il préféra se rapprocher de

la première, la plus importante des deux. Le 17 il prit position au Quesnoy sur Deulle et à Wambrechies, sa droite appuyée à Lille et sa gauche à Armentières, où il plaça le général Penne. Le duc de Weimar, profitant de ce mouvement rétrograde, fit avancer la division Borstel à Leuze, et vint prendre position le 20, avec le restant de ses troupes entre Ath et Mons. Le 20, la place de Gorcum capitula et la garnison fut prisonnière de guerre. La division Zielinsky, qui en avait fait le siége, se rendit à Mastricht, d'où elle rejoignit le corps de Bülow. Le 22, le général Borstel détacha sur Ypres le colonel Hellwig, avec quelques troupes d'infanterie et de cavalerie. Le général Maisons fit marcher à Armentières une brigade de la division Barrois, tandis que l'autre se dirigeait à Menin. Le major Hellwig, averti de ce mouvement, se hâta de se replier à Courtray, d'où il fut chassé le 24. Le général Maisons, qui projetait de pousser jusqu'à Gand, où il devait attirer à lui la division Roguet, qui avait l'ordre de quitter Anvers, porta sa droite en avant. Le général Castex, qui était resté sur la Marcq, reçut l'ordre de s'avancer à Tournay. Le général Carra-St.-Cyr, commandant supérieur de Valenciennes, eut celui de s'avancer vers le même point, avec dix-huit cents hommes tirés des garnisons de Valenciennes, Condé et Bouchain. A la gauche le général Maisons fit occuper Deynse.

Dans le même temps, le duc de Weimar avait

décidé de faire reconnaître les places de Condé et de Maubeuge, dont il désirait se rendre maître, pour assurer ses communications avec l'armée de Silésie. Le général Lecoq fut dirigé contre la première et le général Ryssel sur la seconde. Le général Lecoq rencontra, au Vieux-Condé, les troupes du général Carra-St.-Cyr, qui l'attaquèrent sur-le-champ et le menèrent battant jusqu'à Peruwels. Les Saxons perdirent une centaine d'hommes. Le général Ryssel se présenta à une petite lieue de Maubeuge, et rapporta qu'il était impossible de se rendre maître de cette place, sans un siége régulier. Il n'y avait cependant que mille hommes de garnison (*), et les ouvrages dégradés venaient à peine d'être palissadés. Le combat de Vieux-Condé, et le mouvement des troupes françaises sur Tournay, donnèrent des inquiétudes au duc de Weimar. Il craignit que l'intention du général Maisons ne fût de jeter des troupes dans Anvers. Il venait de lui arriver cinq bataillons de la brigade de Thuringe. Il les porta à Alost et Dendremonde. Le général Maisons se décida alors à suspendre son mouvement sur Gand. Le général Castex quitta Tournay et retourna derrière la Marcq. Mais les divisions Barrois et Ledru restèrent à Courtray. Le 27, le général Carnot fit sortir d'Anvers une colonne d'environ deux mille hom-

(*) Un bataillon de gardes nationales, un de douaniers, trente chasseurs et une compagnie de canonniers, formée des habitans.

mes, qui s'avancèrent jusqu'à Bochout. Maís le général Maisons n'ayant pas atteint Gand, la sortie rentra.

Pendant que ces événemens se passaient, le prince royal de Suède, qui avait quitté le 20 janvier les frontières du Danemarck, s'avançait vers le Rhin. Son armée, réduite au corps suédois, à celui de Walmoden et aux troupes anséatiques, passa le Rhin à Cologne et à Dusseldorf, du 12 au 18 février, et vint se cantonner entre Liége et Louvain vers la fin du mois. Le deuxième corps allemand, qui devait le joindre, était encore en formation et celui de Tauenzien fut employé aux siéges des places d'Allemagne. En arrivant à Cologne, le 12 février, le prince de Suède adressa une proclamation aux Français (*). Nous nous abstiendrons de toutes réflexions sur cette pièce, qui a été si vivement improuvée par des personnes, dont le zèle patriotique a été plus loin que la justice. Nous nous contenterons de dire, qu'en exprimant les sentimens qui devaient animer un prince devenu suédois, par l'adoption libre de cette nation, elle ne contient rién qui puisse exciter nos regrets, si ce n'est la fatalité qui a forcé un général, dont la mémoire n'est pas perdue chez nous, à porter les armes contre ses anciens compagnons.

Nous avons vu (liv. 2, chap. IV.) que le géné-

(*) Voyez *Pièces justific.*, XXVII.

ral Bubna, après avoir manqué son entreprise sur Lyon, s'était replié au Pont-d'Ain le 22 janvier. Il y resta jusqu'à la fin du mois, faisant occuper Meximeux, par la brigade Klopfstein du corps de Lichtenstein, qui était passé sous ses ordres. Dans les premiers jours de février, il songea à renouveler son expédition de Châlons, afin de faciliter ses communications avec les troupes autrichiennes qui étaient à Dijon. Le 4, le général Scheither se présenta avec trois bataillons et six escadrons devant le pont de la Saône, que défendait le général Legrand, avec deux cents hommes de ligne et un bataillon de garde nationale de Châlons. Après un combat assez vif, le général Legrand fut forcé de céder au nombre et de se replier à Charolles. Le général Bubna, maître de Châlons, fit désarmer les habitans de Saône-et-Loire et de l'Ain, autant qu'il fut possible. La brigade Scheither fut cantonnée de Châlons à Villefranche; celle de Klopfstein (six bataillons et six escadrons) resta à Meximeux, et le général Bubna vint à Bourg avec le restant des troupes qui lui avaient été envoyées, et qui consistaient dans la brigade Longeville de six bataillons et douze escadrons; le général Zechmeister occupait Chambéry avec trois bataillons, six escadrons et les chasseurs genevois; la ville de Genève, abandonnée à la garde de la bourgeoisie, ne contenait que des dépôts; des postes furent envoyés vers Digoin, sur la Loire.

Pendant que le général Bubna, en disséminant

ainsi ses troupes, semblait plus s'occuper d'étendre le rayon de ses contributions que d'opérations militaires, le corps du Rhône, que devait commander le duc de Castiglione, s'organisait. Dans les premiers jours de février, la brigade de réserve de Nîmes arriva à Vienne, où le duc de Castiglione la laissa pour achever de s'organiser; peu après, ayant reçu encore quelques bataillons, il en envoya un, avec un escadron et deux canons, garder le col de Tarare, sous les ordres du général Ponchelon; enfin, le 15 février, la tête des troupes venues de l'armée de Catalogne arriva à Lyon. Les généraux Marchand et Dessaix avaient de leur côté organisé une petite division vers Grenoble; une division de quatre mille hommes avait été formée, par les gardes nationales de Toulon et des départemens du Rhône, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, du Cantal, de la Haute-Vienne, de l'Indre et de la Nièvre; celles des Hautes-Alpes restèrent à Briançon. Alors la force du corps du Rhône (*) s'éleva à environ vingt-six mille hommes; mais les gardes

(*) FORCE DU CORPS DU RHONE AU 15 FÉVRIER.

		BATAIL.	ESCAD.	INFANT.	CAVAL.	CANONS.	
Musnier ..	Ordonneau.	4		2 580		6	d'Esp.
	Gudin..............	4		2,650			
Pannetier.	Estève...............	4		2,560		6	d'Esp.
	Ponchelon	5		2,408			
Réserves de Nîmes, Bardet.......		6		4,315		4	
Gardes nationales, Rémond......		9		4,037		2	
Digeon Guillemet			2		256	6	
			11		1,852		d'Esp.
Marchand Dessaix...	Serrant..............	12	1	4,983	103	12	
Total.......		44	14	23,533	2,191	36	

nationales étant restées pour la garnison de Lyon, excepté les deux bataillons de Toulon, qui passèrent à l'armée, il ne resta que vingt-deux mille hommes disponibles au duc de Castiglione; dix-sept mille étaient directement sous ses ordres, et cinq mille environ sous les ordres du général Marchand. A cette époque, le général Bubna avait sous ses ordres dix-huit bataillons et trente escadrons, faisant environ dix-neuf mille hommes. La disproportion n'aurait donc pas été grande, si ses troupes eussent été disposées un peu militairement.

Le duc de Castiglione, en état de prendre l'offensive, n'avait plus qu'à arrêter le plan d'opérations qu'il voulait suivre. La situation des armées coalisées en France et la disposition des troupes qu'il avait devant lui, et qui étaient dispersées depuis Grenoble jusqu'à Châlons, lui en indiquaient un bien simple. Laissant à Lyon la division de gardes nationales et même la brigade Bardet, il devait se porter directement sur Genève, par Nantua, avec les divisions Musnier et Pannetier et sa cavalerie; en même temps les généraux Marchand et Dessaix devaient déboucher sur le même point, par Chambéry. Les troupes ennemies qui étaient à Meximeux, ne pouvant pas opposer une longue résistance, le duc de Castiglione arrivait nécessairement à Nantua, avant que le général Bubna n'ait pu rallier ses troupes de la rive droite de la Saône; il aurait donc été obligé de se jeter

vers Lons-le-Saunier; alors Genève, dégarni, tombait entre les mains du général Marchand. La perte de Genève était ce que craignait le plus le prince de Schwarzenberg, et elle aurait suffi pour ramener son armée vers Bâle. Il n'ignorait pas que plusieurs cantons, et surtout ceux de Vaud et d'Argovie, étaient loin de partager les sentimens de l'aristocratie de Berne, de Bâle et de Zurich. La prise de Genève aurait suffi pour causer en Suisse un mouvement, qui compromettait gravement la base principale d'opérations des coalisés. Une autre mesure qu'aurait dû prendre le duc de Castiglione, que réclamaient les localités et que favorisait la nature du terrain, était la formation du plus grand nombre possible de corps francs, dans les départemens de l'Ain, de l'Isère et du Mont-Blanc. C'est un bien triste préjugé que celui qui semble repousser le service si important et si utile des corps francs, sous le prétexte de leur indiscipline et de leur peu de sûreté. L'un et l'autre de ces reproches tient encore au temps où on les composait, si mal à propos, de déserteurs, auxquels on lâchait la main pour les assimiler aux Croates et aux Pandoures. Le problème de discipliner les corps francs est aisé à résoudre, quand ils sont composés de citoyens du pays, qui ont intérêt à se défendre de l'ennemi et n'en ont point à ravager leurs concitoyens.

Le plan d'opérations du duc de Castiglione fut tout-à-fait différent de celui que nous avons

indiqué. Voulant atteindre partout, il dissémina ses troupes comme l'étaient celles de l'ennemi, et il n'obtint nulle part un résultat important. Le général Pannetier, avec la brigade Estève, fut chargé de chasser le général Scheither de Macon. La division Musnier devait pousser l'ennemi sur Bourg. Le général Marchand devait faire une diversion, indéterminée, puisqu'on ne lui indiquait pas même Genève pour but absolu. La brigade Bardet fut appelée à Lyon, et Tarare fut occupé par le corps franc de Damas, le seul que le duc de Castiglione ait voulu souffrir. Le 17, les deux colonnes débouchèrent de Lyon. Le général Pannetier, ayant facilement replié les avant-postes ennemis à Villefranche, attaqua le 18 le général Scheither à Macon, et après un combat assez vif le repoussa sur Châlons. Le général Musnier chassa également l'ennemi de Meximeux. Les Autrichiens prirent position à Loye, d'où ils furent de nouveau repoussés avec perte et rejetés en arrière de Pont-d'Ain. Delà, le général Musnier reçut l'ordre de se porter sur Bourg et le duc de Castiglione, qui était resté à Lyon, dirigea en hâte la brigade Ponchelon sur Nantua. Mais le général Bubna s'était replié sur Lons-le-Saunier, tant pour rallier la brigade Scheither, que pour s'appuyer au corps de Lichtenstein qui était devant Besançon. Le général Musnier entra le 19 à Bourg et le général Ponchelon le 20 à Nantua.

Le général Marchand se décida à marcher par

Chambéry sur Genève; mais auparavant il voulut reprendre les Échelles. Il donna en conséquence l'ordre au général Dessaix, qui était avec quinze cents hommes à la Chavanne, de passer l'Isère au-dessus de Montmélian, de rallier aux Marches un renfort de huit cents hommes qui devait lui arriver de Barreaux et de se diriger sur Chambéry. Lui-même, débouchant par la route de Lyon, se réservait de forcer les Échelles. Le major Thilorié du 18e léger, chargé de cette opération, avec deux compagnies d'élite du 1er de ligne et les deux de carabiniers de son régiment, la remplit avec autant de courage que d'intelligence. Le 16, le général Marchand déboucha sur Chambéry et le général Dessaix força le passage de l'Isère et chassa l'ennemi de Montmélian. Le 19, le général Marchand ayant porté un bataillon par Lemens, pour tourner Chambéry, le général Zechmeister se retira à Aix. Le général Marchand s'étant arrêté quelques jours à Chambéry, pour organiser son artillerie et compléter ses munitions, se remit en mouvement le 23 et occupa Aix, que les Autrichiens avaient évacué la veille. D'Aix le général Marchand dirigea le général Ferrant, avec douze cents hommes et trois canons sur Annecy. Lui-même, avec deux mille trois cents hommes et cinq canons, se dirigea sur Rumilly. Le général Serrant chassa les Autrichiens le 24 d'Alby et d'Annecy; le 25 il força les ponts de Broigny et de la Caille, et vint s'établir à Coursel. Le général Marchand

battit de son côté l'ennemi le 24 à Rumilly; le 25 il força le pont de Copet; le 27 il vint à Frangy sans combat, l'ennemi s'étant replié sous Genève.

Pendant que ceci se passait, le duc de Castiglione, maître de Macon et de Bourg, avait suspendu ses opérations, content d'avoir dégagé Lyon. Cette inaction servit au général Bubna pour se reconnaître et disposer ses troupes. Le général Scheither reçut l'ordre de rester à Châlons et de s'y défendre tant qu'il pourrait. Le général Klebelsberg, avec la brigade Klopfstein, fut envoyé en hâte par St.-Claude à Genève, pour couvrir cette place et renforcer la brigade Zechmeister. Malgré ces mesures et la lenteur du Duc de Castiglione, le général Bubna n'était rien moins que rassuré sur sa position et sur le sort de Genève. Il rendit compte de la situation des affaires au prince de Schwarzenberg, et ne lui cacha pas ses craintes. Ce fut ce rapport qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, décida la retraite de l'armée austro-russe vers Langres, et la formation d'une armée du midi. On peut conclure de ces déterminations des coalisés que, si le duc de Castiglione avait poussé vigoureusement le général Bubna au delà de Lons-le-Saunier, le prince de Lichtenstein se serait vu obligé de lever les siéges de Besançon et d'Auxonne et de se rapprocher de Bâle. La retraite de l'armée austro-russe aurait, à en juger par l'effet que produisit la crainte seule de cet événement, continué jusqu'au Rhin.

CHAPITRE IX.

Opérations de l'armée des Pyrénées. — Combat de Garris, le 15 février. — Les Anglais passent le gave d'Oleron. — Le duc de Dalmatie concentre son armée à Orthez. — Réflexions sur les opérations de l'armée des Pyrénées. — Position générale des armées, le 26 février.

Nous avons laissé l'armée des Pyrénées et l'armée anglo-espagnole en position vers le milieu de janvier : la première s'étendant en demi-cercle de Bayonne, par Guiche, jusqu'à la Bastide et atteignant St. Jean-Pied-de-Port, par son extrême gauche ; la seconde entre St.-Jean-de-Luz et Bidarray. La saison rude et pluvieuse et le débordement des rivières, empêchèrent les opérations militaires, et les deux armées restèrent dans cette position le restant du mois de janvier et les premiers jours de février. Mais si leur position militaire ne changea pas, le rapport de leurs forces réciproques éprouva une variation, qui augmenta la supériorité numérique de celle de lord Wellington. Ce dernier reçut, vers la fin du mois de janvier, un renfort de six mille hommes d'infante-

rie et quatorze cents chevaux. Au contraire le duc de Dalmatie avait reçu, dès le commencement du mois, l'ordre d'envoyer à la grande armée environ dix mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux. Par suite de cet ordre, les divisions Leval, Boyer et Treilhard et la brigade Sparre, de la division Soult, quittèrent l'armée des Pyrénées. Cette diminution la réduisit à environ trente-huit mille hommes d'infanterie et trois mille chevaux (*).

Dans les premiers jours de février, le beau temps ayant séché les chemins et fait rentrer les rivières dans leurs lits, le duc de Wellington attira à lui sa cavalerie, qu'il avait renvoyée sur l'Èbre, à la mauvaise saison, et se prépara à prendre l'offensive. Il n'était pas aisé de déterminer le plan d'opérations à suivre, pour forcer le passage de l'Adour. Le point stratégique du pas-

(*) La brigade Chassé passa de la division Darmagnac dans la division Boyer, et réciproquement la brigade Menne dans la première. Voici le tableau des troupes retirées de l'armée des Pyrénées.

			BATAIL.	ESCAD.	INFAN.	CAVAL.
Division Leval.....	Général	Pinoteau.....	3	.	3,143	
	—	Monfort......	4		2,285	
— Boyer.....	—	Chassé.......	4		2,992	
	—	Gauthier.....	5		2,595	
— Treilhard..	—	Ismert.......		12		1,619
	—	Ormancey....		9		1,247
De la division Soult..	—	Sparre.......		4		554
		Total.......	16	25	10,015	3,420

sage était entre les mains de l'armée française, car ce point était Bayonne et non pas Urt, comme on a voulu l'avancer. La plus grande partie de l'armée française se trouvant entre Bayonne et Guiche, il n'était pas possible de passer l'Adour près de Bayonne, soit au-dessus soit au-dessous. Le duc de Dalmatie, que le camp retranché rendait maître de ses mouvemens, aurait pu écraser à son choix une des deux moitiés de l'armée anglo-espagnole. Glisser entre Bayonne et les Pyrénées, pour chercher un passage plus haut, était une opération d'autant plus imprudente, qu'elle ne présentait aucune chance de réussite, si ce n'est dans les fautes de celui qui devait la faire manquer. Cependant le duc de Wellington voulait pénétrer en France à quelque prix que ce fût. Les notes parvenues, dès 1813, au gouvernement anglais, avaient donné l'assurance d'une vaste conspiration, qui devait armer les départemens de l'ouest contre le gouvernement. Appelé par ces espérances et stimulé par son gouvernement, qui venait d'envoyer le duc d'Angoulême à St.-Jean-de-Luz, le duc de Wellington balançait cependant encore. Enfin le comité de l'ouest lui expédia M. de Laroche-Jacquelin, et celui-ci eut le mérite d'avoir décidé les Anglais à s'avancer à Bordeaux et à Toulouse.

Déterminé à se porter en avant et à forcer le duc de Dalmatie à lui ouvrir le chemin, où à recevoir une bataille, Wellington devait d'abord

chercher à éloigner son adversaire de Bayonne et du camp retranché. Pour y parvenir, le seul parti qu'il eût à prendre était de manœuvrer en étendant sa droite. Mais il ne fallait jamais se détacher de sa base. La seule communication praticable qu'il eût avec l'Espagne, était la route de St.-Jean-de-Luz à Irun. Les passages de St.-Jean-Pied-de-Port et de Roncevaux, ne pouvaient pas, surtout dans cette saison, lui servir pour ses convois, et moins encore comme ligne de retraite. En se détachant tout-à-fait de St.-Jean-de-Luz, il courait risque de voir son adversaire le laisser tranquillement s'avancer jusque vers Orthez, et se rabattre ensuite sur ses derrières. L'armée française, en prenant la position de la Nive, la gauche appuyée à Bayonnne, la droite vers Bidarray, enlevait à l'armée anglo-espagnole, toutes ses communications et dispersait les troupes espagnoles restées à Irun. Dans cette position, rien ne pouvait sauver les Anglais d'un désastre complet. Il paraît que le duc de Wellington ne mit aucun doute dans les promesses de M. de Laroche-Jacquelin, car il se mit en mouvement avec toute son armée.

Le 14, le général Hill avec la division portugaise et celle de Stewart, marcha vers Hellette. Le général Harispe y était campé avec deux brigades; celle du général Paris était à Garris; la brigade de cavalerie du général Berton couvrait la gauche de la position de Hellette. Le même

jour Mina s'avança, avec ses bandes, de la vallée de Bastan dans celle de Baigorry, se dirigeant vers Saint-Palais. Le général Harispe, trop faible pour résister aux forces qui le menaçaient, se replia sur Garris et envoya la brigade Paris occuper le pont d'Arriverette, pour s'assurer le passage du gave de Mauléon. Le 15, le général Hill, se présenta devant Garris. La position du général Harispe fut attaquée de front par la division Stewart, pendant que le général Morillo, avec une partie des bandes de Mina, le tournait par la gauche vers Saint-Palais. Le général Harispe soutint le combat sans artillerie, et, malgré l'infériorité du nombre, la droite de sa division ne put pas être forcée avant la nuit. Les Anglais perdirent plus de deux cents hommes; le général Pringle fut blessé. Dans la nuit, le général Harispe, ne jugeant pas prudent de s'exposer à un second combat, repassa la Bidouse, rompit les ponts, et se retira derrière le gave d'Oleron, à Arriverette.

Pendant que la division Harispe était ainsi repliée à Arriverette, le général Clausel suivait le mouvement rétrograde avec les divisions Taupin et Villatte (*). Arrivé derrière la Soison, il rallia ses trois divisions et prit position en avant du gave de Mauléon et de Sauveterre, sa droite s'appuyant à Peyrehorade, aux deux divisions du

(*) Le général Villatte avait remplacé le général Darricau, envoyé à Dax pour la levée de la garde nationale et la conscription.

comte d'Erlon. Le pont d'Arriverette fut couvert par un retranchement et gardé par un bataillon de la brigade Paris. Ce mouvement, assez singulier, n'était qu'une conséquence des ordres du duc de Dalmatie, qui s'était décidé à suivre les mouvemens du général anglais. En effet, ne laissant à Bayonne que la division Abbé, il rapprocha le général Reille de Peyrehorade. Le 18, le général Hill fit attaquer le pont d'Arriverette, qui fut vaillamment défendu par le bataillon chargé de sa garde; mais le 92ᵉ régiment anglais, ayant trouvé un gué un peu au-dessus, notre bataillon fit sauter le pont et rejoignit sa division qui se retira à Sauveterre. Le général Clausel passa le gave de Mauléon et prit position derrière, la division Villatte à Sauveterre, la division Harispe à gauche et la division Taupin à droite. Un cordon de postes était établi entre Sauveterre et Navarreins.

Le duc de Wellington, voyant que le général français avait dégarni Bayonne, pensa à profiter de cette faute, pour tenter le passage de l'Adour par un coup de main. Il avait laissé à cet effet les divisions Alten, Clinton, Hope et Colville devant Bayonne; des embarcations avaient été réunies à Saint-Jean-de-Luz et le pont devait être jeté entre Bayonne et la mer, sous la protection de la flotille anglaise, qui était à l'embouchure de l'Adour. Le gros temps et les vents contraires firent manquer cette opération. Alors Wellington se décida à continuer son mouvement à droite.

Etant revenu de sa personne le 21 à Garris, il rappela de Bayonne les divisions Alten et Clinton, et ordonna au général Freyre de resserrer ses cantonnemens autour d'Irun, afin d'être prêt à marcher; en même temps il fit avancer ses équipages de ponts, jusqu'à portée du gave de Mauléon. Le 24, il mit son armée en mouvement. Le maréchal Beresford, avec les divisions Cole et Walker et la brigade de cavalerie de Vivian, se présenta devant Hastingues et Oyergave et replia les avant-postes du général d'Erlon, dans la tête de pont de Peyrehorade. Le général Hill avec la division portugaise et celles d'Alten et Stewart, passa le gave d'Oleron à Villenave. La division Clinton le passa entre Monfort et Laas. Le général Picton couvrit ces mouvemens, par une fausse attaque sur Sauveterre. Le général Clausel se voyant menacé d'être tourné, fit sauter le pont de Sauveterre et se retira sur Orthez. Le général Hill et la division Clinton le suivirent et prirent position, le 25, devant la ville. Le général Picton, avec la brigade de cavalerie de Sommerset, un peu plus à gauche près de Bereux.

Cependant le duc de Dalmatie, persistant dans son projet de suivre les mouvemens des Anglais, avait décidé de réunir son armée à Orthez, où il avait conduit, dès le 22, les troupes du général Reille. Le 25, le corps du général d'Erlon quitta Peyrehorade. Dès le lendemain le maréchal Beresford passa le gave de Pau, à la jonction de celui

d'Oleron et marcha sur Orthez par la grande route de Pau. Ainsi le 26 février les deux armées étaient en présence, sous les murs d'Orthez, et tout paraissait préparé pour une action générale. Il n'est sans doute aucun stratégicien qui ne se demande, comment la solution du problème que le duc de Dalmatie avait à résoudre, a pu amener une bataille à Orthez. On ne peut malheureusement répondre à cette question, qu'en développant des fautes de part et d'autre. Peu de mots suffiront pour fixer l'opinion du lecteur. Le duc de Dalmatie avait et ne pouvait avoir pour but, que d'empêcher l'invasion de la France, par l'armée anglo-espagnole. Cette tâche était aisée à remplir et tout ce qui pouvait l'alléger était entre ses mains. Les seuls débouchés par lesquels l'ennemi pût pénétrer en France, par les Pyrénées occidentales, étaient celui de Pampelune à Saint-Jean-Pied-de-Port, par la vallée de Bastan ou par Roncevaux, et celui de Fontarabie à Bayonne par Saint-Jean-de-Luz. Or, non-seulement le premier ne pouvait plus compter parmi les lignes d'opérations d'armée, dans la saison où l'on se trouvait; mais un autre motif empêchait le duc de Wellington d'en faire usage. Ce motif était celui de ne pas s'écarter de la mer, dont il avait besoin pour ses approvisionnemens, ou au moins de rester en communication avec les côtes. C'était donc la route de Saint-Jean-de-Luz, que le duc de Dalmatie devait regarder comme la ligne d'opérations de l'ennemi.

Le débouché de cette route, est Bayonne. Cette place était donc la véritable clef stratégique des opérations de la campagne. La situation de cette place est telle, que celui qui en est maître, le sera toujours de l'une des rives de la Nive. Nous allons voir qu'en en faisant le centre des opérations défensives, il est impossible à un ennemi de pénétrer en France par ce côté, avant de l'avoir isolée par une grande bataille, dont les chances même se présentent à son désavantage.

Entre la Nive et la mer, l'ennemi n'a de ressource que celle d'emporter de vive force le passage de l'Adour, au-dessous de Bayonne. Le peut-il sans s'exposer à une attaque de flanc du camp retranché? Entre la Nive et l'Adour, il pourrait tenter de forcer le passage de cette dernière rivière, entre Bayonne et Peyrehorade. Mais alors il faut qu'il s'affaiblisse entre la Nive et la mer. Il court donc le danger de perdre toutes ses communications avec sa base d'opérations, si l'armée française se rendant de nouveau maîtresse de St.-Jean-de-Luz, s'établit sur la Nive, la gauche à Bayonne, et la droite vers Cambo. Il ne lui reste alors d'autre ressource, que celle de revenir sur ses pas; l'armée française, si elle ne peut pas défendre la Nive, rentre sous Bayonne et les deux armées se retrouvent dans leur première disposition. On ne peut pas objecter que l'armée ennemie, ayant passé l'Adour vers Urt, rentre en contact avec la mer. Elle se trouve en face des grandes Landes, qui ne

lui offrent ni port ni communication. S'étendre à droite vers Pau, ou vers Orthez, est l'opération la plus fausse que puisse faire un ennemi, qui a devant lui plus qu'un détachement, en présence duquel on puisse faire les mouvemens qu'on veut. Il n'est pas besoin de bien longs raisonnemens pour démontrer, que s'il veut garder sa ligne de communication vers St.-Jean-de-Luz, il ne peut arriver à Mont-de-Marsan qu'avec quelques bataillons, ou pour mieux dire il dissémine son armée sur une ligne de plus de trente lieues, et s'expose à être battu partout. S'il marche en masse, il perd toutes ses communications, et se trouve isolé en pays ennemi, et sans base d'opérations. Cependant le duc de Wellington avait commis cette faute. Laissant quatre divisions devant Bayonne, il avait porté le restant de son armée jusqu'à Sauveterre, et il pouvait payer chèrement la fausse manœuvre qu'il avait tentée. Si le duc de Dalmatie, laissant le général anglais s'amuser à suivre la division Harispe sur le gave d'Oleron, eût fait replier le général Clausel sur Peyrehorade, il pouvait par un mouvement rapide réunir six divisions à Bayonne, le jour même où Wellington arriva à Sauveterre. Il lui était alors facile d'entamer, par un choc vigoureux, les divisions anglaises restées devant Bayonne, et de leur faire éprouver une grande perte avant qu'elles ne pussent être secourues. Certainement que lord Wellington n'aurait pas continué son mouvement vers Mont-de-Marsan; il se

serait hâté de revenir sur St.-Jean-de-Luz, et pour y arriver il aurait fallu disputer encore le passage de la Nive. Au lieu de cela, le duc de Dalmatie quitte son point d'appui pour aller se jeter au-devant d'un ennemi plus nombreux, et sur un champ de bataille où toutes les chances étaient contre lui (*). C'est ce que nous examinerons plus bas.

La position générale des armées françaises et coalisées était donc au 26 février la suivante. L'armée française commandée par l'empereur Napoléon, venait d'acculer celle du prince de Schwarzenberg sur l'Aube, et les choses en étaient à un tel point de ce côté, que si les forces françaises, qui se trouvaient sur la Marne, eussent été suffisantes pour couvrir Paris contre Blücher, on pouvait raisonnablement espérer que le prince de Schwarzenberg se replierait sur le Rhin. La diversion de Blücher changeait à la vérité la situation des affaires, et, en obligeant Napoléon à ramener une partie de ses troupes sur la Marne, donnait au prince de Schwarzenberg, le moyen de reprendre l'offensive. Mais un mouvement rapide pouvait remédier à cet inconvénient, et le caractère et les habitudes stratégiques du maréchal Blücher, présentaient la chance de rencontrer ses corps disséminés, ou de l'acculer à Soissons et le forcer à recevoir une bataille

(*) On a dit que le duc de Dalmatie fut forcé par le manque de vivres de quitter Bayonne. Il y avait cependant de grands magasins dans les Landes et surtout à Mont de Marsan. Si les vivres ont manqué, à qui la faute?

désavantageuse. D'un autre côté les progrès du duc de Castiglione, et la diversion sur Genève et la Suisse, que Napoléon lui avait ordonnée, devaient naturellement, sinon arrêter, au moins retarder l'offensive du prince de Schwarzenberg. Au nord, le général Maisons couvrait les places fortes de nos anciennes frontières, et par une petite guerre bien entendue, arrêtait les progrès de l'ennemi de ce côté. Vers les Pyrénées, le duc de Dalmatie venait de quitter sa véritable ligne d'opérations et s'était décidé à recevoir une bataille, sur un terrain qui ne pouvait lui présager que des revers.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

Pages

LIVRE PREMIER,

Comprenant l'exposé de la situation de l'Europe, les préparatifs d'invasion des Coalisés, ceux de défense de la France, et l'examen du plan de campagne des Coalisés, de celui qu'on y a opposé et de celui qu'on aurait pu adopter.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE II,

Contenant les événemens qui se sont passés du 10 décembre 1813 au 31 janvier 1814.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

LIVRE III,

Comprenant les événemens qui se sont passés depuis le 1er jusqu'au 26 février 1814.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.